Jean-Claude Lamy

Mac Orlan

l'aventurier immobile

Albin Michel

MAC ORLAN

Jean-Claude Lamy

MAC ORLAN

L'aventurier immobile

Albin Michel

© Éditions Albin Michel S.A., 2002
22, rue Huyghens, 75014 Paris

www.albin-michel.fr

ISBN 2-226-13556-1

Prélude à une biographie

Au début des années 60, jeune journaliste à *La Liberté de Seine-et-Marne*, je visitais Mac Orlan comme mes confrères de la région. Ce jour-là, le romancier du *Quai des Brumes*, les épaules encore solides, une pipe au coin des lèvres rases, avait raconté des histoires maintes fois répétées, avec un enthousiasme que rien ne lasse. Jusqu'à ce que sonne l'heure du départ car la retransmission d'un match de rugby faisait partie de ses sacro-saintes habitudes.

S'étant accroupi, il me désigna sur le bas-côté de la route une coccinelle.

« Encore une demoiselle bien coquine qui file à Saint-Tropez », me dit-il avec des clignements d'yeux, des airs sous-entendus.

De tout et de rien l'imagination de Pierre Mac Orlan faisait merveille.

1

Une morale de la faim

Le temps était assez beau ce lundi matin 4 décembre 1950, date d'attribution du prix Goncourt. En attendant de monter l'escalier du restaurant Drouant, des journalistes commentaient place Gaillon les derniers pronostics. On annonçait que le Goncourt irait à Bernard Pingaud pour *L'Amour triste* ou peut-être à Georges Arnaud, l'auteur du *Salaire de la peur.*

Philippe Hériat, appuyé sur une canne, a été le premier des jurés à franchir la porte à tambour de chez Drouant. Pierre Mac Orlan est arrivé ensuite, petit et râblé, avec sa tête de bouledogue ou, si l'on veut lui faire plaisir, de capitaine de la marine marchande anglaise. C'est le nouvel élu de l'Académie Goncourt où il succède à Lucien Descaves. Choisi à l'unanimité le 30 janvier précédent, ce gros mangeur a hérité du dixième couvert. Si Lucien Descaves était toujours coiffé d'un béret basque « qui lui mettait la cervelle à l'abri », Pierre Mac Orlan a adopté le béret à pompon qui renforce son allure trapue, robuste, vivace. Mais ce jour-là, il s'est présenté nu-tête comme s'il rentrait dans le rang depuis son élection.

Immobilisée par l'arthrite dans son appartement du Palais-Royal, Colette a voté par correspondance. Alexandre Arnoux, qui est d'un naturel rêveur, a failli passer devant le restaurant sans y entrer. Avec la disparition de Léo Larguier fin octobre, l'Académie ne compte que huit membres autour de la table. Vers une heure moins cinq, Mac Orlan, en costume sombre, annoncé par les éclairs des flashes des photographes, est sorti

de la salle à manger une feuille de papier à la main. Pas très à l'aise, il annonce à la surprise générale que le prix a été décerné à Paul Colin pour *Les Jeux sauvages* au cinquième tour, par cinq voix contre deux à Bernard Pingaud, une à André Dhôtel et une à Michel Zéraffa. Un représentant anonyme de Gallimard, la maison d'édition du lauréat, distribue des prospectus qui racontent brièvement le roman primé et la vie de son auteur. À en juger par la façon dont le monsieur est assailli, ce prospectus doit être d'une rare utilité pour beaucoup de gens.

Au milieu du tohu-bohu qui l'effraie, Pierre Mac Orlan bat en retraite vers la salle à manger. En montrant du doigt les photographes qui le talonnent, il lance à Armand Salacrou : « Toi qui as une énergie au-dessus de la moyenne, fous-les dehors ! » S'asseyant à côté de son vieil ami Francis Carco, dans une atmosphère plus calme, l'auteur de *La Bandera* va manger de bon appétit le repas traditionnel qui à lui seul vaut le dérangement. Au menu : huîtres de Marennes, pilaw de crustacés à la Valenciennes, dinde rôtie à la broche pommes en liard, fromages, savarin aux fruits, café. Le tout arrosé de pouilly-fuissé Le Clos 1948, d'un château Malartic La Gravière 1945, de champagne blanc de blanc et de liqueurs. Les cigares ne sont pas omis mais Pierre Mac Orlan a déjà bourré sa pipe. Boire, manger, parler et fumer paisiblement après le tumulte, l'on se sent beaucoup mieux, un charme vous pénètre. C'est un programme que le dernier arrivant au sein de la société littéraire où la convivialité fait loi apprécie sans restriction.

Au cours de cette 321e réunion de l'Académie Goncourt, Pierre Mac Orlan et Francis Carco, liés par un passé montmartrois qui leur colle à la peau, avaient le même candidat : André Dhôtel, dont le roman *L'Homme de la scierie* est l'un des meilleurs de la rentrée. Ce récit de plus de quatre cents grandes pages se terminait ainsi : « Vers le soir on chantait ensemble dans la cabine, ou sur le pont de préférence. La chanson avait une grande ressemblance avec le vent et le bruit de la mer. Le vieux prétendait cela, et c'était la vérité. » De quoi émerveiller Mac Orlan et Carco pour qui la chan-

son* est l'une des voix naturelles de leur âme créatrice. C'est grâce au vote de l'auteur de *Jésus la Caille* que Dhôtel apparaîtra au cinquième tour. En revanche, Pierre Mac Orlan, qui habite Saint-Cyr-sur-Morin, village proche de Coulommiers où André Dhôtel est professeur de philosophie au collège, finira par rallier les supporters de Paul Colin, c'est-à-dire Alexandre Arnoux, Gérard Bauër, Armand Salacrou, Philippe Hériat. Colette et André Billy ayant bloqué leurs votes sur Bernard Pingaud et Roland Dorgelès soutenant jusqu'au bout Michel Zéraffa. Âgé de trente ans, le lauréat, couronné dès son premier roman, a son portrait à la une des journaux du soir. Son sourire est détendu et radieux. Il y a aussi la photo de Clement Attlee devenu Premier ministre après la victoire travailliste de 1945. Mais le sourire de l'homme politique britannique est tendu et triste. Les conservateurs sont sur le point de reprendre le pouvoir.

Pierre Mac Orlan vient de rendre un grand service à la maison de la rue Sébastien-Bottin en décidant in extremis d'apporter sa voix à Paul Colin. Ses œuvres principales paraissent à la NRF et il entretient avec Gaston Gallimard d'amicales relations depuis de nombreuses années. Ce dernier lui avait aussitôt écrit après son élection qui correspondait à un bâton de maréchal pour le romancier vieillissant** [1] :

> Cher ami,
>
> Je suis vraiment heureux que vos amis vous aient enfin décidé — voilà plusieurs années que je vous disais qu'il était important que vous acceptiez d'être de ce jury. Vous seul pouvez lutter contre cette littérature réaliste et bourgeoise qui est périmée aujourd'hui.
>
> Mais il faut songer à vous aussi. Lors de notre dernier entretien, vous m'avez confirmé votre désir de rassembler à la NRF

---

* Les chansons de Pierre Mac Orlan ont été réunies dans deux volumes parus chez Gallimard : *Chansons pour accordéon* (1953) et *Mémoires en chansons* (1962). Les plus célèbres, « La Chanson de Margaret » et « La Fille de Londres » qui est dédiée à Paul Gilson, ont été créées par Germaine Montero sur des musiques de l'accordéoniste V. Marceau (voir annexe 2, page 265).

** Les notes sont en fin de volume, p. 275.

toutes vos œuvres. Ce moment est venu d'organiser le programme d'édition. Avez-vous une liste toute faite de tous vos livres (en dehors de ceux de la NRF) avec l'état des stocks et les engagements les concernant, avec d'autres éditeurs ? Sinon voulez-vous que je fasse ce travail ?

D'autre part, au téléphone vous m'avez parlé de vos « chansons » pour la radio. Ne pourrait-on les publier en plaquette ?

Enfin Hirsch[2] m'a dit que vous nous remettiez cette année le manuscrit d'un roman inédit. En avez-vous le titre ? J'aimerais l'annoncer.

N'oubliez pas de me faire savoir quel jeudi de février je dois réserver pour une réunion à la NRF en votre honneur. Vous me direz ceux de vos amis que je dois inviter.

Bien affectueusement.

Quelques mois auparavant Gaston Gallimard, dont l'ambition était de voir se confondre l'histoire de la littérature avec celle de sa maison d'édition[3], avait commencé à se concilier les bonnes grâces de Mac Orlan, juré Goncourt en puissance, qui l'avait sollicité pour une réédition d'un de ses livres[4] :

Mon cher Pierre,

Naturellement nous allons réimprimer, et tout de suite, *Le Bal du pont du Nord.* Ne vous ai-je donc pas dit, quand vous êtes venu à la NRF, qu'il n'y avait aucune hésitation à ce sujet, et ne saviez-vous pas que je souhaite réunir ici toutes vos œuvres ?

Votre ami.

Mais dans cette courte missive c'est le post-scriptum qui en disait long :

Il faut que je vous téléphone au sujet de *Week-end à Zuydcoote* et du prix Goncourt. Peut-être pourrez vous m'aider. Je ne sais quels sont ceux des membres du jury avec lesquels vous avez des rapports très intimes. Mon concurrent d'en face fait une campagne acharnée et assez déplaisante contre la NRF. Moi je n'aime pas intervenir directement et d'ailleurs ce serait maladroit et peu efficace. Mais si comme moi vous aimez ce livre remarquable, sans doute pourriez-vous aider à mon succès. Mais tout ceci confidentiellement. Je vous téléphonerai à la fin de la semaine.

Bien affectueusement.

Le 5 décembre 1949 *Week-end à Zuydcoote*, le roman de Robert Merle, obtint le prix Goncourt par huit voix contre une à Louis Guilloux pour *Le Jeu de patience*, également paru chez Gallimard, qui a remporté le prix Théophraste-Renaudot. C'est le triomphe de Gaston et une sévère défaite pour le voisin d'en face, René Julliard, installé 30, rue de l'Université, qui avait obtenu trois prix Goncourt d'affilée[5]. Pierre Mac Orlan était heureux de voir les couleurs de sa maison d'édition flotter symboliquement au-dessus du restaurant Drouant où sa place était réservée à la table des Goncourt. Figurer parmi les auteurs choyés de Gaston Gallimard et devenir « l'un de ces magiciens qui, chaque année, au retour de décembre, font, du matin au soir, la fortune d'une jeunesse et d'un talent »[6] le rassurait.

Aujourd'hui, fier de sa réussite sociale, Mac Orlan est pourtant dans le même état d'esprit que lorsqu'il déclara à une journaliste littéraire de *Combat* : « Toute ma vie j'ai courbé la tête devant la peur de la faim. Une grosse somme d'argent me fait toujours une forte impression[7]. » Retourner à la misère de ses débuts sera une hantise permanente. Pour la combattre, il se fera auteur de romans et de chansons après avoir été, entre autres occupations avouables, dessinateur et peintre à la petite semaine. On ne lui enlèvera pas de la tête qu'il y a une morale de la faim. « Si quelqu'un vient me dire : "Mais non, je ne ferai jamais une chose pareille", je lui réponds : "Attendez de savoir ce que c'est que de coucher à la mauvaise étoile, les pieds dans la flotte et le ventre vide, et on en reparlera."[8] » La satisfaction des besoins vitaux, comme respirer, boire et manger, a toujours été son credo. D'où son pessimisme souriant quand il parle de l'avenir de notre civilisation : « Dans cinquante ans, dit-il, nos petits-enfants préféreront les tortues électroniques. Moi, je serai toujours pour la tortue qui bouffe sa salade[9]. » Encore faut-il qu'elle soit mangeable. Vivre est une nécessité. Pour l'homme du XXe siècle comme pour la tortue, c'est toujours la même salade !

2

Le fantôme de François Villon

« On a commencé dans la mouise, on finira dans la mouise. » Paraissant désenchanté de tout, Pierre Mac Orlan reprenait comme un leitmotiv ce que Maurice de Vlaminck lui avait dit sur un ton amer et agressif. Le peintre qui fut coureur cycliste, violoniste dans des orchestres tziganes, auteur de pamphlets et de romans licencieux, professant des idées anarchistes, ne pensait pas que son succès auprès du public était la condition suffisante pour effacer les années noires de ses débuts.

Mac Orlan a toujours connu cette peur de la misère qui refluait en lui comme une vieille rancœur. Jusqu'à la fin de sa vie, il donna l'impression de manquer d'argent au point d'apitoyer certains de ses amis. C'est ainsi que Bernard Clavel enregistra avec lui, quelques semaines avant sa disparition, une série d'entretiens radiophoniques afin que les droits d'auteur tombent dans l'escarcelle du romancier. « J'étais persuadé que le vieux Mac tirait le diable par la queue. En réalité, il avait un joli magot à la banque, que nous avons découvert après sa mort[1]. »

Oh, c'était un malin, le bougre savait tromper son monde. Au physique, il fait penser à un personnage qui serait un curieux mélange de Rouletabille et de Phileas Fogg. Certes, il fut reporter et voyagea parfois témérairement, mais un gars de sa trempe n'avait pas grand-chose d'un héros qui aurait pu inspirer Gaston Leroux ou Jules Verne. Au lecteur de son

*Petit manuel du parfait aventurier** il se présente comme un aventurier passif dont le muscle moteur est l'imagination. C'est donc en tant qu'écrivain immobile, vissé à sa table de travail, que Pierre Mac Orlan s'engage dans l'action. En peignant d'étonnantes fresques où gentilshommes de fortune, enfants perdus, mauvais garçons, suppôts de Satan, prostituées bonnes filles et légionnaires se mêlent dans une sarabande d'images, il laisse à penser que sa propre expérience a suffi pour bâtir sa renommée de sorcier de la république des lettres. Nino Frank, journaliste de cinéma, écrivain, traducteur et scénariste, qui le connaissait mieux que personne, sait discerner à des signes apparemment insaisissables une vérité que Mac Orlan a voulu nous cacher.

« Par la fenêtre de son vaste cabinet de travail, on aperçoit les branches d'un arbre qui remuent, le sommet d'un char qui roule sur la route, mais le regard de mon compagnon est ailleurs : tout en tirant sur sa pipe, il fixe un point, toujours le même, sur le mur. Qu'y aperçoit-il ? Pierre Mac Orlan est l'auteur du *Quai des Brumes*, de *La Bandera*, d'autres romans qui ont inspiré des films. Pourtant, cet écrivain, dont l'œuvre est si riche en images mouvantes, n'a jamais éprouvé sérieusement le besoin de se frotter au monde du cinéma. Je me demande pourquoi, et je crois le comprendre. Ce regard fixé sur un mur me le révèle. Il "voit". Il voit autrement que l'œil noir de la caméra, et il n'a que faire d'un écran. Ce qu'il voit, le film que compose continuellement sa vision, est d'une tout autre sorte que ceux que l'on projette, figés et exsangues, sur un écran à deux dimensions. Ses images sont vraiment vivantes et mouvantes... Seul le mot sur le papier peut traduire cette animation pathétique[2]. »

C'est créer une magie suggestive. Pour raconter les merveilles de l'aventure et nous livrer sa vision de la comédie humaine, Pierre Mac Orlan se contemple dans un miroir réfléchissant son malaise existentiel et son humour moqueur et tendre. Il évoque aussi cette fatalité bénéfique qui lui a épargné de s'engager autrement qu'en témoin dans le sou-

* La liste des principales œuvres de Mac Orlan figure en annexe 1, p. 263.

terrain où vivent les damnés. « Il s'en est fallu de peu », confesse-t-il parfois[3]. A-t-il vraiment échappé au pire des drames quand le fantôme de François Villon l'invitait à fréquenter les « Coquillards » d'une jeunesse marquée par la famine et la révolte d'antan ?

« L'esprit d'aventure, souligne Mac Orlan[4], ne peut s'exprimer dans la langue de tout le monde. Il lui faut des moyens d'expression en rapport avec les imaginations d'élite qui tendent vers ses buts mystérieux. François Villon ne devint un aventurier intéressant qu'au jour où, affilié à la bande de la Coquille en qualité d'indicateur peu courageux, il jargonne le jobelin dans des poèmes infiniment émouvants (...). Ainsi les aventuriers de race possèdent leur langue brutale, directe et parfois précieuse. »

De toute évidence, il n'a jamais osé franchir le Rubicon, se contentant de rêver à ce mystère imaginé par Robert Louis Stevenson : l'étrange cas du Dr. Jekyll et de Mr. Hyde. Mais après avoir réfléchi sur les conséquences possibles d'une double existence, aurait-il voulu se coucher dans la peau de Henry Jekyll et se réveiller dans le corps d'Edward Hyde ?

Dans la préface que lui demanda Marcel Duhamel, fondateur de la Série Noire, pour le roman d'Albert Simonin *Touchez pas au grisbi !*, Pierre Mac Orlan ne souffle mot sur ses mauvaises fréquentations de jadis et ne dit rien du comportement des professionnels du vol à main armée. « Une étrange lumière de lanterne sourde éclaire les images de ce livre, note-t-il. Elles s'animent dans un décor psychologique dont les éléments s'accordent bien avec les mots du langage de la pègre en 1952. L'emploi de cet argot coloré, mais qui n'utilise que rarement des mots secrets, donne à un fait divers de commissariat le droit d'entrer dans la littérature. »

En vrai cave, ce que devient l'affranchi de Simonin, il conclut par ces bonnes paroles : « Au moment où la corrida tend à perdre son rythme, le héros agit très humainement, par insinuation. Désormais, il sera le seul possesseur de l'argent, le grisbi, le trésor enclos dans toutes les îles au Grisbi. Pour finir, il sera honnête, d'abord par intérêt, puis par goût ; car les fortunes mal gagnées donnent le goût de l'honnêteté scrupuleuse. »

En fin de volume, un glossaire argotique permet de mieux comprendre le jargon des malfaiteurs. Pierre Mac Orlan a procédé de la même façon avec ses lecteurs de *L'Ancre de Miséricorde* paru en 1941, en leur fournissant un lexique sommaire des mots et expressions argotiques de ce roman d'aventures qui a pour cadre le Brest du temps des isles et des malles-poste.

L'histoire du jeune Yves-Marie Morgat s'inscrit dans cet éternel combat entre le Dr. Jekyll et Mr. Hyde, l'impossible réconciliation de l'homme et de son double. « L'initiation d'un adolescent que le Bien et le Mal se disputent. L'amitié qui l'accompagne sur les bons et les mauvais chemins[5]. » Dans une édition destinée à la jeunesse en 1956, Pierre Mac Orlan fait ce commentaire :

« L'utilité de la littérature d'imagination est de donner des souvenirs romanesques à ceux qui n'ont pas eu l'occasion d'en acquérir en payant comptant. Car, savez-vous, les souvenirs coûtent parfois très cher et ne font pas crédit. »

Quelques années plus tôt, Pierre Mac Orlan avait déjà précisé que son roman *L'Ancre de Miséricorde* s'adressait aux jeunes gens :

« Je crois qu'il est purifié de tous les miasmes qui donnent à une certaine forme de l'aventure une coloration très riche mais aussi très dangereuse. Il est bien difficile de s'entendre sur le mot "aventure". L'aventure est dans tout : il n'existe guère que des aventuriers bons conducteurs de cette force simplement poétique et qui n'est que le symptôme le plus grave de la maladie d'évasion. L'aventurier ne choisit pas ses dons. Ils sont bons ou mauvais. Mais, dans l'un ou l'autre cas, l'aventurier est un personnage littéraire qui mêle toute son époque aux jeux qu'il a choisis pour s'épanouir à l'aise.

« Hyde et Jekyll sont deux aventuriers, mais deux aventuriers de laboratoire, conçus dans l'isolement, en marge de la vie quotidienne. L'aventurier, quelle que soit son attitude devant les surprises de l'existence, doit compter avec elle et n'est pas maître de les éliminer[6]. »

Pierre Mac Orlan a compris depuis les premiers exploits d'aviateurs, en particulier quand Lindbergh se posa au Bourget après avoir franchi l'Atlantique, qu'il n'y a plus rien à

découvrir dans la partie du ciel qui nous est ouverte, plus rien à découvrir sur une mappemonde, dans une steppe, dans une forêt, sur une mer. « Il ne reste plus rien à découvrir, si ce n'est la pensée d'un petit homme un peu énigmatique, qui déjeune modestement dans un restaurant très vulgaire, au coin d'une rue pleine de paix parisienne. Tel était Lénine chez Baty, à Montparnasse, avant la guerre ; tel est encore l'inconnu, pour la plupart d'entre nous, qui guette dans l'émouvant mystère de la modestie son heure et, par extension, la dernière d'une tradition sociale[7]. »

Un bonnet écossais à pompon sur la tête, vêtu de tweed et de knickers, dans son bureau de Saint-Cyr-sur-Morin, Pierre Mac Orlan ne ressemble qu'à lui-même. Mais le mystère du personnage demeure. Si vous parlez de Montmartre à Francis Carco, il vous dira : « Ah oui... la vie de bohème... » Mac Orlan, lui, regarde son visiteur en esquissant un sourire malicieux et lâche du bout des lèvres : « Ah, oui... la misère... » Il sent venir de très loin le détail qui donne à l'histoire de l'humanité sa coloration exacte.

3

Le fantastique social

L'œuvre de François Villon, inspirée par le froid, la faim, l'angoisse et les larmes fécondes, a donné à Pierre Mac Orlan des raisons de croire à la rédemption des péchés. Il fut beaucoup pardonné au poète, dont la fin mystérieuse après sa sortie de prison s'ajoute au rayonnement d'une personnalité qu'on peut toujours redécouvrir. Mac Orlan, qui le fréquenta dès le lycée, sera hanté par cette ombre géniale confrontée aux tribunaux de la solitude et du désespoir.

Ainsi que le rapporte dans sa thèse François-René Folliot, le romancier des bords du Petit Morin « conserve religieusement, dans sa bibliothèque, les œuvres de Villon éditées par L. Thuasne chez Picard, le *Villon* de P. Champion et diverses études sur le jargon des Coquillards, dont celle de Marcel Schwob, éditée par la Société linguistique de Paris, en 1891 [1] ».

Depuis son premier roman *La Maison du retour écœurant* paru en 1912 à la Bibliothèque Humoristique, Pierre Mac Orlan fait de constantes allusions à François Villon auquel il consacrera un scénario pour le film d'André Zwobada en 1945 :

« Comme beaucoup d'hommes de ma génération, j'ai rencontré Villon dans les cabarets populaires et délicats où, sans doute, une inquiétude qui nous était commune nous conduisait afin d'y choisir, bon ou mauvais, notre numéro gagnant à la loterie qui clôt, comme un examen, les derniers jours de l'adolescence. Les lots n'étaient point vulgaires mais souvent

dangereux. Et il n'était pas question, en cet âge tendre, d'être profondément fortifié par les forces morales et physiques, mal révélées par les paysages urbains qui entourent, à leurs débuts, les poètes pauvres de Paris[2]. »

Gibier de potence et poète, c'est encore le mythe de l'homme double que Pierre Mac Orlan a vu chez maître François qui mourut peut-être entre deux larrons sur une paillasse de la rue Saint-Jacques. À l'endroit même où des crève-la-faim habitèrent des mansardes avant de s'égailler sur la butte Montmartre. Mac Orlan a raconté à Michel Droit[3] :

« J'ai connu un Montmartre très différent de celui qu'ont chanté mes amis Carco et Dorgelès. C'est une question d'âge. J'étais arrivé sur la Butte cinq ans avant eux. À ce moment-là, il n'était question ni de bohème, ni de cabarets d'artistes au sens qu'on leur a donné depuis. Le secteur était surtout assez mal fréquenté par de sales petits voyous qui remontaient de la Chapelle ou de la Goutte-d'Or, toujours en quête d'un mauvais coup. Le Lapin Agile était un bistrot plus que modeste où nous nous retrouvions le soir autour du père Frédéric et qui n'avait absolument rien d'une boîte de nuit. Parfois des bandes assez inquiétantes venaient nous chercher querelle et, lorsque cela tournait vraiment mal, nous devions nous barricader à l'intérieur de la vieille maison, et nous défendre comme nous pouvions. Les traces de balles que l'on retrouve encore dans les murs et les plafonds du Lapin sont autant de souvenirs de cette époque plutôt agitée, que l'on a quelquefois tendance à trop enjoliver. Dernièrement avec ma femme nous faisions le compte de nos amis d'alors qui étaient morts de façon violente. Nous en avons trouvé sept. »

C'est du côté de la place du Tertre, au coin d'une rue bordée d'hôtels meublés et hostiles, que Pierre Mac Orlan a frayé avec les voyous. Les chansons d'Aristide Bruant bercent de leurs airs mélancoliques ce décor de légende où errait la silhouette de Villon qui lui aussi avait écouté les tristes boniments des filles publiques. « Le langage d'argot régnait à cette époque sur les hautes petites rues de Montmartre. On l'apprenait vite, grâce à des chansons sauvages qui parvenaient à donner un je-ne-sais-quoi de désirable aux bagnes militaires et qui conféraient à ce lugubre meuble d'abattoir

qu'est la guillotine une sorte de poésie sociale dont certains adolescents se nourrissaient[4]. »

Auguste Le Breton incarnait ce monde crépusculaire de la truanderie qui réchauffait le cœur de Pierre Mac Orlan. « Moi, j'ai beaucoup vagabondé, déclarait l'auteur de *La Loi des rues* et de la série des *Rififi*. Mac Orlan, lui, voyageait à travers les souvenirs des autres. J'allais le voir à Saint-Cyr-sur-Morin pour lui raconter mes virées en Amérique du Sud. Il m'avait à la bonne, il connaissait mon enfance douloureuse. "Personne avant toi n'a dépeint aussi bien la vie dangereuse des hommes de la nuit", m'a-t-il dit après la sortie de *Le rouge est mis* dont l'action se déroule en partie rue Constance, à Montmartre, où il avait habité[5]. »

Cette atmosphère de violence appartient à ce fameux « fantastique social » qui est la marque littéraire du romancier. « Lié aux structures et paysages de la vie urbaine, il puise ses mystères et son inquiétude dans les lumières de la ville, dans la criminalité que dissimulent ses ombres[6]. » « Pour comprendre l'univers du crime macorlanien, remarque François-René Folliot, il faut se rappeler cette révélation anthropologique personnelle qu'est le rapport de force : le monde du trimard, comme celui de la pègre ou de la piraterie, est une féodalité anarchique. Prédateur en haillons, le trimardeur ne connaît que la force — en l'occurrence la force d'un désir colossal qui écume les routes et bouscule jusqu'à l'ordre zoologique. Le crime, ainsi érotisé, se révélera par la sensation, le plus souvent olfactive, qui devine l'épanchement du sang humain. Cette "odeur fade si caractéristique" que reconnaît le docteur Merry dans *À l'hôpital Marie-Madeleine*[7]. »

Les assassins qui peuplent les romans de Mac Orlan ont souvent été recrutés dans l'actualité des faits divers qu'il lit avec délectation. Jusqu'à s'en pourlécher les babines. Ainsi l'assassin-narrateur d'*À l'hôpital Marie-Madeleine*, en train de découper Alice Églantine en morceaux, est-il le meilleur exemple de ce goût morbide de l'écrivain friand des spectacles du Grand-Guignol :

« J'avais morcelé méthodiquement cette femme de un mètre soixante-quatre sur la table de la cuisine : le sang coulait dans deux ou trois récipients disposés pour le recevoir ;

j'entendais un bruit de liquide qui, toujours, m'obligeait à lever la tête vers le robinet de la cuisine, que j'avais ouvert pour confondre les bruits[8]. »

Quand il s'y met, Mac Orlan a la verve facile et féroce. Mais à y regarder de plus près cet humour grinçant correspond à sa vision d'une humanité sauvage et pernicieuse.

« Depuis 1918, le nombre des femmes et des hommes coupés en morceaux est suffisamment élevé pour que cette manière d'effacer les traces d'un assassinat puisse frapper l'imagination. Il existe, quand on veut errer dans la nuit de la banlieue parisienne, une manière d'aventure infiniment plus émouvante que la plupart de celles qui servirent de thème aux meilleurs romans policiers.

« C'est simple, froid, net, lucide et, malgré tout, extraordinairement mystérieux. Les différentes parties d'un corps humain se retrouvent, quelques mois après le crime, dans un fourré cerné par des gendarmes, des oisifs, des magistrats, des journalistes et, peut-être, par l'assassin lui-même.

« Les eaux sombres de la Seine ont aussi emporté plus d'un secret de cette espèce vers les filets de Saint-Cloud où les noyés terminent leur course vagabonde[9]. »

Ce qu'il devine dans les eaux de la Seine ou de la Tamise, c'est une « histoire secrète » charriant des restes de cadavres tronqués et démembrés. À Paris, la poésie de la mort violente coule au pied de la Morgue qui lui inspira un « roman gai », *Les Mystères de la Morgue*, écrit en collaboration avec Francis Carco[10]. Ces bâtiments aux allures de serres chaudes et de vespasiennes installés à la poupe de l'île de la Cité ont pris le nom plus prosaïque d'Institut médicolégal en s'ancrant quai de la Rapée.

« J'ai toujours gardé dans ma mémoire une image à la fois précise et trouble, comme un film en surimpression, de la Morgue, écrit-il. Mes débuts dans le journalisme coïncidèrent avec la macabre découverte du cadavre d'un type herculéen que l'assassin avait dépecé. Les morceaux avaient été enfermés dans un paquet, et c'est ce paquet que la police avait trouvé dans un terrain vague. Je me souviens que la rue de la Croix-Nivert se trouvait mêlée à ce drame. Un ami, qui s'occupait d'occultisme, me conseilla de commencer une

enquête en essayant de mêler le merveilleux à cet assassinat particulièrement immonde. Il me fallait pour cela prendre un morceau de la toile qui avait servi à envelopper les débris humains en question. C'est à la Morgue que je pus apercevoir ce cadavre fragmenté. Mon enquête ne donna aucun résultat, pour des raisons qui ne sont plus dans ma mémoire, mais le spectacle reste dans mon souvenir. Je peux y trouver, à l'occasion, les éléments perfides d'une histoire secrète, comme notre humanité sait en composer depuis quelque temps, c'est-à-dire depuis la guerre[11]. »

Il s'agit, bien sûr, de la Grande Guerre, qui fit exceptionnellement de Pierre Mac Orlan un aventurier actif affichant avec fierté ses origines picardes comme ses amis Roland Dorgelès et André Billy : « La belle Picardie étalait ses parures en dehors des champs piétinés par les chevaux et par les bataillons. Les soldats ramenaient chez eux la douceur d'y avoir vécu des heures en dehors de la terre de feu. Entre Arras et Péronne, la mélancolie des soirs de repos s'imposait comme un parfum. La route de Bapaume torturée, encadrée par ses quelques arbres décharnés comme des martyrs, révélait à la fois les images du passé et celles de l'avenir[12]. »

Cette province faite de paysages monotones, sans attrait particulier si on ne la regarde pas avec les yeux d'un autochtone, Pierre Mac Orlan a pu la quitter très tôt. Il croyait en son étoile d'artiste et de littérateur. La vie parisienne sera celle de ses vingt ans. Venant de Lille où habitait son grand-père paternel François Dumarchey, commissaire de police à la retraite, qui l'avait hébergé quelques mois[13], il entra dans la capitale par la gare du Nord sous « un ciel de plomb d'une tristesse désespérée ».

« Je ne connais rien de plus important, lorsque l'on doit vivre dans une ville où l'on pénètre pour la première fois, que de choisir son entrée. Si j'étais entré dans Paris, venant de Rouen par exemple, en suivant le cours de la Seine, j'eusse probablement gagné quelques années de paix et d'équilibre.

« Bien au contraire, pour avoir péniblement accosté un quai de la gare du Nord, j'eus connaissance, à la minute même, de l'atmosphère qui devait envelopper mes débuts.

« Suis-je maintenant en mesure de le regretter ? En réfléchissant bien, je ne le pense pas, et si tout était à refaire, je rentrerais comme autrefois par la gare du Nord, pleine de suies fécondes[14]. »

Pierre Mac Orlan se mettait sous la protection de la tour Eiffel comme les Marseillais avec Notre-Dame-de-la-Garde et les Lyonnais avec Notre-Dame-de-Fourvière. La dame de fer et les deux basiliques sont des constructions du XIXe siècle. Mais la tour Eiffel, qui symbolisa longtemps le mauvais goût et l'outrecuidance bourgeoise et industrielle, a tout de suite représenté aux yeux de Mac Orlan le modernisme d'un pittoresque nouveau. À travers son image presque invulnérable, il se plaçait en avant-garde de l'esprit contemporain, saluant les mystérieuses puissances d'éléments fantastiques comme l'automobile, la TSF, la photographie, le cinéma et la publicité* qui excitaient son imagination.

* En ce qui concerne la publicité, voir l'annexe 3, p. 269.

4

Un frère tête brûlée

Pierre Mac Orlan a toujours refusé d'écrire ses mémoires. Il faut lire ceux de ses amis comme *Souvenirs sans fin* d'André Salmon[1] pour le retrouver en compagnie d'autres vieux camarades, en particulier Roland Dorgelès, Francis Carco et André Warnod qui ont fréquenté la butte Montmartre en même temps que lui. Que craignait-il en racontant sa vie ? Oser dire la vérité sur soi-même et ses contemporains est un exercice délicat car certaines aventures vous font courir le risque de la vulgarité. « Refuser d'écrire ses mémoires, ce sera donc pour Mac Orlan proscrire les racontars, les anecdotes que l'on ne sait pas commenter impartialement, les jugements de valeur, les dates et les portraits précis (...) », commente Ilda Tomas, fin connaisseur de Mac Orlan[2]. Méfions-nous donc de ce qu'il révèle au fil de ses textes apparemment autobiographiques où les éclats de la fiction ont souvent plus d'importance que l'expérience de la réalité. « D'où, tout au long de l'œuvre, ces aveux aussitôt repris, ces dérobades instantanément corrigées, ces confidences tour à tour complémentaires et démenties, ces souvenirs où se mêlent les jeux de l'illusion, de l'obsession et du mémorial », poursuit Ilda Tomas[3].

Le critique Pierre Berger remarquera pour sa part : « Pierre Mac Orlan n'a apparemment d'autres soucis que de mystifier. Son éthique est rude. Épicurien à sa façon, il sonde la vérité et ne s'en écarte que pour les besoins de sa propre transmutation. Il est méfiant, mais c'est par expérience et par

raison. Pendant un bon tiers de son existence, l'humanité lui a été dure. Aujourd'hui encore, il ne peut oublier ses désillusions premières. Il retient ses élans naturels comme d'autres se vouent à l'humilité (...)[4]. »

Bourrant consciencieusement l'une de ses nombreuses pipes, Pierre Mac Orlan pourrait ressembler à un commissaire Maigret déguisé en faux Écossais qui porterait une culotte de golf au lieu du kilt et jouerait de l'accordéon à la place de la cornemuse. Pour les hommes de son âge dont la besogne est achevée, ou à peu près, le passé est plus puissant que l'avenir. Le vieux Mac, entouré de fantômes qui ne sont pas anonymes, s'interroge une fois de plus sur sa propre histoire. Étant le seul à en connaître les secrets, rompu à l'art de noyer le poisson, l'écrivain n'avouera jamais comment il voit réellement Pierre Dumarchey, son nom patronymique, fils de Pierre Edmond Dumarchey et de son épouse Berthe Clémence Francine Artus, mariés le 7 juin 1881 à Poissy, dans l'ancienne Seine-et-Oise et actuel département des Yvelines. Au moment des épousailles, son père, âgé de vingt-sept ans, est commissaire de police du canton de Poissy, suivant ainsi les traces de François Dumarchey, commissaire de police à Lille, et sa mère, une mineure de près de vingt ans, orpheline de père à douze ans, habite chez la sienne, veuve de François Artus décédé en octobre 1873.

« La seule chose dont je suis sûr, c'est d'être né à Péronne, le 26 février 1882... », déclara Pierre Mac Orlan, lors d'un entretien télévisé avec André Gillois, en novembre 1957. Donc, naissance à Péronne, dans une ville de garnison où son père, inspecteur spécial de police au chemin de fer du Nord, à Amiens, est stationné en tant que sous-lieutenant de réserve au 127e régiment d'infanterie, avant d'incorporer le 16e régiment d'infanterie territorial. L'année suivante, il quitte Péronne pour Lillebonne, en Seine-Maritime, où il a été nommé, une fois de plus, commissaire de police. Il prend du grade : lieutenant en 1888, il sera capitaine en 1895.

Si les caprices du hasard ont fait de Pierre Mac Orlan un enfant de Picardie, il se sentira multiple, guidé par l'auteur

des *Vies imaginaires,* Marcel Schwob, « vers les chemins de l'aventure[5] ».

« Qui est-il, en effet ? Pierre Mac Orlan ou Pierre Dumarchey ? » souligne Bernard Baritaud qui a travaillé avec constance sur ses origines[6]. « Le premier est resté singulièrement discret sur le second. On ne s'avancera guère en disant que, dès sa jeunesse, il s'est employé systématiquement à l'effacer, à le gommer, au profit d'une personnalité littéraire au nom fantaisiste dont le passé coïncidait merveilleusement avec son œuvre. » Les événements l'ont d'ailleurs grandement servi puisque les traces de sa naissance disparurent au cours de la Première Guerre mondiale. L'hôtel de ville de Péronne, sous-préfecture de la Somme, ancienne place forte située à cent cinquante kilomètres au nord de Paris, fut entièrement détruit en 1916. Sa reconstruction sera achevée en 1926, mais les actes d'état civil n'ont pu être reconstitués qu'à partir de témoignages manquant parfois de précision. On ignore, par exemple, l'heure exacte à laquelle Pierre Dumarchey a vu le jour, dans une petite maison de la rue Saint-Fursy comme il aimait le rappeler.

D'autre part, pour rendre la situation encore plus confuse, il lui arrivait de déclarer qu'il avait été très tôt orphelin de père et de mère alors que son père mourut à Couches-les-Mines, en Saône-et-Loire, le 2 avril 1928, à plus de soixante-quatorze ans. Sa seconde épouse Marie Vaudet devait le suivre dans la tombe quelques mois plus tard, le 10 octobre 1928, à l'âge de soixante-neuf ans. Quant à la mère de Mac Orlan, Berthe Clémence Francine Artus, née le 25 août 1861, à Poissy, elle s'est bel et bien volatilisée car sa fin prématurée en 1889 reste une énigme.

Un autre mystère concerne Jean Dumarchey, le frère cadet de Pierre, qui avait comme lui des dons de dessinateur et rêvait d'une carrière de peintre-illustrateur. Véritable tête brûlée, assez porté sur la bouteille, le 28 janvier 1909 il s'engagea pour cinq ans dans la Légion étrangère, avant même d'être libéré de ses obligations vis-à-vis du 33e régiment d'infanterie stationné à Arras où il avait été incorporé le 14 octobre 1905 pour cinq ans également. Nommé caporal en 1906, sergent l'année suivante, Jean Dumarchey, qui s'en-

nuyait ferme sous son uniforme, sera rayé des contrôles du 33e RI le 28 février 1909, un mois après son incorporation au 1er régiment étranger. Passé au 2e étranger le 1er juillet 1912 comme légionnaire de deuxième classe, il se verra refuser son certificat de bonne conduite en fin de contrat, le 27 janvier 1914. Il faut dire que ce drôle d'énergumène avait accumulé les punitions : 300 jours de prison, 88 jours de cellule, 19 jours de salle de police et 36 jours de consigne au quartier. « C'est une sorte de record », souligne le chef de bataillon Antoine Marquet, chef du bureau information et historique de la Légion étrangère[7].

Habituellement loquace sur les exploits des képis blanc, Pierre Mac Orlan restera muet sur la vie aventureuse de son petit frère, complice constant de sa jeunesse, à qui il dédia son livre *Légionnaires* terminé en mai 1930. En tout cas, Jean Dumarchey, né le 3 août 1887, à six heures du matin, à Claye-Souilly en Seine-et-Marne, aura participé à différentes campagnes : d'abord en Algérie de janvier à octobre 1909, puis au Maroc, dans la colonne formée pour opérer dans l'Amalat d'Oujda, d'octobre 1909 à décembre 1910, puis de mai à juin 1911 ; de nouveau en Algérie de décembre 1910 à mai 1911, puis de juillet à octobre 1911, enfin au Tonkin d'octobre 1911 à juin 1912.

Pierre Mac Orlan visitera les régions d'Afrique du Nord où Jean Dumarchey en a bavé des « ronds de képi ». À la lecture de *La Bandera* paru en 1931, on peut penser que son héros Pierre Gilieth, qui s'est engagé dans la Légion espagnole, a des points communs avec ce frère batailleur, toujours prêt à relever un défi quand l'alcool lui brûlait le cerveau. Déjà le soldat de la Coloniale déserteur du *Quai des Brumes*, roman de l'extrême misère et de la mort publié en 1928, était en partie calqué sur Jean Dumarchey qui lui aussi fuyait son passé. Quant à Jean Rabe, le jeune homme miséreux du Lapin Agile, il ressemblait à Mac Orlan qui avait lui-même déclaré : « Jean Rabe, c'est moi quand je traînassais dans Montmartre. Je n'ai pas connu la vie de bohème, la vie d'artiste, j'ai connu la mouise. »

Dans sa préface « Quelques lueurs sur *Le Quai des Brumes* » Francis Lacassin apporte d'intéressantes précisions :

« Une lettre désenchantée et quelques pages conservées à Saint-Cyr-sur-Morin dénotent chez Jean Dumarchey une vision de la Légion étrangère moins flatteuse que celle offerte par les romans de son frère Pierre.

« Quand et comment Jean Dumarchey est-il mort ? Ces questions seraient peut-être restées à jamais sans réponse, si je n'avais découvert dans les papiers de Mac Orlan le brouillon d'un article inachevé sur la Légion étrangère et la littérature. En voici quelques lignes inédites et révélatrices : "... Je suis entré en contact utile et humain avec la Légion, quand mon frère qui était sergent au 33e de ligne à Arras rendit ses galons pour s'engager au 1er étranger. Il mourut tout de suite après la guerre de 1914 d'une grave blessure reçue à la tête, d'où trépanation, devant le fortin de Givenchy. C'est par sa présence dans le régiment à épaulettes à franges et à tournante et écusson vert que je connus la Légion."[8] »

Mais à la mairie de Claye-Souilly, sur le registre d'état civil, on ne trouve pas la date de la mort de Jean. Lui aussi s'est évanoui comme par enchantement.

À la naissance de leur deuxième fils, Pierre Edmond Dumarchey est âgé de trente-trois ans et sa femme en a vingt-cinq. Le couple habite dans la grande rue de Claye-Souilly, pays d'origine d'Eugène Varlin, ouvrier relieur, secrétaire de la section française de l'Association internationale des travailleurs, qui sera fusillé par les Versaillais en 1871.

Né le 24 novembre 1853 à Curtil-sous-Burnand, en Saône-et-Loire, Pierre Edmond Dumarchey[9] s'était engagé très jeune dans le corps des volontaires de l'Ouest, issu des zouaves pontificaux engagés dans la guerre de 1870. Pierre Mac Orlan s'en souviendra au moment de publier *Dans les tranchées* : « Il s'était battu en 1870 dans les zouaves pontificaux, particulièrement à Patay[10]. Chez les zouaves à l'uniforme gris de fer soutaché de rouge, on prenait de très jeunes gens. C'est pour cette raison que mon père avait choisi ce régiment pour s'engager, car il n'avait que seize ans[11]. » Il l'évoquera aussi à travers cette image fantomatique : « Le seul souvenir de Péronne, dont je peux encore

tirer un certain profit, est celui d'un pantalon rouge à bande noire, en somme celui d'un officier d'infanterie en garnison au Château : c'était sans doute celui de mon père. »

Passant de la vie militaire à la vie civile et vice versa, Pierre Edmond Dumarchey fut notamment officier d'habillement après avoir été sergent-fourrier et exerça aussi, outre la profession de commissaire de police, celle d'huissier, de directeur d'usine, puis de comptable après sa démission de l'armée de réserve, le 10 mai 1898, qui est acceptée immédiatement.

Au lendemain du décès de sa première femme, il brûla, dans un petit hôtel de Seine-et-Oise, divers papiers personnels dont son ordre de mobilisation. À partir de 1905, il s'installera à Paris, avec sa seconde femme, au 99, rue Blomet, dans le XVe arrondissement. Par la suite, les époux tiendront une auberge en Saône-et-Loire [12].

Entre Pierre Mac Orlan et son père, les relations manqueront de chaleur. Deux ans avant sa mort, Pierre Edmond Dumarchey avait rédigé un texte que l'écrivain conserva dans ses archives et dont voici la teneur : « Par le présent acte, moi Pierre Edmond Dumarchey, père de Pierre Dumarchey dit Mac Orlan, sain de corps et d'esprit, déclare abandonner au profit de sa femme, ma belle-fille, tout ce qui pourrait constituer ma part d'héritage au cas où mon fils viendrait à disparaître (ce que Pierre et sa femme possèdent étant leur bien personnel). Fait à Couches-les-Mines, le 4 mars 1926. E. Dumarchey [13]. » C'est une curieuse initiative de la part d'un père septuagénaire qui semble penser que son fils de quarante-quatre ans ne fera pas de vieux os. Le soldat de 14-18 avait pourtant survécu grâce à la « bonne blessure » sur la route de Bapaume. Et dans la corporation des écrivains anciens combattants, Mac Orlan devint un vieillard folklorique que la mort, qu'il avait tant décrite rôdant dans les quartiers chauds, cueillera un jour de l'été 1970, à quatre-vingt-huit ans, précipité « vers un dieu inconnu dans le taciturne tourbillonnement du ciel [14] ».

5

Les chansons d'Aristide Bruant

« En relisant mon petit bouquin, je me suis arrêté sur la dernière phrase où je trouve le mot "frère" employé avec une émotion assez pudique pour ne pas révéler ses intentions. C'est peut-être ce mot qui doit constituer la cellule mère des livres que je voudrais écrire. »

Après s'être relu à l'occasion d'une nouvelle édition, Pierre Mac Orlan ajoutait une préface complétée parfois d'une autre plus explicative. C'est le cas pour son roman *La Maison du retour écœurant,* où le mot « frère » apparaît sous un éclairage mélancolique. Jean et Pierre Mac Guldy, les deux frères, sont les héros de ce récit dédié à la « mauvaise chance ».

Dans la « Préface à peu près définitive » qui suit la « Préface pour une nouvelle édition », nous lisons en effet :

« La maison du retour écœurant est tout de même un havre : c'est toujours une maison avec un lit, une table et deux chaises, les quatre éléments insaisissables de la mauvaise chance. Mon récit est le premier de ceux que j'ai dédiés à la mauvaise chance. On retrouve souvent ce mot dans mes livres, car plus d'une fois cette divinité terrifiante se révéla devant moi, comme elle se révéla à Villon quand il écrivit sa célèbre "Ballade des pendus" [1]. »

Pierre Mac Orlan conclura par une évocation de l'un des fils Mac Guldy en compagnie de lui-même et de son frère :

« Mac Guldy, Pierre et mon frère Jean buvaient autour d'une table ronde : l'un portait le bonnet de la marine

anglaise, l'autre le casque bleu du 269e d'infanterie et le troisième la grenade de la Légion étrangère.

« Il y avait encore des filles, des filles comme toutes les filles, des filles pleines de force. Elles sont toujours le témoignage d'une certaine éternité[2]. »

Le personnage de fiction et le frère disparu appartiennent de la même manière au monde fantomatique de Pierre Mac Orlan qui intervient pour sa part comme une figure romanesque dans le royaume des ombres. Il est véritablement ce héros inventé de toutes pièces : « Un homme, disait-il, a le droit de choisir le nom sous lequel il deviendra un mort[3]. »

Pierre Dumarchey, que son entourage surnommait Bob, aurait choisi de s'appeler Mac Orlan aux alentours de 1905. C'est l'année de son incorporation au 156e régiment d'infanterie de Châlons-sur-Marne et de la parution du roman d'un admirateur de Flaubert, étudiant en médecine, Robert Duquesne, *Monsieur Homais voyage*, qu'il illustra de trente-six gravures sur bois signées d'un monogramme inspiré de celui de Toulouse-Lautrec. Une nouvelle de 1901, *Évangéline*, qui raconte l'histoire du mariage mystique d'une enfant avec le Seigneur, passerait pour le plus ancien texte connu de Mac Orlan qu'il corrigea plus tard sans le publier.

Son pseudonyme s'inscrit dans l'esprit canularesque d'un chansonnier du Chat Noir, Mac-Nab, né à Vierzon en 1856 et qui affirmait descendre d'un gentilhomme écossais ayant fait partie de la garde du roi Charles VI. Le célèbre cabaret montmartrois était le fief d'Aristide Bruant que le jeune Pierre Dumarchey admirait éperdument. Pendant l'année scolaire 1898-1899, il lui adressera ses premiers poèmes écrits en cachette au lycée d'Orléans, la ville où son oncle Hippolyte Ferrand, professeur agrégé d'histoire devenu inspecteur d'académie, l'avait pris en charge avec son frère Jean, car Pierre Edmond Dumarchey ne pouvait plus assurer l'éducation de ses deux fils qui séjourneront un temps à Arras avant de gagner Orléans où ils habitent rue Saint-Marc.

Dans son rôle de tuteur, Hippolyte Ferrand, ce farouche anticlérical, grand défenseur de l'enseignement laïque,

marié à Emma Artus, tante maternelle de Mac Orlan, imposa son autorité et aiguisa sans doute la curiosité intellectuelle de Pierre pour le préparer au monde des apparences.

Il espère que son neveu suivra une carrière identique à la sienne. Alors que celui-ci, se contentant d'un deuxième accessit en récitation et d'une mention en dessin d'imitation, ne rêve que de se singulariser en ressemblant à un chansonnier ou un rapin. Si l'habit ne fait pas le moine, une tenue sortant de l'ordinaire donne une impression particulière. Ainsi Aristide Bruant dont Courteline a décrit le pittoresque costume : « Un pantalon de velours à côtes que complètent un gilet à revers et une veste de chasse à boutons de métal ! Un cache-nez rouge au mois de mai, une chemise rouge en tout temps ! Sous un vaste chapeau à la va-te-faire-lanlaire, la tête, belle et douce, d'un chouan résolu. »

Dans son accoutrement, Aristide Bruant, qui célèbre les bons voyous et dévoile l'âme des filles, a de quoi séduire ce lycéen rêveur qu'est Pierre Mac Orlan. Celui-ci conservera comme une relique la carte postale que le chansonnier lui enverra à Orléans. Ce dernier fut d'autant plus réceptif que son jeune correspondant lui écrivait du Loiret, son département d'origine[4].

« Les chansons d'Aristide Bruant, soulignera Pierre Mac Orlan, appartiennent à la littérature : c'est-à-dire un choix très limité de ses chansons, car son œuvre n'est pas toujours de qualité. Le meilleur de ce grand poète de la rue peut être contenu dans trois microsillons. Ce n'est pas peu. J'ai connu pour la première fois Aristide Bruant en 1901, un peu plus d'un an après mon arrivée à Paris. Il était vêtu comme Lautrec le dessina. Je le revis souvent et amicalement plus tard en lui offrant mon premier livre. Il habitait dans une petite rue du bas Montmartre derrière les Magasins Dufayel. Il me donna un de ses recueils de chansons illustré par Poulbot. C'est un des rares livres qui puisse me rappeler ma jeunesse dans sa lumière demeurée incertaine[5]. »

Comme Bruant qui a emprunté au langage des faubourgs sa veine réaliste et puisa dans une somme d'expériences vécues le thème de ses chansons, Mac Orlan écrira les siennes à partir de souvenirs personnels. « Pour moi, écrire des chan-

sons, c'est écrire mes mémoires », dit-il en vieux roublard[6]. Une façon habile de détourner l'attention et de changer de musique !

C'est rue des Charrettes
Quand j'avais vingt ans
C'est rue des Charrettes
Dans la nuit des temps[7].

Ce simple refrain renvoie à *Rue des Charrettes*, un récit autobiographique de Mac Orlan qui commence ainsi : « Vers la fin de 1901, j'entrai dans la rue des Charrettes à Rouen, comme une ombre dans une rue composée en studio. C'était au crépuscule du soir. La rue sentait le tonneau de cidre éventé et, selon le caprice du vent, l'odeur âcre d'une fumée de cargo anglais amarré devant le quai de Paris à l'entrée de la rue de la Vicomté. Une pluie fine s'adaptait merveilleusement aux images de mon avenir[8]. » Jean Dumarchey resurgit sous la plume de Pierre qui nous permet de mieux cerner sa personnalité : « À cette époque c'était un jeune homme assez fort, bon compagnon. Il n'abandonnait jamais un ami dans la bagarre[9]. » Avant de s'engager dans le 1er régiment étranger à Sidi Bel Abbes, il vint passer quelques jours à Rouen, bizarrement vêtu en gentilhomme breton : « Une culotte de velours gris très serrée aux genoux figurait assez bien des bragoubraz. Il était coiffé d'un curieux petit chapeau rond en feutre qui aurait pu appartenir à un prêtre peu soucieux de l'élégance de sa coiffure[10]. » Son passage fut l'occasion d'une virée sur la Seine qui faillit tourner au drame. Jean Dumarchey était monté sur une barque avec Pierre et le dénommé Star, un soi-disant navigateur d'origine hollandaise devenu photographe de l'espèce escroc qui avait exploré tous les coins et recoins de la vie nocturne à Rouen. Cet étrange bonhomme dont la mythomanie était un moyen de nier la vie inspira au romancier le personnage de Jean Mac Guldy et différentes silhouettes d'autres récits, en particulier *Mademoiselle Bambù* où il prend l'aspect du capitaine Hartmann : « Son visage glabre, couleur de pain d'épice, rappelait bien des visages de businessmen connus et popularisés

par l'image. Il semblait né d'un film allemand et d'une chanson des rues légèrement inquiétante. »

Il servit aussi de modèle au héros de *Monsieur de Jonkhère, gentilhomme d'aventures*, un roman de Paul Lenglois, grand ami rouennais de Mac Orlan également très lié à André Renaudin, un journaliste de *Paris-Normandie* qui fut directeur de l'hebdomadaire *Rouen Gazette*. Lors d'une interview, il confiera à ce dernier au sujet de l'énigmatique Star : « Cet homme m'influença littérairement[11]. »

Jean Dumarchey, lui, faillit l'expédier dans l'autre monde en le frappant sur le crâne à coups d'aviron parce qu'ils se disputaient une bouteille de rhum. Heureusement pour Star, Jean, emporté par son élan, passa par-dessus bord.

« — Il sait nager, cria l'un de nous.

« En effet, la tête de mon frère sortait de l'eau.

« Il put attraper le bord de la chaloupe, malgré Star qui lui donnait des coups de talon sur les doigts afin qu'il lâchât prise.

« Nous maîtrisâmes Star et nous l'étendîmes au fond de la barque. Il poussait des petits cris de femme vindicative auxquels nous ne prêtions que peu d'attention. On aida Jean à se hisser dans le canot[12]. »

Après cette empoignade, Pierre Mac Orlan devra se méfier de Star qui ruminait sa vengeance : « Pour ma part une carte postale de l'autorité militaire qui m'indiquait le camp de Châlons comme résidence vint opportunément me tirer des griffes du vieux Star au moment même où il pensait se payer ma peau[13]. » En tout cas, la violence de Jean Dumarchey était apparue à l'état brut. Dans un moment de colère, excité par l'alcool, il semblait capable de commettre un meurtre. Pierre Guibert, qui fut le confident de Pierre Mac Orlan à Saint-Cyr-sur-Morin où avec son épouse Mauricette et son frère Roger il tenait l'hôtel Moderne, est certain que Jean s'était engagé dans la Légion après avoir fait une « grosse connerie ».

« Pierre [Mac Orlan] ne pouvait pas me dire que son frère était un assassin mais il me l'a fait comprendre en m'expliquant qu'il ressemblait beaucoup au Pierre Gilieth de *La Bandera*. Coupable d'un meurtre à Rouen, il s'enfuit à Barce-

lone où à bout de ressources et traqué par la police, il s'engage dans la Légion. Pierre traînait l'histoire de son frère comme un boulet. En changeant de nom, il espérait se libérer du passé de Jean qui l'avait inspiré tout en étant un lourd handicap pour sa carrière d'écrivain[14]. »

Pierre Guibert se souvient d'avoir brûlé à la demande de Mac Orlan une quantité de lettres qu'il avait reçues de personnalités diverses, mais aussi des papiers de famille. « Devant cet amas de paperasses fumantes dans un coin du jardin, vous pensez s'il jubilait ! C'est comme ça qu'une partie de sa correspondance avec Colette a été détruite. Il ne voulait pas qu'après sa mort, on puisse consulter ses archives personnelles malgré leur importance historique[15]. » Le marchand de livres anciens Daniel Morcrette a assisté lui aussi à ce désolant spectacle sans pouvoir intervenir : « Il fichait des lettres d'Apollinaire et de Colette dans la chaudière avec une vraie joie. "Je ne veux pas avoir, disait Mac Orlan, des soucis posthumes."[16] »

Le romancier craignait que le puzzle de sa vie ne soit trop facilement reconstitué. Les pièces manquantes le mettaient à l'abri des curiosités indiscrètes de la postérité. Il voulait oublier Pierre Dumarchey et effacer toute trace de son passage. Seul comptait Pierre Mac Orlan, un nom qu'il s'était fait lui-même. Il avait fini par ressembler au personnage de ses rêves d'enfant.

6

L'exemple du rugby

Pierre Dumarchey pensa certainement à Orléans lorsqu'il décida de s'appeler Pierre Mac Orlan. Mais il préférera fournir des explications fantaisistes comme celle d'une grand-mère Mac Artus qui, confiait-il à ses interlocuteurs, était plus ou moins d'origine écossaise.

Lors d'un entretien avec Thérèse de Saint-Phalle qui lui demanda : « Vous avez choisi votre pseudonyme, Mac Orlan, en pensant à elle ? », il répondit : « Peut-être bien. Enfin je n'ai jamais eu l'esprit de famille. Quant à mes études, je préfère ne pas y penser. Il arrive que des écrivains se vantent de n'avoir jamais rien fait en classe, mais en ce qui me concerne, c'est la pure vérité. Mes professeurs s'efforçaient de m'enseigner des choses que j'entendais vaguement, les yeux fixés sur les taches d'encre d'un couvercle de pupitre. Je voyais en imagination la gigolette de Montmartre, son protecteur, les trains qui sifflaient devant la Chapelle, les bancs du boulevard, les filles qui attendaient à la porte d'un bistrot surmonté d'un hôtel. Déjà, quand j'étais gosse, j'avais été frappé par les dessins de Lautrec. La vie nocturne, le peuple de la rue me bouleversaient. Je voulais voir de près ce folklore qui me fascinait[1]. »

Avant son passage au lycée d'Orléans où il fut le condisciple de Gaston Couté, l'auteur et l'interprète de chansons libertaires, comme *La Chanson d'un gars qu'a mal tourné,* l'écolier cabochard se retrouva pensionnaire à Châteauneuf-sur-Loire qui est le cadre de l'enfance de Maurice Genevoix né

en 1890. Dans son roman *Au cadran de mon clocher*, le chantre incomparable, inégalé, de la Loire, a évoqué cet épisode méconnu de la vie de Mac Orlan : « Il y avait quelque part en France, en ces années, un garçon qui s'appelait Dumarchey : une tête ronde, solide, au frontail dur, à la mâchoire de chien boxer. Toutes les promesses d'un caractère. Le garçon grandissait, abordait à l'adolescence, temps de passage scabreux, difficile. C'était donner de la tablature à ses éducateurs naturels. Or, il avait un oncle à poigne, inspecteur de l'enseignement au chef-lieu de mon département. Je me souviens de lui : une banquise. Ce fut à lui, à sa férule que l'on confia le jeune rétif. La férule s'y ébrécha. L'oncle inspecteur, alors, prit une résolution. Il passa mentalement en revue sa troupe de directeurs d'école, fixa son choix sur le moins flexible, la main de fer, mais dégantée : notre père Puy, comme par hasard. C'est ainsi que l'élève Dumarchey accrocha son baluchon de pensionnaire sous les tuiles de la maison Puy. Trempe contre trempe. Mais je crois bien qu'au bout du compte, ce fut l'élève qui eut le dernier mot[2]. »

Alexandre Puy, le père Puy resté gravé dans la mémoire de Maurice Genevoix, était le directeur de la « grande école », c'est-à-dire l'école communale : « De la maison du père Puy, longue masure basse au toit de tuiles moussues, les pensionnaires sortaient un à un, à leur suite le père Puy, son nez écarlate, sa moustache jaunie de nicotine. Il s'asseyait sur le murtin de brique, les sous-maîtres s'approchaient, le saluaient[3]. » Il fallait apprendre ses leçons par cœur sinon les coups de trique pleuvaient. Pierre Mac Orlan n'a pas soufflé mot de ce séjour à Châteauneuf-sur-Loire qui lui valut sans doute quelques torgnoles. Mais une photo datant de juin 1934, conservée dans ses archives, montre qu'il est revenu dans cette petite ville située dans l'arrondissement d'Orléans. Malgré la rigueur de l'enseignement (« Comment faire, disait le père Puy, avec ces petites têtes de cochons ? »), il avait voulu repasser par les chemins de son enfance.

« Tout est joué, a écrit Charles Péguy dans *L'Argent*, avant que nous ayons douze ans. » Dans le cas de cet écrivain, né à Orléans, tué au front en 1914, à la veille de la bataille de la Marne, la disparition d'un père qu'il n'aura pas connu lui

fait rejoindre la cohorte des orphelins à laquelle appartiennent Pierre Mac Orlan et Maurice Genevoix. L'un et l'autre perdirent leur mère quand ils étaient très jeunes : le premier, âgé de sept ans, n'a jamais rien révélé de cet irréparable malheur ; le second qui ne s'accommodait guère, dans son lycée d'Orléans, de la claustration de l'internat, venait d'avoir douze ans. Un immense sentiment de révolte s'empara du futur auteur de *Raboliot*, « inséparable, ajouta-t-il, du déchirement qui me faisait panteler tout entier[4] ». On peut supposer que le petit Pierre Dumarchey, le cœur meurtri, voudra lui aussi se venger de ce coup du destin. Poursuivant cahin-caha des études classiques, séduit tout de même par les écrits de Catulle et Pétrone, il confrontera ses premiers vers de rebelle avec la poésie de François Villon découverte grâce à Gaston Couté, de deux ans son aîné.

Le sport, et particulièrement le rugby, sera un moyen de se jeter dans la mêlée en mettant de la hargne à vaincre.

« Adolescent je fus séduit par l'élégance de l'uniforme des joueurs de rugby. Il me fallut la conquérir peu à peu en imposant une ruse souple mais tenace à l'esprit de famille qui ne partageait pas mes idées sur l'élégance sportive. En ce temps lointain, elle était celle de Jules Vallès, évoluant au tambour dans un lycée qui sentait la sueur de cancre, le remugle des anciens "pions" et le clochard (...) Les futurs bacheliers, aux heures de récréation, tournaient en rond bras dessus, bras dessous dans le sens des aiguilles d'une montre. En passant devant la fenêtre du bureau du proviseur, ils poussaient un cri sauvage, un braillement de Huron gonflé de chagrin et d'hostilité.

« Tandis que les événements se déroulaient ainsi dans le royaume des Grands, chez les Moyens le bruit, la rumeur venue de l'ouest apportait dans le vent du côté du Havre la nouvelle qu'un messie en cuir fauve était né dans la lumière de la liberté. On l'appelait l'Ovale[5]. »

Plus d'un demi-siècle après, les exploits du XV de France, commentés à la télévision par Roger Couderc, tiendront en haleine le pays tout entier. « Le rugby était très en faveur

chez les gens de lettres, qui se piquaient de l'avoir aimé avant les stars du Tout-Paris », écrit Denis Lalanne, ancien journaliste de *L'Équipe*[6]. « Le cher Pierre Mac Orlan, poursuit-il, observait tout ce remue-ménage avec bienveillance de sa thébaïde de Saint-Cyr-sur-Morin. Je l'entends encore me dire : "En fin de compte, mon seul regret, c'est de n'avoir jamais passé un drop. Je n'ai jamais su m'y prendre[7]." » Denis Lalanne n'a pas oublié, non plus, cet autre commentaire de Mac Orlan : « Le rugby sort littéralement du petit écran pour me rentrer en pleine gueule. Aucun autre sport ne me fait cet effet. En boxe, par exemple, je ne prends pas les coups[8] ! » Et lorsque le match commençait, avec Roger Couderc déjà sur la brèche, Dagobert, le perroquet de l'écrivain, prenait la voix de son maître pour lancer du haut de son perchoir : « "Ta gueule, Couderc ! Connard, Couderc !" Je regarde mon académicien Goncourt qui baisse la tête, un peu honteux, rapporte le journaliste. Je n'ai aucune peine à imaginer où le maudit oiseau a pu prendre de si déplorables manières[9]. »

« J'ai toujours trouvé la mêlée dans ma vie, disait Pierre Mac Orlan. Partout il y a des mêlées et le fait d'en sortir, de prendre le ballon pour l'attaque, c'est ce que j'ai fait toute ma vie. J'avais une seconde pour me décider à faire quelque chose. Ça pouvait tourner mal, beaucoup plus mal qu'au rugby... Ah ! si j'avais un gars vous pouvez être sûr qu'il jouerait au rugby[10]. »

C'est un sport qu'il pratiquera en 1913, sous les couleurs du Paris Universitaire Club, avec Alain-Fournier et Henri Jeanson. Mais son premier vrai maillot de demi d'ouverture sera celui de l'École normale d'instituteurs de la Seine-Maritime à Rouen, où Hippolyte Ferrand avait fini par l'envoyer après le lycée d'Orléans. Après avoir obtenu son brevet élémentaire en 1898, Pierre accepta à contrecœur de devenir instituteur. Son oncle ne se doutait pas que son remuant neveu allait fréquenter essentiellement les terrains de sport. Dans le bulletin de l'Association des anciens élèves, il évoquera, en 1969, cette époque lointaine où il s'imposa comme capitaine d'une équipe en formation : « J'ai réuni les gars dans une salle. Ils n'avaient jamais entendu parler de ça. Le

directeur a donné son autorisation et sur un tableau j'ai dessiné un terrain et expliqué les règles... Et c'est ainsi que j'ai créé l'Association sportive normalienne (maillot noir, bandes jaunes) et que nous avons joué contre le collège du Havre, l'école normale d'Évreux, le lycée Corneille. »

À en croire Mac Orlan, animé d'une sorte de verve endiablée, entre quinze ans et vingt-cinq ans, sa mission sur cette terre fut de fonder des équipes de rugby. Dans chaque établissement scolaire qu'il fréquentait, le ballon ovale prenait une dimension mythique et servait de contrepoison à une jeunesse révoltée. Le rugby était un remède contre la délinquance. « Pratiqué dès le début de l'adolescence il peut sauver un garçon promis parfois à une déchéance offerte par le goût de l'aventure car l'aventure n'existe que dans son imagination. L'aventure n'existe que dans la pensée. Elle est égale à la valeur sociale de notre personnalité intrinsèque[11]. »

Le poète Pierre Béarn, qui connaît bien notre bonhomme, s'est chargé de rectifier la légende d'un Mac Orlan rugbyman : « Le rugby, Mac Orlan ne dut en faire que très peu : quelques matches peut-être ; mais ces heures d'autrefois, balle ovale en main, suffisaient amplement pour se métamorphoser chez Mac Orlan en une épopée vécue ; pour devenir un disque vital. Le rugby ne pénétra dans la vie de Mac Orlan qu'après la mort de Marguerite, sa femme. Il la remplaça, si je puis dire. Il devint le compagnon dont il avait besoin. Mac ne manquait aucun match ; il n'acheta la télévision en couleurs que pour mieux voir les joueurs dans les mêlées et les charges. Il ne lisait attentivement que les comptes rendus des journaux sportifs relatant les grands matches de la saison. Compagnon réconfortant, le rugby était peu à peu devenu symbole de sa jeunesse ; une jeunesse triste et pauvre, mais que le rugby auréolait[12]. »

7

La bohème montmartroise

« Paris c'était naturellement Montmartre, un Montmartre particulièrement assidu, célèbre par tous ceux qui sortaient du Chat Noir munis de leur parchemin. C'était surtout le Paris de la rue : celle de Bruant et de Steinlen associés par une extraordinaire connaissance d'éléments pittoresques et sentimentaux qui animaient le quartier bordé par le boulevard de Clichy, celui de Rochechouart, la rue Caulaincourt à moitié bâtie, la rue Clignancourt et les pentes du Sacré-Cœur... » Dans ce texte de quatre pages et demie, au titre jazzy de *St. Vincent Street-Noël blues*, Pierre Mac Orlan fait le récit de sa première nuit de Noël à Paris, en 1899. Il la passa au Lapin à Gill qui deviendra le Lapin Agile, en compagnie d'un musicien des rues qui n'avait pas la conscience tranquille. Au petit jour, l'homme était arrêté : « L'image du Christ entre les deux larrons vint un instant flotter devant mes yeux : réminiscence classique due à la sainteté de la nuit échue. Je revis X le surlendemain dans la cour d'un immeuble de la rue Caulaincourt. Il jouait du trombone à coulisse. Entre deux valses il me dit qu'il avait été victime d'une erreur judiciaire. Il me proposa de passer la nuit de la Saint-Sylvestre avec lui. Mais je refusai poliment cette invitation. »

À la grande fureur de son oncle, Pierre Dumarchey, fasciné par la vie de bohème montmartroise, déserte l'École normale d'instituteurs de la rue Saint-Julien à Rouen où il est élève-maître de première année, pour respirer l'air de

liberté de la Butte. « Il fallait, dira-t-il à Thérèse de Saint-Phalle, que je touche la terre promise[1] ! » Quand il franchit pour la première fois le seuil du Lapin Agile, chez Frédéric Gérard dit Frédé, barbu et coiffé d'un bonnet de fourrure, qui annonçait de temps en temps en accordant sa guitare « qu'on allait faire de l'art », le jeune homme a envie de tâter du travail de peintre et de dessinateur avant que le hasard ne le pousse vers sa destinée.

« Je portais à la main pour tout bagage un sac de toile qui contenait une paire de chaussures de rugby dont j'avais libéré les semelles de leurs crampons en prévision d'un usage moins spécialisé et quelques pièces d'habillement d'une valeur plus modeste. Je ne possédais pas de compte en banque. Une centaine de francs devait suffire à mon établissement dans un passage montmartrois nettement situé entre la rue des Saules et la rue de l'Abreuvoir. En ce temps-là, mon imagination semblait limitée par l'imagerie de la vie sportive[2]. »

Coiffé d'une casquette de jockey, il se voit déjà, non pas faisant galoper un crack à Longchamp ou à Chantilly, mais en champion cycliste comme Vlaminck qui était alors un jeune coureur professionnel. Pierre ne le connaissait pas encore à cette époque, quoique mêlé « par la bande » à ce monde du vélo déjà célébré par Tristan Bernard et Toulouse-Lautrec. « Au Criterion Bar devant la gare Saint-Lazare, on pouvait rencontrer Lautrec, l'entraîneur anglais Choppy Warburton, son poulain Jimmy Michaël et les frères Linton... et d'autres dont les apparences me conduisirent vers quelques pots de gouache et la boutique du boutonneux et mélancolique Clovis Sagot, rue Laffitte[3]. »

Lequel Clovis Sagot, marchand d'estampes, installé 46, rue Laffitte, dans une ancienne pharmacie, s'efforçait de présenter au public les aquarelles de ce garçon qui avait surtout attiré son attention par son allure de dandy crève-la-faim, sanglé dans un costume de golf, les pantalons serrés aux genoux sur de grosses chaussettes de laine, tenant en laisse un basset d'Artois qui s'appelait Kiri. « Entré dans la vie par hasard, Kiri disparut par hasard[4]. »

Reste à savoir si le Pierre Mac Orlan dessinateur souhaitait

rivaliser avec les artistes que Sagot vient de découvrir, en particulier Maurice Utrillo peignant le Montmartre qu'il a sous les yeux. La littérature n'est pas non plus un attrait de prédilection. Il rêve plutôt de faire des tours de piste sous les vivats du public du vélodrome de Montmartre, en s'inspirant du style de Jimmy Michaël dont il a la taille (1,61 mètre) et, dans ces conditions, il ne voudrait d'autre coach que le fameux entraîneur Choppy Warburton. « Cette ambition n'eut qu'une durée éphémère mais violente. Il y eut pour m'encourager dans cette foi toute une génération d'artistes épris de pittoresque que les professionnels du sport drapaient autour d'eux[5]. »

Habillé en cycliste mais ne possédant pas de bicyclette, Pierre Mac Orlan, en 1900, s'adaptait aux circonstances d'une vie pleine d'embûches séduisantes. Il habita d'abord une petite pièce au rez-de-chaussée, rue de l'Abreuvoir.

« Ma chambre était meublée d'un lit, d'une table en bois blanc, d'un lavabo en bois tourné et d'une chaise toujours encombrée. Il n'y avait rien qui pût imposer à une imagination déjà séduite des idées précises sur un travail précis. La peinture et le dessin me tentaient parce que je pensais que ces deux arts combinés pourraient me mettre en rapport avec le peuple de la nuit. Je croyais que les artistes jouissaient d'un réel prestige auprès des filles publiques et de leurs compagnons. Il me semblait facile de traverser leurs rangs presque respectueux, et si je désirais les filles de la rue, c'était plus pour en faire des copines que des amantes[6]. »

Ces quelques mois d'une existence médiocre et mal nourrie lui permettront de découvrir la faune locale, émules de Casque d'or, la reine des fortifs, et bandes d'apaches qui lui inspireront des poèmes aux titres révélateurs, notamment « Chez les femmes », « La Barmaid », « Diane de la rue Montyon ». Cela avait un petit air de chansons des rues, boulevards, ruelles et impasses telles que nous les retrouvons avec mélancolie dans les dessins de Steinlen, dans ceux de Lautrec.

Jean Dumarchey, que la peinture et le dessin tentaient également, sera aussi de la partie. À Montmartre où régnaient la fille et le couteau, il est prêt à faire les quatre cents coups.

On le retrouve au Lapin Agile en compagnie de rapins et d'étudiants. Au milieu de tous ces braillards belliqueux, il peut se prendre pour un caïd dans son uniforme de sergent. André Warnod qui passait son temps à dessiner dans la rue, à la terrasse des cafés et dans les bals, l'accueillit en fanfare au cabaret dont il était devenu l'hôte familier.

« Lorsque Jean Dumarchey revint sergent du régiment, le petit bar près de l'entrée retentit des refrains de caserne que nous reprenions tous en chœur en buvant du mélécass, tandis que Jules Depaquit exécutait le pas du parapluie[7]. »

Le sergent qui s'apprêtait à coiffer le képi blanc de la Légion avait déjà choisi sa destinée. La menace de l'apocalypse n'était pas encore à l'ordre du jour. Ayant échappé jusqu'à présent aux dangers d'une route tragique, Jean Dumarchey voulait vivre retiré en dehors des « tentations du siècle ». Comme Pierre il brûlait d'un grand désir de poésie quotidienne. Mais la violence qui l'habite comme un mal obsédant dont il n'arrivait que rarement à se sentir délivré en fera un révolté permanent et un esprit paradoxal. Avant de disparaître, il laissa un témoignage qui a été retrouvé dans les archives de son frère : « J'ai vu le peuple se faire tuer sans conviction pour une cause qu'il n'a pas comprise et qu'il ne comprendra probablement jamais », écrivait-il notamment. Blessé à la tête par un éclat de shrapnell, Jean Dumarchey, qui avait rempilé dans l'infanterie, repartira pour le front. Songea-t-il à se rebeller dans une armée atteinte par une crise comme celle des mutineries de 1917 ?

Selon André Warnod, les événements qui précédèrent sa disparition furent les suivants : « Il allait être libéré quand la guerre de 1914 éclata. Il repartit. À l'armistice, il était adjudant, son régiment faisait partie des troupes d'occupation en Rhénanie. Il s'avisa un soir de traverser le Rhin en canot avec quelques amis et d'aller faire du scandale en territoire allemand. L'affaire fit du bruit et Jean Dumarchey redevint soldat de deuxième classe. Il mourut quelques mois après sa libération définitive[8]. »

Pour Pierre Mac Orlan son existence fut différente après cette expérience unique où l'impatience de vivre se mêlait à l'épouvante de mourir.

« En 1915, devant Souchez, quand j'étais soldat au 269e d'infanterie, j'ai juré que ma vie serait modifiée s'il était inscrit dans mon destin que je dusse revenir de la guerre. J'ai tenu ma promesse et j'ai fait mon possible pour vivre en laissant de côté tous les préjugés qui, il y a encore peu de temps, déformaient l'idée même du plaisir dans une grande ville. Il y a en France beaucoup de braves gens dont la patience et la probité sont intactes et qui tiendront leur parole. Je voudrais leur dire à tous : "Bon courage ! C'est par la discipline et la dignité que nous sauverons l'esprit de la France. Soutenez de toutes vos forces les artistes et les poètes. Ils n'ont jamais fait le mal et possèdent les secrets qui redonnent du sang à des mots flétris et mourants mais que nous voulons encore entendre."[9] »

Une chanson d'Aristide Bruant commence ainsi : « On prend des manières à quinze ans, puis on grandit sans qu'on les perde... » S'exprimant chacun avec son tempérament, les frères Dumarchey avaient poussé dru, en mauvaise herbe. Jean n'a pas eu le temps de vérifier l'opinion de Bruant. Pierre aura la chance de réfléchir sur le sujet. « On doit payer, toujours payer, accepter des traites dont l'échéance viendra beaucoup plus tard, quand les expériences acquises seront trop défraîchies pour alimenter la substance d'un livre. Je parle ici en romancier ; mais tout homme un peu sensible n'est-il pas soumis à son propre roman[10] ? »

Le roman de Pierre Mac Orlan venait d'entrer dans la phase de la passion contenue. Il ne fallait pas grand-chose pour que se révèle l'écrivain. Montmartre et le romantisme du port de Rouen ont été le catalyseur de son impulsion créatrice.

« C'est donc à Rouen que je suis venu, assez mince de forme, chercher cette aventure que mon imagination m'obligeait à tenir pour considérable. Je ne savais pas que j'écrirais un jour, mais je savais que, d'un hasard provoqué par un billet de chemin de fer, naîtrait le premier et définitif chapitre d'une histoire qui pourrait bien devenir la mienne[11]. »

8

Souvenirs de Rouen

« Lorsque j'arrivai à Rouen, je m'étais contenté jusqu'à cette date de coucher dans les gares, et, à l'occasion, dans les meules, ce qui n'est pas plus désagréable que de coucher dans un abri creusé sous un parapet de tranchée ou dans une grange sans toit. En pénétrant dans la rue des Charrettes, j'étais gonflé d'optimisme parce que, grâce à mes cent vingt francs par mois, j'espérais conquérir la ville entre minuit et trois heures du matin[1]. »

Pierre Mac Orlan trouvera dans la ville normande les éléments essentiels de ce qui devait être plus tard sa vie littéraire et l'esprit d'aventure selon ses propres critères. « Un port, discrètement lumineux, des rues où s'allongeait l'ombre de Villon, des voix de matelots incompréhensibles et des camarades séduisants m'attendaient dans cet espace lyrique contenu entre la place Henri-IV et la rue Grand-Pont.[2] » Il venait de pénétrer au cœur d'une vieille cité chargée de légendes et d'inépuisables trésors d'inspiration. Comme l'était Montmartre et comme le seront l'émouvant et mystérieux décor de la rade de Brest et les formes qui naissent du brouillard de Londres.

Après deux années passées à Paris, sachant que demain ce seront à nouveau les vaches maigres, les fins de mois difficiles, Pierre Mac Orlan n'ignore pas non plus que la fortune est de deux espèces : la fortune matérielle, l'argent, et la fortune morale, les relations, la position.

C'est dans la capitale que son avenir commence à se dessi-

ner. Mais avant d'y revenir, la ville de Rouen se présente comme une caverne d'Ali Baba avec les trésors obscurs de sa mémoire portuaire. « Pour vivre, j'étais, tantôt correcteur d'imprimerie, tantôt, et plus simplement, teneur de copie, selon le besoin du trafic. Ce métier me rapportait quatre francs par jour. Et c'était très bien quand je le compare aux résultats de mes autres tentatives dans le domaine du travail rémunéré[3]. »

Pierre Mac Orlan, qui n'est encore que Pierre Dumarchey, fait ses gammes d'ouvrier du livre au *Petit Rouennais* qui va devenir *La Dépêche de Rouen* à partir du 1er juillet 1903.

Ce journal était alors installé rue Herbière et avait pour rédacteur en chef Louis Muller, dont l'un des fils, Charles Muller, se taillera une réputation de pasticheur en publiant des ouvrages « À la manière de » écrits en collaboration avec Paul Reboux. Charles Muller, né à Elbeuf le 6 mai 1877, sera mortellement blessé aux combats de Longueval le 26 septembre 1914.

Pierre Dumarchey trouva dans ce grand gaillard sec et un peu anguleux un personnage qui appréciait suffisamment ses dessins légendés au point de l'aider à les placer. Il fut l'un des premiers à le soutenir, tout en sachant comme Gus Bofa, directeur artistique du *Rire*, un autre grand échalas, que Mac Orlan ne pourrait donner libre cours à son talent qu'à travers l'écriture et non pas le dessin. Il suffisait de comparer le ton humoristique des légendes au style quelque peu maladroit des illustrations pour s'en convaincre.

Son travail au journal s'achevant aux alentours de minuit, il fréquente les bars en compagnie de matelots étrangers. Il aurait même trinqué un soir avec Joseph Conrad, commandant un charbonnier de Blyth[4]. Parmi les enseignes, celles de Chez Nielsen, rue de la Vicomté, du Perroquet Vert, rue Harenguerie, de l'Albion Bar, rue des Charrettes où il avait loué une chambre, continueront longtemps de hanter sa mémoire, également marquée par ses relations d'amitié avec le journaliste et écrivain normand Paul Lenglois, l'auteur de *Monsieur de Jonkhère, gentilhomme d'aventures.*

Leur rencontre s'était produite à l'angle de la rue Grand-Pont. Ils se connaissaient vaguement. Pour quelle raison pro-

fonde ne se quittèrent-ils pas ? Est-ce la folle espérance, pour chacun d'eux, de taper l'autre d'une thune ?

Paul Lenglois, qui apparaîtra dans sa chanson « Jean de la Providence de Dieu », avait pressenti en Pierre Dumarchey le futur Mac Orlan et celui-ci était en admiration devant son aîné de quatre ans à la forte personnalité et dont la liberté d'esprit le séduisit. Lenglois mourut en 1957 après une carrière de journaliste sans éclat. Sa maigre postérité, il la doit à la fidélité de Pierre Mac Orlan qui avait préfacé son roman et lui a consacré quelques lignes en souvenir de l'épisode rouennais, lui aussi marqué par la misère.

Mac Orlan, qui exerçait sa profession de « teneur de copie » au rythme des linotypes, avait de plus en plus de mal à boucler son budget après avoir épuisé le petit pécule d'une centaine de francs qu'il s'était constitué comme décorateur d'estaminet[5] et avec l'aide de sa famille. Il dut quitter l'Albion Bar tenu par Miss Annah qui lui avait déconseillé de coucher avec la barmaid Nelly, « une jolie fille qui était pourrie[6] ». Une Nelly qui servira de modèle à la créature à la fois rusée et candide du *Quai des Brumes*[7], jouée par Michèle Morgan dans le film de Marcel Carné, et deviendra une chanson interprétée par Germaine Montero.

Au cours d'une émission de radio animée par Nino Frank, Germaine Montero et Pierre Mac Orlan conversèrent à propos de « Nelly ». Extrait de cette conversation instructive :

« Mac Orlan : À Rouen, nous avions pris, quelques-uns et moi, la mauvaise route, celle qui n'aboutit qu'à des situations aussi vagues que ces terrains qui sont le dépotoir de l'activité cérébrale et physique des hommes. Quand j'essayais de travailler, je pénétrais sans vocation dans un métier qui n'était pas le mien, et pour cette raison je ne tardais pas à être rejeté sur la plage par toutes les forces qui protègent les métiers honnêtes contre les envahisseurs qui ne sont pas du milieu. J'ai dessiné, j'ai peint parce qu'il fallait gagner sa vie, et je crois bien que j'ai écrit pour une raison à peu près équivalente.

« Montero : Ce que vous dites m'amène à vous demander, d'une manière générale, quel est le rôle qu'a joué votre

séjour à Rouen dans votre formation et dans celle des hommes qui étaient vos compagnons de ce temps-là.

« Mac Orlan : Votre question, Montero, rejoint celle que vous me posiez au début de cette émission : pourquoi ai-je écrit, en demandant à Marceau d'écrire une musique, ces chansons destinées à dépeindre une époque ? Précisément parce que tous les jeunes garçons qui me ressemblaient et qui vivaient en ce temps-là à Rouen n'étaient pas des sentimentaux. Dans la mémoire de la plupart de ces hommes, il ne reste que la puissance du décor. Des femmes passaient dans ce décor, dont les noms sont aussi anéantis que les maisons de la rue des Charrettes. Autant que je puisse m'en souvenir, nous n'étions ni les uns ni les autres des garçons amoureux ou affectueux. Le nom d'une fille, comme celui de la Nelly de ma chanson, n'est plus qu'un moyen mnémotechnique pour que je puisse me rappeler les émouvantes couleurs d'un paysage urbain complètement détruit. D'ailleurs, à l'horizon, à l'extrême limite de tout ce que la rue des Charrettes pouvait apporter de particulier, il y avait le service militaire de trois ans, les neiges sur le camp de Mourmelon et le départ de Nancy pour la guerre...

« Montero : Comme dans les derniers couplets de votre chanson : de fil en aiguille, vous mettez une fleur à votre fusil et vous partez pour la guerre. Ainsi, votre expérience rouennaise aboutissait aux années qui vont de 1914 à 1918, et qui laisseront dans votre mémoire de nouveaux noms — Carency, Ablain, le Cabaret Rouge, la route de Bapaume et le ravin de Souchez...

« Mac Orlan : Eh oui. Et je vous assure que les expériences que je devais acquérir dans ma condition de soldat étaient infiniment plus profondes que celles que me donna la rue des Charrettes. Pourtant, elles s'éclairent mutuellement et s'enrichissent. Mais celles que je devrai à la guerre de 1914-1918 me paraissent à présent inutilisables, car dans le fond elles ne sont pas ma propriété exclusive. C'est pourquoi mon souvenir retourne volontiers à Rouen et aux petits bars de matelots de la rue des Charrettes. À vous de chanter ma chanson, qui est simplement la chronique sentimentale d'un

jeune bohème de la classe 1903, dans les rues détruites de Rouen. »

Pierre Mac Orlan aimait reconstituer dans sa mémoire, imprégnée d'une atmosphère de musiques populaires anciennes, les décors d'autrefois, en passant par Rouen, Le Havre, Brest, Naples, Londres, Mayence, Hambourg, en un voyage mélancolique parmi des souvenirs en ruine. Emporté dans le tourbillon de ses pensées, il se répétera indéfiniment comme si sa jeunesse était une éternelle rengaine.

« Les derniers jours que j'ai vécus à Rouen furent d'une tristesse sans emploi. J'habitais une chambre sordide au-dessus du Criterion, à l'angle de la rue des Charrettes et de la Vicomté. Je ne sais si la maison existe toujours. Tout autour de moi, la ville se rétrécissait implacablement comme si une vis géante eût resserré les divers éléments hostiles qui se groupaient en faisceau pour m'expulser.

« Je ne voyais plus que quelques amis aussi désemparés que moi-même. Quand nous avions quelques sous nous nous réunissions dans un petit café sans histoire. Le décor marin de la rue des Charrettes ne nous intéressait même plus. Nos désirs ne dépassaient guère les limites d'une chambre meublée d'un lit, et d'une situation quelconque qui pût nous assurer deux repas par jour.

« C'est en vain que les sirènes des navires essayaient de nous séduire. Nous ne fréquentions plus les estaminets où nos amis de la marine de commerce avaient coutume de se divertir. Des jeunes filles publiques nouvelles occupaient les trottoirs, les petits estaminets en bois de boîte à cigares, les hôtels dont nous connaissions les disciplines particulières. Le pittoresque de la rue des matelots et des voyous ne mordait plus sur notre jeunesse sensible[8]. »

Mac Orlan, qui conserva tous ses documents officiels, cartes diverses qui ont jalonné sa vie professionnelle, était particulièrement fier de sa carte de membre d'honneur de la Société fraternelle et association professionnelle des protes des imprimeries de Paris et de la région parisienne. Celle qu'on retrouva dans ses archives date de 1943. Combien de temps occupa-t-il ce modeste poste de « teneur de copie », n'ayant jamais été le prote qui dirigeait les correcteurs

d'épreuves ? Comment le savoir dès lors qu'il est difficile de démêler l'écheveau des années montmartroises et rouennaises ? Mac Orlan a tenté de fournir une explication sur la confusion des dates de séjours : « Cela tient à ce que les années depuis 1900 jusqu'à 1910, pour fixer une limite, furent pour moi sans dates et parfaitement interchangeables. J'aurais tout aussi bien pu vivre l'année 1906 avant l'année 1901. Rien ne les soudait les unes aux autres dans l'ordre logique[9]. » Pour y voir un peu plus clair, référons-nous à Bernard Baritaud qui, en prenant les choses par le bon bout de la raison, écrit : « Ainsi, le fait que Mac Orlan ait publié son premier article dans *Le Libertaire hebdomadaire*, en décembre 1901, semble indiquer qu'il était alors revenu à Montmartre, où il séjourna au moins jusqu'au printemps 1902 : il avait encore des contacts avec l'équipe du *Libertaire* en avril. Et nous situerons le troisième séjour de Mac Orlan à Rouen en 1903 et en 1904, parce que c'est dans cette ville qu'il fut, alors, ajourné par les autorités militaires. La mention "correcteur d'imprimerie", figurant sur son livret militaire à cette date (ce qui confirmerait un emploi à *La Dépêche de Rouen*), a été rayée et surchargée, ultérieurement, par l'inscription "rédacteur au *Journal*"[10]. »

Le poète veut chausser des bottes de sept lieues, en se donnant l'allure d'un globe-trotter, à la fois Rouletabille et Phileas Fogg comme nous l'avons déjà souligné. Mais le décor exotique lui manque encore pour faire illusion. Cela viendra plus tard, dans les années 30, à l'occasion de reportages au Maroc et en Tunisie, dans les quartiers réservés comme le Bousbir, dans la banlieue de Casablanca, ou sa visite aux fameux bataillons disciplinaires d'Afrique basés au sud de Tataouine.

Les figures du pirate, du légionnaire et de la prostituée, trois personnages emblématiques de l'aventure humaine qui incarnent la menace de la mort violente, nourriront aussi la rêverie de Pierre Mac Orlan. « C'est avec leurs défauts, comme avec tous les défauts, pour ne pas dire les vices des hommes, que l'on fait de beaux livres[11]. »

9

Bars à matelots, filles de la nuit

« Invariablement vêtu à l'américaine, culottes collantes et leggings, veston à carreaux, il fumait, sans désemparer, une pipe courte qui dépassait à peine sa figure imberbe, arrondie d'une casquette collée à sa tête. » Cette description du jeune Mac Orlan à Rouen, on la doit à Robert Duquesne [1], le fils du pharmacien de Pont-Audemer, l'auteur de *Monsieur Homais voyage*. Un autoportrait de 1905, l'année de publication du livre de Duquesne, le représente dans une tenue moins élaborée qui lui donne un côté Gavroche. Il est accompagné de Kiri, le basset d'Artois. Le chien a lui aussi l'air d'un vagabond. Son jeune maître l'avait récupéré en train d'errer rue des Charrettes. À l'époque tout le monde appelait Pierre Dumarchey Bob ou Bobby.

« Un soir qu'il pleuvait lugubrement, une fille de la rue, toute jeune et frêle comme une équilibriste, me prit brusquement par le bras.

« — Monsieur Bob, me dit-elle, conduisez-moi jusqu'au quai. Je vais chez la mère Rose. Si l'homme qui est là-bas vous demande qui je suis, vous direz que je suis ta femme [2]. »

Elle réapparaîtra deux ans plus tard, dans le triste paysage du bassin des Messageries maritimes à Marseille. La belle de nuit avait épousé un douanier. « Ce fut elle qui me confia cette nouvelle importante après m'avoir salué à l'improviste d'un : "Bonjour, monsieur Bob !" qui me fit bondir sur place », rappelle Mac Orlan qui a quitté Rouen et traîne la semelle dans la cité phocéenne [3]. Il la reverra encore l'année suivante, en 1908, à Montmartre.

« Comme je traversais la place des Abbesses, devant la poste, une femme qui ressemblait à une pie mouillée se dressa devant moi. Je ne pus maîtriser un léger saut en arrière et tous deux nous criâmes en même temps : "Bonjour, monsieur Bob." Je ne l'ai plus revue. Mais je ne suis pas certain de ne plus la rencontrer. Pour parler franchement je n'aime pas rencontrer des témoins de ma jeunesse, à moins qu'ils ne soient de ceux qui jouaient le même jeu que moi, c'est-à-dire un jeu qui ne comportait pas d'atouts[4]. »

Pierre Mac Orlan connaissait le dessous des cartes. Il sut se servir de cette poésie qui nous fait aimer le mal comme le bien, pour explorer des contrées d'une incomparable richesse sentimentale. Les jours ne demandaient qu'à passer, chichement, comme d'habitude. Tout cela n'était pas très gai. Le Diable rôdait dans les parages. Avait-il l'apparence de Star, ce personnage enclin au mal, plus dangereux que la lèpre, avec qui Mac Orlan buvait du gin et de la bière hollandaise dans les bars de la rue des Charrettes et de la rue de la Vicomté ?

Trente années plus tard, Pierre Mac Orlan reviendrait à Rouen à l'occasion de la publication de *La Bandera.* D'un Rouennais, il avait fait un meurtrier et, se substituant à son personnage, il sacrifiait à la tradition assez romantique de venir rôder sur les lieux du crime. Pierre Gilieth, fuyant Rouen, s'était engagé dans les rangs de la Légion étrangère espagnole. Et chaque fois qu'il évoquait son passé, il songeait au port et à la cathédrale Notre-Dame qui symbolisaient une nostalgie mystique provoquant aussi bien l'élan des départs que celui des retours.

« Pierre Gilieth, écrit Mac Orlan, se promenait dans les paysages de son passé, en traînant la savate, si l'on peut dire. Il choisissait ses souvenirs. Il projetait sur eux une petite lumière dont la puissance le surprenait. Volontairement, il laissait de larges trous d'ombre qui coupaient cette route à peu près éclairée. Il était évident que Gilieth ne tenait pas à ouvrir toutes les portes derrière lesquelles reposaient et fermentaient les activités dangereuses de sa vie[5]. »

L'aventure de Pierre Gilieth aurait pu devenir une complainte modulée sur un air d'accordéon. C'est rue des

Charrettes que Pierre Mac Orlan entendit gémir son instrument de prédilection, considéré à l'époque d'un intérêt médiocre. Un matelot nommé Cecchi, qui naviguait sur un cargo chargé de vins d'Algérie, lui apprit les rudiments du piano à bretelles appelé aussi piano du pauvre. Mais Pierre n'avait pas l'argent nécessaire pour acheter cet instrument. « Il me fallut des années, user près d'une pièce de deux cent vingt litres d'encre, avant de posséder l'objet de mon désir. Comme toujours en pareil cas, l'accordéon est venu trop tard. »

Il se souvenait également des filles de la nuit, rue des Cordeliers, faisant le pied de grue, en train de s'esclaffer de porte en porte, comme des enfants surexcités. Leurs cris lui perçaient la tête et lui semblaient de mauvais augure. Plus elles riaient fort, plus il rentrait la tête dans les épaules. Il pensait que ces filles étaient de bonnes conductrices des forces secrètes du mal, annonciatrices de cataclysmes en préparation dans les ténèbres de l'inconscient.

En 1931, lors de sa visite à Rouen, guidé par son ami André Renaudin dont le roman *Oceanic Bar* évoquait la bohème locale et tout particulièrement le petit monde de la rue des Charrettes, il ira se promener dans les parages de la place Henri-IV, notamment rue Fontenelle où naquit Maurice Leblanc, père d'Arsène Lupin, et où habita Louis Fabulet qui traduisit Rudyard Kipling. Dix jeunes écrivains rouennais formant le groupe littéraire Rouen 31 et la Suite (après avoir été Rouen 30 et la Suite) l'invitèrent à déjeuner au restaurant de la Cathédrale. Le menu avait été établi d'après une citation de *La Bandera* pour un repas du légionnaire Gilieth :

Callos a la madrileña
Butifarra con tomate
Carne a la jardinera
Ensalada
Vino y café.

Les tripes, la saucisse à la tomate, le veau jardinière, la salade furent présentés avec une énorme pastèque au cœur rose et noir dans laquelle avait été planté le fanion de la

quatrième *bandera* (bataillon) de la Légion espagnole. Il fredonna quelques refrains célèbres de son répertoire : « *Legionarios a luchar, Legionarios a morir* », « Joyeux, fais ton fourbi », « Toi qui viens de Mostaganem », « Le Boudin » et siffla, à la demande des convives, la fameuse chanson « Auprès de ma blonde » qu'il avait chantée avec l'infanterie française sur les routes de l'Artois en 1914.

À la sortie du film de Julien Duvivier en septembre 1935, Pierre Mac Orlan reviendra à Rouen pour la première projection au cinéma l'Éden, en compagnie de Jean Gabin qui jouait le rôle de Pierre Gilieth. L'adaptation cinématographique de *La Bandera* était dédiée « au colonel Franco et aux soldats qui ont donné leur temps dans les montagnes arides d'Haff al Ueste ». À l'époque, le futur caudillo, patron de la Légion étrangère espagnole, était encore « républicain ». La dédicace devait disparaître à la réédition du film en 1959 et dans les copies suivantes.

Le romancier entraîna Jean Gabin dans les bars à matelots de sa jeunesse, bien sûr à l'Oceanic Bar l'ancien bistrot franco-canadien qui s'était paré du titre du roman d'André Renaudin. « L'*Oceanic Bar*, remarque Mac Orlan, c'est le roman de Rouen à partir de minuit, un roman chargé de personnages fantômes : ceux du pavé marin et fantaisiste de la ville. »

C'est au cours de cette tournée bien arrosée que Jean Gabin fit la connaissance du journaliste Pierre-René Wolf, un des dix du groupe littéraire Rouen 31 et la Suite. Le comédien lui achètera les droits de son roman *Martin Roumagnac* qui sera adapté à l'écran en 1946 par Georges Lacombe. C'est un échec malgré les noms de Gabin et de Marlene Dietrich à l'affiche. Le film est rejeté autant par les critiques que par le public.

En revanche, *La Bandera* aura un succès populaire considérable. Annabella, sa vedette féminine, confia à André Brunelin que Jean Gabin avait misé sur le rôle. On aurait cru qu'il jouait son va-tout. « Il en était obsédé et en parlait tout le temps. Le personnage qu'il s'apprêtait à jouer, Gilieth, le fascinait et il pensait que ce serait son premier très grand rôle. Il avait, je crois, beaucoup investi de lui-même dans ce film[6]. »

À Rouen, Jean Gabin et Pierre Mac Orlan se sont promenés fatalement sur le port fluvial. Des quais hantés par les fantômes de l'imagination se confondant avec ceux de Pierre Gilieth et du légionnaire Jean Dumarchey qui a sans doute inspiré le drame.

Dans le film, Gilieth tue un homme au cours d'une bagarre, à proximité de la rue Saint-Vincent, à Montmartre. Si la rue des Charrettes qui est morte avec Star appartient à l'univers de ses bons et mauvais jours à Rouen, la rue Saint-Vincent, elle, restera dans la mémoire de Pierre Mac Orlan comme un lieu chargé de détails pittoresques dessinés par Steinlen et chantés par Bruant.

« À peu près au milieu de la rue Saint-Vincent, vers 1900, il y avait un réverbère dont les vitres étaient toujours cassées par le vent qui s'engouffrait dans cette venelle et par des voyous, souvent cruels. Ce réverbère, dont la flamme nue clignotait au moindre souffle, animait des ombres extraordinairement élastiques qui se détachaient moitié sur le sol, moitié le long d'un mur moussu haut comme les remparts de Carcassonne.

« Ce réverbère désignait pour moi l'entrée d'un pays soumis à des lois dont je ne connaissais pas le code. Et de me sentir ainsi sans défense à la porte d'un monde surprenant me laissait mollement indécis entre la certitude de pouvoir pénétrer une nuit dans ce bas mystère et l'appréhension de quelques dangers sournois et féroces[7]. »

En ce temps-là, le Lapin Agile, un petit restaurant créé sous le Second Empire et connu comme « rendez-vous des voleurs », puis « auberge des assassins », servait de terrier aux poètes et aux mauvais garçons qui s'empoignaient pour une broutille. La nuit féconde accouchait de bagarres parfois mortelles. Pierre Mac Orlan poursuit sur la lancée de ses souvenirs :

« Le Rat-qui-n'est-pas-mort brillait de tous ses feux. Les grands établissements de joie entraient dans leur mortification quotidienne. Des gitanes-danseuses, des guitaristes, des girls, des filles du trottoir y venaient pour boire leur dernier

verre. Entre Fargue et moi, entre Coulon le polyglotte et Levet, le poète du Pavillon, se tenait Anatole, une curieuse femme d'affaires de mauvaises mœurs. Qui se souvient d'elle ? Je ne cite son nom que pour marquer un point particulier de la chronique des rues montmartroises et sans doute parce que ses noms de filles peuvent encore m'émouvoir[8]. »

Pierre Dumarchey, le Monsieur Bob salué par les grisettes et les prostituées, ne se sent pas pour autant montmartrois. Il ne se laissera pas cataloguer comme tel. Devenu Pierre Mac Orlan, fréquentant des jeunes gens destinés à la littérature et des artistes qui traînent la semelle, il a trouvé sur la butte où il n'aura vécu qu'un an en tout une nouvelle manière d'exister et prône des idées d'anarchiste sans lendemain. Collaborateur occasionnel du *Libertaire hebdomadaire* dirigé par Sébastien Faure, anticlérical, dreyfusard, antimilitariste, il cosignera un « Manifeste pour la pensée libre[9] » qui vole au secours d'ouvriers espagnols emprisonnés à Barcelone. Parmi les phrases définitives de ce brûlot : « Leur but est le nôtre. Par la raison ou par la violence, nous voulons renverser le vieux monde assassin. » Le chansonnier Gaston Couté, l'auteur des complaintes d'*Un gars qu'a mal tourné,* le sculpteur Wasley dont un grand Christ en plâtre sert de porte-manteau aux habitués du Lapin Agile, Léon-Paul Fargue sont aussi du nombre des signataires. Tous fréquentent les petits cabarets de Montmartre comme le Zut, place Jean-Baptiste-Clément, tenu par l'anarchiste Gilbert Lenoir et que rachètera Frédéric Gérard, marchand de poissons ambulant et joueur de clarinette, avant de s'installer au Lapin Agile en 1903, succédant à une ex-danseuse de cancan nommée Adèle. Au Lapin Agile, on chantait et l'on s'amusait.

Pierre Mac Orlan y rencontrera aussi Julien Callé, un joyeux drille, fils dévoyé d'un notaire d'Amiens qui envoya balader sa charge d'huissier. Les beaux jours venus, il entraînera sa troupe de « Montmartrois » portés à la rigolade à Saint-Cyr-sur-Morin où il fonda l'Auberge de l'Œuf Dur et du Commerce, au hameau de Brise-Brêche. C'est à deux pas de la maison d'Archet de Mac Orlan qui séjourne à Saint-Cyr-sur-Morin depuis 1912 à la suite de sa fiancée Marguerite Luc, la solide Margot, saine et réfléchie, caissière du Lapin

Agile pour le compte de son beau-père Frédé. Ce dernier, du reste, s'était acheté une bicoque, à l'entrée d'un autre hameau proche, les Armenats. Chaque été, l'esprit de Montmartre soufflait sur ce coin de campagne seine-et-marnaise [10] que Julien Callé, hurluberlu professionnel et noceur patenté, avait transformé en champ de foire !

10

Voisin de Guillaume Apollinaire

« Lorsque j'ai quitté ma famille, j'ai voulu faire mon nom moi-même », avait déclaré Pierre Mac Orlan à Pierre Guibert, l'aubergiste de l'hôtel Moderne à Saint-Cyr-sur-Morin, un établissement acheté par ses parents en 1926. Ayant fréquenté l'écrivain pendant des décennies, Guibert n'a jamais réussi à lui tirer les vers du nez à propos de fêlures anciennes que rien ne ressoude.

Nous avons vu que Mac Orlan s'était toujours refusé à éclaircir un passé douloureux et qu'il donnait à chaque fois des explications évasives et embrouillées. Un jour, alors que Mauricette, l'épouse de Pierre Guibert, le conduisait à Paris en voiture, il remarqua sa tristesse. « Je viens de perdre mon père », dit-elle les larmes aux yeux. « À quoi bon en faire toute une histoire. Ce n'est pas si grave », lui répondit le vieux Mac sur le point de se mettre en colère. « Je n'ai pas de famille et je suis très heureux comme ça ! » ajouta-t-il avant de s'enfermer dans un mutisme réprobateur[1]. « Il ne parlait jamais de sa mère et n'aimait guère son père », renchérit Pierre Guibert[2].

Pierre Mac Orlan ne voulut conserver que son prénom et tira un trait sur son véritable patronyme comme s'il envoyait à tous les diables sa fiche d'état civil. Mais lorsque sonna l'heure de l'incorporation, le 8 octobre 1905, c'est Pierre Dumarchey, ajourné deux fois, qui se transforma en bidasse du 156e régiment d'infanterie cantonné à Châlons. Quoique d'une robuste constitution, il avait beaucoup perdu de sa vigueur et craignait d'être tuberculeux.

La peur de tomber malade est le seul moyen de couper court à cette vie militaire qui ne l'enchante guère. Il écrit à son ami Robert Duquesne qu'il renonce à « la bouteille de whisky des ancêtres », et aux « abus génésiques »[3]. Le « whisky des ancêtres » a dû faire sourire Duquesne qui ne pouvait être dupe. Les racines écossaises de Mac Orlan correspondaient au folklore de pacotille qui redorait le blason du modeste écrivain et dessinateur. Il est convoqué le 13 mars 1906 devant la commission spéciale de réforme, siégeant au camp de Châlons. Très convaincant dans un rôle de tire-au-flanc à l'air souffreteux, celle-ci décide de le renvoyer dans ses foyers et le raye des contrôles de l'armée. Pierre Dumarchey, qui se sent à présent beaucoup mieux dans la peau de Pierre Mac Orlan, prend le premier train pour Paris. Retour à Montmartre, 64, rue Lamarck, dans l'appartement qu'habitait son père Pierre Edmond Dumarchey qui n'espérait pas le revoir de si tôt.

En revanche, les rapins et les poètes du Lapin Agile célèbrent comme il se doit le retour du soldat. André Warnod, Roland Dorgelès, André Salmon et Guillaume Apollinaire vont devenir des amis intimes de l'amoureux de Marguerite, la fille de la veuve Luc, Berthe[4], considérée comme la maîtresse officielle de Frédé qui lui en fait voir de toutes les couleurs.

Dans une lettre du 26 mai 1911, Pierre Mac Orlan, en train de terminer des illustrations, travail qu'il considère comme une corvée, écrit à sa dulcinée restée à Saint-Cyr-sur-Morin auprès de Berthe :

> Quand ce sera fini, jeudi prochain premier juin, j'irai vous voir, ma petite Margot chérie, si toutefois vous le permettez et si cela peut vous faire plaisir. Je prendrai pour quinze jours une chambre dans un hôtel propre s'il y a, soyez assez gentille pour me donner des tuyaux là-dessus, par lettre. Je viendrai quand j'aurai reçu votre réponse, mais de toute façon pas avant le 3 ou 4 juin. Je voudrais vous revoir, je pense à vous et c'est tout naturel puisque je vous aime. Quand je vous verrai, je pourrai vous embrasser plusieurs fois, n'est-ce pas ? (...) À bientôt, Marguerite, donnez-moi les tuyaux que je vous demande, avec une fleur,

c'est si peu de chose, mais vous ne savez pas ce qu'il peut y avoir de joie dans un fétiche. Je vous embrasse de tout mon cœur, Margot.

Le 8 avril 1913 à la mairie du XVIe arrondissement, Pierre épousait Margot. « On nous prit pour des gens de maison car nous étions tous rasés, ce qui n'était pas à la mode », a raconté Roland Dorgelès[5], un des quatre témoins avec Gus Bofa, André Warnod et le peintre René Denèfle. En dehors des conjoints, ils étaient les seuls à assister à la cérémonie. Le couple a pris possession d'un appartement au n° 10 de la rue du Ranelagh, dans sa partie la plus déserte, à proximité d'une usine à gaz qui impressionnait Apollinaire.

Dans son ouvrage *Le Flâneur des deux rives* qui rassemble ses chroniques révélant un Paris tout à la fois insolite et familier, il écrit : « C'est là qu'habite M. Pierre Mac Orlan, cet auteur gai dont l'imagination est pleine de cow-boys et de soldats de la Légion étrangère. La maison où il demeure n'a rien de remarquable à l'extérieur. Mais quand on entre, c'est un dédale de couloirs, d'escaliers, de cours, de balcons où l'on se retrouve à grand-peine. La porte de M. Pierre Mac Orlan donne au fond du couloir le plus sombre de l'immeuble. L'appartement est meublé avec une riche simplicité. Beaucoup de livres mais bien choisis. Un policeman en laine rembourrée varie ses attitudes et change de place selon l'humeur du maître de la maison. Au-dessus de la cheminée de la pièce principale se trouve une toute petite caricature de moi-même par Picasso. De grandes fenêtres s'ouvrent sur un mur situé à trois mètres environ, et, si l'on se penche un peu, on voit, à gauche, les gazomètres dont l'altitude n'est jamais la même, et, à droite, la voie du chemin de fer. La nuit, six cheminées gigantesques de l'usine à gaz flambent merveilleusement : couleur de lune, couleur de sang, flammes vertes ou flammes bleues. Ô Pierre Mac Orlan, Baudelaire eût aimé le singulier paysage minéral que vous avez découvert à Auteuil quartier des jardins[6] ! »

Guillaume Apollinaire était le voisin de Mac Orlan avec qui il sympathisa très vite, car ils avaient tous deux l'esprit

d'aventure. Le poète occupait une vieille maison au 10 de la rue La Fontaine, au-dessus d'un bourrelier qui était son propriétaire. Son évocation dans *Le Flâneur des deux rives* de l'appartement de l'écrivain valut de la part de ce dernier ce commentaire :

« La description est exacte. Ce qui l'est moins, c'est l'enthousiasme devant le paysage minéral et lunaire qui m'attristait malgré la présence des gazomètres. Naturellement Guillaume Apollinaire habitait une jolie maison précédée d'un jardin relativement délicat tel celui de Guido Gezelle à Bruges. Mais par gentillesse il m'encourageait en s'efforçant de me faire admettre ce paysage idiot comme un élément de charme. Je traversais souvent la rue du Ranelagh pour inviter Guillaume Apollinaire à déjeuner en discutant avec Margot ma femme de la manière d'accommoder les civets. Je rencontrais dans son petit cabinet de travail la si gentille Marie Laurencin et Mollet, le bon vieux Mollet, un des derniers témoins de ces images difficiles à transmettre[7]. »

Tournant en 1957 *À la recherche d'Apollinaire,* un film pour la télévision, l'auteur-réalisateur Jean-Marie Drot interrogea Pierre Mac Orlan sur ses premières rencontres avec le poète. C'est un portrait inattendu qui surgit de l'ombre du passé :

« Apollinaire venait souvent chez moi et il était gourmand, d'une gourmandise extraordinaire. Je me souviens de la façon dont il absorbait les gâteaux qu'il aimait beaucoup, et particulièrement les babas ou les gâteaux plats, de préférence les éclairs au chocolat ou au café. Il tirait une grande langue, qui devenait comme une sorte de petite table. Il y posait le gâteau en question, l'éclair au chocolat, et il la rembobinait d'un seul coup, un peu comme un fourmilier rembobine sa langue quand il a attrapé un nid de fourmis. Une fois que sa langue était pleine, par un curieux phénomène, un mécanisme jouait d'une façon étrange : il rembobinait le gâteau. Alors il clignait un peu des yeux, l'air satisfait. »

C'est en 1903 que Pierre Mac Orlan vit pour la première fois Guillaume Apollinaire. Le poète, qui revenait de voyages à travers l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, était accom-

pagné d'André Salmon. La rencontre se déroula en plein hiver au Lapin Agile enveloppé de neige. Appuyé contre la cheminée, Apollinaire lui laissera un souvenir impérissable.

« Il récita pour mon admiration et, peut-être, pour ma destinée, un poème qui évoquait la Rhénanie, un poème précis dont tous les mots étaient simples mais en or pur. Apollinaire se nourrissait de mots et les confiait à ses lecteurs, un à un purifiés par son extraordinaire alchimie verbale et picturale. Mes deux nouveaux amis disparurent dans une tourmente de neige. Le vent de 1903 fit grincer les arbres du cimetière Saint-Vincent et je pris mon départ pour Rouen avec les bonnes clés dans ma poche, un "rossignol" enchanté[8]. »

L'auteur d'*Alcools* était suivi comme son ombre par le baron Jean Mollet qui passait pour son secrétaire sans l'être vraiment, non plus d'ailleurs que baron. Dans son livre de mémoires, il préfère se présenter comme un copain d'Apollinaire, l'aidant comme il pouvait[9]. En revanche, il fut brièvement le secrétaire de Francis Carco qui jouait les caïds et chantait à tue-tête pendant les soirées mouvementées du Lapin Agile. « Pierre Mac Orlan, se souvient Jean Mollet, nous racontait des histoires d'aventures et d'aventuriers comme s'il en avait été l'un des acteurs[10]. »

« Ce que je dois à Montmartre ? se demande Mac Orlan. La révélation de la souffrance, des souvenirs de ventre creux. En revanche, aucun apport intellectuel. Le paysage d'ici ne m'a jamais ému. » « Je hais ce temps-là ! » poursuit-il, la voix rageuse[11]. À chaque fois qu'on l'interroge, il ne cesse de déblatérer sur cette période de sa vie. Et André Salmon de renchérir : « Pierre a raison. Ceux qui n'ont pas vécu la vie de bohème l'imaginent bourgeoisement, les pieds sur les chenets, comme on la décrit dans les livres. Des pauvres types ! Ils ne savent pas... »

« En ces années lugubres, racontera Louis Nucéra, il cherchait son "étoile dans un ciel qui les dérobait toutes à sa vue". Personne alors "n'aurait misé cent sous sur ma chance" », dit-il[12].

Mac Orlan déclarera encore : « Je n'ai jamais été épaté

par le pittoresque montmartrois. J'en ai gardé plutôt le sale souvenir que les locataires impécunieux à qui on refuse la clé réservent aux tauliers peu compréhensifs ! »

La légende de Montmartre ne s'est pas écroulée pour autant. Elle a tenu bon malgré de tels dénigrements. Francis Carco sera plus nuancé dans ses interprétations de l'époque[13]. Pierre Mac Orlan, qu'il connaissait mieux que personne, échappe le plus souvent au personnage de vieux ronchon que celui-ci s'était fabriqué avec des souvenirs ressassés comme une mélodie monotone.

« Il y a chez Mac Orlan une énergie qui justifie son œuvre. À l'époque de sa grande misère, qu'il cachait à tout le monde, il ne gémissait pas. Tout un hiver, sans en rien dire, dans sa petite chambre, il coucha sur des piles de journaux, car il avait vendu jusqu'à ses derniers meubles et vécut courageusement. N'est-ce pas un trait qui mérite d'être signalé ? Je le rapporte avec simplicité, car si Pierre, aujourd'hui, dans son modeste appartement de la rue du Ranelagh, coule des jours confortables, c'est le connaître mal que de voir en lui un bourgeois.

« À sa table, au milieu de ses livres, de ses tableaux, de ses instruments de musique, des invités parfois étourdissants se rencontrent avec les amis. C'est un soldat de la Légion, de passage à Paris, qui souvent ouvre la porte et sa présence dans ce décor studieux et pacifique éclaire tout aussitôt d'une vive lumière révélatrice. Au dessert Mac Orlan fait jouer son phono, ou encore, lorsque le goût profond que nous avons tous deux pour la crapule et ses obscurs attraits nous sollicite, il s'empare d'un accordéon et, les doigts sur son clavier de nacre, attaque un air preste et rythmé de java[14]. »

La visite d'un soldat de la Légion fait entrer dans l'appartement un air d'aventure et rappelle à Mac Orlan l'existence de ce frère qu'il adorait et maudissait tout à la fois. Leur dernière rencontre datait de l'hiver 1908, au Lapin Agile, comme le raconte André Warnod : « Savions-nous le destin vers lequel courait le beau sergent ? Un triste soir pluvieux, il partit sans rien dire à personne ; fit-il même ses adieux à

Pierre Mac Orlan, son frère, avant de s'engager à la Légion étrangère, happé par l'aventure active et décevante[15] ? »

Sur la Butte, les deux frères se retrouvaient aussi chez la mère Adèle qui, après avoir cédé le Lapin Agile à Frédé, ouvrit un petit restaurant rue Norvins, près de la place du Tertre. Les dîners du samedi, à deux francs par tête, avec vin et liqueurs à discrétion, réunissaient pêle-mêle peintres et poètes. Certains logeaient tout à côté, à l'hôtel Bouscarat. Gaston Couté, Pierre Mac Orlan et le dessinateur-humoriste Jules Depaquit y habitèrent un temps en 1910. Ce dernier, qui riait comme une baleine en crevant le parapluie qu'on lui avait imprudemment confié pour la danse de son invention, était inséparable de Mac Orlan qui préfacera son album posthume, *Histoire de France pour les mômes*[16], en le présentant comme « l'un des plus curieux humoristes de ces dernières années ». Après la guerre, ils garderont le contact à travers une correspondance close en 1924, à la mort de Depaquit, élu quatre ans plus tôt premier maire de la Commune libre de Montmartre. En 1926, une exposition lui sera consacrée à la galerie Percier. Dans le catalogue, Mac Orlan a résumé l'activité du « premier maire et dictateur de Montmartre », ami intime d'Erik Satie, en assurant qu'il la bornait à régler la circulation entre la place du Tertre et la Lune !...

11

Les routes de l'imagination

C'est dans l'appartement de la rue du Ranelagh que Pierre Mac Orlan écrivit en sept mois son premier roman, *La Maison du retour écœurant.* Illustrateur de la couverture, Gus Bofa en avait publié un extrait dans *Le Sourire* dont il était devenu le directeur après la mort d'Alphonse Allais.

Dans sa « Préface pour une nouvelle édition », Mac Orlan parle du plaisir que l'on ressent d'avoir un domicile à soi après avoir mené une vie de vagabond. « J'ai toujours gardé ce domicile que Guillaume Apollinaire estimait à cause du voisinage des gazomètres et de la Seine qui donnent le ton à un paysage que l'on imagine peuplé de noyés [1]. »
« J'avais écrit ce livre, ajoute-t-il, dans le but de me divertir et d'essayer de divertir ceux qui me feraient vivre en l'achetant. J'ai réussi dans la première partie de ce programme, mais un peu moins que je ne le pensais dans la seconde [2]. »

S'il rêvait de ventes à deux ou trois cent mille exemplaires, celles de *La Maison du retour écœurant* furent, on l'imagine, bien loin du compte. Mais les quelques centaines d'ouvrages qui arrivèrent entre les mains de lecteurs l'ont confirmé dans son choix : écrire plutôt que peindre. Il sera même catalogué « écrivain humoriste » ou « auteur gai », surtout après la parution en 1913 des *Contes de la pipe en terre,* puis en 1914 de son second roman, *Le Rire jaune,* que le journal *Comoedia* avait publié en feuilleton. Les couvertures de ces deux livres seront également signées par Gus Bofa dont la personnalité artistique était animée par des forces secrètes que Mac Orlan

détecta, avant de saluer en lui le meilleur interprète du fantastique social dans l'illustration.

Sur les conseils du peintre et caricaturiste Chas Laborde, Pierre Mac Orlan est allé frapper à la porte de Gus Bofa (de son vrai nom Gustave Blanchot), alors rédacteur en chef du *Rire*. L'entrevue faillit tourner court. « Il regarda froidement mes dessins, m'offrit une cigarette, et me proposa tout de suite de lui écrire des contes. Je fus renfloué, cependant que Gus Bofa luttait chaque semaine avec dix influences supérieures, naturellement, pour me maintenir en place, me garder mon gagne-pain et me permettre de continuer dans une voie qu'il m'ouvrait avec plus de confiance que je n'en éprouvais moi-même. Notre amitié date de ce jour[3]. »

C'était en 1910. Vêtu d'un chandail grenat et d'une culotte de cheval, les jambes serrées dans des leggings et coiffé d'une casquette à carreaux, Pierre Mac Orlan avait l'allure d'un lad de Chantilly. Muni d'un carton vert marbré de taches noires qui contenait une sélection de ses dessins, il eut l'impression, devant ce très grand bonhomme taillé comme un trois-quarts de rugby, habillé avec recherche, que sa vie prenait un tournant décisif. Gus Bofa remarqua du premier coup d'œil que les légendes des dessins, ironiques, spirituelles, incisives, méritaient d'être développées. Il commanda aussitôt à son jeune visiteur, petit, trapu, la tête ronde éclairée d'un sourire malin, des contes humoristiques.

Pierre Mac Orlan se met rapidement à l'ouvrage. L'une de ses premières signatures au bas d'un texte imprimé, *La Grande Semaine d'aviation de Jackson City*, date de juillet 1910. « Je suis devenu un écrivain parce que je n'étais bon à rien... Si Bofa m'avait demandé d'aller cirer l'avenue de l'Opéra, j'aurais dit oui et je serais devenu un as du ripolin... » Mais il n'abandonne pas pour autant l'illustration, dessinant des planches qui paraîtront dans l'*Almanach Nodot* 1911. Cette série à suivre annuellement (plusieurs dessinateurs se succéderont) met en scène les aventures de deux gosses espiègles et débrouillards, Frip et Bob, désireux de faire le tour du monde. Planches à cases et bulles pour les dialogues corres-

pondent à de véritables BD. Pierre Mac Orlan est incontestablement un pionnier du genre. « Un gagne-pain qui l'amena à devenir, en toute innocence, le premier auteur complet de BD phylactérienne française ! » souligne Claude Guillot[4].

En outre Mac Orlan s'était également essayé à la décoration en peignant une fresque pour l'auberge du père Vacher dans la campagne rouennaise.

« Les quatre grands panneaux de la salle de restaurant, dont les fenêtres s'ouvraient sur la Seine, furent livrés à ma fantaisie encore hésitante. Je peignis la mise à l'eau d'un "huit". Puis, à la demande du patron, la catastrophe du *Farfadet,* un de nos sous-marins qui venait de se perdre corps et biens, dans un fond au large de Dunkerque, je crois. C'est alors que les difficultés se présentèrent. Le père Vacher, qui tenait à son idée, voulut que je peignisse le sous-marin, naturellement au fond de l'eau, mais en coupe, de façon qu'il fût possible de voir ce qui se passait à l'intérieur. Tous mes projets d'algues décoratives, d'étoiles de mer stylisées et de poissons-lampes décoratifs furent abolis d'un seul coup. Je passai plus d'un mois à me débattre au milieu d'un labyrinthe inextricable de fils conducteurs et de tuyaux de tout calibre et de toute matière. Le travail ne fut jamais achevé. Mais telle que je l'ai laissée, cette esquisse a dû, néanmoins, surprendre les clients qui, par la suite, furent admis à la contempler. Le séjour au bord de la Seine, à Dieppedalle, dura deux mois à peu près. Ce furent les jours les plus paisibles que je vécus en Normandie. J'étais tranquille comme un wagon oublié sur une voie de garage. Je mangeais confortablement et j'avais un lit[5]. »

On lui proposa aussi moyennant une somme intéressante, de relever le plan d'anciennes églises de Bretagne à la Bibliothèque nationale. Son travail achevé, il se rendit au rendez-vous du mystérieux individu qui lui avait passé la commande. Mais personne ne se présenta. « Ce fut une chance, racontera André Warnod. Sans le savoir, il avait eu affaire à une bande de pilleurs d'églises, et celui qui était en rapport avec lui avait été arrêté juste à temps pour ne pas l'engager dans cette triste histoire[6]. » Mac Orlan a évoqué sa curieuse aventure dans *Les dés sont inutiles*[7]. Il y fait également allusion, en la

romançant, dans *Port d'eaux mortes*, paru en 1926 au Sans Pareil, avec des lithographies de George Grosz. Son ami Gus Bofa écrira à propos de ce récit, dans sa chronique du *Crapouillot*, « Les livres à lire... et les autres » : « Des figures étranges sorties de la brume de mer, flottant dans un air saturé d'eau, un petit bar équivoque sur le quai battu de la pluie, la rade morte au bord d'une mer trop vivante et la vague silhouette de "la chance", quoi que le mot puisse représenter, qui anime le décor pauvre pour un drame médiocre et insignifiant en soi. Avec ces éléments, Mac Orlan a écrit une grande nouvelle, d'une matière subtile et puissante à la fois, qui est certainement ce qu'il a écrit de meilleur à ce jour. »

Auparavant, Gus Bofa avait fait cette constatation avec juste raison : « L'écriture est pour Mac Orlan (comme la peinture pour certains artistes, Pascin par exemple, et peut-être Grosz) un moyen de se débarrasser, par une apparence de réalisation, d'éléments troubles du subconscient, inutilisables dans sa vie "normale". »

Croûter et posséder un toit ont été les obsessions de Pierre Mac Orlan durant sa jeunesse cahotante. Il était prêt à beaucoup de choses pour vivre ou au moins avoir de quoi vivoter. La misère est un pousse-au-crime. Mettre le doigt dans un engrenage de malheurs peut vous conduire à l'échafaud. « J'écrivais pour ne pas devenir un assassin », confia-t-il à Louis Nucéra venu lui rendre visite à Saint-Cyr-sur-Morin[8]. Plus d'une fois il faillit basculer dans la délinquance et avait envisagé comme son frère Jean de s'engager dans la Légion. C'était la tentation de l'aventure à laquelle il ne succombera qu'en écrivant des romans. Il lui aura suffi de se pencher sur son papier pour résister à ce mystérieux appel. Mac Orlan empruntera les routes de l'imagination. « L'aventure est partout, note-t-il. On la porte en soi comme une maladie incurable. Toutefois, des mots consacrés peuvent lui donner une virulence définitive dont l'action seule sait en atténuer momentanément les effets. La poursuite de l'aventure est décevante, elle fuit devant les mains avides qui tentent de la

saisir. Elle s'évanouit dès qu'il semble qu'on va la toucher du doigt. C'est pour la conquête de cette chimère que des hommes de tout âge consacrent leurs forces et renient le passé[9]. »

La littérature du risque, de la violence et du crime court les rues. « Le grand mérite, l'originalité profonde de Mac Orlan, constatera André Billy, est de l'avoir parée d'une sorte de halo étrange dont la coloration n'appartient qu'à lui[10]. » Grâce à l'art instinctif d'un Carco et d'un Mac Orlan, cette littérature des mauvais garçons a ses lettres de noblesse. De ce dernier, les quatrains de *L'Abécédaire des filles et de l'enfant chéri* illustrés par Pascin font penser à Jacques Prévert. En particulier Simone, Simone de Montmartre, sœur aînée de Barbara. Ce n'est pas à Brest mais à Paris, sur la Butte :

Au coin de la rue des Saules
La silhouette souple et fragile de Simone
Avec désinvolture s'est dressée dans la nuit
Seule au milieu du trottoir humide
Délicatement surveillée par les réverbères
Posés comme des agents de police au-dessus de la mêlée...

Simone est blanche comme un clown
Elle tire de son sac à main
Une cigarette qu'elle allume
Elle jette l'allumette au loin
Et rend par le nez la fumée
Qui monte au ciel avec les autres.

Attentif aux jeunes personnes qui font les cent pas dans le quartier de Pigalle, aux franches luronnes, dégagées d'allure et de sentiments, et même aux fillettes qui rient déjà comme des femmes de Montmartre, Pierre Mac Orlan va fantasmer et trouver matière à de lucratives activités littéraires. Des histoires grivoises qu'il traînera toute sa vie comme une mauvaise réputation. Pour avoir publié des ouvrages sur la flagellation et autres vices, certains esprits bégueules le qualifièrent de vulgaire pornographe !

Au milieu des années soixante, en apprenant par Gilbert

Sigaux, en train de préparer l'édition de ses œuvres complètes [11], que la *Bibliographie des auteurs modernes de langue française* d'Hector Talvart et Joseph Place avait consacré une longue notice à ses ouvrages classés sous la rubrique « Curiosa », Mac Orlan piqua une colère : « Qu'on ne vienne pas m'embêter avec ces cochonneries ! Je les ai écrites pour bouffer ! Et d'ailleurs, on n'a pas le droit de les mentionner : je les ai reniées [12]. » Sans doute feignait-il d'ignorer qu'à la Bibliothèque nationale, le catalogue général des imprimés répertoriait ses œuvres « maudites » dont quatre d'entre elles étaient signées Pierre Dumarchey : *La Comtesse au fouet, roman d'une héroïne de Sacher-Masoch* (1908), *Les Grandes Flagellées de l'Histoire, étude sur la flagellation disciplinaire des femmes en Europe* (1909), accompagnée de vingt illustrations hors texte par Jean Macorlan (serait-ce Jean Dumarchey, frère de Pierre ?), *Le Masochisme en Amérique, recueil des récits et impressions personnelles d'une victime du féminisme* (1910), *Lise fessée, roman sur la flagellation à l'école et dans le monde* (1910). Lorsque Pascal Pia [13], un ami de longue date, spécialiste du XIXe siècle et de l'Enfer de la Bibliothèque nationale, demanda à Mac Orlan pourquoi il avait utilisé son véritable nom, celui-ci répondit que c'était pour contrarier l'oncle qu'il avait eu pour tuteur et qui lui avait mené la vie dure.

12

Littérature érotique

La production érotique de Pierre Mac Orlan a toujours été passée sous silence dans les rares études qui lui furent consacrées de son vivant. L'écrivain veillait à ce que cet aspect de son œuvre soit occulté. Lorsque le journaliste Pierre Berger, installé à l'hôtel Moderne de Saint-Cyr-sur-Morin, l'interrogea en vue d'une monographie à paraître chez Seghers, dans la collection « Poètes d'aujourd'hui », il refusa énergiquement de parler de ses seize ouvrages du second rayon. Berger, pris au piège de l'amitié, écrira alors : « La très grande faiblesse qu'il a pour les prostituées des grands ports et les filles de caserne montre bien qu'il n'a pas craint de se compromettre avec l'immoralisme. Sans avoir jamais écrit pour le second rayon (j'en suis persuadé malgré certaines assertions), il n'a cessé de manifester un dévergondage de qualité. Ses héroïnes flirtent sans fin avec le Diable. Il est vrai que le Diable est souvent paré des attraits d'un mauvais garçon de quartier réservé [1]. »

Les chiffres parlent : treize titres ont paru entre 1908 et 1914, et trois entre 1919 et 1926. « On peut les classer en deux catégories : les éditions mises dans le commerce et les éditions clandestines vendues sous souscription à des initiés », note Francis Lacassin [2]. Dans la première catégorie on trouve les livres signés Pierre Dumarchey dont l'éditeur est ouvertement Jean Fort qui tient aussi une librairie 73, faubourg Poissonnière à Paris, en face de la caserne de la Nouvelle-France, avant de déménager à proximité au 12, rue de

Chabrol, toujours dans le Xe arrondissement. Figurent également des recueils de contes et de nouvelles d'inspiration sadomasochiste publiés entre 1910 et 1914 par le même Jean Fort, sous le pseudonyme féminin de Sadie Blackeyes, comme *Petite Dactylo* ou *Baby, douce fille.* Ces deux titres, après s'être vendus longtemps au grand jour, furent mis à l'index par la Chancellerie et le ministère de l'Intérieur au début des années cinquante[3].

« Pourquoi Pierre Dumarchey s'était-il travesti en Anglaise aux yeux noirs ? s'interroge Pascal Pia. À notre avis, l'explication doit en être cherchée dans le fait que les années 1910-1914 sont celles où Mac Orlan, que commençaient à faire connaître les contes burlesques qu'il donnait au *Journal,* à *Comoedia* et à plusieurs hebdomadaires, apparaissait à l'étalage des librairies sous son pseudonyme définitif avec *Les Pattes en l'air* (1911), *La Maison du retour écœurant* (1912), *Le Rire jaune* et *Les Contes de la pipe en terre* (1914). On n'ignorait pas, dans le Landerneau littéraire, que Dumarchey et Mac Orlan ne faisaient qu'un. Mieux valait mettre Dumarchey en sommeil et se préserver de la malice des échotiers en attribuant désormais à une lointaine Sadie Blackeyes des histoires écrites pour une clientèle de lecteurs en quête d'émotions[4]. »

Écrits pour résoudre de difficiles problèmes de fins de mois, voire de fins de semaine, ces livres du second rayon ne peuvent échapper au jugement de la postérité. Ils font partie des éléments d'une biographie exacte et précise de Pierre Mac Orlan. Pourquoi lui reprocherait-on d'avoir, comme son ami Guillaume Apollinaire dont on a loué les *Onze mille verges,* et bien d'autres écrivains de sa génération, remis de la copie libertine à des francs-tireurs de l'édition ?

Dans le deuxième tome de ses souvenirs, André Salmon apporte quelques précisions sur Mac Orlan, auteur d'ouvrages licencieux : « Je suis devenu libre d'en parler depuis qu'André Warnod, notre ami commun, a vendu la mèche sans fâcher Pierre. Mac travaillait, la mort dans l'âme, pour un libraire du faubourg Poissonnière, Jean Fort, fils et successeur de Paul Fort (rien de commun avec le maître des *Bal-*

lades françaises) et premier éditeur de *L'Amour en visite*, d'Alfred Jarry (...)[5]. »

André Salmon, en assombrissant quelque peu la situation de Pierre Mac Orlan mercenaire de la plume, veut minimiser l'importance de la moins reluisante de ses activités. Elle était, en tout cas, plus lucrative que sa collaboration avec Émile Benoît, éditeur de chansons, au 13, faubourg Saint-Martin. Mac Orlan lui cédait des textes, couplets et monologues, que s'appropriaient des professionnels du caf'conç comme un certain Saint-Gilles. « Oui, j'ai écrit des chansons, des chansons sans charme..., dira-t-il lors d'émissions radiophoniques. Je les vendais cinq francs, payables en trois fois... la jeunesse est la période la plus triste de la vie, heureusement elle est éphémère... la vieillesse, par bien des aspects secrets, ressemble à l'adolescence. »

Autre révélation à propos de la vie laborieuse du jeune Mac Orlan : « Il travailla probablement dans les mêmes conditions pour Ernest Gerny, auteur dramatique abondant, mais dont les vaudevilles en un acte, représentés dans des bouis-bouis, sont rarement signés de lui seul. Un monologue au moins, *Vanderpett et Napoléon ou le Belge et l'Empereur*, a été édité en 1911, sur lequel figurent côte à côte les noms de Mac Orlan et de Gerny. Mais quelques chansons ont également été publiées à la même époque, dont les paroles ont pour signataire Pierre Dumarchey. Nous pouvons en indiquer deux : "La Bague", dont la musique est de Gabriel Fabre, et "Les Coffrets", avec une musique de Frédéric Gérard, c'est-à-dire de Frédé, le cabaretier du Lapin Agile[6]. »

C'est par l'intermédiaire de tâcherons de la vie littéraire et artistique, familiers du Lapin Agile et des bistrots enfumés de la place du Tertre, que Pierre Mac Orlan fut mis en relation avec Jean Fort et sans doute Émile Benoît. On chantait beaucoup en fin de repas et les histoires grivoises volaient de bouche en bouche. On donnait dans la rigolade, on se tuyautait sur les bonnes adresses, on se serrait les coudes. Pour les plus doués, Jean Fort présentait à coup sûr l'avantage de procurer cet argent indispensable avant de sortir d'une

période de médiocrité sociale dont on ne garde rien de bon. De quoi vous dépanner sans penser un instant entacher sa réputation d'écrivain. Académicien Goncourt, toujours excessivement friand d'honneurs, Pierre Mac Orlan sera puni, sans le savoir, d'avoir goûté jadis au fruit défendu de la littérature érotique, jugée obscène par l'establishment.

En 1967, trois ans avant sa mort, il reçut enfin les insignes de commandeur de la Légion d'honneur. Le vieil homme attendait avec impatience cette nomination qui allait le combler.

« Cette promotion était décernée à Mac Orlan par le Premier ministre Georges Pompidou, sur proposition du ministre de la Culture André Malraux ; lequel répondait à une suggestion de son ami Nino Frank. Aussitôt acceptée par le ministre, elle mit beaucoup de temps à se concrétiser. Quand Nino Frank demandait à Malraux les raisons de cette lenteur, il recevait des réponses évasives.

« Le ministre finit par lui dire la vérité, lorsque la drôlerie de la situation l'imposa. Toute personne proposée au grade de commandeur de la Légion d'honneur fait l'objet d'un rapport de police détaillé quant à sa moralité. Le rapport concernant Mac Orlan le signalait comme auteur d'au moins quatre ouvrages pornographiques et, circonstance accablante, signés de son nom. Cela agaçait quelques susceptibilités gouvernementales.

« Deux années s'étant écoulées, et toutes susceptibilités apaisées, l'auteur de *La Semaine secrète de Vénus* finit par obtenir sa cravate de commandeur. Selon l'usage, il put choisir la personnalité chargée de lui remettre la décoration : le nouveau préfet de Seine-et-Marne (aujourd'hui décédé).

« Le préfet s'acquitta de ce devoir avec dignité... et en réprimant sûrement un sourire. C'est lui, alors qu'il appartenait au Renseignements généraux, qui avait instruit le dossier de moralité de l'écrivain quatre fois pornographe [7]... »

Ce jour-là, des ombres peu fréquentables planaient sur la cérémonie : Pierre de Jusange, préfacier de *Maisons de flagellation* du mystérieux docteur Fowler, Sadie Blackeyes, Sadinet, le chevalier de X, l'auteur de *Georges* ou *Georget*, première partie de *Femmes du monde et sang bleu*, Pierre du Bourdel à

qui l'on doit *Mademoiselle de Sommeranges, ou les aventures libertines d'une demoiselle de qualité sous la Terreur* avec des illustrations de Louis Malteste, et *Mademoiselle de Mustelle et ses amies, roman pervers d'une fillette élégante et vicieuse,* mais aussi le Pierre Dumarchey de *Lise fessée* qui avait placé en exergue une phrase de Daniel Defoe tirée de *Moll Flanders* : « J'aurais pleuré tout le temps, rien qu'à l'appréhension que la chose finirait par arriver » — tous ces doubles de l'honorable Pierre Mac Orlan s'étaient invités au milieu des officiels. Seuls le vieux Mac et les rares intimes dans la confidence, Nino Frank, Gilbert Sigaux, Pascal Pia, soupçonnaient leur présence fantomatique.

Pascal Pia, en particulier, qui avait été le complice de Mac Orlan pour la réédition en 1928 de *Mademoiselle de Mustelle et ses amies* à cent vingt-huit exemplaires. Publié, sous le manteau, par René Bonnel, un libraire lettré qui édita la même année *Le Con d'Irène* de Louis Aragon et le premier livre de Georges Bataille, *Histoire de l'Œil,* cet ouvrage avait une couverture analogue à celle des exemplaires brochés de la fameuse « Bibliothèque Rose ». Sur une vignette, on y lisait : « Librairie Hachette 79, boulevard Saint-Germain ». « Les dirigeants de la Librairie Hachette ayant eu connaissance de l'existence de cette édition déposèrent, sans l'avoir jamais vue, une plainte contre X... en contrefaçon, a commenté Pascal Pia. Personne, en vérité, ne pouvait se méprendre au vu de ce volume et en attribuer la fabrication aux éditeurs de la comtesse de Ségur. Avec le concours d'un provocateur, la brigade mondaine chargée de l'enquête ne réussit à se procurer en 1929 qu'un seul exemplaire de cette édition chez un libraire du boulevard Haussmann (...). L'édition, effectivement tirée à cent vingt-huit exemplaires plus quatre ou cinq exemplaires nominatifs, s'était épuisée en quinze jours dès sa sortie de presse, au printemps de 1928. L'instruction judiciaire ne permit pas d'identifier le X... visé par la plainte de la maison Hachette. On peut dire aujourd'hui qu'il s'agissait de René Bonnel, et que cette édition avait été composée à la main et tirée par un artisan imprimeur de la rue de la Glacière, sur les maquettes de Pascal Pia[8]. » Ajoutons que René Bonnel avait eu pour bailleur de fonds un amateur,

l'écrivain néerlandais Eddy du Perron à qui André Malraux dédia *La Condition humaine*[9].

Mademoiselle de Mustelle, qui n'était pas précisément une petite fille modèle, se trouvera à nouveau dans le circuit des livres clandestins dans une édition imprimée probablement entre 1950 et 1960. Un exemplaire a rejoint l'Enfer de la Bibliothèque nationale[10].

13

Belles fesses rondes et charnues

Lucette de Mustelle avait treize ans. Mac Orlan présente ainsi la mignonne : « C'était une jolie petite fille châtain au gracieux visage où l'espièglerie s'alliait aimablement avec un rien de sensualité qui rendait cette gamine plus troublante qu'une jeune fille voire une femme. » Près d'un demi-siècle avant Vladimir Nabokov, Pierre Dumarchey, alias Pierre Mac Orlan, alias Pierre du Bourdel, donnait naissance à Lulu, une nymphette aussi provocante et diabolique que le sera Lolita, la fausse vierge qui conduisit à sa perte le quadragénaire Humbert Humbert. Mais la comparaison s'arrête là. *Mademoiselle de Mustelle et ses amies* n'a rien d'un chef-d'œuvre érotique. Tout est dit lorsqu'on évoque des histoires de fesses assez bien troussées. C'est l'expression adéquate. Il n'y a pas de quoi s'extasier.

Cachée dans la chambre de sa mère Germaine de Mustelle, Lucette assiste à ses ébats avec M. de Boëme, un amant qui a du goût pour les petits garçons. La gamine découvre qu'en amour on joue à pile ou face.

« À voix basse, mais Lulu entendait très bien, il se pencha vers Germaine extasiée et souriante.

« — Ma chérie vous souvenez-vous de ce que nous avions convenu ?

« — Vous tenez à cela, dit Germaine en détournant la tête... mais regardez... comment voulez-vous qu'une si grosse chose puisse entrer dans un si petit chemin.

« — Essayons ma chérie... vous aimerez cela... j'en suis sûr

et en vous prêtant de bonne grâce à ce que je veux vous faire... j'entrerai ceci... jusqu'au bout.

« — Ah ! !... je n'ose pas... c'est ridicule ! j'ai honte de montrer cet endroit-là... comment faut-il me mettre... vous voyez, je fais tout ce que vous voulez !

« De Boëme fit placer Mme de Mustelle à quatre pattes sur le lit et lui fit baisser la tête, de façon qu'elle offrît très écartées ses belles fesses rondes et charnues (...).

« Il pointa sa verge sur la pastille de chair rose et força un peu !

« Germaine jeta un cri.

« — Ah ! aïe ! oh, je vous l'avais dit, cela fait mal, vous ne pourrez pas rentrer par là... faites avec votre langue si vous voulez, mais pas avec cela !

« — Avez-vous de la vaseline ?

« — Oh, méchant, vous voulez encore essayer... oui, j'en ai dans ce tiroir... la petite boîte rose !

« De Boëme revint rapportant triomphalement la boîte.

« — Petite vicieuse, dit-il, vous l'aviez préparée... vous pensiez qu'il en faudrait pour venir à bout de ce gentil pucelage postérieur... Tenez... comme ceci... ça entrera bien... mon amour !

« Tout en parlant, il enduisit l'orifice anal de la jeune femme avec de la vaseline, il enfonçait un peu son doigt dans le rectum qui, complaisant, se prêtait sans douleur à cette introduction (...)

« D'un coup de reins il pénétra dans la place, élargissant le trou mignon à la mesure de son membre (...)

« Lulu, qui avait assisté à l'enculage de sa mère, attendit leur sommeil. Puis sans bruit elle s'échappa et regagna son lit, excitée, abasourdie par ce qu'elle avait vu... par cette double révélation de l'amour. »

Lorsque Pierre Mac Orlan déclare, la main sur le cœur, qu'il a « fait du porno » pour moins tirer le diable par la queue, ne soyons pas dupe et crédule à ce point. Il fallait aussi que cela corresponde à une « nécessité intérieure » comme ce fut le cas pour Sade, Apollinaire, Aragon. On

constatera que ses trois dernières œuvres érotiques (*Petites cousines* publié en 1919, *La Semaine secrète de Vénus*, récit de la vie quotidienne d'une maison close accompagné d'illustrations « très libres » de Marcel Vertès, et *Entrée interdite au public* avec également des gravures de Vertès et le même éditeur Paul Cotinaud, parus anonymement l'un et l'autre en 1926) datent d'après-guerre, « à une époque où Mac Orlan n'en était plus réduit aux expédients pour survivre », souligne Francis Lacassin [1].

Celui-ci, à propos de *La Semaine secrète de Vénus* qui devait s'intituler *La Nuit des acacias* comme l'annonça le quotidien du spectacle *Comoedia* en divulguant le nom de l'auteur, fait ce commentaire : « Mac Orlan a écrit *La Semaine secrète de Vénus* parce qu'il avait une revanche à prendre : sur les compromissions qu'il avait dû accepter, sur les recettes de fabrication qu'il avait dû appliquer sans génie, sans pouvoir y faire participer sa propre sensibilité fermée à tout épanouissement par la pénurie et la dureté des temps.

« Il avait à prouver qu'il était capable d'élever le débat, de raffiner la sensualité, de sublimer la pornographie en luxure, et de rendre poétique la licence. Ce n'est plus la licence, c'est simplement la licence poétique qui caractérise plus tard les œuvres de la maturité consacrées aux bouges, aux filles, aux maisons.

« *Le Nègre Léonard et Maître Jean Mullin* (1920), *Chronique des jours désespérés* (1920), *Les Jeux du demi-jour* (1926), *Les Vrais Mémoires de Fanny Hill* (1929), *Nuits aux bouges* (1929), *Images secrètes de Paris* (1930), *Rues secrètes* (1934), *L'Écharpe de soie* (1947) sont autant d'exemples d'une sensualité libérée et sereine, dont l'expression obéit au seul lyrisme de l'auteur et non aux conventions du genre et encore moins aux nécessités alimentaires.

« Il va de soi que Mac Orlan s'est complètement désintéressé des œuvres libertines qu'il avait abandonnées à l'assistance publique, ou comme on dit en matière littéraire : au domaine public. Il ne voulait plus en avoir ni la paternité ni le bénéfice [2]. »

Quoi qu'il en soit, les livres licencieux de Pierre Mac Orlan, avoués ou pas, publiés ouvertement ou en catimini,

ont été réédités, souvent sous forme d'ouvrages de luxe, jusqu'à la fin des années quatre-vingt. Le vieil écrivain de Saint-Cyr-sur-Morin est toujours resté muet sur cet aspect de son œuvre qui attire l'attention des bibliophiles férus d'érotisme. On l'imagine savourant secrètement la survie de ces textes si choquants aux yeux de certaines personnes de son entourage et qui continuaient d'être appréciés d'un public de *happy few.* Sa femme Marguerite, pas bégueule dans sa jeunesse, ne voulait pas en entendre parler. « C'est surtout parce qu'elle était très religieuse que cela pouvait l'offenser », explique Pierre Guibert qui se souvient que Mac Orlan, agacé par les propos de Margot, disait péremptoire : « Elle raisonne comme mon pot à tabac[3] ! »

Mais quand le couple était dans la gêne, la fille de Berthe ne trouvait rien à redire au fait que Mac Orlan se mît à écrire des scènes lubriques. Grâce à un mari qui estimait à leur juste prix l'atmosphère des bordels et signait Pierre du Bourdel en souvenir des tenancières de maisons de prostitution[4], leurs fins de mois seraient moins difficiles. Comme cuisinière, elle pouvait de temps en temps mettre les petits plats dans les grands. La bonne bouffe payée par le cul !

Spécialiste de la littérature de la flagellation, le libraire-éditeur Alexandre Dupouy n'a pas manqué de souligner l'hypocrisie de Pierre Mac Orlan. « Quelle activité pour un romancier qui n'a jamais "écrit pour le second rayon" ! Tout au long de son œuvre, on peut voir que l'auteur des *Nuits aux bouges* n'a jamais renoncé à dépeindre les frasques de l'Amour lorsqu'il fait du milieu de la prostitution son fonds de commerce. C'est à son retour de la Grande Guerre, non pas par pudibonderie mais parce que débute sa véritable carrière, qu'il remercie Jean Fort et abandonne la littérature "flagellante-alimentaire". Le jeune Mac Orlan, qui se nomma lui-même le "poète du fantastique social", a bien saisi ses premières inspirations entre le fouet de la comtesse Carnoska et les fessiers rebondis de jolies dactylos maladroites[5]. »

Mac Orlan avait mis beaucoup de lui-même et de la personnalité de son frère Jean en faisant le portrait psycholo-

gique du comte Bernard des Épointes qui apparaît dans *Lise fessée,* signé Pierre Dumarchey comme *Belle et terrible, la comtesse au fouet.* D'un charme séduisant et dominateur tout à la fois, « il affectait l'allure britannique en toute chose et paraissait avoir toujours peur de ne pas être assez anglais ». Pour sa part, Mac Orlan ressemblait à un Britannique de classe moyenne « à qui tous les vêtements de confection vont bien, grâce à un détail de toilette original et sportif[6] ». Il regrettait seulement sa petite taille. Aussi fit-il de son personnage un homme grand et athlétique. Évidemment, il l'entoure de mystère.

« De 17 à 30 ans, on ne savait au juste ce qu'il avait pu faire. » Dans la tête de l'écrivain, ses propres fantasmes d'aventurier et les « exploits » de Jean Dumarchey se confondent pour bâtir une existence agitée. Après avoir dilapidé la fortune de son père, il se retrouva maréchal des logis aux chasseurs d'Afrique et se fit casser comme sous-off à la suite d'une histoire de femme assez obscure dans les souks de Tunis. « Le bruit avait couru qu'il avait contracté un engagement à la Légion étrangère, mais tout cela était vague, très vague. » Retenons aussi que Bernard des Épointes était orphelin de mère, celle-ci étant morte en lui donnant le jour. Pierre Mac Orlan laissa souvent croire que sa mère avait disparu dans les mêmes circonstances, comme s'il voulait endosser les conséquences d'une disparition tragique. Ce moment crucial où il faut choisir entre la parturiente et le bébé. En réalité, Berthe Dumarchey ne devait mourir que sept ans plus tard, à une époque où elle était probablement séparée de son mari car le couple ne battait plus que d'une aile.

Avec un père souvent absent, comment le petit Pierre vécut l'absence de l'être le plus aimé ? On sait seulement qu'il en fut terriblement marqué et, par la suite, se réfugiera dans les bras des femmes à la façon d'un enfant qui a besoin d'être protégé. Son épouse Marguerite assumera ce rôle à la perfection. Il lui arrivait même de dire : « Je suis la maman de Pierre ! » Quand elle quittera ce monde, sept ans avant lui, il aura le sentiment d'être à nouveau orphelin. Nino Frank, venu à Saint-Cyr-sur-Morin apporter à Pierre le réconfort d'une amitié solide, a raconté l'angoisse de Mac Orlan

brusquement privé de la saine et réfléchie Margot qui le sécurisait : « J'ai beaucoup craint, à ce moment, pour Pierre. Il me le confirmera lui-même par la suite : pendant deux années, hanté par la tentation d'en finir. Et cet aveu, auquel il ne comprenait goutte, et qui me paraît significatif : "Depuis que Marguerite est morte, je me mets à avoir peur, j'ai fait mettre des barreaux aux fenêtres, je tiens un pistolet sur ma table de nuit, un interphone à ma porte me permet de n'ouvrir qu'à bon escient... Pourtant, quand Marguerite était là, ce n'est pas elle qui aurait pu s'opposer à une agression quelconque... Avoue qu'on est bête !"

« Le secret de cette appréhension n'était nullement la crainte d'improbables détrousseurs mais l'angoisse de qui s'éprouve diminué physiquement de la plus grande partie de soi[7]. »

Avant de séduire définitivement Marguerite Luc, dont Picasso a fait le portrait connu sous le nom de « La femme à la corneille », Pierre Mac Orlan ne s'est pas seulement attardé avec d'aimables filles de joie. Il rencontra une femme écrivain d'origine belge, dont nous ignorons l'identité, et devint son secrétaire. Selon Nino Frank, pour vingt francs par semaine, il était chargé de corriger et recopier les œuvres de la dame[8]. Avec cette mystérieuse femme de lettres fortunée, il voyagea en Italie et en Belgique, passant par Naples, Palerme, Bruges qu'il peignit depuis le rempart des casernes, Knokke, un petit village au bord de la mer du Nord. Elle y possédait une villa isolée que Mac Orlan a habitée plusieurs semaines au cours de l'année 1907.

À cette époque, le poète symboliste Théo Varlet lui fait lire *La lumière qui s'éteint* de Rudyard Kipling. Ce livre, dont le héros Dick devient un artiste, sera d'une importance efficace dans la vie d'un jeune homme qui rêvait d'aventure en utilisant au besoin les ressources de la littérature. De même que *La Route de Mandalay,* toujours de Kipling, fut le point de départ exact de l'inspiration sentimentale de Mac Orlan auteur de chansons.

Plus prosaïquement, encore dans *Lise fessée,* Bernard des Épointes a pour maîtresse une Norvégienne richissime, Freda Stoernson, avec laquelle il parcourut l'Europe.

« Il eût aimé l'épouser, mais la Norvégienne s'y refusa toujours, désirant garder son indépendance la plus complète.

« — Puisque je vous aime, mon amour, et que je fais tout ce que vous voulez... à quoi bon ?

« Il y avait cinq ans qu'il vivait avec Freda, en de perpétuels voyages, quand, un jour à Constantinople, celle-ci lui signifia congé (...). »

Bernard des Épointes rentra en France. « Au bout de six mois le tempérament de l'homme, aux amours purement charnels, reprit le dessus, il oublia Freda et chercha une situation. »

Comme Pierre Mac Orlan, il avait vécu quelque temps à Naples, toujours prêt à satisfaire ses perversions sexuelles. « Sur la Marina, dans les quartiers sordides du port, à Santa-Lucia, aux gradoni di Chiaia, partout où fleurissait le vice, il se mettait à la recherche de jolies fillettes pauvres. Il leur donnait quelques sous, puis la rue déserte, tout danger d'être surpris écarté, il amenait la gamine dans un des innombrables "bassi" tapissés d'ombre. Là, rapidement il troussait l'infortunée, découvrait un derrière joli, mais le plus souvent malpropre, et administrait à la gosse une solide et rapide fessée, qui laissait la fillette larmoyante et cependant tout heureuse d'avoir gagné "una lira". »

De retour à Rouen, il réfréna ses instincts. On le connaissait, sa réputation d'aimable jeune homme en eût souffert. En province, il ne faut pas transgresser les règles de la normalité la plus absolue. « Quand il sacrifiait à l'amour avec une aimable fille de joie de la cité normande, il ne se laissait pas aller à ses désirs, bien que la main lui démangeât fortement devant un beau derrière rebondi. »

14

Portrait de Pablo Picasso

Ayant renoncé aux gouaches d'inspiration britannique et sportive et commencé sa carrière d'écrivain en donnant des pages d'humour au *Rire* puis au *Sourire*, Pierre Mac Orlan inventa, à cette occasion, le personnage du soldat Chaffignol, déformation burlesque du nom de Chaffiol. Fernand Chaffiol était un poète assez baudelairien dont un recueil de vers portait ce titre : *Les Miroirs ternis*. Il publiait aussi sous la signature de Chaffiol-Debillemont. Le bonhomme plut tout de suite à Mac Orlan qui logeait à ce moment-là dans un hôtel meublé de la rue Hérold, près des Halles et à proximité de la Banque de France. Fernand Chaffiol, employé de la Banque de Paris et des Pays-Bas, habitait Montmartre, rue Gabrielle, une sorte d'atelier sous les toits donnant sur des jardins. Avec un travail qui assurait sa subsistance, il avait le loisir de fréquenter assidûment le Lapin Agile et les banquettes de cuir brun du restaurant Manière.

« Dès notre première entrevue Pierre Mac Orlan m'intimida et me subjugua, se souvenait-il. Il revenait d'un long périple à travers les Pays-Bas où il avait connu toutes les infortunes, faisant tous les métiers pour subsister. Il ponctuait son récit de ce leitmotiv : "Le grand problème c'est de becqueter, et je n'y arrivais pas tous les jours." À Breskens, à la frontière hollandaise, il avait failli tomber d'inanition. Une famille de pêcheurs le prit en charge sur leur bateau. Puis il gagna Bruges où la misère le poursuivit. Enfin il avait réussi à revenir à Paris, prêt à affronter de nouvelles épreuves. Je l'écou-

tais, émerveillé, en tirant sur ma pipe. Ah que le Rastignac de Balzac me paraissait de piètre mine auprès de ce jeune homme courageux, décidé à ne pas lâcher le morceau, comme un petit bouledogue rageur dont il avait un peu l'aspect. »

Selon Chaffiol-Debillemont c'est en 1907 qu'il fit la connaissance de Mac Orlan. Ce qui correspond à la fin des voyages de Pierre Dumarchey en compagnie de la femme de lettres belge et au temps qu'il passa dans la villa de cette dernière à Knokke comme gardien. On peut donc s'étonner de son discours de crève-la-faim à un moment où, jouant les secrétaires ou les factotums, sinon les gigolos, il donne l'impression d'aimer la vie pour ce qu'elle comporte de fatal et d'inexplicable. Son nouvel ami, tout ouïe, prit pour argent comptant des tribulations qui dépassaient son imagination de poète n'ayant pas à se soucier du lendemain.

« Nous nous liâmes tout de suite assez intimement, pour la bonne raison que nous étions à l'opposé l'un de l'autre. Moi le sédentaire, menant une bohème de tout repos ; lui appelé par l'aventure, suivant les décrets d'un fâcheux destin. Avait-il une indulgence un peu dédaigneuse pour le poète que j'étais, rimant ses petits chagrins, alors que lui devait résoudre des équations autrement impérieuses ? La causticité de ses reparties me le faisait parfois sentir. Mais comme au fond j'admirais son esprit et son caractère, cela n'entamait pas ma loyale camaraderie. »

Quoi qu'il en dise, Fernand Chaffiol-Debillemont a trouvé saumâtres certains jugements expéditifs de Pierre Mac Orlan. C'est peut-être un oubli mais ce sera le seul de ses proches amis montmartrois à qui il ne dédiera pas une de ses œuvres[1]. En revanche, il lui faisait de temps en temps un cadeau, comme une paire de chaussures jaunes ! Si leurs relations étaient espacées, les deux camarades se revoyaient pourtant avec plaisir. Ils s'invitaient mutuellement à déjeuner en compagnie de leurs épouses respectives Marguerite et Suzanne. D'autre part, Pierre ne manqua jamais de signaler la parution d'un ouvrage de son « vieux Fernand ». Par exemple, en février 1920, à propos de *Au pays des eaux-mortes*, illustré de gravures sur bois de Deslignières, il écrit dans ses

chroniques de *La Petite Gironde* et de *J'ai vu* : « C'est un livre d'art extrêmement vivant et personnel écrit par un poète dont la mélancolie est, si j'ose dire, à son aise dans ces paysages de Flandres et de Hollande et parmi les morts célèbres qui les illustrent en peignant ces pays du Nord où le ciel est subtil et la coloration merveilleuse. »

Pour Mac Orlan, la reconnaissance était un devoir qu'il faut rendre, non pas un droit qu'on puisse exiger. En restant fidèle à ce poète et romancier de seconde zone, il communiait avec des sentiments d'amitié déjà anciens. Vers 1909, lorsque Pierre habitait l'hôtel du Poirier, place Émile-Goudeau, face au Bateau-Lavoir, Fernand Chaffiol-Debillemont était son confident comme celui-ci en témoignera : « Un soir que je l'avais prié à partager mon modeste dîner dans un bistrot de la rue Ravignan, il m'annonça triomphalement qu'il venait de traiter avec un éditeur du passage Brady pour une chanson intitulée "Le Citron piqué", dont il était le parolier. Et à l'appui, il me montra la couverture qui représentait un citron à figure humaine, transpercé d'une épingle à chapeau. Hélas, "Le Citron piqué" n'affronta pas les feux de la rampe. »

Relevons encore cette visite de Mac Orlan chez Chaffiol-Debillemont racontée par ce dernier :

« Un dimanche, dans le courant de l'après-midi, mon ami François Berger et sa maîtresse Mélanie firent irruption dans mon pigeonnier. Mélanie tout de suite accapara l'attention de tous par son dynamisme, sa faconde et aussi le charme que dégageait encore sa beauté sur le retour. Mac Orlan ne disait mot, sidéré. Quand le couple fut parti, bien que je l'eusse prié de rester à dîner, je demandai à Pierre la raison de son mutisme. Alors, il me dit d'une voix émue : "C'est la Chamarande !" (ce que je savais du reste).

« Là-dessus, il me conta combien cette femme galante, richement entretenue, avait tenu de place dans ses rêveries de troufion, lorsqu'il faisait son service à Nancy. Par ses liaisons tapageuses et le faste qu'elle déployait, elle avait été, me dit-il, la Liane de Pougy de la Lorraine. Une telle fraîcheur d'âme persistant chez ce sceptique que la vie avait malmené me ravit d'aise. »

Par la fenêtre de sa chambre de l'hôtel du Poirier, Pierre Mac Orlan découvrit la petite place Ravignan — qui deviendra la place Émile-Goudeau, du nom du poète, fondateur des « Hydropathes » qui engendra le « Chat Noir » de Rodolphe Salis. Au numéro 13 de la rue Ravignan, un curieux immeuble composé d'ateliers à cloisons de bois abrite une population hétérogène : artistes, littérateurs, acteurs, blanchisseuses, couturières, ainsi qu'un marchand des quatre-saisons et son fils homme-sandwich. Picasso s'y fixa dès 1903, au retour d'un séjour en Espagne. Cette inconfortable construction à l'architecture anarchique allait devenir un des sanctuaires de la Butte : l'illustre Bateau-Lavoir. Comme le Lapin Agile, rue des Saules, ou le Château des Brouillards, un ensemble de maisons et de jardins où habita Auguste Renoir.

« Glacière l'hiver, étuve l'été, les locataires s'y rencontraient à l'unique fontaine, un broc à la main », se souvenait Fernande Olivier[2]. André Salmon vint y habiter en 1908. Un atelier en sous-sol qu'occupera également Pierre Mac Orlan : « Je pris la succession de Salmon et je faillis mourir de froid dans un atelier immense non chauffé où je ne possédais pour tout mobilier qu'une ample provision de vieux journaux étalés en forme de divan. Cette plaisanterie dura tout un hiver. Trois mois dont aucune anecdote un peu gaie ne vint rompre l'austérité ridicule[3]. » En revanche, l'année suivante, on rit beaucoup de l'histoire du poêle à pétrole que Mac Orlan avait acheté chez un brocanteur du quartier. Cette acquisition faillit avoir des conséquences désastreuses. Avant que sa chambre de l'hôtel du Poirier ne prenne feu, Pierre jeta le poêle d'occasion par la fenêtre, attirant l'attention des curieux alentour, y compris Picasso et Van Dongen, autre locataire du Bateau-Lavoir[4]. Il se peut que Max Jacob qui logeait rue Ravignan ait assisté à la scène.

C'est à cette époque que Mac Orlan fit sa connaissance. « Il lisait l'avenir dans les cartes. C'est ainsi qu'il m'annonça la guerre et un changement favorable dans mes affaires qui achevaient de se gâter dans ce logis insalubre[5]. » Grand ami de Pablo Picasso rencontré quand il avait dix-huit ans, à l'occasion de sa première exposition chez Vollard, Max Jacob

entraîna Mac Orlan aux soirées de *Vers et Prose* dont Paul Fort était le fondateur-directeur et André Salmon le secrétaire. Elles avaient pour cadre la Closerie des Lilas. Chaque mardi la bande à Picasso, qui rassemblait une flopée d'artistes, traversait Paris pour rejoindre Montparnasse. Fernande Olivier était alors en pleine idylle avec le peintre espagnol. Cinquante ans plus tard, elle participera à la première version du film de Jean-Marie Drot, *À la recherche d'Apollinaire*, tournée en 1957. Elle y retrouvera Mac Orlan dans des circonstances étranges, comme l'a raconté le réalisateur.

« J'étais en train de tourner avec Pierre Mac Orlan, sachant qu'après lui j'allais enregistrer les souvenirs de Fernande Olivier. J'en dis deux mots à Mac Orlan. À cet instant précis, ma script, Madeleine Lagneau, alors âgée d'une trentaine d'années, s'approcha de nous. À cause de je ne sais quelle vague ressemblance, Mac Orlan se mit en tête que Madeleine n'était autre que Fernande. Il la prit dans ses bras, lui baisant la main, lui répétant : "Mais, ma Fernande, tu es toujours la même, tu n'as pas changé, tu es encore aujourd'hui celle que j'ai connue rue Ravignan il y a si longtemps." Gênée, surprise, Madeleine ne sut que répondre. Je vis alors arriver la vraie Fernande, toute voûtée, cassée par les ans, trottinant au bras de mon collaborateur Charles Chaboud ; un signe, un regard très appuyé, et tout aussitôt la vraie Fernande fut prestement escamotée dans une pièce voisine afin de permettre à Mac Orlan de garder son beau rêve, l'illusion que le temps n'atteint pas les femmes qu'ont aimées les artistes[6]... »

Les vers de *La Clef des tours*, sa première plaquette de poèmes, lui trottaient-ils dans la tête ? Ou de vieux airs de fins de repas, car tout le monde chantait : André Salmon, « Quand elle est venue au Quartier » ; le peintre Pierre Girieud, « Toutes les Cagoles du boulevard Vauban » ; ses amis les peintres Lombard et Vertilhan, des chansons marseillaises ; Francis Carco, des chansons de Mayol ; Max Jacob, « La Langouste atmosphérique » ; Jules Depaquit, « Jack in the box » (musique d'Erik Satie) ; Gaston Couté, la très belle complainte des conscrits de la Loire ; Mac Orlan, des chansons de régiment comme d'habitude. À moins qu'il ne se

remémore ce quatrain de Max Jacob inscrit sur le livre d'or du Lapin Agile :

Paris, la mer qui pense, apporte
Ce soir au coin de ta porte,
Ô tavernier du Quai des Brumes,
Sa gerbe d'écume.

Le titre de son plus célèbre roman était trouvé : *Le Quai des Brumes.* Mais, à l'époque, Pierre Mac Orlan se serait contenté d'égaler les contes que Guillaume Apollinaire avait réunis dans *L'Hérésiarque et Cie*[7]. Dans une lettre datée du 18 novembre 1911, il demandera un exemplaire du livre à son auteur ainsi que le poème de Kipling traduit dans sa revue *Le Festin d'Ésope.* En 1914, il lui enverra son roman d'aventures loufoques *Le Rire jaune*[8] avec cette dédicace : « À G. Apollinaire l'admirable auteur de *L'Hérésiarque et Cie*[9]. »

S'il lui arrivait de douter de son talent, comparativement aux artistes et écrivains géniaux qui ont traversé l'époque, cette anecdote rapportée par Jacques Prévert avait de quoi le rassurer : « Un jour, téléphonant à Pablo Picasso, je lui parlais de Pierre Mac Orlan qui, parfois, et avec le plaisir du souvenir, me parlait de lui. "Souhaite-lui le bonjour, dit Picasso, mais dis-lui aussi que c'est un très bon écrivain." Je le dis à Pierre qui fut très content. Il avait raison, car Picasso, il suffit de l'entendre, même très brièvement, parler d'un livre, pour savoir qu'il est aussi, quand ça lui plaît, un très lucide critique littéraire[10]. »

Mais voici Picasso tel qu'il apparut à Pierre Mac Orlan. Il faut revenir à Montmartre :

« La première fois que j'ai rencontré Pablo Picasso, c'était à la terrasse d'un petit café qui fait le coin entre la rue Lepic et la rue Tholozé. Ce modeste café, qui sacrifiait déjà à l'avenir en s'enthousiasmant sur les modifications du confort, s'appelait Le Téléphone. La terrasse du Téléphone appartenait à Picasso : trois tables et neuf chaises. Pablo Picasso n'a pas beaucoup changé, tout au moins, il n'avait pas beaucoup changé il y a cinq ans, quand je le vis en dernier, chez

M. Vollard, devant un plat de riz d'une délicatesse sans comparaison.

« L'image que je garde de ce grand peintre, qui fut également un grand animateur, est celle d'un jeune homme trapu, dont les yeux brillants me paraissaient enviables et surprenants. Il était vêtu de "bleus" comme un mécanicien. Il ressemblait à un prince vêtu en mécanicien non pour garder l'incognito, mais pour être à l'aise. En somme, il dominait nettement son groupe, peut-être, aussi, parce qu'il était marqué par le signe mystérieux et magnifique de la Fortune. Picasso n'était pas très riche, en ce temps-là, mais on sentait confusément qu'il pouvait devenir riche, d'un moment à l'autre, sans que sa vie en fût pour cela transformée. Sa présence rayonnait sur tout le Montmartre paisible qui va de la place Ravignan à la rue des Saules, en passant par la place du Tertre[11]. »

Pierre Mac Orlan rêvait à Picasso qui, dans son extraordinaire période rose et bleue, donna des couleurs au monde de la misère. Avec Prévert comme messager, le peintre lui avait versé un baume sur les égratignures et les plaies des temps anciens « où je n'ai connu que la misère avec le nombre réglementaires de couleuvres à avaler, c'est-à-dire d'humiliations difficiles à contrer[12] ». Mac Orlan était foncièrement pessimiste : n'être jamais certain que du pire et mettre le meilleur en doute.

15

Les démons des pensées secrètes

Tout en haut de Montmartre, l'avenue Junot déroule en spirale ses immeubles. L'atelier de Gen Paul est situé dans celui qui fait l'angle de la rue Girardon et de l'avenue Junot. Louis Ferdinand Céline habite de l'autre côté du carrefour, à portée de voix. Ce jour-là, en pleine période d'Occupation, un dimanche en fin de matinée, les visiteurs s'interpellent et conversent. Rien que des amis du peintre accourus pour découvrir ses nouvelles toiles.

On reconnaît notamment l'illustrateur, graveur et typographe Jean-Gabriel Daragnès, le peintre André Villebœuf, le dessinateur et caricaturiste politique Ralph Soupault, l'aquarelliste Chervin, l'écrivain Louis Francis, le chanteur et animateur de revue Max Revol, l'auteur dramatique René Fauchois, le comédien Robert Le Vigan, l'industriel Jean Perrot, voisin de Céline au 4, rue Girardon, Pierre Mac Orlan qui a quitté sa maison de Seine-et-Marne. Tous sont curieux de la présence insolite d'un homme. Marcel Aymé s'est inspiré de ce visiteur inattendu chez Gen Paul pour en faire une nouvelle, *Avenue Junot* : « On regardait avec un peu d'étonnement un monsieur à moustache blanche, assis sur un haut tabouret et qui tenait son chapeau à la main. C'était le ministre de l'Agriculture. Villebœuf, qui a toujours eu des relations un peu singulières, fut longtemps soupçonné de l'avoir introduit à la faveur de l'affluence. Mac Orlan, qu'un hasard avait enlevé à Saint-Cyr-sur-Morin et déposé chez Paul, considérait l'atelier avec moins de rancune que d'attendrisse-

ment. Il se souvenait de l'avoir habité vingt-cinq ans plus tôt et d'y avoir vécu des jours difficiles. Avec Daragnès, il parlait du temps d'avant 1914 et des amis dispersés (...) [1]. »

Pour tout ce qui concerne l'édition des beaux livres, Jean-Gabriel Daragnès fait figure de maître. Beaucoup d'artistes se sont groupés autour de lui. Ses œuvres portent, matériellement et spirituellement, sa marque d'imprimeur : un cœur fleuri. Visitons son lieu de travail : « Voici, dans la pleine lumière d'un hall où tout est propre et luisant comme le pont d'un yacht, les presses à bras et les minerves modernes près des "casses" qu'emplissent les fontes de Garamond et de Didot ; voici les lourdes machines à satiner le papier, les casiers aux tiroirs pleins de "bonnes feuilles", puis l'atelier de taille-douce où deux pressiers émérites exécutent, sous les yeux et avec l'aide du graveur lui-même, le tirage méticuleux des planches entaillées par le burin ou mordues par l'eau-forte.

« À l'étage supérieur, le "studio" de Daragnès est voué à tous les arts : peinture, dessin, gravure sur bois et sur cuivre, et même musique et poésie, lorsque le jeune maître reçoit ses amis : Carco, Dignimont, Segonzac, Mac Orlan (...) [2]. »

Ayant commencé par être peintre, Pierre Mac Orlan est particulièrement à l'aise en compagnie des artistes qu'il fréquentera sa vie durant. Parmi ses plus anciennes relations figure Chas Laborde qu'il connaît depuis 1903 ou 1904.

« Je l'apercevais rue Saint-Vincent, entre Poulbot, Mirande, Pierre Falké et Charles Gentil (...) Chas Laborde, comme tous les solitaires, aimait les foules pittoresques et toujours distinguées de ce Montmartre populaire où le marché de la rue Lepic apparaissait plus gai qu'une fête foraine. On eût imaginé sans peine qu'un orchestre de cuivres bruyants s'associât à la vente des légumes de banlieue dans les petites voitures alignées le long du trottoir. De belles commères vêtues comme les filles communes de Lautrec présidaient à la distribution des récompenses horticoles : elles offraient une salade comme une croix enrubannée et leurs choux comme des médailles commémoratives. Chas Laborde ne se fatiguait

pas de ce délicat spectacle qu'aucune vulgarité de dessin et de couleurs ne pouvait diminuer. Cette élégance de la rue, Chas Laborde la subissait tout naturellement[3]. »

Comme Dignimont, qui fit ses études dans un collège anglais, Chas Laborde avait été influencé par la vie littéraire et sociale d'outre-Manche. Il appréciait surtout Londres, si cordiale et si secrète. Son veston venait d'Old Campton Street, non loin de ce Café Bleu que Mac Orlan aimait à fréquenter, après avoir flâné dans le Strand ou dans le Mile End. Il collectionnait des faïences joyeusement enluminées qui évoquaient les joues rosies des demoiselles du Surrey. Dans son atelier de la rue Lamarck, ces faïences anglaises se retrouvaient au milieu de quelques toiles à l'inspiration à la fois douce, charnelle et satyrique.

Ce style, qui atteignait parfois à une sorte de métaphysique, convenait admirablement à l'œuvre de Pierre Mac Orlan, qu'il illustra à plusieurs reprises. *Le Nègre Léonard et Maître Jean Mullin, L'Inflation sentimentale, Malice, Les Démons de gardiens* bénéficièrent de sa dextérité et de son esthétique. Dans *L'Inflation sentimentale* (1923), les mouvements les plus secrets des personnages, projetés hors de la conscience, viennent se superposer aux images de la réalité. C'est le procédé expressionniste dont l'artiste, rapporte Mac Orlan, « avait été un des inventeurs, alors qu'il dessinait encore au *Rire.* Je me souviens, précise-t-il, d'un dessin envoyé au front où Chas Laborde remplissait les fonctions d'homme d'infanterie, représentant l'élément cosmopolite et équivoque peuplant les grands boulevards d'apparences à multiples significations[4] ».

Le Rire, qui avait accueilli les débuts de Chas Laborde, fut toujours une excellente pépinière d'illustrateurs qui devaient renouveler l'aspect classique du livre d'art français. Gus Bofa, Van Dongen, Charles Martin, Pierre Falké, Galanis et surtout Jean-Gabriel Daragnès appartenaient à ce groupe singulièrement novateur. Avec ses amis Pierre Mac Orlan et Charles Malexis, Chas Laborde fonda la Banderole, une petite maison d'édition qui devait publier des textes illustrés par des artistes de qualité, même inconnus du public. C'est ainsi que Dunoyer de Segonzac fit ses premières eaux-fortes pour *Les*

Croix de bois de Roland Dorgelès, Chas Laborde ses premières pointes sèches pour *Jocaste* et *Le Chat maigre* d'Anatole France, Pierre Falké et Gus Bofa leurs premiers bois pour *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym* d'Edgar Poe et pour *Conseils aux domestiques* de Jonathan Swift traduit de l'anglais par Léon de Wailly. La Banderole éditera également *Le Nègre Léonard et Maître Jean Mullin* avec les belles images de Chas Laborde gravées sur bois par Robert Dill.

Dans une étude de Raymond Hesse consacrée à l'histoire du livre d'art et destinée aux amateurs d'éditions originales, Pierre Mac Orlan figure en bonne place. À côté de glorieux aînés comme Marcel Proust, Paul Valéry, Georges Duhamel, Jules Romains, il est cité parmi les représentants de la jeune génération, en compagnie, entre autres, de Francis Carco, Jean Giraudoux, Jacques de Lacretelle, François Mauriac, Paul Morand, André Maurois, Valery Larbaud. Quoique l'auteur ait limité ses investigations à la période qui s'étend de 1919 à 1928, sa sélection d'une trentaine d'écrivains comporte quelques oublis ; on regrettera particulièrement les absences de Blaise Cendrars et de Paul-Jean Toulet.

1919, c'est l'année de la création à Paris du salon de l'Araignée. Cette curieuse assemblée d'artistes qui excellent comme caricaturistes a été baptisée ainsi par son fondateur Gus Bofa. Pierre Mac Orlan appartient à l'équipe d'origine. Lors du sixième salon de l'Araignée, organisé à Marseille à l'initiative de Carlo Rim, le texte qu'il avait publié dans *Comoedia* le 27 avril 1924 est reproduit en guise de préface du catalogue. Il écrit notamment :

« Les débuts du jeune club furent salués par toute la presse française, avec sympathie. La jeune société ne présentait aucun principe initial. Une telle ingénuité dissipa les petites querelles. Il n'était pas question de bâtir une Église nouvelle. Celles qui existaient déjà déléguaient des représentants. Gus Bofa rayonnait discrètement comme un soleil scandinave enfermé dans un appartement déjà chauffé. Il ne pouvait se féliciter de cette aventure encore mal définie, qui réagissait

avec toutes les formes modernes de l'inquiétude, contre les apothéoses futures pressenties par l'instinct.

« Si ce club vit avec indépendance dans une belle humeur assez sportive, c'est qu'on n'a, somme toute, jamais rien écrit de définitif à son sujet. Il faut rendre grâce à Bofa d'avoir trouvé ce titre inexplicable. Le jour où l'explication sera trouvée, l'Araignée se résorbera, disparaîtra dans un cataclysme silencieux, comparable au glissement souterrain d'une personne très belle dans un trou.

« Sur les lieux de l'accident, les spectateurs resteront la bouche ouverte, puis ils se disperseront en regardant leurs pieds avec méfiance[5]. »

À l'Araignée, les dessins d'un Chas Laborde, d'un Jean-Émile Laboureur, d'un Jean Oberlé, d'un George Grosz, d'un Marcel Vertès, d'un Marc Chagall ou d'un Jean Cocteau révèlent l'invisible qui s'agite et qui vit sous les apparences du réalisme. Pour employer une expression de Mac Orlan, nous sommes conviés à un rendez-vous avec « les démons des pensées secrètes ». La part de l'ombre correspond à ces puissances intérieures pouvant faire basculer les destins. C'est ce monde des ténèbres que l'écrivain n'a cessé d'explorer, d'où son intérêt pour les hommes de la nuit.

Dans une série d'émissions radiophoniques conçues avec Nino Frank, Pierre Mac Orlan s'est longuement expliqué sur cette voie d'accès à des personnages qui prennent le crépuscule du soir pour un signal de sabbat.

« La lumière nocturne qui se prête admirablement au divertissement onirique donne à la silhouette humaine cet aspect furtif souvent déformé par les éclairages municipaux et qui procure aux personnalités les plus paisibles une sorte d'accès aux musées criminels les plus perfides. À partir de deux heures du matin, quand le brouillard s'en mêle, l'homme le plus honnête, surtout s'il est élégant, peut ressembler comme un frère à ce sinistre Lacenaire qui est bien l'être le plus répugnant qu'une femme ait pu porter dans son sein. La nuit est une complice déconcertante mais efficace de tout ce que l'on peut imaginer dans le bien comme dans le mal[6]. »

Le fantastique de la nuit met en perspective des person-

nages que Mac Orlan a côtoyés dans son imaginaire, comme François Villon et sa bande des Coquillards, Restif de la Bretonne qui s'intitulait lui-même le « spectateur nocturne », ou encore Vidocq, l'ancien bagnard devenu chef de la Sûreté, et la silhouette de Jack l'Éventreur.

Souvenons-nous particulièrement de ce dernier. L'énigmatique assassin du quartier de Whitechapel, à Londres, porte en lui l'inquiétude d'un malaise perpétuel. Il suffit d'évoquer son image sanglante pour qu'elle devienne une fantasmagorie du démon. Pierre Mac Orlan en déduira que la peur à elle seule est la clef du roman d'aventures. Mais lorsque les ténèbres se dissipent, tous les fantômes de la nuit retournent à leur mystère.

« Chacun de nous possède en lui-même, au plus secret de ses pensées, le petit détail vulgaire lui permettant de finir ses jours dans la mélancolie. » Telle est la conclusion du *Nègre Léonard et Maître Jean Mullin.* Tel est le romantisme de cet écrivain classique ; classique comme cela s'entend au jeu moderne du rugby où quinze équipiers se sentent d'humeur à mesurer les vices et les vertus des hommes de ce temps.

16

Ces charmants petits bonshommes

Le samedi 29 novembre 1924, tous les livres sur grands papiers de l'illustrateur Jean-Gabriel Daragnès étaient mis en vente dans la salle 9 de l'Hôtel Drouot. Le commissaire-priseur Me Édouard Giard, assisté du libraire expert Georges Andrieux, proposait aux amateurs une collection d'exemplaires uniques provenant de l'atelier de l'artiste. Au total cinquante-neuf volumes accompagnés des dessins originaux et de documents autographes comme les cinq pages de l'avant-propos de Pierre Mac Orlan pour la première traduction française de *Chansons de la chambrée* de Rudyard Kipling, ou les trois chapitres très raturés du manuscrit de son roman *À bord de l'Étoile-Matutine.* Mac Orlan apparaît encore avec sa préface au chef-d'œuvre galant du spirituel chevalier de Nerciat, *Le Doctorat impromptu,* dont l'édition originale date de 1788, et sous la couverture des *Nuits des îles* de Robert Louis Stevenson dont il a écrit l'avant-propos.

Et pour couronner le tout, il est l'auteur de la préface du catalogue que nous reproduisons in extenso car elle n'a jamais été rééditée.

« Tous les livres dont l'état civil est inscrit dans ce catalogue me sont familiers. J'ai, plus d'une fois, dans l'atelier de Daragnès, admiré les riches reliures dont leur maître et leur esclave les avait parés. Ils vivaient tous une vie recluse, vêtus d'or et de cuirs délicats, dans un meuble Renaissance où la lumière ne pénétrait jamais. Comme un clavecin se laisse aller machinalement à la mélancolie quand on effleure d'une

main distraite ses touches d'ivoire, les beaux livres s'offraient dans leur emboîtage à la caresse de celui qui n'avait pas besoin de les ouvrir pour en admirer l'opulence. Les uns et les autres s'enchaînaient et formaient le témoignage éloquent d'une œuvre qui, heureusement, n'est pas terminée, mais, je le pense, s'achève sur une étape, avant de reprendre une route déjà soigneusement étudiée par l'artiste.

« Si je prends le premier de tous ces livres où la vision romantique de la vie et de ses cauchemars a permis à Daragnès de fixer son talent, je lis sur la peau qui le recouvre le nom de Verlaine. Des poèmes plus secrets que les jeux de la chair, dont le mystère merveilleusement protégé n'enthousiasme que les poètes et ceux qui perdirent en les pratiquant l'occasion de le devenir, se révèlent dans les attitudes grimaçantes de la force exaspérée. Ce livre permit à Daragnès, alors très solitaire devant la Seine, qui lui offrait à toute heure du jour le cri désespéré de ses remorqueurs, de poser la première pierre d'un édifice dont l'ensemble est aujourd'hui entre les mains de celui qui, en quelques minutes, en dispersera tous les éléments.

« De *Femmes* à *L'aventure de Faust*, rêvée par un bourgeois mélancolique, il n'y avait qu'une série de lumières à allumer à mesure que Daragnès se rapprochait de son interprétation diabolique de *Faust*, en prêtant au prince des ténèbres et à son triste client la part de burlesque, qui est la force du démon et le secret de sa résistance devant toutes les séductions de la sentimentalité. Les plus beaux voiliers du monde finissent toujours par échouer sur un bas-fond des infernaux paluds, quand un jugement divin vous interdit de jeter l'ancre devant les mille Notre-Dame-de-Grâce qui protègent les horizons de tous les océans. Pour avoir aimé les matelots de George Merry, Daragnès a suivi l'étoile qui indique aux hommes les vraies portes de la nuit, celle que l'on obtient en fermant les paupières, et dont le calme intelligent créa le peuple capricieux, pitoyable, comique, ingénu et brutal qui cherche maintenant, à travers les reliures lourdes qui le maintiennent, le visage de celui qui lira dans leur petite âme gravée sur bois.

« Je fumais une cigarette, il y a quelques mois, dans l'atelier

du boulevard Rochechouart. Daragnès penché sur une plaque de cuivre me parlait de ses projets, le visage, tantôt rouge, ou tantôt vert selon les caprices d'une rampe de lumière bicolore, au service de la publicité. Il me disait, comme on parle d'une vision purement imaginaire, tout ce qu'il savait, tout ce qu'il pensait et tout ce qu'il espérait d'une imprimerie dont il eût été le maître, dans ce magnifique pays de personne où chacun est libre de planter son pavillon et d'imposer ses lois.

« Daragnès, les genoux dans ses mains croisées, parlait avec émotion et je l'écoutais, parce que moi non plus je ne savais guère où trouver tant d'argent. Nous ne savions ni l'un ni l'autre, à cette époque, qu'une centaine de livres choisis parmi les plus beaux de notre temps, et qui brillaient doucement dans l'ombre de la bibliothèque, allaient apporter la réalisation d'un projet que Daragnès méditait depuis le jour où il grava la première planche de *Femmes* dans sa petite chambre du quai aux Fleurs. »

Pierre Mac Orlan se tourne vers sa bibliothèque comme un marin à quai scrute l'horizon avec la nostalgie de s'embarquer. Il sait que dans les rayonnages les écrivains qu'il n'a cessé de lire et de relire sont l'expression de l'Aventure. D'autres que lui iront un jour à leur découverte. Ces milliers de pages appellent la même « fièvre du départ » que les ports de sa mélancolie, Rouen, Brest, Hambourg. Ses propres livres, eux aussi bien rangés et merveilleusement reliés, entrent dans la ronde des bourlingueurs de la littérature. Un beau matin il décida de les laisser partir lors d'une vente aux enchères.

Elle eut lieu le jeudi 27 mai 1937, treize ans après celle de son ami Daragnès. Également à l'Hôtel Drouot, dans la même salle 9, toujours sous le marteau de Me Édouard Giard. Seul le libraire expert avait changé. Il s'agissait cette fois de Pierre Béres, âgé de vingt-quatre ans, qui était à l'aube de sa vie d'éditeur et d'expert en livres et manuscrits anciens[1].

Pierre Mac Orlan n'a évidemment pas pu résister à la ten-

tation de préfacer le catalogue illustré de son ex-libris, qui représente un corsaire dans une barque en train de ramer :

« Mes livres sont ici mêlés à quelques autres qui appartiennent à un bibliophile de qualité. Tous ont vécu chez moi durant des années. J'ai atteint l'âge où l'avenir se confond avec le présent. Ce n'est donc pas sans mélancolie que je cède à un nouveau destin ces exemplaires qui reflètent, sur leurs pages de garde, les visages de mes amis. Je possède heureusement dans mon souvenir d'autres miroirs tout aussi fidèles. À ces ouvrages j'ai joint les mieux illustrées de mes propres œuvres. Il ne restera aucun témoignage chez moi de leur ancienne présence. Je cite ce petit détail sentimental simplement pour montrer qu'il ne s'agit pas d'un choix, mais de l'abandon définitif d'une certaine manière d'orner la vie. »

Âgé de cinquante-cinq ans, il sent pointer la vieillesse et veut tourner la page sur des périodes de son existence qui, tout bien considéré, n'avaient rien d'enchanteresses. À cet égard c'est la chute du rideau sur le spectacle d'un passé réduit à un tas de cendres froid. Il est nécessaire pour un écrivain ayant dépassé la cinquantaine de protéger soigneusement tout ce qui peut garder vivante sa sensibilité. En conséquence, fermer les yeux sur des vieilles photos sépia et les rouvrir pour mieux sentir les forces secrètes de l'imagination créatrice. Les images resurgissent comme des fantômes sortis du néant. On change d'époque mais une sorte de mystère se perpétue : Pigalle entre minuit et quatre heures du matin, on trinque et on boit avec le capitaine Kidd en complet gris-blanc ou en smoking, Jack l'Éventreur se laisse pincer les joues par une jeune danseuse trépidante, Cartouche se rajeunit au langage nouveau de la pègre.

En 1937, Mac Orlan publie *Le Camp Domineau*, un roman d'espionnage où la « perversité du hasard » nous conduit au seuil d'un nouveau conflit international. Il aurait pu à bon droit se considérer comme le précurseur d'un genre littéraire qui plus tard fera triompher Graham Greene, Eric Ambler ou John Le Carré. Cette parution intervenait en des temps de grandes inquiétudes, mais le spectre d'une Deuxième Guerre mondiale n'effrayait que des pessimistes

comme l'auteur du *Camp Domineau* persuadé que le Diable arrive toujours à ses fins. Alors, à quoi bon s'attacher à des souvenirs devenus une manière de symbole ! Le symbole dans une histoire d'imagination n'offre aucun intérêt, c'est l'histoire seule qui doit entrer en ligne de compte. Celle qui s'annonçait était de funèbre augure.

Dans la salle de l'Hôtel Drouot, l'écrivain est indifférent au défilé des livres qu'il a mis en vente. Une série de onze Carco, exemplaires souvent imprimés spécialement pour Mac Orlan, partiront vers des horizons insoupçonnés. Ainsi cette suite complète sur vieux japon des quatorze lithographies de Luc Albert Moreau pour *Images cachées*, enrichie sur la couverture de cette dédicace autographe de Francis Carco : « À mon vieil ami Pierre Mac Orlan, pour qu'il admire dans un meilleur format les lithos de Luc Albert Moreau. Bien affectueusement, F. Carco. » Des albums de Gus Bofa imprimés spécialement pour l'écrivain où fleurissent des dessins originaux et des dédicaces affectueuses disparaissent aussi sans laisser d'adresse. La véritable aventure est au rendez-vous avec *La Croisière jaune* racontée par Georges Le Fèvre. L'exemplaire réservé à Pierre Mac Orlan est enrichi d'une dédicace autographe d'André Citroën[2].

Et puis, sous ses yeux amusés, c'est au tour de ses propres romans de subir le baptême du feu des enchères. Du Mac Orlan en veux-tu en voilà. Des exemplaires de l'auteur enluminés d'aquarelles originales signées Daragnès, Dignimont, Gus Bofa, Vertès. Son ami le peintre Pascin, qui lui avait fait aimer Herman Melville, figure aussi dans cette cérémonie des adieux avec deux albums édités à Berlin en 1920. Guillaume Apollinaire, un autre ancien du Lapin Agile, est également présent avec *Le Bestiaire ou cortège d'Orphée*, une nouvelle édition parue en 1919 aux Éditions de la Sirène. Ce magnifique volume relié demi-maroquin rouge est illustré de bois gravés de Raoul Dufy.

En 1940, Pierre Mac Orlan se séparera d'un autre joyau de sa bibliothèque : l'édition des *Onze mille verges* publiée en 1911 par un éditeur-imprimeur clandestin nommé Gaucher. Dans sa dédicace à Mac Orlan, Apollinaire reconnaît être l'auteur de cette œuvre érotique. Cette déclaration parfaite-

ment explicite apportait une plus-value à ce volume acheté par Pierre Béres. L'argent servit à financer l'exode de Pierre et Margot qui quittèrent Saint-Cyr-sur-Morin pour se réfugier dans l'Indre, à Gargilesse.

L'écrivain, qui avait l'habitude d'échanger des tirages rares avec certains de ses amis bibliophiles, notamment Fernand Chaffiol-Debillemont et Francis Carco, aimait pratiquer le troc. C'était une bonne façon de faire circuler des objets qui ont souvent atterri chez les commissaires-priseurs. Ce fut le cas d'une statue en bois de la fin du XIXe siècle due à des artistes de l'ancien Congo de style Loango. Représentant un prêtre qui tient dans ses mains une bouteille et un verre, elle a longtemps figuré sur la cheminée du bureau de Mac Orlan à Saint-Cyr. Cette pièce d'un grand intérêt historique lui avait été donnée par Maurice de Vlaminck. Ce dernier l'avait reçue d'André Derain contre un masque du Gabon que Vlaminck négocia à un marin lors d'un séjour en Corse. L'itinéraire de la statue depuis son origine aurait permis à Mac Orlan de broder une histoire. Il se contenta de l'admirer pendant des années, rêvant à des aventures exotiques que son imagination pouvait mettre en branle. Elle lui donnait des chances d'évasion comme le souvenir de *Robinson Crusoé*, le roman de Daniel Defoe. « À cette époque — j'avais quatorze ans —, l'île de Robinson, c'était l'image la plus concrète que je pouvais réaliser quand il me prenait le désir clandestin d'être libre[3]. »

Grâce à Matisse, Derain, Vlaminck, Braque et Picasso, les sculptures primitives jouèrent un rôle essentiel dans l'art français à partir de 1905. Pierre Mac Orlan, qui avait pourtant l'esprit avant-gardiste, se moqua au travers de cette statue, quelque peu caricaturale, de l'importance que l'on accorda aux œuvres nègres. « Ces charmants petits bonshommes de la mystique et de la vie quotidienne équatoriales... Le cubisme naquit de ces petites graines congolaises... Ces jolis petits bonshommes en bois spongieux venus à Paris dans des cargos, parmi des régimes de bananes... J'en possède un qui me fut donné par Vlaminck[4]. »

Mais alors que l'art nègre captivait Picasso, Fernande Oli-

vier, sa compagne du moment, avait imprimé dans sa mémoire l'image de Pierre Dumarchey errant mélancoliquement sur la Butte, suivi d'un chien basset. « La silhouette de Mac Orlan rappelait un peu celle de Picasso, mais de Picasso l'hiver, alors qu'un inoubliable pardessus, trop ample, trop long, lui battait les talons, le préservant mal du froid dont il souffrait plus qu'un autre. Même manteau sur Dumarchais, même casquette. Mais l'été, sans pardessus, cette casquette lui donnait, à cause de sa maigre silhouette, un faux air de jockey. D'ailleurs le Mac Orlan de cette époque ressemblait bien plutôt à Bibi-la-Purée qu'à n'importe qui[5]. » Ce pardessus qui lui tombait jusqu'aux chevilles était en réalité une veste de Maurice de Vlaminck rafistolée à sa taille. À côté de lui, le peintre paraissait gigantesque. Drôle de tableau !

17

Le cafard de Pascin

La première mi-temps de la guerre de 1914 a été sifflée en 1918 et la reprise de la rencontre le fut en 1939. Pierre Mac Orlan avait trouvé dans le sport d'équipe, football et rugby confondus, un terrain d'entente mais aussi un lieu stratégique où tous les coups n'étaient pas permis. L'affrontement des deux grandes puissances, la France et l'Allemagne, devenait une partie de longue haleine dans laquelle il s'engagea comme un joueur qui voit dans l'autre camp des camarades respectables. Évidemment, il espérait leur « mettre la pâtée ».

« Une équipe victorieuse respire toujours l'air de la liberté, car il ne peut exister de liberté sans victoires, à commencer par celles que l'on doit remporter sur soi-même [1]. »

En face, se trouvait George Grosz, né à Berlin le 26 juillet 1893, engagé volontaire en 1914 avant d'être réformé en 1915 à la suite d'une blessure, puis remobilisé en 1917 et à nouveau réformé, cette fois définitivement. Pierre Mac Orlan ne deviendra son ami qu'à partir de 1924, quand le peintre revint à Paris. Mais cette attirance s'était déjà exercée à travers l'œuvre de Grosz. Celle-ci correspondait parfaitement à ce fantastique que le romancier a mis en images en faisant apparaître le vrai visage des hommes derrière le masque déchiré des conventions de la morale sociale. Proche d'Otto Dix et de Bertolt Brecht, George Grosz, qui avait participé au mouvement dada berlinois et dès 1916 exprimé avec virulence ses sentiments antimilitaristes et antibourgeois, fera scandale avec la parution en 1923 de *Ecce Homo.* Cet album,

qui comprend seize aquarelles et quatre-vingt-quatre lithographies originales, lui vaut un procès pour atteinte à la morale publique.

Son talent de satiriste qui a choisi de se servir de son crayon de dessinateur comme d'une arme sera particulièrement apprécié par ses amis français. Après avoir illustré *Port d'eaux mortes* de Mac Orlan qui vient de paraître aux éditions du Sans Pareil, en 1926[2], il est célébré cette année-là par l'éditeur Georges Crès. Ce dernier a réservé pour la circonstance la salle d'un restaurant de Montmartre. Dans un article publié dans *Les Nouvelles Littéraires*, à l'occasion d'une exposition consacrée au peintre, Pierre Mac Orlan a évoqué cette époque où d'anciens poilus fraternisaient avec leur ami allemand blessé pendant la Grande Guerre.

« Autant que je peux m'en souvenir, il y avait là, outre George Grosz et Eva, Pascin, Chas Laborde, Gus Bofa, Jean Galtier-Boissière, le graveur J.-G. Daragnès, André Warnod, d'autres amis ; nous étions une quarantaine de convives. Ce n'était pourtant pas un banquet mais un hommage amical et raisonnable.

George Grosz revint encore une fois à Paris dans ce Montparnasse où il aimait planter son pavillon. La guerre s'insinuait déjà dans nos conversations. Je connaissais peu Montparnasse. Cependant j'aimais m'installer à la terrasse de la Rotonde pour y retrouver des transfuges de Montmartre : Pascin, Modigliani et André Salmon, peut-être mon plus vieil ami. L'inquiétude troublait l'attention et le paysage familier du boulevard changeait déjà ses couleurs. Pour les uns, vingt-cinq années de travail s'effaçaient comme pour les ramener vers les souvenirs de caserne enclos dans les villes de l'Est français. On connaît la suite[3]. »

C'est sous la houlette de Pascin, rencontré avant-guerre au *Simplicissimus*, le grand journal satirique allemand[4], que George Grosz était entré dans le circuit des « Montparnos », une expression de Michel Georges-Michel qui a fait florès[5]. « Parnassois », écrivait Apollinaire pour ne pas les confondre avec les Parnassiens. Le passeport de Julius Pinkas dit Pascin était révélateur du personnage : sujet américain, né à Vidin, en Bulgarie, le 31 mars 1885, d'un père juif espagnol et

d'une mère italienne. En fait, citoyen de nulle part. « Un bec-de-gaz et une valise. Cela suffisait pour qu'il se sentît chez lui. Le reste, il le portait dans son cœur et c'est tout un monde qu'il transportait avec lui sans avoir à craindre ni les gabelous ni l'excédent de bagages », constate André Warnod dans l'ouvrage qu'il lui consacre et qu'a préfacé Pierre Mac Orlan[6]. Ce dernier brosse le portrait d'un homme qui à ses yeux ressemblait beaucoup à Charlie Chaplin, « mais avec plus de surnaturel dans le maintien jusqu'au point où l'indépendance rejoint les diverses conditions angéliques ».

« Pascin, ajoute-t-il, était l'homme le plus libre du monde, car il n'appartenait à ce monde que par des liens imaginaires. Dans cette merveilleuse société, les filles et les fleurs parlaient la même langue confidentielle : celle de l'amour et des jeux qui le font vivre en lui donnant de l'élégance. Le décor évoqué par Warnod, quand Pascin eut élu son domicile place Pigalle, fut celui où nous avions coutume de le rencontrer, toujours affable, toujours prêt à rendre service. C'était l'époque de la Maison Rouge, ce havre dont la disparition fut un peu celle d'une petite société de filles et garçons dont les uns aidaient les autres à se reconnaître. Pascin était un client honoré de la Maison Rouge, un client toujours de noir vêtu et coiffé de son célèbre chapeau melon en hiver et de son canotier en été. Il était le maître distingué des fêtes de l'imagination[7]. »

En 1924, Pascin illustra *L'Abécédaire des filles et de l'enfant chéri*, un petit livre réunissant les vingt-six lettres de l'alphabet agrémentées de dessins très libres coloriés au pochoir et chacune accompagnée d'un petit poème de Pierre Mac Orlan. L'année suivante, ses images en couleurs apporteront un supplément de style à *Aux lumières de Paris* du même Mac Orlan, qu'il appelait le « Patron » comme l'indique sa dédicace au bas d'un beau dessin aquarellé représentant l'écrivain en train de jouer de l'accordéon. Quoique n'aimant pas la campagne, Pascin, par amitié, lui rendait visite dans sa maison d'Archet. À chaque fois, c'était toute une expédition mais sa grande amitié pour le « Patron » aura toujours priorité sur sa profonde aversion pour les vaches au pré et les frondaisons.

Un jour, Pascin, dont la santé s'était beaucoup dégradée,

décida, à quarante-cinq ans, de faire ses adieux à l'humanité. Après s'être tailladé les veines, il se pendit dans son atelier du boulevard de Clichy le 2 juin 1930. Peu de temps avant, il avait dîné chez Manière avec quelques amis invités par Lucienne Fabre, l'auteur de *Prosper* et de livres sur la Casbah d'Alger. André Warnod participait à ces agapes. « Il y avait là en particulier Pierre Mac Orlan. Pascin avait ce jour changé son traditionnel melon noir pour une casquette à carreaux. Il fut, pendant tout le repas, franchement insupportable, taquin, médisant. On sentait qu'il faisait exprès, systématiquement, d'être méchant. Il n'était pas lui-même. Le cafard ou la douleur devaient le tracasser. Vers la fin du dîner, le maître d'hôtel vint annoncer que quelqu'un demandait M. Pascin et nous vîmes s'avancer un jeune garçon de couleur, au regard fuyant, aux manières onduleuses, l'air à la fois insolent et craintif ; un être, en somme, assez répugnant. Sans hésiter, Pascin se leva et, après de brefs adieux, le suivit[8]. »

Pascin fut inhumé au cimetière de Saint-Ouen. André Salmon prononça sur sa tombe quelques mots émus : « La lumière encore d'un atelier de joie et de mort, ô Pascin[9] ! » Puis les croque-morts refermèrent le caveau sur la dépouille d'un grand seigneur qu'une détresse accablante avait terrassé.

En 1944, Pierre Mac Orlan publie *Le Tombeau de Pascin.* C'est l'ultime salut à l'artiste. Ci-gît un personnage fastueux que ses amis considéraient comme la dernière incarnation du Juif Errant. Mac Orlan écrit : « Dans le désordre apparent créé par les femmes et les jeunes mulâtresses, la profonde sagesse du maître régnait. Il avait appris très tôt à lire au cœur même de la joie et sa réelle mélancolie était née de cette connaissance dangereuse. Il était habile à découvrir tous les vers rongeurs qui se sustentent dans le cœur de la joie. Mais il gardait pour soi cette connaissance de la souffrance et ne demandait à la nature que de dissimuler sous la parure fraîche de la jeunesse le travail du ver sournois qui modifie les plus belles choses et trouble l'eau des plus beaux yeux. Pour Pascin, la justice n'était point l'œuvre des hommes, mais la raison même de l'œuvre des dieux. Son

intelligence, d'un mysticisme profond et toujours élégant, l'inclinait vers les théologies les plus libres et les plus fantastiques. Il entendait facilement l'appel de Dieu à travers les coquillages où reposent les sirènes chantonnantes, à travers le cri indescriptible d'une fille amoureuse. Une jeune fille svelte et charnue pouvait, par la fortuite autorité d'un corps parfait, résumer cette science presque biblique[10]. »

Si George Grosz était avant tout allemand comme Chas Laborde était français, Pascin avait aboli les frontières de l'Europe et ne vivait que pour nier les nationalismes. Son suicide peut être également interprété comme le refus inconscient d'affronter les dangers du traité de Versailles qui ne fut jamais accepté par l'Allemagne. Que serait devenu Pascin ? s'interroge André Warnod. « Nous n'osons penser à ce qu'aurait été son sort pendant la dernière guerre s'il avait encore vécu, à Paris, lorsque les Allemands envahirent la ville pour tout réglementer à leur manière qui heureusement n'a jamais été la nôtre[11]. »

Convaincu de la victoire totale et durable du nazisme, George Grosz décida d'émigrer aux États-Unis. Il s'embarqua avec sa famille le 12 janvier 1933. Le 23 le paquebot entrait dans le port de New York. Le 30 janvier Hitler devint chancelier du Reich, acclamé par les masses populaires.

Peu de temps après son installation aux États-Unis, le peintre apprenait qu'« on » était venu le chercher dans son ancien appartement berlinois ainsi qu'à son atelier. « J'étais un rescapé, un miraculé[12]. »

Pierre Mac Orlan était dans le même état d'esprit que son ami juif allemand. Il pressentait un cataclysme. Il avait compris que les hommes étaient malades de revanche. On admet trop facilement que la mobilisation n'est pas la guerre. Lui a toujours pensé que cette sorte d'obstination optimiste devant une obscure fatalité était le prélude des hostilités.

18

La guerre est déclarée

Pierre Mac Orlan n'hésitait pas à dire qu'il était né à la fois à Péronne en 1882, à Lille en 1885 et à Arras en 1906. La Picardie, la Flandre française et l'Artois incarnaient pour lui le Nord, le nord d'un pays dont il s'est le plus souvent échappé en rêves mouvants. À ce jeu de mémoire, des images surgissaient. De sa petite enfance à Péronne, il n'a gardé aucun souvenir si ce n'est un pantalon rouge à bande noire qui appartenait à son père. Il marchait à peine quand il se retrouva à Lille chez son grand-père maternel. Là encore, c'est le trou noir sauf les soldats du 43e régiment d'infanterie qui traversaient l'Esplanade le samedi soir. Plus tard, à Arras, dont un de ses oncles était originaire, Fernand Lefranc, vice-président du parti radical-socialiste, il revoit ceux du 3e régiment de génie et a toujours en tête les airs de la fanfare militaire.

La Grande Guerre figea à jamais ces images peuplées de témoins qui presque tous disparurent. Mac Orlan avait devant lui un paysage fantomatique et c'était déjà un signe que le monde serait bouleversé pendant des siècles, peut-être, et qu'il ne reverrait plus ce que ses yeux voyaient d'un passé balayé par la mort violente. C'est à Brigneau-en-Moëlan, un petit port du Finistère, entre Lorient et Concarneau, que Pierre Mac Orlan et sa femme Marguerite, qu'il appelle « mon bonhomme », dans certaines de ses lettres [1], sont surpris par la mobilisation. Le couple marié depuis un peu plus d'un an avait profité de vacances en Bretagne pour prolon-

ger sa lune de miel qui se transformait parfois en lune de fiel, car il arrive aux époux assez soupe-au-lait de se dire des méchancetés. Il est à noter qu'ils se chamailleront durant toute leur vie commune mais n'envisageront jamais de se quitter.

En septembre 1913, Mac Orlan était déjà en Bretagne comme l'atteste une carte postale envoyée de Concarneau à André Warnod à *Comoedia* 27, boulevard Poissonnière. « Vieux compère. Merci pour le clairon. Un mot pour me prévenir du retour de M. de Pawlowski. Je lui enverrai les contes aussitôt[2]. »

Aujourd'hui, le ciel est en deuil, la gaieté n'est plus de mise. Deux amis de Pierre et Margot, les peintres Maurice Asselin et Jacques Vaillant qui passaient le mois de juillet dans la région de Pont-Aven, se trouvent eux aussi pris au dépourvu. Dans *Les Poissons morts*, Pierre Mac Orlan, qui a peint d'après nature ses tableaux de guerre, constate à ce moment-là : « Les uns ne voyaient dans les événements qu'un formidable bluff ; les autres regardaient le ciel, tendaient la main pour s'assurer que la pluie était une réalité et rentraient chez eux en grommelant : "Quelle charogne de temps !"[3] »

Mais il faut bien se rendre à l'évidence. Il n'y a pas le moindre doute sur la tournure des événements : « La petite voiture qui devait nous prendre avec nos bagages pour nous conduire à la gare émergea enfin de cette tornade et nous grimpâmes dedans, cependant que le cocher, enveloppant son poney d'un coup de fouet, vociférait des "oh gast !" à chaque ornière.

« Serrés dans la carriole, nous nous taisions, la pensée déjà très loin de la Bretagne. Soudain Asselin prêta l'oreille : "Écoutez !" cria-t-il en prenant le cocher par le bras. La pluie redoublait de violence et la voiture cahotait avec un bruit de ferrailles compliquées.

« — On entend, on entend... comme une clameur, dit ma femme.

« — Nom de Dieu, arrête, dit Vaillant au Breton.

« Le cheval s'arrêta court et alors nous entendîmes les cloches, toutes les cloches, celles de Moëlan, celles de Belon,

celles de Riec, jusqu'à celles de Pont-Aven. Il y en avait de grêles, d'argentines, de fêlées, mais toutes sonnaient le tocsin à pleines volées. Ma femme se renversa sur moi et se mit à pleurer.

« Au loin, au bord de la lande, deux vieilles à coiffes se signèrent en nous apercevant.

« — La guerre est déclarée », dis-je[4].

Pierre Mac Orlan a pris le train de vingt et une heures en gare de Moëlan, le samedi 1er août 1914. C'est le soldat de deuxième classe Pierre Dumarchey qui le lendemain rejoint Toul où il est incorporé au 269e régiment d'infanterie. Ces paysages de l'Est, il les connaît bien car il avait effectué, en 1909, une période d'exercice de vingt-huit jours au 69e régiment d'infanterie de Nancy, aîné du 269e, avant d'en accomplir une autre, du 5 au 21 octobre 1911, au 76e RI[5]. Le rassemblement a lieu à Domgermain où doivent se former les 5e et 6e bataillons. Le 6 août les « pantalons rouges » assistent sur le plateau à la présentation solennelle du drapeau. En quelques mots vibrants de patriotisme, le lieutenant-colonel Grange, qui commande le régiment, rappelle l'humiliation de 1870, les souffrances de la Lorraine et de l'Alsace, la patience de la France si souvent mise à rude épreuve, et enfin l'objectif, toujours le même, de Bismarck à Guillaume II : le démembrement et la ruine de la nation[6].

Ayant cru bon de se présenter à ses nouveaux camarades de la 24e compagnie sous son véritable patronyme, le deuxième classe Dumarchey ajouta non sans quelque satisfaction : « Mac Orlan, c'est moi. » Hélas, personne ne connaissait Pierre Mac Orlan. C'était bien la peine de publier des livres et toutes les semaines un conte ou une chronique dans *Le Journal*, un des journaux les plus lus d'alors[7] ! Comme s'il venait de perdre son statut d'écrivain tout en ayant du mal à redevenir Pierre Dumarchey.

« Ces dans ces quelques jours que je sentis que ma personnalité m'abandonnait. Physiquement et moralement, je n'étais plus le même. Ce changement ne me plaisait pas ; mais j'estimais qu'il était la suite logique d'un ordre de mobi-

lisation. Mon premier souci, après avoir touché ma collection de guerre dans un désordre administratif qui me parut surprenant, fut de plonger mon képi neuf dans un baquet d'eau pour lui donner une forme raisonnable, c'est-à-dire conforme à mon goût. Ainsi coiffé, je me sentis mieux... si l'on veut[8]. »

Aimant les uniformes de soldat, au point d'occuper ses loisirs à en peindre sur des boîtes d'allumettes vides, à la façon d'un imagier, Pierre Mac Orlan se serait bien vu en tenue de zouave. C'est un costume qui correspondait à son goût pour le déguisement vestimentaire. « À cette époque, ils portaient la chéchia, la veste arabe et le gilet, et ces larges pantalons-jupes qu'ils appelaient un seroual (mot arabe). Un bataillon de zouaves nous avait "relevés" devant Mont-Saint-Éloi, à la ferme Bertonval. Plus tard, devant Vermeilles, je fus séduit par le tartan et le béret des Argill (ils prononçaient Argail), en gaélique sans doute[9]. » Déjà attiré par l'Écosse, et plus encore par Stevenson, l'auteur de *Docteur Jekyll et Mister Hyde*, *L'Ile au trésor*, *Le Maître de Ballantrae* et *Les Gais Lurons* qui chantent la solitude et la peur dans un décor marin sauvage, Mac Orlan ajoutera à sa panoplie du trompe-l'œil le fameux béret orné d'un pompon.

Mais la guerre ne fait pas la distinction entre les uniformes. Tout se fond en une grisaille lugubre. La mort rôde, vigilante. Pour Mac Orlan, le baptême du feu ne se raconte qu'à demi-mot :

« C'est à Buissoncourt que je fis connaissance avec les premiers éclatements d'obus. Je n'insisterai pas sur ce sujet, parce qu'à mon avis c'est un sujet peu décent. Le cataclysme sévissait d'ailleurs un peu loin de notre colonne et pour bien goûter la saveur d'un 105 ou de tel autre calibre qu'il plaira, il faut, en vérité, se trouver à proximité[10]. »

En langage militaire cela se traduit par ces quelques lignes :

« Quelques coups de canon sont d'abord échangés de part et d'autre, puis l'ennemi concentre un feu violent d'artillerie sur le mont Toulon. Aucune perte n'en résulte. Les jours suivants le contact s'accentue et l'infanterie entre en action[11]. »

En traversant la Moselle, le fantassin Dumarchey est frappé par un spectacle désolant. Mac Orlan écrira :

« Ses eaux vertes roulaient une multitude de poissons qui, le ventre en l'air, suivaient le cours de la rivière dans un désordre inexprimable. Nous n'avions jamais vu tant de poissons morts. C'était pour nous un phénomène inattendu et déconcertant. Personne ne trouva d'explication à ce mystère. Nous ne connaissions pas encore la grenade et ses applications pour la pêche. L'avis que les Allemands avaient empoisonné les eaux de la Moselle prévalut donc faute de mieux[12]. »

Ce sera ensuite son premier contact avec les soldats du front parmi lesquels des camarades de Domgermain qui l'ont reconnu.

« Te voilà... tu viens à la 19e, ah ! salaud. Ah ! mon vieux... ah ! ma p'tite vache... Qu'est-ce qu'on a pris... ils ont foutu le camp tout de même ; viens boire quelque chose ; alors tu rentres à la 19, c'est une bonne compagnie... c'est comme ça que tu lâches la 24. Dis donc, le petit sergent qui était avec nous à Domgermain, il est tué. Et puis un tel... un tel... un tel. Mon vieux, qu'est-ce qu'on a laissé là-haut, dans les tranchées... sur la crête[13]. »

De quoi impressionner l'écrivain pour qui la part de haute bravoure et l'esprit de sacrifice peuvent réveiller l'imagination. Moins toutefois que les milliers de poissons morts de la Moselle qui formaient à la surface de l'eau un tapis de ventres laiteux et d'écailles sans éclat.

« Je fus peut-être le seul à m'émouvoir de ce fait et à considérer cette déroute aquatique à la manière d'un conte d'Edgar Allan Poe. Mais à cette époque j'étais déjà hanté par les aventures d'Arthur Gordon Pym. Deux années de campagne ne m'ont pas gâté cette admiration un peu timide pour les impasses et les portes closes[14]. »

19

La blessure de la chance

« Ce n'est qu'au début de l'année 1915 que les effets de la grande mobilisation des rats se firent sentir dans la lutte implacable qu'ils engagèrent contre les hommes. » L'ennemi c'est aussi le rat. En lui consacrant plusieurs chapitres dans *Les Poissons morts* paru en mars 1917 chez Payot, Pierre Mac Orlan allait déconcerter ses lecteurs qui l'avaient vite catalogué écrivain humoriste. Il venait pourtant d'écrire une œuvre qui ouvrait dans sa vie d'auteur des perspectives toutes nouvelles.

Les rats appartenaient à ce peuple de l'ombre créateur du fantastique qui sera la marque du romancier dans l'attente de la fin du monde. La dédicace de son livre à André Warnod, affecté comme lui au 269e RI, donne également le ton : « Ces quelques pages d'aventures dont nous partageâmes l'ennui. En souvenir du 269e et de la 19e[1]. » On devine cette poésie sournoise et sans limites où règne une mélancolie émouvante. Elle a le goût du malheur et rappelle le cafard du combattant.

Dans le récit inédit de ses souvenirs, *Promenade autour de ma jeunesse,* Christiane Andrée Warnod cite des extraits de lettres de celui qui deviendra son mari. « J'ai retrouvé au 269e, écrit-il le 24 août 1914, quelques figures de connaissance, entre autres Mac Orlan, mais il a été envoyé il y a quelques jours à l'infirmerie de Troyes, blessé au pied. » Le lendemain, dans une nouvelle lettre, il évoque leur mariage qui devait être célébré le 25 août. André Warnod avait glissé

des fleurs séchées dans l'enveloppe. « ... Les fleurs que voici faisaient partie d'un gros bouquet de fleurs des champs qu'on m'a donné hier, c'est une gentille attention de mes amis qui m'a beaucoup touché. Avec Étienne Caen[2], Pierre Mac Orlan et quelques autres, nous nous sommes arrangés pour prendre nos repas chez un paysan qui nous cuit des poules et des lapins. C'est une petite salle très sombre, pleine de gosses et de mouches, mais il y a une vraie table et des chaises et des assiettes bien lavées, et hier soir ils m'ont donné ce bouquet qu'ils avaient cueilli dans les prés, l'après-midi, parce qu'ils se rappelaient que c'était ce jour-là que je devais me marier avec toi. Ils m'ont dit des choses très gentilles, et ils ont trinqué à notre bonheur (...) ».

Le 2 octobre 1914, André Warnod, désigné brancardier en urgence, est porté disparu dans le Nord. Une lettre signée de Pierre Mac Orlan et Étienne Caen annonce à Christiane qu'il a très certainement été fait prisonnier durant la retraite d'Izel. Quelques semaines plus tard, depuis un camp de la province prussienne de Saxe, André Warnod réussit à faire parvenir une longue lettre à sa fiancée : « Ici on a l'impression d'être infiniment loin, perdu dans le brouillard. Je vis avec ton souvenir... Tous nos malheurs finiront bien. Écris à Mac Orlan et à Étienne Caen à la 19e du 269 ; ils doivent me croire mort m'ayant vu disparaître au galop de ces chevaux du côté des lignes prussiennes. Je te raconterai cette affreuse aventure en détail (...) ». Christiane Andrée Warnod poursuit : « Je cherchais comment je pourrais joindre Pierre Mac Orlan pour lui montrer cette lettre. J'avais lu dans un journal qu'il était en convalescence à Paris. Un jour je reçus un petit mot de lui qui me fit grand plaisir. Il y avait bien longtemps qu'il ne m'était rien arrivé d'heureux.

« "Mademoiselle, voulez-vous venir déjeuner avec nous mercredi prochain, vous nous donnerez des nouvelles de mon vieil ami Warnod. Vous rencontrerez André Salmon et sa femme... Mais surtout, n'oubliez pas votre pain..."

« J'étais enchantée de connaître enfin ce Mac Orlan dont André m'avait tant parlé. J'avais fait la connaissance de sa femme Margot. Affolée d'être sans nouvelles, j'étais montée un après-midi à Montmartre, avec Jeanne Fusier-Gir que

j'avais retrouvée à l'hôpital des Annales ; elle connaissait tous les camarades d'André. Margot Mac Orlan, sa mère Berthe et le père Frédé m'avaient accueillie bien gentiment mais ils ne savaient rien, ou tout au moins ils ne voulaient rien me dire.

« Aussi cette invitation à déjeuner me ravit et je partis rue du Ranelagh, mon pain sous le bras (car on n'allait jamais prendre un repas sans emporter son pain). André Salmon et sa femme étaient là, je leur lus plein de lettres ; Mac Orlan me raconta les heures dures qu'ils avaient vécues ensemble. Et je fus éblouie, tout ce qu'il disait était passionnant (...). »

C'est par une dépêche venue de Suisse qu'elle apprendra la libération d'André Warnod qui a bénéficié du rapatriement du service sanitaire du camp de Merseburg. De retour à Paris, le journaliste publiera dans *Le Figaro* le récit de son expérience des camps de prisonniers. Sollicité par plusieurs éditeurs, il donnera sa préférence à Eugène Fasquelle. Paru en 1915, *Prisonnier de guerre*, dédié « À mes camarades restés là-bas », ratera d'une voix le prix Goncourt décerné à René Benjamin pour *Gaspard*.

Pierre Mac Orlan qui a participé, avec la IIe armée française, à l'entrée en Lorraine, puis à la défense de Nancy, va se retrouver en Artois, pendant l'offensive de mai-juin 1915. André Warnod qui a enfin pu se marier échangera une correspondance avec ses amis Dorgelès et Mac Orlan[3]. Comptes rendus succincts car la censure veille. On ne doit donner aucune indication du lieu d'envoi ni aucun renseignement sur les opérations militaires. Le 12 octobre 1915, Mac Orlan écrit à Warnod qui habite 33, boulevard de Clichy : « Mon vieux. J'ai reçu ton bouquin[4]. C'est très bien. Je viens d'être blessé légèrement à la main. Il n'y paraît plus. Je suis éreinté. On vient de déguster dur. Mon frère est blessé à la tête. Je t'écrirai plus longuement. Amitié à vous deux. »

Cette autre carte datée du 5 janvier 1916 : « Mon vieux Warnod. J'ai trouvé ta lettre en rentrant, elle m'a fait plaisir. Ici rien de nouveau. Si ce n'est mon changement de corps. Je suis maintenant mitrailleur dans une compagnie de brigade[5]. L'avenir m'apprendra si cela vaut mieux ou non. Je vois très souvent Jean de Brunhoff[6]. Il pleut régulièrement avec une

rare ténacité, c'est l'Artois. Je ne veux rien dire des tranchées. Présente mes respects à ta femme. »

Le 26 janvier 1916, il constate que sa nouvelle affectation est plus agréable que la première. « Je n'avais pas de mal à trouver mieux. C'est mon avis et je tiens à boire le plus longtemps possible dans ce nouveau verre. Il est inutile de vous dire qu'il pleut ici. Il pleut tous les jours inlassablement. On parle fort d'un repos, attendons les événements. Si vous voyez Roland[7] serrez-lui la main à ce vieux zouave. » Le 18 juillet 1916, Pierre Mac Orlan répond à son ami : « Mon vieux. J'ai reçu ta lettre. Suis toujours en assez bonne santé. Nous sommes dans un secteur jusqu'à présent assez tranquille mais il y a 99 chances sur 100 pour que cela ne dure pas. Quel abrutissement ! » Il termine par cette déclaration cafardeuse : « Suis complètement dégoûté de tout. »

Le 14 septembre 1916, l'attaque du mont Saint-Quentin est déclenchée. Le 269e marche sur le bois Madame, son objectif. Sa progression sera arrêtée par les rafales d'artillerie ennemie. Pierre Mac Orlan est blessé au bois des Berlingots à Cléry-sur-Somme près de Péronne, sa ville natale[8]. Le texte de « La Chanson de la route de Bapaume » évoque ce jour de jugement dernier où les Allemands faillirent l'envoyer au tapis, mort et enterré. En commentaire à cette chanson créée par Germaine Montero, dans les années 1950, sur une musique de l'accordéoniste V. Marceau[9], Pierre Mac Orlan ajoutera : « Quand, après l'attaque de la route de Bapaume, je me suis trouvé engagé avec le 269e régiment d'infanterie et le 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique dans l'attaque du mont Saint-Quentin, je savais déjà qu'en me traînant le long du ravin de Cléry vers le poste de secours, il me faudrait revenir à Paris pour contrôler les conditions extravagantes de ma situation. Ce jour-là, la chance était avec moi. »

La première strophe de la chanson le met en situation :

Sur la route de Bapaume
Des joyeux j'ai rencontré,
Leurs boniments à la gomme,
Lonfa, malura, dondaine,
M'ont bougrement amusé,
Lonfa, malura, dondé.

Pierre Mac Orlan a fait connaissance avec les chasseurs des bataillons d'Afrique. Anciens condamnés de droit commun ou fortes têtes qui pendant leur service dans un autre corps ont commis un délit, les bat'd'Af'sont encore surnommés les « joyeux » comme à l'époque où Bruant les chantait. En préfaçant *Ciel de cafard* de Marcel Montarron[10] qui donne une vision de ces hommes en disgrâce dans le bled marocain ou à Foum-Tatahouine en Tunisie, Mac Orlan se souvient des « joyeux » de la bataille de la Somme en 1916. « Nous étions à côté d'eux. Durant cette journée, ils eurent l'occasion de racheter leurs fautes passées et celles qu'ils eussent pu commettre dans l'avenir. » C'est l'un de ces chasseurs du 3e bataillon d'Afrique, autrement dit un Joyeux, qui lui portera secours. Mac Orlan sera éternellement reconnaissant à ces soldats des sections de discipline qui étaient les frères d'infortune du légionnaire Jean Dumarchey. Dans son roman *Bob bataillonnaire*, la scène où Géo Lougre est touché par un tir de barrage donne sa version de l'événement.

« Géo rampa sur le sol et se logea dans un trou, tant bien que mal. Il était à peine recroquevillé avec son sac devant lui, qu'une explosion éblouissante souleva la terre à ses côtés. Il sentit un choc à son bras gauche.

« — Hé ! les gars, je suis touché !

« Il répétait :

« — J'suis touché, ça y est ! J'suis touché.

« Il vit dans les yeux de ses camarades la divine lueur de l'envie. En un clin d'œil, il fut déséquipé et, tant bien que mal, avec l'aide d'un brancardier, il enroula sa bande de pansement autour de son bras. Une violente odeur de teinture d'iode lui piquait le nez. Il ne tenait plus en place.

« — Tu sais où est le poste de secours ? lui demanda le sergent infirmier, qui ajouta tout de suite : Tu as la bonne blessure.

« Géo n'en demanda pas davantage. Courbé vers le sol, les yeux brûlés par la sueur, il prit sa course à travers la plaine déserte, ravagée, broyée, mâchurée par les innombrables dents de fer de l'artillerie[11]. »

Au poste de secours, Pierre Mac Orlan comprend que

l'éclat d'obus l'a épargné. Il est salement atteint mais toujours sur ses deux pieds.

« Le sergent infirmier prépare les piqûres. "Ceux qui peuvent marcher, allez jusqu'à l'ambulance divisionnaire que vous trouverez au bord de la route de Capy." Nous sommes une dizaine dans ce cas (...) [12]. » Beaucoup de blessés reviendront au combat car le front a besoin d'hommes. « Que pensez-vous de la guerre ? » avait demandé gravement un général à Dunoyer de Segonzac. Le peintre prit son meilleur accent campagnard pour lui répondre : « Y a des jours que ça va, y a des jours que ça ne va pas [13]. » Tout bien considéré, ce 14 septembre 1916 fut pour Mac Orlan un jour béni des dieux. Il avait eu beaucoup de chance.

Évacué par le train sanitaire vers l'hôpital de Ouistreham, sur la côte normande, il ne retournera plus au front. Soldat de 1re classe, Pierre Mac Orlan obtient un congé de convalescence qui lui permet de rester à Paris. Il doit suivre un traitement à l'hôpital Saint-Antoine, puis à l'hôpital Saint-Louis. La rubrique « Blessures et actions d'éclat » de son livret militaire indique : « Crachements de sang consécutifs à contusion, suite de chute par éclats d'obus, troubles cardiaques. » Convoqué devant la 6e commission spéciale de réforme de la Seine, le 28 novembre, il est réformé définitivement le 8 décembre 1917 [14]. Pierre Mac Orlan sera décoré de la Croix de guerre avec citation à l'ordre du régiment [15]. Cela ne suffira pas pour qu'il figure parmi les cent soixante et un médaillés militaires du 269e régiment d'infanterie qui a terminé la guerre en haute Alsace [16].

20

L'aventure n'existe pas

Rendu à la vie civile en cette année 1917, Pierre Mac Orlan continue de collaborer à *La Baïonnette*[1] où, avant d'être blessé, il s'était signalé dans un numéro spécial du 29 juin 1916 consacré à Rosalie, le plaisant surnom de la baïonnette. Son article, qu'il avait lui-même illustré, renforça certainement sa réputation chez les poilus. Sous le titre « De quelques considérations sur la baïonnette et son apologie », il fait le tour du sujet avec ce réalisme romanesque teinté d'ironie qui montre aussi sa sympathie pour l'armée et son goût pour l'uniforme. De quoi remettre du cœur au ventre à ses lecteurs des tranchées :

« Le "bide", c'est l'objectif de Rosalie. Elle ne pense qu'au bide. Dans son langage de fille assez voyou, la baïonnette désigne de cette façon le ventre de l'adversaire. "Un coup de baïonnette dans l'bide", ainsi s'exprime cette petite personne. Elle est si gentille, si enfant terrible, si française enfin, que ses victimes ne peuvent lui en vouloir très longtemps.

« Nous avons connu certain petit coin d'Artois, près d'un bois, que le tir de notre artillerie avait rendu aussi attrayant qu'une forêt de poteaux télégraphiques ou de perches à houblon.

« Devant ce spectacle qui eût poussé au suicide l'être le plus dépourvu de sensibilité et d'imagination, se dessinaient les boursouflures de trois tranchées pourvues de leurs agréments artificiels : hérissons et fils de fer barbelés.

« La mission du bataillon consistait à pénétrer le mystère

de ces lignes. Nous n'insisterons pas sur le détail de l'action. La baïonnette partit la première, sa fine pointe au vent, humant l'air de la bataille.

« Les trois lignes de tranchées furent conquises l'une après l'autre et c'est ici que l'anecdote suivante trouve sa place, dans le but de prouver à quel point cette Rosalie sait se faire pardonner bien des choses et non des moindres, comme disait M. Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, dans son histoire des grands capitaines.

« Le premier qui entra en relation avec Rosalie, et qu'elle toucha de sa grâce, fut un grenadier badois, taillé sur le modèle de ces soldats dont la Prusse de Frédéric s'enorgueillissait et portant au col de sa capote le "litze" blanc et rouge de la Garde. L'homme tomba la face en avant. Il eut encore la force de murmurer un mot, le mot de la fin, qui prouvait à la fois et sa connaissance de la langue française et l'inoubliable impression que la présentation de Rosalie venait de produire sur ses sens : "Donnerteufel ! dit-il, cette Rosalie, je ne peux m'en détacher, c'est plus fort que moi, je l'ai dans la peau !"

« N'est-ce pas le plus bel hommage qu'on puisse adresser à cette fée d'acier, claire comme un regard d'enfant ? »

Dans un numéro de *La Baïonnette* du 2 août 1917, c'est Pierre Mac Orlan dessinateur qui remplit une pleine page avec toujours autant de naïveté et de fraîcheur d'idées que lorsqu'il contait les aventures de Frip et Bob. Hergé à ses débuts ne faisait guère mieux. Ses deux enfants de Bruxelles Quick et Flupke, créés en 1930, ont d'ailleurs un petit air de famille avec les jeunes héros de la série française pionnière. Textes, illustrations, dessins satiriques, signés Mac Orlan, montrent que sa collaboration s'est prolongée jusqu'au numéro du 20 novembre 1919. Dans *La Baïonnette* du 17 janvier 1918, il côtoie Colette qui a écrit un charmant récit sur sa fille, « Bel-Gazou et la vie chère ». Mais les « Petits conseils pour passer le mois de janvier » de Mac Orlan ne resteront pas dans les annales de la drôlerie. Les circonstances ne se prêtaient guère à ce genre d'exercice. « C'est dans le courant

de janvier que l'on fête les Rois. Cette fête des Rois donnait lieu à une coutume charmante : les boulangères offraient gratuitement à leurs clients une galette servant de mausolée à un baigneur en porcelaine. C'était la seule fois que je mangeais de la pâtisserie dans l'année. J'ai maintenant l'impression qu'il me faudra attendre longtemps cette année l'arrivée de la boulangère et de sa galette. »

Chargée au *Matin* de ressusciter la rubrique des contes et nouvelles, l'auteur de *La Maison de Claudine* sollicitera des jeunes écrivains en train de percer, entre autres André Billy, Francis Carco, Pierre Benoit, Roland Dorgelès, Maurice Genevoix, Léo Larguier, Pierre Mac Orlan, qui acceptent de lui donner chacun un conte[2]. Avec ces rescapés de la guerre, des cercles littéraires se reconstituent. L'un des premiers est celui de Louis de Gonzague Frick qui fonde la revue *Solstices*, invitant parmi les meilleurs éléments épars de la jeune littérature Jean Royère, Fernand Fleuret, Francis Carco, Mac Orlan. Ce dernier avait également apporté sa contribution au lancement du *Crapouillot*, la feuille de tranchées de Jean Galtier-Boissière[3] qu'une publicité parue dans *La Nouvelle Revue Française* de décembre 1919 présentera comme l'organe des jeunes. Son nom figure en caractères gras au sommaire du numéro d'avril 1918 illustré en couverture d'un poilu dessiné par Dunoyer de Segonzac. Dans la liste des noms qui suivent, on trouve celui de Pierre Drieu La Rochelle, auteur d'un curieux texte, « Le Recul », où les soldats d'une section sont transposés à l'âge des cavernes. Mac Orlan a intitulé le sien « Les aventuriers » et l'a dédié à l'écrivain Charles-Henry Hirsch qui tient la chronique des revues dans *Le Mercure de France*[4]. Il se considère lui-même comme un aventurier en commençant ainsi son texte :

« Nous étions neuf ou dix de cette race dans le régiment. Les hasards de la vie ou plutôt les exigences imposées par une vocation élégante nous avaient courbés vers des métiers ridicules, çà et là, sous différentes lumières. Quand on a travaillé longtemps dans sa jeunesse contre ses goûts, il résulte de cet écœurement une absence complète de morale. Et cela sans aucune prétention, parce que, tout de même, pour bien

concevoir le bien et le mal, il ne faut pas être la victime d'une faim quotidienne inassouvie.

« Dans ces conditions, la guerre fut une pierre de touche qui nous permit d'essayer la qualité et la pureté des souvenirs littéraires puisés, pour l'ordinaire, dans des ouvrages rares, difficiles à se procurer et dont les noms d'auteurs ne touchent la mémoire que des lecteurs prédestinés.

« C'est pourquoi notre admiration, malgré l'horreur d'une destruction mathématique, allait vers les hommes de la Légion étrangère, de la Coloniale et des bataillons d'Afrique. »

Pierre Mac Orlan voyait en eux les aventuriers de ses rêves comme les pirates et les corsaires. Des personnages sur mesure pour son imagination qui scrute l'horizon et prend le grand large. « Le Chant de l'équipage » paru en 1917 dans *J'ai vu,* hebdomadaire publié par l'Édition Française Illustrée avant d'être édité en 1918 par cette maison, puis la même année sous la firme Georges Crès, est l'illustration romanesque de sa perception de l'aventure. La page de couverture de *J'ai vu* daté du 6 octobre 1917, qui signale la parution prochaine, sous forme de feuilleton, de son roman devenu *L'affaire J. Krühl*[5], annonce la disparition de Georges Guynemer, l'as de l'aviation française. Titulaire de cinquante-quatre victoires, commandant de la célèbre escadrille des Cigognes, il symbolisait l'aventurier actif dans sa vérité humaine tel que Mac Orlan le discerne, en affrontant le risque non dans l'anarchie mais dans la discipline et chez qui l'honneur sublime toujours la servitude[6].

Guynemer, comme plus tard Saint-Exupéry, appartenait à cette lignée de héros ayant besoin de se distinguer par rapport à l'aventurier passif dont la plus noble incarnation est le romancier d'aventures. Pierre Mac Orlan, qui se rangeait dans cette catégorie, développa sa théorie dans le *Petit manuel du parfait aventurier,* véritable manifeste paru en 1920 dans la collection « Les Tracts » des Éditions de la Sirène. C'est Blaise Cendrars, spécimen flamboyant de l'aventurier autant passif qu'actif[7], qui lui avait commandé l'ouvrage. Mac Orlan déclare : « Il est nécessaire d'établir comme une loi que l'aventure n'existe pas. Elle est dans l'esprit de celui qui la

poursuit et, dès qu'il peut la toucher du doigt, elle s'évanouit, pour renaître bien plus loin, sous une autre forme, aux limites de l'imagination. » Il fait aussi ce commentaire fondamental : « L'aventurier passif devra toujours vivre sur sa propre imagination. À lui d'en rendre le fonds inépuisable en l'enrichissant chaque jour, au hasard de ses recherches dans tous les domaines intellectuels. Plusieurs points de repère appartenant à la réalité lui serviront de pierre de touche pour essayer ses impressions. Au nombre des pierres de touche, on peut citer :

LA MER
LE SOLDAT
LE MATELOT
UN CABARET
QUELQUES TYPES DE NAVIRE.

« Tout le reste n'est qu'associations d'idées et transpositions en partant de ces cinq valeurs appartenant au domaine public. »

Relevons enfin, au début du chapitre VIII (« De l'inutilité des voyages et de la documentation vécue »), cette règle d'or : « Un homme de qualité, quand il aime l'aventure, ne parle jamais de ce qu'il a vu. Un aventurier passif de bon goût garde en lui-même ce qu'il a vu, par pudeur. »

À partir de ce principe, Pierre Mac Orlan restera très discret sur ses deux années de guerre où il joua un rôle actif par obligation. Il estime que trop de détails minutieux finissent par noyer l'essentiel. En conséquence, la beauté véritable de l'action pâtit de ses excès d'informations et d'anecdotes. Dans *La Petite Cloche de Sorbonne* il écrit :

« Au moment que le jazz pénétrait dans le climat français, j'étais debout sur une crête devant Mont-Saint-Quentin à cinq cents mètres de la route de Bapaume. Trois arbres noircis, suppliciés, représentaient ce qui avait été dans la chronique locale le bois des Berlingots. Le ciel gardait cette immobilité sournoise qui reconduit, cependant, l'homme vers ses origines, celles des clochards des cavernes. Ce n'est certainement pas le jazz qui m'impose cette image que personne n'est obligé d'admirer[8]. »

Sa façon assez anticonformiste de montrer la guerre dans *Les Poissons morts* lui vaut des réactions hostiles. Son humour choque comme les dessins de Gus Bofa jugés grotesques. Parmi les plus rudes adversaires de Mac Orlan, Jean-Norton Cru qui dans son livre *Témoins* l'attaque sur le fond et la forme. Mettant à profit son expérience de combattant, il passe au crible tous les ouvrages relatifs à la Grande Guerre [9] :

« Pourquoi, s'insurge-t-il, avoir rempli presque tout le livre de bouffonneries qui détonnent et font mal en un pareil sujet ? Pourquoi s'évader de la seule question et nous peindre les rats en 31 pages sans aucune trace de cette philosophie que Pierre Chaine [10] met dans le roman très humain de son rat ? Pourquoi dédaigner ses camarades de régiment et montrer une préférence pour des types de soldats abrutis, étranges, vieux coloniaux, Joyeux, ou même ce Juif Errant qu'il évoque et fait revivre dans un régiment de zouaves ? L'illustrateur a encore accusé le caractère bouffon du texte et nous montre des types de poilus comme il n'en a jamais existé : des "minus habentes", falots, en haillons, abrutis, imbéciles parfaits... Oh ! l'abominable illustration qu'il y a là, indécente au dernier point !

« "Comment ferai-je pour me rappeler..., dit Mac Orlan. Demandez à Pézard, à Genevoix, s'ils ont oublié [11]. Ils ont pris des notes, régulières, abondantes et dont une partie seulement a passé dans leurs livres. Ils ont pris la guerre pour ce qu'elle était : tout autre chose qu'une bouffonnerie. Le public a d'ailleurs mal pris ce livre censé drôle et qui ne l'est pas du tout. L'édition ne s'est pas vendue et c'est là un signe (...)".

« Il y a diverses sortes d'humour, remarque Jean-Norton Cru. Celui dont Giraudoux [12] et Mac Orlan usent et abusent dans leurs souvenirs de guerre est illégitime, faux, révoltant. »

21

La mélancolie d'un départ

Premier véritable succès de Pierre Mac Orlan, *Le Chant de l'équipage* est dédié à Charles Malexis, directeur de journaux dont *La Baïonnette* et également éditeur du roman à l'Édition Française illustrée qu'il dirigeait en plus des Éditions de la Banderole. Son rôle prépondérant dans la carrière de l'écrivain est souligné par les lignes que ce dernier rédigea sur la page de garde de l'exemplaire sur grand papier du livre. « En mettant votre nom, mon cher Malexis, sur la première page de ce roman, j'ai voulu vous prouver ma profonde amitié et ma gratitude. Vous m'avez, un des premiers, à mon retour du front, offert l'hospitalité de vos journaux et par le temps qui court, comme dit le poète, je ne l'ai pas oublié, de tout cœur. » Sous son nom Pierre Mac Orlan a ajouté : « gentilhomme de fortune en retrait d'emploi, 1918[1] ».

Un autre exemplaire original du *Chant de l'équipage* reviendra plus tard à Richard Anacréon qui, en 1940, avait ouvert une librairie au n° 22 de la rue de Seine à Paris. La dédicace de Mac Orlan datée de 1944 dit ceci : « À R.A. pour qu'il réserve une place parmi ses beaux livres à ces vieux souvenirs qui constituent mon exemplaire sans comparaison avec d'autres de ce livre[2]. »

Le romancier lui remit également *Le Chant de l'équipage* dans l'édition de 1926 ornée de vingt-deux eaux-fortes en couleur de André Dignimont. « À R.A. ce livre qui a navigué sous le pavillon de Dignimont (l'illustrateur) en témoignage d'amitié et pour qu'il lui réserve une place dans la cale où les vieux livres rajeunissent leurs couleurs. »

Richard Anacréon possédait aussi un premier tirage du *Voyage au bout de la nuit* que Céline avait offert en 1932 à Pierre Mac Orlan avec cet envoi : « À Pierre Mac Orlan, très sincère hommage d'un très sincère lecteur qui s'accorde quand il peut à votre musique. L.F. Céline. » En se séparant de ce précieux exemplaire en 1947, l'écrivain avait ajouté : « À R.A., en souvenir d'une certaine mélancolie, celle des bibliothèques malades, je confie ce livre à sa bibliothèque-hôpital, maison de retraite. C'est la chance que je me souhaite quand il sera temps[3]. »

Cadet de Mac Orlan de douze années, Louis Ferdinand Destouches, dit Céline, né en 1894, n'en expérimenta pas moins la « vacherie universelle » durant la guerre de 1914-1918 qu'il fit comme engagé volontaire et dont il revint grièvement blessé. Sa manière de faire « du vrai en arrangeant, en trichant comme il faut » et le réalisme visionnaire de Pierre Mac Orlan, amateur d'épopées burlesques et amères, se rejoignent. L'influence de Céline sur le roman moderne va de soi alors que l'apport de Mac Orlan, tout aussi évident, n'a pas été reconnu à sa juste valeur.

Revenons aux *Poissons morts*, ce livre contesté, qui apparaît rétrospectivement comme l'une des meilleures œuvres de l'écrivain, illustrations de Gus Bofa comprises. L'auteur de *Voyage au bout de la nuit*, dont le héros Bardamu a pris la mesure de l'absurdité de la guerre, pouvait entendre sa propre voix lorsque Mac Orlan évoquait la vision obsédante de son premier mort allemand.

« Nous cheminions donc, tirant la langue et les yeux saillants, quand une odeur persistante et doucereuse flotta subitement dans l'azur complice.

« — C'est un ch'vau crevé ! »

« L'odeur hypocrite persistait. Au détour de la route, près d'un buisson d'églantines saupoudré de poussière, l'objet de cette horreur apparut. C'était un soldat allemand, tué le long du fossé, étendu sur le dos, auréolé d'un quadrille de mouches corsetées d'émeraude.

« Il portait au col le galon de feldwebel. Sa tunique débou-

tonnée laissait à découvert une chemise blanche empesée, d'une blancheur agressive, éblouissante. La figure noire aux lèvres abominablement gonflées protestait, dans toute sa hideur diabolique, contre l'image que nous nous étions créée du premier mort qu'il nous faudrait rencontrer.

« On se poussa, comme des moutons, pour passer vite. Chacun retenait sa respiration afin de ne pas absorber l'atroce gorgée de cet air pestilent. Beaucoup s'arrêtèrent au bord de la route, le cœur chaviré et la figure blême.

« — Allons serrez, serrez.

« Enfin les poitrines se dilatèrent à l'air pur et j'entendis derrière moi, à quelques rangs de distance, un soldat qui criait à un autre :

« — Ben, mon vieux, si la mort ne t'embellit pas, tu ne feras pas non plus un joli macchab. »

Écrivant sans relâche, Pierre Mac Orlan publiera trois livres en 1917 : *Les Poissons morts, Les Bourreurs de crâne* et *U. 713 ou les gentilshommes d'infortune*; deux en 1918 : *Les Mystères de la morgue,* en collaboration avec Francis Carco, *Le Chant de l'équipage*; trois en 1919 : *La Bête conquérante, La Clique du café Brebis, Chronique des jours désespérés*; et trois en 1920 : *Petit manuel du parfait aventurier, Le Nègre Léonard et Maître Jean Mullin, À bord de l'Étoile-Matutine.*

Le succès du *Chant de l'équipage* lui fait dire : « C'est en gagnant ma vie que j'ai acquis le pouvoir consolant d'écrire des livres. » Son roman sera choisi par Henri Béraud pour en faire une parodie dans le numéro spécial du *Crapouillot* consacré au pastiche[4]. Le futur prix Goncourt[5] écrit à la manière des romans d'aventures *Le Violon de l'équipage.* Ce qui donnera cette amusante interprétation :

« Après avoir mouillé, lofé, culé, embossé et relâché durant onze semaines, entre le port de la Tournelle et le port de la Rapée, nous prîmes route le 15, vers le S.-S.-Est, en direction de la Halle-aux-Vins, laquelle contient cet illustre Préau des Eaux-de-Vie, où tant de bons navigateurs échouèrent, après avoir eu le vent dans les voiles tout au long de leurs existences de gentilshommes de fortune.

« La nuit accrochait aux quatre coins du ciel un pâle

velours génois, peluché de nuages et piqué d'astres scintillants.

« Sur le gaillard d'avant, Carco-le-Napolitain et Warnod, dit Poil-Rude[6], se battaient à coup de garcettes au milieu d'un cercle de connaisseurs, qui les injuriaient alternativement, selon les hasards du combat et qui les traitaient (dans toutes les langues parlées à bord) de : "Porcs d'York, de bougres de bougre, d'huîtres de Wainfleet, de rats de cambuse, de faux-saulniers, de puants gabelous, etc."

« — Paix là-dedans, cria René Bizet[7], le capitaine, paix, foutre ! ou je vous laisse marron dans l'île Saint-Louis !

« Et il ajouta, d'un air sarcastique, et d'une sèche voix de noix cassée :

« — Vous direz alors au vieux Billy[8] que le Malabée chasse toujours sur les ancres, foutre ! à deux encablures de la Mégisserie, bougre de bougre ! (...)[9]. »

Le Chant de l'équipage eut une autre conséquence. Plongé dans la lecture du roman, le jeune Raymond Queneau s'évada d'un glacial quai de gare pour aborder le rivage de sable chaud d'une île au trésor. C'était en décembre 1920. Il avait dix-sept ans.

« Je suis dans un train de banlieue et je lis *Le Chant de l'équipage.* Mes parents ont déménagé et c'est un des premiers soirs que je rentre dans la nouvelle demeure familiale après une journée passée à lire à la bibliothèque Sainte-Geneviève et à jouer au billard au Ludo. Au premier arrêt, je constate que j'ai dépassé ma station. J'ai pris un direct au lieu de l'omnibus. Il faut maintenant en attendre un qui me ramène à destination. Je vais avoir deux ou trois heures de retard. Ça c'est une aventure et j'ai le temps de terminer le livre et d'apprendre ce qu'il adviendra de Krühl et de Samuel Eliazar.

« ... il vente

« c'est le vent de la mer qui nous tourmente.

« Cela m'enseigne en même temps à faire la différence entre rater un train de banlieue et échouer du côté de Caracas, même si je ne connais pas encore le *Petit manuel du parfait aventurier.*

« Depuis cette date, j'ai bien souvent relu *Le Chant de l'équipage* et, à chaque fois, m'enchantent la grand-peur d'Eliazar,

les cravates d'Heresa, les cuites de Bébé-Salé, l'odyssée de *L'Ange-du-Nord.*

« ... il vente

« c'est le vent de la mer qui nous tourmente.

« "Tous les voyageurs, écrit Mac Orlan, même ceux du dimanche, sont sensibles à la mélancolie parfois désespérée qui se dégage d'un départ dans une gare glacée remplie de signaux de détresse. On aime les gares pour tout ce qu'elles contiennent d'inachevé dans le passé, le présent et le futur."

« En cette soirée de décembre, c'est bien ce à quoi j'étais sensible en poursuivant ma lecture dans une salle d'attente misérablement éclairée (...) [10]. »

Dans son *Journal* commencé au Havre, en 1914, Raymond Queneau, après son installation à Épinay-sur-Orge, note le 6 juin 1921, heure par heure, ses occupations de la journée. « 7 h 45-Lever-Laver-Petit déjeuner-Je lis les journaux. 8 h 49-Trajet. 9 h 30-Arrivée. Vais rue Dupuytren. Je prends un Mac Orlan et un Drieu La Rochelle (...). 21 h-Lecture de Mac Orlan, de Drieu La Rochelle et Blaise Cendrars. J'écris une poésie. 23 h 15-Coucher [11]. » Trente ans plus tard, le 12 mars 1951, Raymond Queneau sera élu à l'Académie Goncourt où il retrouvera Pierre Mac Orlan. L'auteur du *Chant de l'équipage* signera à son intention le menu du déjeuner, de même que les autres membres du jury, Alexandre Arnoux, Gérard Bauër, André Billy, Francis Carco, Roland Dorgelès, Philippe Hériat, Armand Salacrou [12]. Manquait Colette, la présidente. Souffrante, elle avait voté par téléphone pour Francis de Miomandre aux quatre tours de scrutin.

Le 10 décembre 1919, le célèbre jury composé alors de Gustave Geoffroy, Élémir Bourges, Émile Bergerat, Lucien Descaves, Léon Hennique, J.-H. Rosny aîné et Justin Rosny jeune, Léon Daudet, Jean Ajalbert et Henry Céard se réunissait chez Drouant. Au troisième tour le prix était attribué à Marcel Proust pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, par six voix contre quatre à Roland Dorgelès pour *Les Croix de bois* qui est rattrapé par les dames du Femina. Catalogué « naturaliste », Dorgelès s'opposera à Proust dont les analyses psychologiques poussées à l'extrême l'ont laissé perplexe [13]. Du même coup, il s'élèvera contre la NRF et attaquera André

Gide et les collaborateurs de la revue. « L'esprit de la NRF me semble dangereux — d'autant plus dangereux qu'on le fait rayonner sur toute l'Europe, et il est courageux de le combattre. Je suis de tout cœur avec Henri Béraud[14]. Ni Henri Pourrat, ni Hamp, ni Martin du Gard, ni Mac Orlan ne représentent l'esprit NRF. » La notion d'élitisme qu'implique l'orientation de la revue l'agace profondément. Roland Dorgelès croit au contraire qu'on peut faire de la bonne littérature avec de bons sentiments. Il en arrive au nationalisme littéraire, « le seul que je défende, un roman doit être le miroir d'une époque ». Son ami Pierre Mac Orlan est encore égratigné au passage : « Quelle erreur formidable est celle de Mac Orlan, avec son internationalisme littéraire[15]. »

Quand ce dernier écrit dans *La NRF*, à propos de *La Folie-Almayer*, un roman de Joseph Conrad : « Il faut peut-être admettre que l'humilité et la misère quotidienne ne sont pas suffisantes pour émouvoir », cela doit déplaire effectivement à Dorgelès qui se veut le porte-parole des causes généreuses. Mac Orlan poursuit :

« On doit puiser dans la vie, à travers le monde, et retenir les détails somptueux, assurant à nos gestes les plus regrettables une signification nouvelle dépassant les avatars d'une vie de petit voyou parisien[16]. »

De quoi remettre à sa place *Jésus la Caille*, le mignon souteneur qui a fait la gloire de Francis Carco[17].

22

L'homme, cet inconnu

La Nouvelle Revue Française du 1er mai 1920, dirigée par Jacques Rivière et qui dépend de la Librairie Gallimard, a commencé la publication du roman de Pierre Mac Orlan *Le Nègre Léonard et Maître Jean Mullin.* Paru en édition originale aux Éditions de la Banderole, en 1920, avec des illustrations en couleurs de Chas Laborde, il sort le 10 décembre de la même année des presses de Frédéric Paillart à Abbeville (Somme) pour le compte des Éditions de *La Nouvelle Revue Française* dont les locaux sont situés 35 et 37, rue Madame. Ce tirage comprend cent vingt-cinq exemplaires numérotés sur vergé pur fil Lafuma dont cent réservés aux bibliophiles de la NRF, dix-sept mis dans le commerce et huit hors commerce marqués H.C.

L'Académie Goncourt qui s'est réunie le 11 décembre attribue son prix à *Nêne* d'Ernest Pérochon. Il obtient six voix contre deux à Marcelle Vioux (*L'Enlisée*), une à Louis Chadourne (*L'Inquiète Adolescence*) et une à Pierre Mac Orlan (*Le Nègre Léonard et Maître Jean Mullin*). Le lauréat, instituteur à Vouillé (Deux-Sèvres), est complètement inconnu des milieux littéraires, ce qui ne déplaît pas aux Goncourt désireux de découvrir un écrivain que nulle sollicitation ne leur a désigné. Le livre primé, édité à Niort, est quasiment introuvable à Paris. Après avoir communiqué les résultats, le président du jury Gustave Geoffroy déclare dans une note : « Dorénavant ne seront acceptés pour le prix Goncourt de l'année que les volumes parvenus aux membres de l'Académie avant le 1er novembre.

« L'Académie Goncourt rappelle que seuls les volumes parus en librairie sont susceptibles d'être couronnés. Les œuvres manuscrites, dactylographiées ou publiées dans des périodiques ne peuvent être prises en considération [1]. » Dans ces conditions, le roman de Pierre Mac Orlan n'aurait pas été retenu puisqu'il fut découvert dans les deux numéros de mai et de juin 1920 de *La Nouvelle Revue Française.* D'autre part, dans un numéro précédent, Roger Allard avait consacré un article à l'écrivain : « Pierre Mac Orlan et le roman d'aventures ».

Également apprécié par Léon Pierre-Quint qui publiera en 1925, aux Éditions du Sagittaire, *Les Pirates de l'avenue du Rhum* et *Images sur la Tamise* et, en 1927, les *Sept Péchés capitaux* réunissant sept textes de Jean Giraudoux, Paul Morand, Jacques de Lacretelle, Pierre Mac Orlan, André Salmon, Max Jacob et Joseph Kessel (livre illustré de quinze eaux-fortes de Marc Chagall), l'auteur du *Nègre Léonard et Maître Jean Mullin* peut logiquement se tourner vers Marcel Proust, nouveau fleuron de la NRF depuis son prix, le premier Goncourt Gallimard [2]. Léon Pierre-Quint, qui sera l'un des exégètes les plus attentifs et perspicaces de Marcel Proust [3], a dû l'encourager à se manifester. Gustave Tronche, collaborateur de Gallimard aux Éditions de la NRF depuis 1912, lui servira aussi d'intermédiaire comme l'indique un échange de lettres entre Proust et Mac Orlan. Ces deux missives figurent dans la correspondance de Marcel Proust réunie par Philip Kolb [4].

À Pierre Mac Orlan
(Peu avant le 16 mai 1921)

Cher Monsieur,

Je suis si gravement malade que lire, écrire, me bouger dans mon lit, tout cela est presque impossible. Je veux pourtant vous remercier de votre ravissant livre et (de) votre trop gentille dédicace. Vous devinez bien que ce que vous me dites de moi, c'est moi qui l'éprouve pour vous. Votre *Nègre Léonard* me donne beaucoup à songer. Si l'art consiste à finir une phrase d'une manière telle qu'on relise le commencement pour être certain de ne pas s'être trompé (cet inattendu ne nuisant du reste en rien à la parfaite construction de la phrase elle-même) votre art

ne peut être dépassé. J'ai dit « si » parce que j'ai eu un doute. Je me suis dit : quand on doit aborder (intellectuellement) un obstacle, si c'est trop difficile et si on fait un détour, détour charmant d'ailleurs et emmenant le lecteur dans une promenade sur laquelle il ne comptait pas, on a tout de même esquivé une difficulté, le Réel n'a pas été véritablement couvert. Mais ce doute n'a pas duré. J'ai compris que le moyen terme que vous supprimez quelquefois est précisément ce qu'il faut supprimer. Vous tenez les deux pôles de ce qui vaut la peine d'être écrit et vous laissez le reste comme méritant tout au plus d'être parlé, téléphoné etc.[5]. Un de mes regrets d'être si malade est que sans cela je pourrais peut-être vous connaître, ce qui me ferait tant plaisir. (Cela ne veut pas dire que cela vous en ferait aussi !) En tout cas soyez sans crainte. En ce moment il n'y a aucune possibilité. Et je vous prie seulement de croire à ma profonde sympathie.

Marcel Proust.

Pierre Mac Orlan à Marcel Proust
10, rue du Ranelagh
Paris 16 mai 21

Cher Monsieur,

Votre lettre m'a touché profondément. Je puis vous avouer que cette lettre et ce que vous dites en parlant du style de Jean Mullin sont pour moi des mots pleins de force.

Je lis en ce moment cet extraordinaire volume des Guermantes et cette partie sur Sodome. Pour exprimer une admiration sincère les mots deviennent prodigues. Tronche me fait espérer qu'un jour nous pourrons nous rencontrer. Je l'espère.

Votre tout dévoué

Pierre Mac Orlan

Marcel Proust sera également sollicité par Marcel Arland qui vient de lancer une revue d'avant-garde avec la collaboration de Pierre Mac Orlan, Max Jacob, Jean Giraudoux, Louis Aragon, Jean Dubuffet, Roger Vitrac, Georges Limbour. Mais à *Aventure*, Proust ne donna rien à paraître. Sans doute flatté d'être considéré comme l'un des maîtres de sa jeune équipe,

il devait aussi se souvenir qu'Aragon avait écrit dans le *Littérature* de janvier 1920 un article qui le tournait en dérision : « M. Marcel Proust est un jeune homme plein de talent, et comme il a bien travaillé, on lui a donné un prix. Allons, ça va faire monter le tirage. Excellente affaire pour *La Nouvelle Revue Française.* On n'aurait jamais cru qu'un snob laborieux fût de si fructueux rapport. À la bonne heure, M. Marcel Proust vaut son pesant de papier[6]. »

Aventure offrit dès son premier numéro[7] une tribune à l'auteur du *Petit manuel du parfait aventurier,* qui n'a pas besoin de courir le monde comme Maurice Dekobra dont *La Madone des sleepings,* paru chez Baudinière en 1925, connaîtra un des plus formidables succès de librairie ou Albert T'Sterstevens, autre globe-trotter[8]. Pierre Mac Orlan ne s'est jamais intéressé qu'à l'homme, cet inconnu qui porte en lui toutes les aventures.

« L'inexploré sur la terre, c'est toujours l'homme », ne craint-il pas d'écrire. Dans une revue sans lendemain *Dés,* également dirigée par Marcel Arland, Mac Orlan sera aussi chargé du texte liminaire : « Les dés sont les maîtres de l'aventure. Ils enseignent les règles de ce jeu, sa discipline puérile et ses petites conventions mutuelles... L'aventure guette sa proie sans repos. Elle demande pour être pratiquée quotidiennement des instincts toujours nus. Les dés servent d'instincts aux personnes qui en sont dépourvues. » Tristan Tzara, Paul Eluard, Georges Limbour, Georges Ribemont-Dessaignes et André Malraux sont au sommaire de l'éphémère publication.

Malraux et Mac Orlan ont commencé à se « flairer » mutuellement. Le premier, qui se sent surréaliste et se prépare à hisser le pavillon de l'aventure, discernera chez son aîné un écrivain en phase avec ses rêves. Chacun à leur manière, ils iront vers les limites les plus reculées de l'exaltation. À la sortie de *Malice* dédié à André Salmon, Pierre Mac Orlan bénéficiera d'une note de lecture d'André Malraux qui s'est imposé comme collaborateur critique régulier de *La NRF*[9]. Ces quelques lignes parues dans le numéro du 1er mai

1923 soulignaient que l'œuvre du romancier avait pour base une maldonne. « Jamais, disait-il, autant qu'après la lecture de *Malice*, nous n'avons pu constater sur quel malentendu repose la notoriété de Pierre Mac Orlan, romancier d'aventures. Il est auteur de romans fantastiques, ce qui est assez différent... » Lorsque *Les Nouvelles Littéraires* du 6 septembre 1924 publieront le texte d'une pétition en faveur d'André Malraux condamné à Phnom Penh comme vandale et pilleur de ruines, Pierre Mac Orlan figurera parmi les vingt-quatre signataires, écrivains et intellectuels dont André Gide, François Mauriac, Jean Paulhan, André Maurois, Max Jacob, Gaston et Raymond Gallimard, Philippe Soupault, Louis Aragon, Pascal Pia, André Breton, Marcel Arland[10].

Après *La Tentation de l'Occident* (Grasset, 1926), Malraux a l'idée de proposer à Gaston Gallimard un *Tableau de la littérature française* où des écrivains vivants évoqueront de grands écrivains du passé. Ainsi fera-t-il appel à Pierre Mac Orlan pour collaborer au premier tome qui ira de Rutebeuf au XIXe siècle. De son côté Jean Paulhan fait paraître aux Éditions du Sagittaire une *Anthologie de la nouvelle prose française.* Léon Pierre-Quint, qui en est le véritable maître d'œuvre et probable préfacier, a choisi des auteurs nés entre 1869, comme André Gide et 1895, comme Henry de Montherlant. S'intercalent les noms de Philippe Soupault, Marcel Proust disparu en 1922, Paul Valéry, Max Jacob, Léon-Paul Fargue, Raymond Roussel, Charles-Ferdinand Ramuz, Valery Larbaud, André Salmon, Jean Giraudoux, Pierre Mac Orlan, Jean-Richard Bloch, Georges Duhamel, Panaït Istrati, Jean Paulhan, Georges Ribemont-Dessaignes, Jules Romains, Blaise Cendrars, Joseph Jolinon, Marcel Jouhandeau, Paul Morand, Pierre Drieu La Rochelle, Joseph Delteil.

Au lendemain de la mort d'André Gide en 1951, Pierre Mac Orlan se souvenait de l'auteur des *Nourritures terrestres* dans un numéro hommage de *La Nouvelle Revue Française.*

« Mes rencontres avec le grand écrivain qui vient de mourir datent de l'époque où les Éditions de *La Nouvelle Revue Française* logeaient dans un rez-de-chaussée modeste de la rue Madame. C'est, peut-être, grâce à une phrase amicale d'André Gide que je suis entré dans la maison. Sept ou huit

fois dans ma vie, je lui ai parlé sur les marches de l'escalier Caligari des Éditions Gallimard, cet escalier en éclair qui accède au bureau de Jean Paulhan, à des jardins insoupçonnés, à tout un passé, à tout ce qu'on appelle un fonds en terme de librairie (...) Quel feu dévorait les éléments sociaux en fusion dans cette intelligence bien protégée et toujours inquiète ? Je ne sais répondre à cette question. André Gide brûlait tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, tout ce qu'il pensait. Il ne gardait que les cendres, riches, fécondes, à l'abri de tous les jugements qui ne pouvaient atteindre et blesser sa personnelle poésie dans les chimies secrètes de l'écrivain[11]. »

23

Une nouvelle civilisation littéraire

Devenu rédacteur en chef de *La Nouvelle Revue Française* après la mort de Jacques Rivière, le 13 février 1925, Jean Paulhan va prendre une place prépondérante dans le système Gallimard, même si lui et Gaston ne s'aimaient guère [1]. Blessé le 25 décembre 1914 après un mois de front, il écrira, lui aussi, son livre d'ancien combattant, *Le Guerrier appliqué*, paru en novembre 1917 chez Sansot et réédité en 1919. Paulhan compare la guerre au bordel, « elle donne cette puissance grossière de la vie et de la mort, dont on ne peut oublier qu'on l'a un jour possédée [2] ». Jean-Norton Cru notera à propos de ce roman autobiographique dont le narrateur Jacques Maast représente l'auteur âgé de trente ans : « Ce livre est de la lignée des récits de guerre des Tharaud, de Giraudoux, de Malherbe, de Mac Orlan, œuvres littéraires au premier chef, créations artificielles de l'intelligence au lieu de mémoires irrésistiblement inspirés par les impressions, les souvenirs, l'expérience que le soldat ne veut pas laisser perdre. L'excuse de Paulhan c'est que son expérience était bien maigre, qu'il prit la plume trop longtemps après les événements et que sans le secours de la fiction il n'aurait pas eu grand-chose à raconter, car il n'est pas de ceux qui prennent des notes [3]. »

Jean Paulhan et Pierre Mac Orlan étaient faits pour s'entendre. Les traces de leur correspondance témoignent de la complicité pouvant exister entre celui qui joua le rôle d'« éminence grise de la littérature française » avant d'occuper sur le tard un fauteuil à l'Académie française et cet autre

grand sorcier des lettres devenu membre de l'Académie Goncourt après avoir longtemps refusé d'y siéger.

Cet échantillon de lettres de Mac Orlan à Paulhan montre bien la teneur de leurs relations : celles de deux maîtres du langage qui ont en main les ficelles du métier.

22 mai 1917

Mon cher ami,

J'ai reçu avec un grand plaisir *Les Hain-Tenys* et comme je suis très curieux d'exotisme, je me promets de vives joies à la lecture de ces poèmes dont quelques-uns sont étonnants[4]. Je vous ferai parvenir *Les Poissons morts* demain ou après-demain, à votre domicile.

Votre Pierre Mac Orlan.

11 novembre 1918

Mon cher ami,

J'ai reçu votre livre[5] et je l'ai lu. Je voudrais vous dire de vive voix tout le bien que j'en pense. C'est un livre pour nous, soldats d'infanterie. Je suis malade et au vert à la campagne. C'est pourquoi j'ai reçu votre livre avec quelque retard. À mon retour j'irai vous voir, si vous êtes là.

Votre Pierre Mac Orlan.

21 mai 1928

Excusez-moi pour le retard que j'ai mis à vous répondre. Oui je vous donnerai quelque chose... dès que cela sera prêt. Ce sera un essai sur l'Aventure et Gide ou peut-être une nouvelle. Mais je n'ai rien d'écrit sous la main. J'irai vous serrer la main à la NRF, bientôt.

Votre ami Pierre Mac Orlan.

11 octobre 1935

J'ai un livre composé de quelques portraits, quelques apparences secrètes de l'homme et des foules. Il me semble que cela peut entrer dans votre revue. Je pense que cela peut vous plaire. Je le donnerai en livre à la NRF[6].

Votre ami Pierre Mac Orlan.

Saint-Cyr 1er mars 1942

Cher ami,

C'est entendu, je vous donnerai aux conditions indiquées dans votre lettre une préface de 5 ou 6 pages pour *Atar-Gull* de Sue. Il y a longtemps que je n'ai pas eu ce livre sous les yeux. Pourrai-je en avoir un exemplaire pendant 3 ou 4 jours ? Un peu pour rafraîchir la mémoire. Il y a des choses à dire sur Eugène Sue, sur ce livre et sur d'autres. Je ferai mon possible pour m'en tirer honorablement. Quand voulez-vous cette préface[7] ?

Votre ami Pierre Mac Orlan.

29 mars 1950

Cher Jean Paulhan,

Vous m'avez donné un très grand plaisir en m'envoyant *Les Causes célèbres*[8]. C'est un livre remarquable, d'une richesse authentique. Ce romantisme, plus exactement, ce lyrisme pudique vous appartient bien. Toutes ces petites histoires qui sont autant d'images de la poésie quotidienne de cette époque sont un peu comme des grenades à retardement. Elles éclatent au moment qu'on s'y attend le moins...

Votre vieil ami Mac.

20 avril 1951

Cher Jean Paulhan,

J'ai expédié hier à notre ami Jean Denoël un article sur André Gide[9]. Il me l'avait demandé depuis près d'un mois. Je ne sais ce que vaut cet article. Dites-le-moi sans vous gêner.

J'irai vous voir bientôt à la NRF car j'ai changé mes heures de présence dans Paris, ce qui me permettra de voir mes amis.

Votre vieil ami Pierre Mac Orlan.

En 1951, un numéro spécial de *La Gazette des Lettres* consacré au romantisme des années vingt donnait la parole à un certain nombre de personnalités[10]. Comme à son habitude, Pierre Mac Orlan répondit sans évoquer de souvenirs anecdotiques. La tonalité affective de ses impressions d'alors équivalait à une vision subjective de l'atmosphère d'après-guerre où se projetaient ses états d'âme.

« Cette époque est marquée, pour moi, par un détail qui domine le tout : la diminution de volume de mes objets familiers : les livres, les chaussures, les meubles. C'est une impression d'armistice, née de ma rentrée dans la vie civile après un adieu aux armes incertain. Les années, entre 1920 et 1929, furent, toujours à mon avis, légères et inconsistantes ; elles annonçaient la faillite de mes expériences personnelles, ce qui m'imposait une curieuse diminution de poids. L'événement, qui me laissa une impression un peu féconde, fut ma présence au bord du Rhin. Je pris connaissance d'un romantisme nouveau dont les lois se perdaient dans les hypothèses d'une culture sans regret pour le passé. Ce romantisme naissait dans les images très mobiles des spectacles et des mots qui tentaient de lui donner une substance plastique. L'événement qui s'imposa fut, pour moi, l'apparition d'une nouvelle civilisation littéraire. Je sais maintenant qu'elle existe ; mais un homme de mon âge ne peut guère en déterminer les lois. Cependant, j'en connais les éléments, les essences. »

Après le témoignage de Pierre Mac Orlan, venaient ensuite les réponses de Blaise Cendrars et de Joseph Delteil, deux autres figures d'une époque très circonscrite. Elle commença avec la sonnerie du clairon de l'armistice et s'acheva avec le signal qui mettait fin à la séance de la bourse le 23 octobre 1929 à Wall Street. Entre les deux, une immense espérance est passée comme une comète. « De ces années folles, heureuses, romantiques et qui jouissent d'un prestige vertigineux aujourd'hui, explique Cendrars, il me semble que l'anecdote la plus caractéristique est celle de Deschanel sautant de son wagon-lit, courant en pyjama sur le ballast de la voie ferrée et se présentant à minuit chez une garde-barrière, lui disant : je suis le Président de la République !...

« Dada n'a pas fait mieux. On n'est pas plus loufoque. Et quelle innocence !

« Mais tous mes souvenirs de cette époque sont gâtés par la mort de Radiguet, celle de Modigliani et le suicide de Crevel. »

À la mort de Blaise Cendrars, le 21 janvier 1961, Pierre Mac Orlan qui le voyait de temps en temps à Saint-Cyr-sur-

Morin et la dernière fois à l'occasion du mariage de Nino Frank, évoquera la personnalité de son ami dans un article paru dans le supplément littéraire de *La Gazette de Lausanne.*

« Le visage de Blaise Cendrars souligne-t-il, est partout où la vie historique ne se dépouille pas de la présence des hommes qui lui donnèrent et sa distinction et sa qualité quotidienne. Partout où les hommes s'associent dans des congrès naturellement internationaux, Blaise Cendrars est là sous divers costumes mais toujours semblable à sa grande personnalité. Je l'aperçois très nettement à la table d'une popote présidée par Jeanne d'Arc quand elle était général d'armée à Saint-Jean-le-Blanc devant Orléans. Blaise, au visage de reître, protégé par ses capitulaires était assis entre La Trémoille et Gilles de Rais, un robuste mais érudit dandy à la barbe taillée à la florentine.

« C'était à un repas de midi quand le général donna l'ordre d'expulser des camps les ribaudes dont l'usage était traditionnel. Le seul qui n'adopta pas l'avis des chefs fut le capitaine Cendrars, le plus pur parmi ces hommes d'imaginations insolites. Cette décision fut la seule où Jeanne d'Arc raisonna en femme, beaucoup plus qu'en chef de guerre (...) [11]. »

À la table de la popote imaginée par Mac Orlan, Joseph Delteil aurait eu aussi sa place. En 1925, il obtint des voix au prix Goncourt et remporta le prix Femina-Vie Heureuse pour son épopée *Jeanne d'Arc* à partir de laquelle le cinéaste danois Carl Dreyer réalisa *La Passion de Jeanne d'Arc* avec Renée Falconetti. Né le 20 avril 1894 à Villar-en-Val (Aude), il mènera une vie de vigneron après avoir acheté en 1937 la Tuilerie de Massane, une propriété viticole aux portes de Montpellier. Mais c'est à Paris où il arriva en 1920, travaillant comme rédacteur au ministère de la Marine marchande, que Joseph Delteil prendra pied dans la vie littéraire. Il est très encouragé par Mac Orlan qui fait publier son premier roman, *Sur le fleuve Amour,* dans la collection qu'il dirige aux Éditions de la Renaissance du Livre.

« C'est un livre qui m'a plu énormément, instantanément, au goût, confia l'écrivain à Max Chaleil. Il m'a plu parce que je ne suis pas un intellectuel, mais un physique, un terrien,

j'ai ça en commun avec Delteil. Pour lui comme pour moi, le milieu n'a pas eu d'importance. Delteil est arrivé avec des fantômes qu'il a mis dans l'atmosphère de Paris et il les a fait vivre dans un bouillon de culture qui n'était pas celui des environs de Montpellier. Car ses héroïnes ou ses héros n'étaient pas tellement des cultivateurs, mais des mythes qu'il arrangeait à la manière Delteil [12]. »

Toujours interrogé par Max Chaleil, Mac Orlan poursuit :

« Par exemple, il prenait Jeanne d'Arc et il la voyait telle qu'elle était, il la voyait comme autrefois, comme quelquefois je l'ai vue aussi, en jouant au rugby, sur les bords de la Loire, à Saint-Jean-le-Blanc, à la mi-temps, quand on mangeait du citron. Je voyais Orléans, dans le fond, le pont des Tournelles et une fille à cheval avec un trompette-major joufflu, sa trompette d'argent en bandoulière, qui la suivait en sommeillant sur son cheval, c'était Jeanne d'Arc et Delteil voyait Jeanne d'Arc comme ça, cette fille égarée parmi des soldats, des truands, des types comme Gilles de Rais, par exemple (...) [13]. »

Joseph Delteil sera toujours reconnaissant à Pierre Mac Orlan de l'avoir découvert et lancé, et non le surréalisme qui vint un peu plus tard, comme il le précisera dans son livre *La Delteillerie* paru chez Grasset en 1968. Le volume de ses *Œuvres complètes* qu'il lui adressera en 1961 portait cette dédicace parfaitement explicite : « À mon cher maître Pierre Mac Orlan qui le premier me découvrit et me mit en selle. »

24

Histoires criminelles

« Le journalisme, école du romancier ». C'est le titre du premier article que Joseph Kessel avait publié dans *Le Journal* à son retour de Syrie en juin 1926[1]. Depuis son premier « grand reportage », en 1920, envoyé à vingt-deux ans à la découverte de l'Irlande insurgée, il éprouvait ce sentiment que Pierre Mac Orlan portait en lui comme une évidence : le goût et la joie d'écrire. Au terme d'une enquête, lorsqu'on sent palpiter une sensibilité sous pression, il n'y a rien de plus excitant que de jeter sur le papier ses impressions. Des choses vues et des confessions entendues qui, un jour ou l'autre, alimenteront l'imaginaire du romancier. Mais, dans l'immédiat, l'actualité internationale ou des faits divers traités par des écrivains talentueux pouvaient aussi donner de la bonne littérature. *Détective*, un petit journal qu'avait lancé un détective privé du nom de Louis Labarthe, futur auteur de *Pépé le Moko*, allait en faire l'éclatante démonstration en passant sous la houlette de Gaston Gallimard en octobre 1928.

Passionné par les histoires criminelles, Joseph Kessel réussit à convaincre le patron des Éditions Gallimard qui avaient publié ses deux premiers romans, *La Steppe rouge* et *L'Équipage*, d'acheter le titre qui fut confié à son frère Georges, un joyeux dilettante, ancien secrétaire particulier de Gaston[2]. Le magazine tira vite à quelque deux cent cinquante mille exemplaires, faisant la fortune de Gallimard et de ses dirigeants qui puisèrent dans le vivier *NRF* pour donner la

vedette aux gendarmes comme aux voleurs. C'est ainsi que Pierre Mac Orlan, qui collaborait également à *Audaces*, une revue grivoise de Jacques Lombard, devint une des signatures de l'hebdomadaire abondamment illustré de photos que la couleur sépia rendait encore plus sinistres[3]. Comme Gaston Leroux qui affirmait qu'il était plus difficile d'écrire un bon fait divers de vingt lignes qu'un mauvais roman de trois cents pages, Mac Orlan fit merveille dans les deux genres, le reportage et le roman. Quelle que soit l'aventure qu'il eût à raconter, par exemple une histoire épouvantable se terminant aux assises, elle n'est pas tant dans le décor que dans l'intime activité d'un cerveau humain.

En octobre 1933, il suivra dans la petite salle des assises d'Aix-en-Provence le procès de l'affaire Sarret. Deux cadavres dissous dans de l'acide sulfurique accusent Georges Sarret et ses complices. *Détective* a titré en première page « Les diaboliques » au-dessus d'un portrait du « monstrueux assassin ». Les impressions d'audience de Pierre Mac Orlan, l'envoyé spécial du magazine, sont à lire en pages 3 et 7. Il conclut ainsi son long papier :

« Pour ceux qui ont pu apercevoir et tenter vainement de déchirer le voile solide qui recouvre le visage de Sarret, cet échec demeurera inoubliable. Tous ces visages, d'ailleurs, ceux des accusés, portaient le reflet d'un mystère humain qui, je le crains bien, ne sera jamais entièrement révélé. Et ce mystère est encore plus épouvantable que celui dont le tribunal s'est occupé. Georges Sarret n'appartient pas au monde logique : c'est un personnage créé par une imagination puissante, mais inhumaine. Il doit encore penser qu'il fut fait beaucoup de bruit, autour de son nom, pour pas grand-chose, et que les gens attachent trop d'importance à certaines opérations, un peu brutales, peut-être, mais que la pratique des affaires doit exiger[4]. »

Pierre Mac Orlan continuera de traquer les mystères de l'âme humaine au cours d'un grand reportage dont le premier volet paraît dans le *Détective* du 25 janvier 1934. Le directeur du journal, Marius Larique, présente « Les rues secrètes » en quelques lignes alléchantes :

« Voici un reportage de Pierre Mac Orlan sur un sujet déli-

cat et riche en images souvent très colorées. L'excellent écrivain du *Quai des Brumes*, de *Sous la lumière froide*, de *Villes* et de *Quartier réservé* a visité les bas-fonds des vieilles villes où l'amour vénal règne librement. Il a vu sans hypocrisie les fameuses rues secrètes du nord de l'Afrique et quelques autres où la volupté n'est qu'un reflet de la misère humaine.

« Mac Orlan ne nous apporte pas les mots usés d'une morale sans avenir, et son indulgence est toujours celle d'un homme qui a vécu et qui sait apercevoir les signes de la fin d'une certaine manière de vivre. Ceci est plus qu'un reportage : c'est un incomparable document humain[5]. »

L'écrivain, qui n'ignore rien des petits plaisirs des grandes villes, a fait la tournée des lieux de prostitution en commençant par Tunis. « Quand j'étais jeune, dit-il en préambule, et, plus tard, par goût du romanesque secret et éternel des rues populaires, j'ai erré comme tant d'autres dans les rues sans joie, espérant trouver la route qui puisse permettre de s'évader de ces enfers médiocres. Cette route n'existe point. Il n'y a qu'une manière d'en sortir, c'est de ne point y entrer, à moins d'être imperméabilisé par un sens critique profond[6]. » Dans la rue Sidi Abdallah Guèche, Mac Orlan observe ce que d'autres ne verront pas : l'envers du décor. « Des chats maigres et lubriques se disputent la chaussée large de deux mètres. La voix du muezzin ne porte pas dans ce boyau sans lumière et toute la vie de Tunis vient s'échouer devant l'entrée étroite. Tous les volets sont posés sur les vitrines et les portes. Les démons de la nuit disparaissent un à un, pourchassés par le soleil et la police. Et c'est le jour[7]. » Après son périple dans les rues chaudes du Maghreb où les « filles de la douceur » accomplissent leurs destins, et un passage dans les quartiers de la luxure d'Égypte, Pierre Mac Orlan ira à Barcelone où la folie de la nuit est poussée jusqu'à l'exaspération. Il fera aussi escale à Marseille. C'est la même cité cosmopolite et passionnée de sa jeunesse où en 1906, après un séjour à Palerme, au pied du Pellegrino, il faisait une très discrète entrée.

« Cette nuit-là de ma jeunesse, je bus dans un tout petit bar de la rue Lancerie, avec un légionnaire. Marcelle, je crois, c'était la patronne du bar, et le légionnaire s'appelait

d'un nom quelconque, comme tous les légionnaires (...). À cette époque, je n'écrivais pas ; je ne savais pas que j'écrirais un jour ; j'étais dans la mouise[8]. »

Il revint à Marseille deux ou trois ans après la guerre. Les conditions n'étaient plus les mêmes, tout au moins en ce qui concernait sa situation. Avec un groupe d'amis, Mac Orlan s'offrit une promenade dans le Quartier Réservé où la joie de vivre d'autrefois semblait avoir disparu. « Tout change, fit l'un de nous. Ce n'est pas parce que nous vieillissons, mais c'est parce que, depuis la guerre, le monde est devenu plus vache, voilà tout[9] ! » À l'occasion de cette troisième visite comme envoyé spécial de *Détective*, il retrouva le légionnaire de 1906, mais il ne portait plus l'uniforme. « C'est avec lui que j'ai fumé une pipe dans les rues du Vieux Port, dans les rues mortifiées du vieux Quartier, déjà guetté par les pics et les pelles des démolisseurs[10]. » Une ère nouvelle prenait son essor. La société moderne était pleine d'appétit. Le progrès dévoreur s'emparait des plus sages comme des plus fous. Dans cette époque fiévreuse où chacun cherchait son appui, Pierre Mac Orlan était prêt à célébrer les prodigieuses mutations qui s'annonçaient dans tous les domaines de la vie et de la pensée. Les artistes s'imaginaient qu'il y avait toujours une sortie de secours pour la poésie. Mais le mystère humain restera l'énigme capitale.

Après l'exploit de Charles Lindbergh, en mai 1927, Mac Orlan écrit dans *Les Annales* : « C'est encore la conquête de l'homme qui reste à faire, de siècle en siècle, chaque fois que l'humanité subit une extraordinaire secousse qui la rapproche de ce grand but dont l'image nous échappe à tous[11]. » Cinq ans plus tard, le vainqueur de l'Atlantique Nord, sur son monoplan *Spirit of Saint Louis*, faisait les choux gras de *Détective*. Le fils de l'aviateur, âgé de dix-huit mois, avait été enlevé puis assassiné par ses ravisseurs. À la lumière de cette tragédie, reportons-nous à l'article de Mac Orlan dans *Les Annales* qui disait également ceci :

« Le geste de Lindbergh fut, cependant, autre chose qu'un geste de "sportif". Il révéla aux millions de bandits qui troublent le monde de leurs exploits sans pudeur qu'un homme, si pourri qu'il puisse devenir, garde encore en soi-même

cette petite lueur délicate et divine qui témoigne d'une dignité presque mystique. Les plus sombres et les plus élégants coquins des deux sexes sentirent, quand l'avion de Lindbergh se posa au Bourget, que quelque chose de très pur existait dans les pensées secrètes et populaires de l'humanité. Ils furent émus pendant quelques heures[12]. »

L'embellie aura été de courte durée. Mac Orlan a toujours su que l'esprit satanique revient au galop et qu'il continuera d'exercer son emprise jusqu'à la fin des millénaires. Le Diable a la tête de Monsieur Tout-le-Monde. Peut-être même qu'en le regardant de plus près, on lui donnerait le bon Dieu sans confession. Dans un texte présenté comme une fantaisie réaliste en douze tableaux et illustré par Chas Laborde, l'écrivain avertissait ses lecteurs de 1939. L'ange du Mal et son visage éternellement inconnu peut circuler librement dans le monde des apparences.

« Rappelez-vous que Lénine déjeunant dans un petit restaurant de Belleville ressemblait à un pet-de-loup inoffensif et que tous les assassins ont, au moins une fois dans leur existence, l'apparence sociale de la vertu la plus inoffensive. Tenez, ce brave homme assis à califourchon sur une chaise devant son magasin fermé... Le voyez-vous ? Ne vous donne-t-il pas l'exemple d'une conscience pure et imperméable ? C'est, cependant, le futur auteur d'un "fait divers" qui obtiendra, avant la fin de la semaine, un titre en deux colonnes dans les journaux. La connaissance de l'homme est encore bien imparfaite dans l'état actuel de la science. Le Diable seul sait toujours, comme par le passé, à quoi s'en tenir[13]. »

Selon Pierre Mac Orlan, le Diable des rues de Paris avait l'aspect d'un petit vieillard rondelet. Signe particulier : il a un pied bot. Le narrateur, qui est sûr de l'avoir rencontré dans les rues d'autres villes et dans les pages de certains livres, acceptera de marcher à ses côtés pour en savoir plus sur l'humanité ambiante. « C'était le jour, je suivis donc le Maître-au-pied-fourchu. À vrai dire nous formions un couple assez étrange. Il ressemblait à un beau Juif estropié[14]. » Il se faisait appeler Maître Philippe et, à quelques détails près, avait la silhouette de Maître Jean Mullin, « très petit et grassouillet[15] » qui, flanqué du nègre Léonard, était au service

du Grand Bouc à l'heure du sabbat. Dans la faible lumière du petit jour, après avoir déambulé toute la nuit dans un Paris mystérieux où pullule une population démoniaque et trompeuse, Maître Philippe et son compagnon occasionnel se séparèrent.

Le narrateur reprit le chemin de la gare de l'Est. Il habitait la campagne comme le personnage central du roman *Le Nègre Léonard et Maître Jean Mullin* qui avait une petite propriété à cent kilomètres de Paris, semblable à la demeure de Pierre Mac Orlan à Saint-Cyr-sur-Morin. « Avant d'entrer chez moi, suivant une habitude qui date de 1914, je regardai avec intérêt la campagne environnante. Un avion fit entendre son bourdonnement stupide à l'horizon. Il ne tarda pas à survoler le toit de tuiles brunes de mon domicile. Il était si près du sol que je pouvais apercevoir le pilote. Je ne fus pas autrement surpris de le reconnaître. C'était lui. Lui, mon compagnon de la nuit précédente. Il me reconnut et me lança un message qui tournoya longtemps avant de se poser sur le sol. Je le pris, le dépliai et lus ces mots dont la trivialité m'écœura : Pour la Der des Der. À bientôt[16]. »

25

Le rat philosophe et la Cavalière Elsa

« La guerre avait fait de moi un inquiet peu encombrant. Le constant besoin de me déplacer pour fuir une catastrophe indécise me dominait toujours comme au temps des tranchées, alors que j'essayais dans le domaine étroit de mon devoir de fuir le tir et la chute sournoise des "minen" homicides.

« Un journal m'offrit l'occasion, moyennant une collaboration régulière, de visiter les pays occupés par les troupes alliées. »

Pierre Mac Orlan, qui s'est mis dans la peau du héros du *Nègre Léonard et Maître Jean Mullin,* utilisera ses propres souvenirs de correspondant aux armées en Allemagne pour meubler un épisode de son roman. Mais avant de glisser dans le fantastique, la réalité de sa vie outre-Rhin avait trouvé sa juste expression à travers une série de reportages pour *L'Intransigeant* qui ont alimenté un volume *La Fin*[1].

Sur un cliché daté du 7 avril 1919, il apparaît sanglé dans son uniforme d'officier de l'armée britannique comme il était d'usage chez les correspondants de guerre, en compagnie d'un officier de marine de haute stature ayant un faux air de Julien Viaud, alias Pierre Loti. Mac Orlan fait ce commentaire à l'intention de son épouse Marguerite :

« Ma chérie, voici une photo faite à Wiesbaden avec un officier de marine de mes amis, un enseigne de vaisseau. Je ne suis pas très grand. J'attends pour venir que quelques événements aient lieu. Le passage des Polonais à Coblence, puis je reviendrai[2]... »

Ayant conservé le meilleur souvenir des officiers de marine de la flottille du Rhin dont le « carré » se tenait dans une villa rose de Mayence, Pierre Mac Orlan dédia son petit livre à ces marins chaleureux et accueillants. Parmi eux le commandant de cette flottille, le capitaine de corvette François Darlan, « qui fut l'âme de nos soirées ». Bien avant que le futur amiral ne la vende au Diable en s'engageant auprès de Pétain dans une politique de collaboration avec Hitler, malgré sa démission en avril 1942, lors du retour de Pierre Laval et les contacts secrets qu'il eut ensuite avec les États-Unis[3].

À Mayence où il séjourna suffisamment pour se faire une opinion sur ses habitants, Mac Orlan aura cette étrange impression en les côtoyant tous les jours :

« La plupart ressemblent à des rats, à des rats glabres, parfois sympathiques, mais très souvent d'une intelligence subtile. Ces rats, en ce moment agités par les différents problèmes que comporte une élection, ne véhiculent pas le bacille du bolchevisme. J'ai eu, un soir d'ennui, dans le fumoir de l'hôtel où j'habite, la fortune d'entrer en contact avec l'un d'eux.

« Ce rat de ville rhénane était menu, affairé, toujours inquiet. Le tic-tac de sa montre lui procurait les émotions fortes que procure une "Maxim" (mitrailleuse) en action, ses oreilles, développées à la manière des oreilles d'un dégénéré supérieur, lui donnaient l'apparence d'un homme futur, muni de deux pavillons de phonographe naturellement adaptés aux besoins d'un organisme nouveau. Il parlait le français, hélas ! comme je suis incapable de parler l'allemand, et, naturellement, de ce simple fait, ce fut lui qui prit tous les avantages (...)[4]. »

L'entretien tourna rapidement au monologue. L'interlocuteur de Mac Orlan avait besoin de s'expliquer sur une défaite qui ne révélait pas de solution pour l'avenir. « Nous mettrons peut-être cinquante années à nous apercevoir du désastre subi par la Grande Germania[5]. » L'écrivain qui avait donné la parole à un rat philosophe dans *Les Poissons morts* devait écouter avec une attention particulière cet autre rat tout aussi honorable et dont il respectait l'émotion. « Ici même,

poursuivait-il, en désignant la Reinstrasse, ici les mitrailleuses ont tiré. Il y a eu cinquante morts. Le Rhin a contemplé ce spectacle impossible à prévoir. Sommes-nous donc un peuple de bolcheviks ? Ah ! que vos soldats fassent une barrière infranchissable et nous n'aurons pas tout perdu dans cette débâcle[6] ! »

Pierre Mac Orlan, qui craignait déjà que l'Europe occidentale soit contaminée par la peste rouge du pays des soviets, a certainement considéré son rat de ville rhénane comme un précieux collaborateur de la sagesse des nations. Il aurait pu lui dédier son roman suivant, *La Cavalière Elsa*, mais il lui préféra Marguerite, « ma femme et ma bonne compagne[7] ». Fille du peuple, jalouse et très directe, qui n'hésitait pas à bouter hors de sa maison une admiratrice trop voyante de son mari, Margot la « forte en gueule » se plaçait en rivale d'Elsa Grünberg, sorte de Jeanne d'Arc pouvant exprimer l'âme populaire. Cette héroïne, originaire de Rhénanie — venue de Cologne sa famille avait émigré en Russie —, allait entraîner les hordes révolutionnaires jusqu'à Montmartre. Dans sa préface de l'édition de poche du roman qui obtint en 1922 le prix de la Renaissance[8] et fut représenté à la scène en 1925 par Gaston Baty à la Comédie des Champs-Élysées, Nino Frank remarque que c'est la première fois que Mac Orlan a choisi un personnage féminin comme figure de proue. En imaginant, à l'orée des années vingt, les peuplades de l'Est en armes, les Russes entraînant les Chinois, et Paris se résignant à leur domination, il inventait la politique-fiction alors que la science-fiction française n'en était qu'à ses balbutiements avec notamment son camarade d'autrefois Jean de la Hire, auteur de *La Roue fulgurante.*

Elsa Grünberg, surnommée la Cavalière, avait fait une entrée remarquée sur la scène littéraire. Aux yeux de son créateur, elle incarnait la femme en général, avec ses vices et ses vertus. Dorodejine, dit le Clown, commandant les brigades frondeuses des matelots du Nord, fera cette proclamation aux soldats des soviets : « Vous pourrez l'imaginer comme il vous plaira. Pour chacun de vous, elle ne représentera que ce que vous pourrez concevoir. C'est une petite aristocrate, une putain, une sœur de charité, la sœur de chacun

de nous, notre mère, notre cousine. C'est une orpheline aussi, une fiancée ou une épouse. Choisissez (...)[9]. »

Elsa la conquérante envahira la capitale française sans coup férir. La ville est à sa botte.

« Une fraîche odeur de frondaisons printanières rajeunissait ses désirs anciens. Devant elle, entre les branches, dans une sorte de cloaque bleu, des cheminées innombrables peuplaient l'horizon.

« — Je vais fermer les yeux, fit Elsa, et quand je les ouvrirai, ce sera Paris.

« Son cheval buta, elle le releva les paupières closes. Botte à botte, Hamlet pressait sa monture.

« — Ouvre les yeux, cria-t-il.

« Et la Cavalière, surgissant de l'entrée du bois, aperçut au loin la silhouette ajourée de la tour Eiffel.

« — C'est Paris, fit-elle à voix basse.

« Et elle regardait éperdument, imaginant les magasins gonflés de choses précieuses. Tant d'élégance allait naître de ce brouillard bleu (...)

« Entre chaque branche, des têtes blanches étoilées de rouge épiaient l'horizon. Les arbres pliaient sous leur poids ; accrochés par les mains et par les jambes, les hommes de Dorodejine regardaient Paris avec des yeux ronds de convoitise. Aussi loin que son regard pût porter, aussi haut que le plus haut des arbres, Elsa vit des têtes coiffées du bonnet blanc à l'étoile rouge.

« Les arbres un à un se chargeaient de ces fruits étrangers. Mais, heureusement, pas un Français n'était là pour chanceler devant ce spectacle[10]. »

Vingt ans plus tard, dès juin 1940, les soldats de la Wehrmacht occupaient Paris. La visite d'Hitler au petit matin ressemblait à une nouvelle version des événements imaginés par Mac Orlan. Le Führer, guidé par le sculpteur Arno Breker et Albert Speer, son architecte-urbaniste, se fit conduire à Montmartre d'abord, et, de la terrasse du Sacré-Cœur, il contempla Paris. L'artiste peintre qu'il avait rêvé d'être tenait aussi sa revanche en devenant le maître de la Butte et de sa place du Tertre.

Dans *La Cavalière Elsa*, le peintre Jean Bogaert qui vivait

dans un atelier de Montmartre et avait réussi à partir pour le front en qualité de correspondant de guerre d'un grand journal d'information[11] va se retrouver aux premières loges. Nommé commissaire des Beaux-Arts, il assiste à la prise de pouvoir.

« La résistance des républicains et des partis de droite n'eut même pas à se manifester. Le fruit trop mûr tomba de l'arbre, naturellement, parce que l'heure de sa chute était arrivée. La substitution des pouvoirs s'exécuta de même que la figure d'un joyeux quadrille. Les classes moyennes terrorisées dans leurs petits appartements incommodes attendaient pour respirer aux fenêtres qu'un semblant d'ordre fût rétabli au profit de n'importe qui ou de n'importe quoi[12]. »

Jean Bogaert ne se fait pas d'illusions sur ses frères humains à l'heure de la capitulation. L'héroïsme est rarement de circonstance. En revanche, les règlements de comptes sont souvent à l'ordre du jour. À la recherche de son ami l'écrivain et éditeur Nicolas Klinius, il apprend que le jour même de la constitution du soviet de son quartier, il a été tué par ses voisins. Le restaurateur de Montmartre qui l'en informe ajoutera : « Et, notez bien, monsieur, qu'il ne parlait à personne. Ses voisins le connaissaient à peine. C'est lui qu'ils ont choisi de préférence à un commandant de gendarmerie en retraite qui habitait la même maison (...)[13]. »

L'esprit clairvoyant, Pierre Mac Orlan, qui imaginera une brève aventure sentimentale entre la Cavalière et Jean Bogaert, poursuit son récit :

« Bogaert mangea mal. Il ne pouvait s'empêcher de reconstituer la fin tragique de Nicolas Klinius, tué un jour d'excentricités populaires pour n'avoir pas sympathisé avec des voisins inconnus. Le danger se révélait comme ces petites lumières dans la nuit dont on ne peut savoir si elles sont proches ou lointaines. Autour de Bogaert, des lumières scintillaient et chacune d'elles éclairait un crime[14]. »

Les chapitres du roman sont parfois suivis d'un commentaire de l'auteur qui donne son point de vue sur le problème qu'il vient d'évoquer. En l'occurrence, la question des rapports entre l'individu et ses voisins. « Autour de vous, souligne-t-il, d'appartements en appartements, de paliers en

paliers, des larves attendent la minute propice aux dénonciations et aux meurtres. Les Révolutions, examinées du point de vue purement individuel, dépouillées de leurs orateurs et de leurs drapeaux jamais définitifs, ne sont que le triomphe du commérage.

« Rien au monde ne peut vous défendre contre des voisins que vous ne connaissez pas. Vous pouvez passer des nuits blanches à chercher d'inutiles moyens de destruction. Vous ne trouverez pas, il n'y a rien. La méchanceté, pour être efficace, doit être équilibrée par son propre poids de bêtise[15]. »

La Cavalière Elsa bénéficiera d'une traduction en langue allemande en 1923. C'est une maison d'édition de Munich qui en avait acheté les droits aux éditions de la NRF. Le *Pariser Zeitung* installé 100, rue Réaumur, dans les locaux de *L'Intransigeant* qui avait cessé de paraître, envisagea de publier le roman en feuilleton. Mme Keller, représentante du journal nazi, fit une proposition à l'écrivain qui lui demandera d'entrer en contact avec Brice Parain chez Gallimard. Ce dernier, dans une lettre datée du 23 décembre 1941, écrit à son interlocutrice du *Pariser Zeitung* : « Nous pouvons vous accorder l'autorisation de reproduire ce texte en allemand moyennant le versement d'une somme de dix mille francs payable à la signature de votre accord[16]. »

L'affaire n'aboutira pas comme le confirme ce mot de Brice Parain à Pierre Mac Orlan, daté du 2 février 1942 : « Le *Pariser Zeitung* ne prendra pas *La Cavalière Elsa*, l'histoire, en effet, n'est pas de saison. Bien amicalement[17]. »

Un personnage de *La Cavalière Elsa* déclare : « Je me fous de tout, mais pas de l'administration en particulier... » En supposant que le roman ait été publié dans *Pariser Zeitung*, l'administration allemande en aurait conservé une trace indélébile, bien plus compromettante qu'une œuvre érotique répertoriée dans les archives de la Bibliothèque nationale.

26

Un reportage à Berlin

En 1932, deux journalistes et historiens, Robert Tourly et Zino Lvovsky, publiaient une biographie d'Adolf Hitler[1]. Souvent sollicité pour écrire des préfaces, Pierre Mac Orlan a accepté de leur en donner une de plusieurs pages. C'est l'homme de la situation pour parler d'Hitler. Il vient d'effectuer en Allemagne une série de reportages parus dans *Paris-Soir*, le journal de Jean Prouvost en train de prendre une place prépondérante sur le marché de la presse quotidienne[2]. D'autre part, son roman *La Cavalière Elsa* présentait une idole de la Révolution. En leader charismatique, la Cavalière ressemblait au Führer considéré par ceux qui le suivent comme une sorte de nouveau Messie. Mac Orlan avait la même vision que les auteurs de *Hitler* qui écrivaient en guise de conclusion :

« On n'écartera Hitler, c'est-à-dire la guerre, guerre civile, guerre extérieure, que si l'on aide l'Allemagne à se guérir de sa misère, de sa détresse, de son chômage, de son déséquilibre, de toute cette cohorte de maux qui résultent de la guerre et des traités qui l'ont suivie.

« Il n'y a présentement que deux remèdes à appliquer sans délai : réaliser le rapprochement franco-allemand, par l'aménagement des traités de paix dans un sens plus sage, plus juste, plus conforme aux exigences de la vie. Organiser économiquement l'Europe par l'union européenne et le désarmement, sans lesquels il n'y aura jamais de prospérité ni de paix durable. Hors de là, il n'y a pas de salut. Ces deux

remèdes contiennent en eux seulement la guérison, c'est-à-dire la sauvegarde de la paix.

« Que les médecins interviennent au plus vite. Il n'est que temps ! Sinon, c'est l'heure de Hitler qui sonnera... Et les hordes d'Attila se mettront en marche[3]... »

Les hordes révolutionnaires de *La Cavalière Elsa* ont triomphé. Maintenant l'Histoire marquait le pas. Bruit de bottes que Pierre Mac Orlan a perçu en filigrane.

Dans sa préface le futur chancelier n'est pas sa préoccupation majeure. « Hitler, en principe, n'existe pas. Ce n'est qu'un produit de la misère populaire, un intermédiaire, une certaine apparence du mysticisme social en Allemagne. Il y a six semaines, j'étais encore à Berlin et j'oscillais quotidiennement entre ces deux pôles de la misère allemande : la faucille et le marteau et la croix gammée, la Maison brune et le Wedding pavoisé de rouge. »

Les facultés aiguës d'observateur du romancier s'étaient exercées sur une population en proie au désespoir. « Dès le premier contact avec la rue de Berlin, on comprend que la misère est là, tapie comme une bête monstrueuse et informe, mais on ne la voit pas tout de suite, malgré cette longue et célèbre Friedrichstrasse, l'artère la plus commerçante de la ville, dont la plupart des immeubles sont pavoisés de banderoles indiquant les faillites, les appartements vides et les commerces en liquidation. La misère profonde, celle qui prend comme valeur de comparaison la faim, n'est point ici révélée par le pittoresque affreux de la déchéance. Le goût de l'uniforme correct et bien brossé semble protéger les Berlinois contre les signes extérieurs du désespoir, tels qu'on les rencontre à Londres ou dans le fameux Bario Chino de Barcelone[4]. »

Ayant lui-même connu la misère noire, Pierre Mac Orlan a l'épiderme sensible. Il réagit à l'événement en écorché vif. La misère rend les hommes injustes. Cette question de l'incompréhension le tarabuste. Les partis politiques récupèrent les chômeurs. Certains rejoignent les communistes et d'autres les hitlériens. Il explique :

« Un jeune Allemand est par définition un homme sans place, et un homme sans place, quelle que soit sa nationalité,

est un homme sans argent, c'est-à-dire sans pain. Or, la jeunesse sait d'instinct qu'il faut manger. On peut à la rigueur persuader du contraire un homme vieux, qui craint l'arthritisme, mais, pour un jeune, ce procédé apparaît comme une provocation grossière.

« C'est en essayant d'apercevoir le bout de la route que les hypothèses deviennent moins optimistes. J'ai su ce que c'était que d'avoir faim quand j'étais jeune, et c'est pourquoi je prête beaucoup d'attention aux propos inspirés par la faim, même quand ils sont littéraires.

« Un livre de talent est quelquefois la consécration d'une faim ancienne adroitement adaptée à l'une des revanches que la vie tient en réserve. On ne prend jamais la faim des autres au sérieux et c'est un tort. L'humanité est avant tout un ventre. Le pain, le vin et le sel sont à la base de toutes les mystiques. Il est vraiment inconcevable qu'on ne puisse pas manger à sa faim. Je me demande, parfois, pourquoi l'idée de nourriture fut toujours associée au principe du travail. L'erreur doit provenir de cette association d'idées[5]. »

Piloté par des policiers, Pierre Mac Orlan a circulé partout où la détresse est palpable, se retrouvant dans des taudis où il fait l'aumône aux plus démunis. Il visitera même une maison de passe. « Un garçon goguenard nous précédait. On ouvrait des portes : des filles, des hommes, surpris à six heures du matin dans leur sommeil, s'effaraient, écarquillaient des yeux de condamnés à mort sur nos silhouettes encadrées dans l'ouverture de la porte. J'en eus vite assez.

« — Ah ! laissons-les dormir, bon Dieu ! Laissons-les dormir. Ils ont payé assez cher pour cela[6] ! »

Mac Orlan, qui avait interviewé Benito Mussolini en 1925 pour *L'Intransigeant*[7] et, dix ans plus tard, fut l'un des huit cent cinquante signataires du manifeste paru dans *Le Temps* approuvant l'invasion de l'Éthiopie par les troupes du Duce, se contenta d'interroger des Berlinois affamés. C'était suffisant pour comprendre le drame en train de se jouer : la montée en puissance des forces hitlériennes. Il écrit :

« Depuis que je suis ici je n'entends parler que de faim, de froid et d'horreur de l'avenir. Et ce n'est pas dans les souricières officielles de la charité d'État que je prends mes exem-

ples. La misère ici appartient aux pauvres. Ils sont les seuls gardiens de ses secrets. Les partis politiques ne vivent que d'elle. Chacun cherche d'instinct celui qui parle le mieux de la nourriture, cette bonne, cette délicate nourriture dont les parfums deviennent de plus en plus cruels[8]. »

En conclusion de sa préface, il s'interroge sur la personnalité énigmatique d'Hitler : « Mais que peut faire un homme devant les difficultés que l'humanité rencontre sur sa route ? Je doute de l'autorité sentimentale d'un seul. Il me paraît, hélas ! beaucoup plus logique de prévoir que "la décision" sera emportée par les foules mystiques. C'est une opinion qui ne manque pas de mélancolie[9]. »

Descendu à l'hôtel Adlon, un palace de Berlin, Pierre Mac Orlan est reçu à déjeuner par l'ambassadeur de France André François-Poncet. Cet agrégé d'allemand et ancien journaliste a lu dans le texte *Mein Kempf* publié en 1925. Il devrait savoir à quoi s'en tenir à propos d'Hitler qui deviendra, le 30 janvier 1933, chancelier du IIIe Reich. Le mercredi 9 mars 1932, à la table de l'ambassadeur en poste depuis 1931, l'écrivain prend la température de la situation politique locale. La veille, son premier article a paru dans *Paris-Soir.* Il est illustré par deux photographies : l'une montre une famille qui loge dans la cour de l'immeuble d'où elle a été expulsée ; l'autre représente la façade de l'Handelsbank qui a dû fermer ses portes. Le dessinateur George Grosz, qui habite Berlin, déambule avec Mac Orlan et saisit au passage quelques scènes où une misère flagrante côtoie la bourgeoisie ostentatoire. Deux de ses dessins seront reproduits dans cette série de sept articles. Commentant l'actualité, George Grosz dira à Mac Orlan : « Pierre, nous ne pouvons pas savoir si nos fils ne se battront pas un jour, mais nous, nous ne pourrons jamais oublier que nous sommes des amis. »

« Je n'ai point de fils, soulignera l'écrivain, mais lui est père de deux jeunes enfants qui vinrent me serrer la main, parce que leur père les a bien élevés et leur a dit qu'en plus de ma nationalité, j'étais aussi un brave homme[10]. »

Lectrice attentive, Marguerite écrit à son mari : « Nous attendons tous les jours *Paris-Soir* avec impatience et nous lisons tes articles qui sont très émouvants. Sauf peut-être le

premier qui m'a semblé moins intéressant[11]. » À *Paris-Soir*, on reçoit un courrier à l'intention de Pierre Mac Orlan. Ainsi cette lettre particulière :

> Frère Pierre,
> Je vous appelle frère, car un véritable frère peut comprendre la souffrance de ceux qui ont faim. Moi, grec d'origine, j'ai connu la faim et la misère pendant la guerre. C'est avec des larmes aux yeux que je lis vos articles qui dépeignent la vie sans joie des braves gens, victimes de leurs chefs. J'ai une haine mortelle contre ceux qui préparent les guerres. Ah ! marchands de canons maudits, journalistes putains... et autres[12]...

En 1935, Pierre Mac Orlan retournera à Berlin par la pensée pour l'évoquer dans un livre illustré publié par Benjamin Arthaud, éditeur à Grenoble. « Berlin, quelles que soient les révélations qu'on lui demande, est une ville secrète, comme Londres, comme Amsterdam, comme Hambourg, comme toutes les villes soumises au romantisme nordique. Toutes les images de cet album qui donnera le goût de connaître gardent le germe d'une mélancolie lettrée.

« Cette mélancolie, celle du souvenir, confère à l'art de voyager une signification qui n'est pas toujours révélée par les guides les mieux faits dont chacun de nous doit compléter l'enseignement par les images de sa propre expérience[13]. »

Outre le texte de présentation, l'écrivain est l'auteur des légendes des photos qui se déclinent comme des images souvent lourdes de menaces. Ainsi découvre-t-on un portrait de Goering, maréchal du Reich :

« Quels projets se dissimulent-ils sous le front soucieux d'Hermann Goering, le bras droit du führer ? Rêve-t-il à la paix ou à la guerre ? » note Mac Orlan qui s'interroge ensuite devant trois militaires aux visages recouverts de masques à gaz. « Et ces exercices de "défense passive" dénotent-ils seulement le désir de parer aux dangers d'une agression ? »

Quelques pages plus loin, deux photographies montrent l'une le prince Wilhelm et l'autre Hitler. « Ici le prince Wilhelm se mêle aux hommes de la rue. L'occasion de donner vaut mieux que ce que l'on donne et le chef du gouver-

nement offre à de belles paysannes gaiement fleuries l'aumône d'un souvenir qui ne se défleurira point. » On est également impressionné par les photos de jeunes filles faisant le salut hitlérien et les participants d'une assemblée tendant le bras à l'horizontale. Commentaire de Mac Orlan : « Étudiants et étudiantes dans un geste identique saluent les vieilles traditions de leurs universités. Cette ferveur montre un des aspects les plus émouvants d'une Allemagne grave et toujours secrète. »

Un alignement de soldats d'autrefois et un homme en train de haranguer lui inspireront ces lignes : « Les grenadiers de la vieille Allemagne sont alignés depuis quelques siècles. Ils portent les uniformes de l'histoire et troublent le cœur des petits garçons aussi profondément que la voix du tribun populaire qui jette, comme des bombes, sur la foule, les paroles de feu. »

Dans cet album l'Allemagne s'expose sous toutes ses facettes. L'ombre d'une guerre se profile sur ces images en noir et blanc. Chacune répand une atmosphère étouffante et lugubre. Berlin jette un froid et l'on frissonne d'angoisse devant le spectacle d'une ville sans flamme de sentiments généreux. La politique du pire chemine dans les esprits militaristes et revanchards. « Le pittoresque de Berlin, écrit Pierre Mac Orlan, est un pittoresque assez clandestin. Il est, selon l'heure, tendre ou tragique[14] » : une fatalité est inscrite dans ces pages qui nous font entrer dans un temps sombre. En 1940, une partie du tirage aurait été détruite par la Gestapo[15]. Il ne figurait pourtant pas sur la « liste Otto » dans laquelle étaient répertoriés les livres français qu'il fallait proscrire. Parmi les auteurs concernés, Georges Duhamel, Jean-Richard Bloch, Joseph Kessel, Louis Aragon, Julien Benda, Roland Dorgelès, Panaït Istrati, André Maurois, Paul Claudel ou André Malraux y voisinaient avec Henri Massis, Jacques Bainville et même Henry Bordeaux[16].

27

Ce petit détail vulgaire

Le poète Jean Follain, un autre « piéton de Paris » à la manière de Léon-Paul Fargue, a pris des notes presque quotidiennes dans ses *Agendas*. Le lundi 25 février 1929, il écrit : « Visite à Pierre Mac Orlan à Saint-Cyr-sur-Morin. Je me souviens de cette visite, Mac Orlan me faisant jouer des musiques militaires d'ancien régime. Je le revois me disant au revoir sur le pas de sa porte[1]. » Lié avec les poètes du groupe Sagesse, fondé par Fernand Marc, Jean Follain publia dans la revue *Les Feuillets de Sagesse* un texte sur l'auteur de *La Cavalière Elsa* intitulé « La création de Pierre Mac Orlan[2] ». Il notait en particulier : « Ce poète de l'Inflation sentimentale a réduit assez l'antique nostalgie à la contemplation échauffante et dominatrice de l'émotion que laissent les vieilles sentimentalités achevant lentement de mourir ou s'obstinant à vivre en de nouvelles incarnations plus ou moins durables. Il peut apporter, à qui vit comme lui avec délectation dans les serres chaudes de la littérature, un certain réconfort à penser que "chacun de nous possède en lui le petit détail secret qui lui permet de finir ses jours dans la mélancolie". » Cette citation est la dernière phrase, légèrement modifiée et tronquée, du *Nègre Léonard et Maître Jean Mullin*. La question se pose naturellement : quel est ce « petit détail secret » chez Mac Orlan qui engendre la mélancolie ? Alors que dans le roman il parle d'un « petit détail *vulgaire* ».

Un début de réponse pourrait se trouver dans les *Agendas* de Jean Follain, à la date du mardi 6 novembre 1945 : « Dîner

avec Salmon, Mac Orlan, Béarn et sa fiancée. Mac Orlan est très féru sur les uniformes militaires. Quelle différence de couleurs entre ses souvenirs de Montmartre et ceux de Salmon ! À un moment, il dit : "Je n'ai même pas le souvenir d'avoir passé une soirée vraiment réjouissante, joyeuse, sans arrière-pensée. Et puis, quand j'y pense, je n'ai jamais connu une vraie jeune fille, une jeune bourgeoise, j'ai fait mon éducation sentimentale avec des putains : quelle différence avec *L'Éducation sentimentale* de Flaubert !"[3] »

Pierre Mac Orlan n'a jamais rencontré une Marie Arnoux ni une Mme Dambreuse comme Frédéric Moreau, l'étudiant du roman de Flaubert, victime d'une passion douloureuse et de ses « illusions perdues ». Mais il aura trouvé en Marguerite une épouse solide et volontaire, s'appuyant sur elle, sur l'assurance qu'elle lui avait donnée. C'est dans sa littérature que Mac Orlan croisera des femmes fatales comme *La Cavalière Elsa* ou *La Vénus internationale*, un roman qu'il écrivit en 1920 pour paraître en 1923[4]. Les frères Gohelle du livre, Nicolas et Simon, doivent beaucoup à Pierre et Jean Dumarchey comme Jean et Pierre Mac Guldy de *La Maison du retour écœurant.*

Nicolas Gohelle était « un peu massif, avec une tête ronde » et « s'habillait en vrai gentilhomme de campagne avec un goût très sûr en matière de blouses de chasse et de leggings ». Quant à Simon Gohelle, plus jeune de deux années, il était influencé par son aîné. « Il n'aimait pas constater cette influence mais il aimait Nicolas, le considérait comme une force dont il ne discutait jamais les impulsions essentielles. » Mac Orlan indique également : « Pour gagner sa vie Nicolas Gohelle écrivait des livres et son frère Simon dessinait. » Se souvenant de ses premiers travaux littéraires et des velléités artistiques de son frère, il explique : « Les livres de Nicolas ne reflétaient pas directement son intelligence. Il écrivait des romans d'aventures à la ligne, reproduits dans des publications à bon marché et son frère dessinait sans audace pour des journaux humoristiques. »

Mac Orlan précise encore concernant Nicolas : « Afin de

se délasser l'esprit il écrivait également des livres galants à tirage limité. » Son coup de foudre pour une étrange et très jolie colporteuse, Claude de Flandre — parce que sa mère était une Flamande de Bruges —, fera de Nicolas Gohelle un homme prisonnier de son destin amoureux. Surnommée la Vénus internationale, la séduisante et mystérieuse jeune femme blonde, en réalité une espionne de la Russie communiste, affichait des airs de conquérante. « Claude ne savait pas qu'elle resterait toujours mystérieuse pour Gohelle, parce que l'homme désirait la maintenir dans son imagination telle qu'il l'avait vue, du fond de son jardin, à travers les arbres chargés de neige, hésitante à la porte de la maison. Claude, toute rose du plaisir de se croire une esclave, confondait sa propre abnégation avec le sentiment d'avoir été parfaitement comprise par un homme prédestiné. »

Claude avouera à son amant qu'elle a été choisie par sa hiérarchie pour porter la bonne parole dans les campagnes. « Communiste ? » lui demande son amant. « Un mot, rien qu'un mot... nous voyons plus loin que tout », répond-elle.

La Vénus internationale croit à l'avènement d'un monde meilleur, en tout cas moins cruel que l'actuel. « Nous sommes, inconsciemment j'ai confiance en l'inconscient, les inventeurs d'un nouveau pittoresque. Il faudra bien s'habituer aux singuliers paysages artificiels que le génie de l'homme compose chaque jour. Il faudra bien en découvrir les beautés, si l'on ne veut pas souffrir exagérément. Dans quelques années, la beauté popularisée par les artistes et rendue assimilable par la disparition du vieux paysage permettra de fumer paisiblement sa pipe, les yeux chavirés, sur d'élégantes combinaisons d'acier et de ciment armé. Les choses sont déjà avancées, il n'y a aucun mérite à le prévoir. Le pittoresque d'un pays influence la sentimentalité populaire ; nous vivons dans une atmosphère de pittoresque chrétien. La sentimentalité nouvelle, que je n'arrive pas à imaginer, naîtra probablement des arabesques reposantes du fer travaillé et de l'acier jaillissant du sol, à l'endroit même où doit mourir le dernier arbre rachitique et stérile. »

Nicolas va lui aussi se lancer dans des spéculations de bonheur hasardeux. « Il faut créer, entends-tu, un mysticisme

nouveau, quelque chose qui ne rappelle jamais les formes aimables des religions anciennes, si séduisantes par leur souplesse. Je cherche, comme je te le disais, une toute petite fleur bleue dans le volant d'acier d'une usine belle comme une cathédrale (...) Cette idée, Claude, est difficile à préciser, tout au moins pour moi, car je tiens au passé, non seulement par mon éducation intellectuelle, mais encore par ces sacrés souvenirs militaires qui me tirent les larmes des yeux, en certaines circonstances. Comprends-tu ? En dehors de la volonté, en dehors de la raison, un mot, un petit mot : Souchez, par exemple, un air, un petit air, le refrain du 20e corps, suffit à me ramener vers ce passé effroyable dont je serai toujours l'esclave rebelle, mais l'esclave. »

Par la voix de ce théoricien qui a rêvé dans le silence de son cabinet de travail la transformation du monde, Pierre Mac Orlan ajoute : « Ce n'est pas l'homme qui fait marcher un navire à voiles, c'est le vent, l'homme ne peut qu'utiliser des forces. Le bonheur est peut-être une force comparable à l'électricité. Essayons de trouver des fils conducteurs pour le faire jaillir à volonté. » La Vénus internationale aurait pu être ces fils conducteurs mais elle avait disparu. Mac Orlan en fit un poème où la malheureuse Vénus, dessinée par le peintre George Grosz, est devenue « rien de bon ».

Vers cette lanterne rouge et ce numéro indiscret,
dans la nuit des bas quartiers où les garçons bouchers
règnent en dandys ; où les adolescents socialistes
parlent couramment d'un type « groggy »,
dans un ring régulier, au milieu des suaves ordures, il faut bien,
si notre destinée doit s'accomplir
selon le rythme intelligent que nos livres lui imposent,
que nous cherchions des lumières autres que celles du
soleil et de la lune,
des lumières nordiques pour appartement bien clos.
Là, entre les filles d'un agréable commerce intellectuel
à qui sait éviter les jeux de la luxure désespérée,
nous irons fumer ce lourd tabac anglais
qui met sur la langue le poids des sept péchés capitaux.
Sur des coussins brodés par des mains d'anciennes

fillettes,
le pantalon relevé sur des chaussettes de soie,
nous écouterons, avec un plaisir renouvelable, le banjo
de passage
et le violon son compère peupler la salle rouge
d'une « maison » comme il n'en est pas
une maison de plaisir de pure imagination,
celle que chacun de nous possède dans sa tête fragile
et dont on verra bien, un jour, les résultats terrifiants (...)[5].

Pierre Mac Orlan, qui a beaucoup pratiqué les jeux de l'amour tarifé, poursuit son hommage à la Vénus de la sensualité et de l'érotisme :

L'odeur de l'amour dans les maisons closes
est celle des marais chéris des iguanodons.
Ce n'est pas une odeur conjugale,
mais une odeur où la préhistoire se révèle.
C'est donc amusant de n'être qu'une cellule vivante
étalée sur un divan de velours rouge,
cependant que le jazz infernal de Paris
rythme la danse quotidienne des affaires[6].

Ce petit détail vulgaire qui permet de finir ses jours dans la mélancolie est peut-être cette mystérieuse femme infidèle. Elle aura bercé de vaines promesses l'écrivain taraudé par d'occultes influences. Tel est le sens profond de *La Vénus internationale,* anticipation hardie où l'association de deux êtres à travers les espaces arrête un instant la catastrophe mondiale, où leur désunion tragique marque la ruine de l'Europe, « belle et lourde corolle cassée sur sa tige ». En 1923, l'année de parution de *La Vénus internationale,* Pierre Mac Orlan publiait également *Malice* qui a pour décor la pension Kreutzer à Mayence. « Ici la chair, toutes entraves brisées, déchaîne un drame, grotesque et violent, dont les protagonistes sont un Français moyen, une Bavaroise qui "possédait les vertus essentielles pouvant permettre à chacun de se créer un petit enfer à sa taille", une poupée de laine jaune citron et... le Diable », souligne René Lalou[7]. Le Fran-

çais en question, Jean Saint-Gréby, d'une trentaine d'années, venait d'un village de Seine-et-Marne et avait écrit sans goût deux ou trois romans gais. À la pension Kreutzer il occupait la chambre 7. De ses rêves qui le comblaient d'angoisse et de dégoût de soi-même, deux revenaient régulièrement. Le premier l'entraînait dans un paysage de grandes usines bâties sur des canaux où il errait à l'aveuglette. Une image d'enfant tué s'inscrivait en surimpression. « Mais ce qui rendait cette promenade particulièrement écœurante c'est que l'image de l'enfant tué agissait sur son odorat[8]. » Le second avait pour décor un jardin potager avec une cabane de jardinier où se déroulait une scène répétitive de meurtre. « Et sept fois dans son sommeil depuis l'âge de dix ans, Saint-Gréby avait tué un homme dans cette cabane paisible[9]. »

L'achat à Wiesbaden d'une poupée de bois vêtue de citron pâle et sa rencontre avec Jacob, un vieux Juif coiffé d'un chapeau melon, lui feront côtoyer le peuple de l'ombre créateur du fantastique. Le 10 novembre, ruiné par sa maîtresse Loulou la Bavaroise, Saint-Gréby décida de vendre son âme au Diable. Il prit la direction de la boutique de Jacob. Ce dernier lui acheta son âme dévaluée au prix d'une corde assez solide pour se pendre.

Autrefois, le vieux Jacob avait connu un homme qui s'appelait Pierre Schlémihl. « Cet homme fit un marché avantageux. Il vendit son ombre et son âme, qui n'était que la reconnaissance de son ombre[10]. »

Le récit de *La Merveilleuse Histoire de Pierre Schlémihl ou l'homme qui a perdu son ombre* par Adelbert de Chamisso de Boncourt, paru en 1814, sera réédité aux Éditions de la Banderole en 1921 avec une préface de Pierre Mac Orlan intitulée « Des relations romantiques avec le Diable ». Nous en extrayons ce passage :

« Avec le romantisme allemand, malgré les efforts assez émouvants d'Achim von Arnim et de Goethe reprenant la légende de Klinger, le Diable perd tous les éléments de son mystère. Il propose des marchés ; il transige et Faust se repent. Ce n'est plus ici le Diable de Marlowe et la fin tragique du docteur luttant dans l'angoisse de l'abominable nuit d'échéance, écrasé par le Démon éparpillant les

membres de sa proie pour que les deux disciples ne puissent déposer le corps du maître en terre sainte.

« Avec la composition du chef-d'œuvre de Goethe, c'est le dernier marché avantageux conclu par le Diable. Désormais, bien qu'à l'abri de la concurrence, il lui faudra faire des concessions. Le Diable pare sa boutique des ornements modernes de la réclame ; il se fait la tête d'un commerçant avisé ; il offre des primes, des rabais sur la marchandise ; il déprécie même la belle âme toute neuve qu'il veut acheter : il dégoûte le vendeur de son âme.

« Satan, quand il apparut à Pierre Schlémihl et quand il lui acheta son ombre, n'était plus lui-même que son ombre. Des gens ont vu dans cette jolie nouvelle d'un Champenois, devenu par la suite un naturaliste allemand, une manière de symbole. Le symbole dans une histoire d'imagination n'offre aucun intérêt, c'est l'histoire seule qui doit entrer en compte. Le Diable, en achetant l'ombre de Pierre Schlémihl contre la bourse de Fortunatus, était lui-même sur le point de fermer boutique. Les hommes de notre temps auraient bien su se tirer d'affaire en cette circonstance et garder la bourse inépuisable.

« Pour avoir remisé le Diable dans le ghetto d'une ville d'art en le réduisant à l'état social d'un fripier, les romantiques ont porté le dernier coup à son autorité bizarre et tourmentée. »

28

Rendez-vous avec le Diable

Pierre Mac Orlan, qui avait pour le Diable un attrait de prédilection, fut sensible à l'œuvre de Sacher-Masoch dominée avant tout par la lutte implacable et cruelle qui oppose les sexes. Le fantasme de la femme à la fourrure et au fouet faisant de l'homme un esclave se retrouve dans le personnage de Loulou la Bavaroise de *Malice.* Jacob lui a même vendu une magnifique fourrure qui « servit à Sacher-Masoch, pour donner un intérêt international à sa fameuse Vénus », soulignait Mac Orlan. Il notera ensuite : « Loulou la Bavaroise, avec l'hiver et sur ses épaules la sombre fourrure de la Vénus hongroise, devenait plus ardente. » On retrouve l'univers de Félicien Rops pour qui le Diable était le maître de l'empire charnel. Ce n'est pas étonnant que l'écrivain ait consacré au peintre et dessinateur belge une longue étude de cent cinquante pages dans l'essai du critique Jean Dubray paru en 1928. Il écrit :

« Dans l'œuvre de Rops, le démon est une force de créations sensuelles. Ce n'est jamais un révolté et il s'accommode fort bien, ange déchu, de l'autorité divine. Il commande à son peuple de femmes et d'hommes qui vivent pour et par la femme.

« Le principe philosophique du mal est chez Rops essentiellement catholique. Il emprunte son pittoresque à l'envers du décor installé par le catholicisme. Le démon se cache sous la robe du prêtre ou sous la jupe des novices. Il ne s'attaque qu'à des filles simples, parfaitement animales, et jamais il ne

réclame de la part de ses clients un geste de rébellion contre l'autorité divine qui le courbe, malgré son infernale séduction[1].

« Notre époque même, constate Mac Orlan, qui est la créatrice d'un fantastique social à peu près révélé depuis la guerre offre à Rops un hommage encore discret, mais qui ne tardera pas à l'associer aux compétitions les plus affreuses du plaisir secret, goûté dans une nuit d'échéance comme celle où mourut le Faust de Marlowe[2], mais que l'humanité n'avait jamais connu pour son propre compte.

« L'esprit du mal a épouvanté un homme sensible cinquante années trop tôt. Rien alors ne pouvait permettre aux clients de ces images de saisir la réalité de cette décomposition perfide.

« Il fallait un charnier pour donner à Rops sa consécration définitive et permettre aux foules d'excuser quotidiennement la démone et son maquereau.

« Pendant cinq années le monde massacra des innocents. Aujourd'hui le Diable ricane, il possède un état civil très correct, on le voit comme un charognard chauve apparaître sur le parvis des Bourses et guetter l'agonie des grands peuples[3]. »

Le poète et romancier allemand Achim von Arnim[4] figure également dans le panthéon littéraire de Pierre Mac Orlan. Son conte fantastique « La Mandragore » aura une influence particulière qui apparaît dans des pages de *Rhénanie*, un volume publié en 1928. « On dénichait cette mandragore à la nuit. Et pour qu'elle fût consacrée, il fallait qu'elle naquît de la semence d'un pendu. À l'époque où la mandragore exerçait toute son influence sur la littérature du temps, les pendus n'étaient point si rares que chacun ne pût espérer s'approprier ce navet diabolique.

« J'ai trouvé chez un brocanteur de Mayence une mandragore avec tous ses papiers, mais je ne l'ai pas achetée, parce qu'elle ne me paraissait pas authentique. Elle ressemblait à un radis noir légèrement modifié par un astucieux marchand[5]. »

À la recherche d'un talisman, Pierre Mac Orlan se rendra dans une petite boutique de Wiesbaden comme son héros de

Malice. Le pantin qu'il acheta et que Chas Laborde dessina un jour à Saint-Cyr-sur-Morin n'eut pas l'influence néfaste du golem de Saint-Gréby. « Jusqu'à présent, ce pantin ne m'a pas dominé. Je n'exagère son importance qu'à certaines heures de la nuit quand je travaille. Il est extrêmement bon conducteur des forces qui reliaient Mayence, Bonn, Coblenz, Düsseldorf, Francfort et Baccharach à quelques écrivains, qui retirèrent un certain profit de cette communication souvent fortuite. Du jour où j'entrai en possession de ce pantin, il me sembla que la ville de Mayence, par exemple, me révélait toute cette vie d'apparences que je sentais confusément sans pouvoir les définir (...). Aujourd'hui ce golem vit à la campagne. Les paysans qui l'ont vu le détestent. C'est, pourtant, un personnage élégant, avec quelque chose d'un peu inquiétant, quand on se laisse aller aux images qu'il crée avec abondance et que mon chat n'est pas le seul à voir. En ce moment, il est minuit, ce golem est assis, jambes de-ci, jambes de-ça, sur un haut-parleur qui ressemble à la réduction d'un tombeau napoléonien. Il ricane tout doucement dans la pénombre. C'est parce qu'il entend un comique de Langenberger chanter quelque chose que je ne comprends pas[6]. »

Le pantin de Pierre Mac Orlan a fait de vieux os. Dans son costume composé d'un hoqueton de laine jaune qui lui donnait l'air d'une chauve-souris citron quand il étendait les bras, le petit personnage tiendra une place d'honneur auprès de l'écrivain superstitieux. Triomphant du temps, ayant survécu aux vicissitudes de la maison de Saint-Cyr, il continue de veiller sur les mânes de Mac Orlan qui voyait des signes partout et numérotait tous les actes qu'il entendait accomplir. Les chiffres 10.7.2. surgissent comme des signes cabalistiques. Ils peuplent son univers, c'est une obsession. Le romancier les a notés sur chacun de ses textes, y compris les feuillets de ses agendas à côté d'un rendez-vous quelconque ou du compte journalier de ses dépenses. Ils étaient aussi gravés au-dessus de la porte d'entrée à l'endroit où d'autres placent un fer à cheval, symbole de chance. Les amis intrigués de Pierre Mac Orlan ne connaîtront jamais la signification exacte de ces trois chiffres. Ainsi Nino Frank qui inti-

tula son livre de souvenirs *10.7.2. et autres portraits* et restera sur sa faim.

« C'est au début des années 50, au moment où la fréquentation de la maison d'Archet devient pour moi assidue et où la radio fournit à Pierre Mac Orlan un nouvel avatar littéraire. Je lui découvre un tic singulier : ces trois chiffres, 10.7.2., sous la forme exacte que je dis, les nombres séparés par un point, qu'il inscrit sur tout ce qui lui vient sous la main, lettres ou journaux aussitôt après leur réception, avant même d'être ouverts, manuscrits ou livres, blocs-notes auprès du nom du moindre visiteur. Je n'avais pas pu me retenir de le questionner là-dessus : "Rien, une simple manie... Cela n'a pas le moindre sens : trois chiffres pris au hasard." Je ne crois pas qu'il ait donné à qui que ce soit le moindre éclaircissement, tant il pouvait être secret. Une manière de talisman, certes. Mais sa signification ? Une date, le 10 juillet 1902 ? Le signe d'on ne sait quel appel intérieur ? Un nombre de la Kabbale, comme me le suggérait André Malraux à cause des points séparant les chiffres ? En tout cas, à coup sûr, une invocation à la chance, seule divinité en laquelle il ait jamais mis foi[7]. »

Dans son roman *Marguerite de la Nuit* publié en 1925, Pierre Mac Orlan évoquera les fameux chiffres au cours d'un dialogue entre Léon Méphistophélès, le prince des ténèbres qui a pris l'apparence d'un jeune homme, et le vieux professeur Georges Faust, descendant du Faustus qui vécut en Allemagne au début du XVIe siècle et devint un héros de légende. Comme son lointain ancêtre, Faust, âgé de quatre-vingt-deux ans, vient de vendre son âme au Diable.

« — Il faut compter sur l'esprit de sacrifice des hommes et des femmes, dit Léon Méphistophélès. La candeur est à l'esprit de sacrifice ce que le rose tendre est aux joues d'une fillette, une parure.

« — J'ai signé trop vite.

« — Regrettez-vous votre marché ? Je peux vous proposer ceci : déchirez les deux documents en échange de votre jeunesse. Demain, si vous voulez, vous pourrez vous réveiller dans la peau du vieil homme que vous étiez, il n'y a pas si longtemps.

« Et il ajouta :

« — Et la petite Lucienne vous apportera le lait tous les matins, jusqu'au jour où une bouteille, puis deux, puis trois, resteront pleines à la porte. On pénétrera chez vous par effraction et l'on vous trouvera sur votre lit ignoble, figé dans la grimace d'une dernière quinte de toux. Vous appelez ça un idéal ?

« — Permettez, je n'appelle pas ça un idéal... Je voulais dire seulement que les chances d'échapper à votre infernale possession me paraissent difficiles à saisir.

« — Vous êtes superstitieux, fit M. Léon, et malgré votre éducation philosophique, vous craignez la mort pour tout ce qu'elle comporte d'hypothèses sur les possibilités de l'au-delà.

« — Je ne crois en rien, déclara Faust, et j'ai eu confiance en votre marché, comme j'ai confiance en mon sou percé (il le montra), dans le chiffre 7, dans le chiffre 10 et dans le chiffre 2 dont l'influence heureuse est une affaire personnelle qui ne regarde que moi et la bienveillance de ce chiffre (...) [8]. »

10.7.2... Souvenons-nous que Jean Saint-Gréby de *Malice* avait décidé de vendre son âme un 10 novembre 1922 et qu'il occupait la chambre 7 de la pension Kreutzer. S'il paraît bien difficile de séparer nettement l'induction et la déduction, convenons que cette affaire devrait demeurer à jamais ténébreuse. Décidément, Pierre Mac Orlan était un maître du mystère social. Les forces obscures sous-tendent toute son œuvre. Le Diable devient un personnage comme les autres qui se dédient ainsi au mal « sans arrière-pensée ». « Le fantastique social, souligne Raymond Queneau, va s'incarner en des individus qui ne sont ou ne valent guère plus que des vessies de porc ou des pantins de feutre — pantins qui finissent par se dissoudre dans des brouillards spongieux et maléfiques ou par se faire étrangler par leur propre ombre.

« Bien que "la littérature n'apporte pas toujours la paix dans l'âme de celui qu'elle nourrit", elle lui permet en tout cas d'examiner son temps et ses contemporains d'un œil lucide et parfaitement désengagé. Il peut alors — l'écrivain — redonner à la vie la dignité qu'elle perd dans les bars

de Rouen, de Hambourg ou de Tampico ou dans les solitudes de Foum-Tatahouine. Il peut alors transformer la plus petite crapule en un mythe, la plus vilaine action en une allégorie, les péripéties les plus moches en un symbole lumineux et pur[9]. »

Pierre Mac Orlan résumait cette pensée par une formule reprise dans sa préface du roman d'Alfred Döblin, *Berlin Alexanderplatz*, qu'il plaçait parmi les quelques livres qui l'avaient ému profondément. Cette formule était la suivante : « La connaissance de la vie c'est la littérature. »

29

La maison de Saint-Cyr-sur-Morin

« J'habite près d'un lieudit : les Armenats. Il s'agit, paraît-il, d'un conflit entre les archers de police de l'abbaye de Jouarre et quelques Armagnacs, non montés, égarés le long du Petit-Morin sans doute afin de braconner. Cette bagarre laissa des traces dans le souvenir des paisibles vignerons, ceux des coteaux qui tracent la vallée depuis les marais de Saint-Gond jusqu'à La Ferté-sous-Jouarre où le Petit-Morin s'associe aux eaux de la Marne, célèbre rivière dont il est le modeste vavasseur[1]. »

Un flot d'impressions et quelques éléments intéressants de l'histoire locale surgissent aussitôt dans la tête de l'écrivain qui pourrait en faire tout un roman. Sa maison de Saint-Cyr-sur-Morin, qui ressemble à un presbytère de petit village, s'intègre à la collectivité rurale comme un lieu de rencontres et de rêvasseries. C'était en effet la maison du bon Dieu car Pierre Mac Orlan y accueillait volontiers ses amis et les gens de passage. Mais ceux qui disent : « Quelle drôle de petite maison ! Comme elle est basse ! Comme elle est enterrée !... » n'auront pas l'occasion de faire le tour du propriétaire. « Ceux-là, remarque ce dernier, peuvent toujours attendre sur un pied que je vienne leur ouvrir la porte. »

Cette maison inspiratrice, il l'habita avec sa femme Marguerite à partir de 1924. Mac Orlan et l'élue de son cœur avaient séjourné à Saint-Cyr dès 1912, retrouvant Berthe et Frédé, ainsi que Julien Callé qui créa au bord du Morin l'Auberge de l'Œuf dur et du Commerce devenue de joyeuse

mémoire l'annexe en folie du Lapin Agile. Passer la journée entière entre quatre murs, c'était un bonheur pour le romancier pantouflard. « Cette petite maison, que j'habite toute l'année, est tellement bien ajustée à mon corps qu'elle me complète comme un vêtement de chasse ou de golf, un vêtement où l'on se trouve à l'aise sans le remarquer et peut-être même sans savoir pourquoi », écrit-il en 1934[2]. L'évocation de sa maison soulevait en lui un élan fraternel, des sentiments généreux. « Si tous les hommes possédaient leur maison, il n'y aurait jamais de guerre. Car l'idée de guerre ne peut s'associer à la présence d'une demeure qui représente plus d'années de travail qu'il n'en reste à vivre. Les gens qui reconstruisent deux fois leur demeure sont assez rares. Après une catastrophe qui peut permettre ce genre de résurrection, la maison nouvelle ne retrouve plus son pouvoir sentimental. Elle appartient à son maître sur le papier, mais en fait elle devient une étrangère despotique et sans importance[3]. »

Pierre Mac Orlan poursuit dans le registre fantastique avec la nuit en toile de fond :

« Je vis donc dans une petite maison dont j'ai en quelque sorte drapé les murs anciens autour de moi, comme un manteau. Elle est peuplée d'êtres vivants qui s'incorporent dans ces murs, qui font partie de son empire et dont il m'est difficile d'imaginer le départ pour des raisons déprimantes. Nous sommes tous unis derrière les portes fermées. Nous nous comprenons tous encore mieux quand les portes et les fenêtres sont closes, à la tombée de la nuit et quand rien du dehors ne peut pénétrer entre nos quatre murs. Alors la maison tout entière plonge dans le silence de la nuit comme un scaphandre dans la mer. Autour d'elle des bêtes nocturnes se font des signaux. Elles apportent des messages incompréhensibles. Autrefois, il y a cinq ans, quand l'œil-de-bœuf du grenier, celui qui donne sur le pignon à l'ouest, n'était pas fermé, les chats-huants entraient là comme chez eux et traînaient leurs ailes en marchant lourdement sur le plancher de bois blanc. Aujourd'hui, cette ouverture du mur est bien close et les oiseaux de nuit viennent effleurer de l'aile les contrevents de bois dur[4]. »

Le prince souverain des oiseaux de nuit, c'est certainement

le grand-duc. Mac Orlan, capable de s'émerveiller devant le battement d'ailes précipité d'une chauve-souris[5], admirait la majesté de son vol. Il connaît ce grand-duc, décoloré par l'âge, depuis quinze ans. C'est un oiseau de bon augure :

« Les soirs d'été quand nous dînons dehors devant le clos, il passe au-dessus de la table, en volant très bas, familier et lent. Tout le monde chez nous est assez content de constater que ce vieil oiseau se porte bien. Nana, la Bull-Caille, lève sa tête de grelot pour le regarder passer, le braque bleu d'Auvergne l'estime comme un voisin. Il y a aussi trois poules d'eau qui viennent picorer dans le clos en hiver. D'autres compagnons s'occupent aux champs. Ils viennent quelquefois me serrer la main dans la grande salle à côté de la cuisine. Dans cette grande salle carrelée, meublée d'une longue table de ferme, chacun peut placer son mot. Il y a là : le facteur, le cidrier et ses hommes, le garde champêtre, des voisins et des voisines de la ferme. À travers les petits carreaux de la porte vitrée on aperçoit un vol d'étourneaux qui passent en rafales et les silhouettes tordues des pommiers sans feuilles, et sur la colline la petite gare derrière une haie de peupliers.

« Ce tableau familier appartient à la maison. Si l'on pouvait la vendre, on vendrait également ce tableau qui change avec les saisons[6]. »

Le spectacle de la nature, dans cette petite vallée paisible, fait songer aux paysages de Corot. C'est aussi l'expression d'une manière de vivre quotidienne que les collègues de Pierre Mac Orlan à l'Académie Goncourt admiraient, Colette, en particulier, qui partageait avec lui une passion pour les animaux. Leur goût commun pour les bouledogues suffisait à alimenter la conversation. À l'occasion des quatre-vingts ans de la présidente des Goncourt, Mac Orlan lui adressera ce témoignage :

« Parmi tous les hommages qui vont donner à Colette la sécurité affectueuse qui apporte à la carrière d'un écrivain une consécration incomparable, une voix s'associe aux vœux des bêtes reconnaissantes, des bêtes compréhensives dont l'instinct donne aux mots de la grande romancière un sens qui dépasse la sensibilité des hommes. Je pense... au prodi-

gieux instinct vital de Colette qui a su parler depuis toujours le langage qui associe les bêtes et les fleurs et les décors de leur condition à la présence d'une femme, extraordinairement douce, qui a su leur dire des choses qui leur permettraient d'entrer dans une civilisation dont ils furent trop souvent exclus... J'ai dans ma demeure, entre ma femme et moi, tel un trait d'union d'un dessin très pur, une petite bête, une de celles qui auraient pu tenir la place de ce bouledogue que l'on appelait Toby... Je lui ai dit, sans trop de conviction : "J'écris à Colette pour lui faire parvenir tes vœux"... Voici donc où j'en suis, Colette, en cette nuit où j'écris pour vous dire mon amitié[7]. »

André Billy, qui lui aussi après les déjeuners chez Drouant regagnait ses pénates en Seine-et-Marne, à Barbizon précisément, disait de son ami : « Ce vrai Picard n'aime pas qu'on l'embête, ainsi que le prouve son isolement à Saint-Cyr-sur-Morin, au creux d'une vallée et au bord d'une petite rivière où il semble s'être retranché et où il ne serait pas facile de l'approcher s'il lui prenait fantaisie de se défendre avec une mitrailleuse contre les fâcheux. Je crois connaître la Seine-et-Marne, c'est une des régions les plus farouches de notre douce France. Mac Orlan y a trouvé un coin mieux défendu que le mien. Entouré de ses livres, de ses souvenirs, de ses Utrillo, dans un grand cabinet de travail où le ciel entre par de larges fenêtres, il y passe à jouer de l'accordéon et à composer des chansons de soldats le temps que lui laissent la lecture et l'écriture. Sa seule distraction est la chasse[8]. »

« Je ne sais encore quel démon secret me pousse tous les ans, avec la permission de l'État, à prendre mon fusil et à parcourir les bois et la plaine dans l'intention de tuer tout ce qui peut se manger. Telle est la première contrainte que je me suis imposée : tuer uniquement la bête que je destine à mon repas. À l'ouverture de la chasse, des braves gens, à peu près inoffensifs durant les mois où la chasse est interdite, se sentent subitement possédés par une étrange fièvre qui enlève tout contrôle sur leur volonté. C'est un peu comme si la guerre venait d'être déclarée. Les hommes munis d'un permis de chasse perdent, pour quelques jours, leur sens critique. Il s'agit de tuer, en plein vol ou pleine course, une

bête charmante qu'en d'autres temps on élèvera précieusement pour la joie des yeux et la paix de la conscience[9]. »

Le fusil à deux coups de Pierre Mac Orlan aura surtout servi à tuer le temps. L'arme à l'épaule, escorté de sa chienne Friquette, il partait pour de longues promenades. Marchant le long du Petit-Morin, il lui arrivait de surprendre des martins-pêcheurs. À moins de cent kilomètres de Paris, l'écrivain ressemblait à un Tartarin en train de s'émerveiller devant « ces beaux oiseaux de feu et d'eau douce[10] ».

« Il ne faut jamais tirer avec une carabine ces oiselets fulgurants, c'est tirer sur une lumière, car, sitôt touchés par la mort, le martin-pêcheur s'éteint, se ternit et provoque, de ce fait, les remords et la consternation dans l'âme d'un chasseur sans intérêt[11]. »

Il s'en voudra beaucoup le jour où il abattit un oiseau bizarre. « Qu'était-ce que cet oiseau ? a raconté Francis Carco. Il n'en avait jamais rencontré de semblable. Un grand bec, l'air ridicule, les pattes palmées, un plumage gris fumeux. Pierre hésita longtemps, puis il le jeta dans son carnier et, le soir, consulta son voisin. Le voisin demeura perplexe. Il alla demander par le bourg si l'on avait idée de cet oiseau, mais personne ne se prononça.

« — Drôle de bestiau ! disaient les gens.

« On feuilleta des livres, des dictionnaires, sans succès, et Mac Orlan, justement intrigué, prit le train pour Paris. Or, à Paris on n'avait jamais vu non plus d'oiseau si mystérieux et force fut au chasseur — après de longues consultations chez des naturalistes —, en regagnant Saint-Cyr, de déclarer pour calmer l'opinion générale qu'il avait tué par hasard un authentique, et des plus rares, chevalier bécassin.

« Le nom de cet oiseau reste attaché à la réputation de Pierre Mac Orlan, et peu s'en faut que les habitants du pays ne le soupçonnent de sorcellerie[12]. »

Les coqs faisans qui traversent un chemin, une envolée de perdreaux depuis les sillons, comme le vent dans les fils télégraphiques, étonneront toujours l'aventurier passif venu dans la campagne chercher la paix. Mais ce que l'on voit sur la terre, sur l'eau et dans le ciel, cache bien d'autres choses. « Nous possédons tous, très loin, dans la nuit de notre pen-

sée, une arrière-boutique qui pue... », dit Zabel, le sinistre boucher du *Quai des Brumes.*

« Dans ma maison, remarque Pierre Mac Orlan, il existe une collection d'apparences dont les mœurs et l'activité m'intéressent prodigieusement parce qu'elles me font vivre, à mon avis, d'une manière qui me surprend toujours.

« J'ai placé sur la cheminée de ma salle de travail un pantin de laine, une sorte de fou, citron pâle, dont la tête ronde est éclairée par deux yeux morts couleur de myosotis. Tel qu'il est, il m'apparaît comme un voyou romantique créé par une étudiante allemande. Il fut, en effet, fabriqué par une jeune artiste de Düsseldorf et vendu à Wiesbaden au moment des premiers jours de l'occupation française. J'ai souvent parlé de ce petit monstre que je considère un peu comme un golem, car il faut bien être dupe de quelque chose. Quand je l'ai acheté, il occupait une place saisissante dans une boutique de jouets mondains et littéraires. J'ai souvent décrit cette boutique lumineuse non loin de l'Hôtel de Nassau. Devant la vitrine, des spahis et des tirailleurs s'arrêtaient à la nuit. Cela se combinait si bien qu'on ne savait plus si c'était ces pantins trop intelligents qui contemplaient les spahis, ou le contraire.

« Bref, ce pantin vit parmi mes livres, dans une vallée briarde. J'ai écrit son histoire, en souvenir de Mayence, à une époque où tous les signes qui devaient empoisonner notre avenir se révélaient par des excentricités de ce genre [13]. »

Dans le cabinet de travail de Pierre Mac Orlan, partout des livres et encore des livres. Certains sont rarissimes comme les exemplaires de *Lunes en papier* et de *Royaume farfelu* d'André Malraux qui a dessiné sur la page de garde des silhouettes de chat et de « dyables ». Pierre de Boisdeffre, invité à passer une journée chez Mac Orlan, écouta son hôte lui parler de Malraux :

« Ah ! Malraux ! soupira Mac. Quel bonhomme ! Et quelle destinée ! Évidemment, il n'a pas vécu toutes les aventures dont il parle — un peu comme moi, mais lui a eu l'astuce de laisser planer le doute (...). Il s'est bâti une légende et il ne l'a pas laissée s'effondrer. Lorsqu'on lui a donné une escadrille pendant la guerre d'Espagne en croyant qu'il était

pilote, il a tenu le coup. Mais le pilote, c'était Corniglion-Molinier, Malraux lui servait de navigateur, et encore c'était un navigateur qui ne savait pas lire les cartes ! Toujours est-il qu'en Espagne il a bel et bien volé, lui qui ne savait pas tenir un manche à balai, lui qui n'est pas capable de conduire une auto sans aller dans le fossé et qui, je crois, n'est jamais monté sur un vélo ! Mais c'est l'ami le plus fidèle. Ses extravagances sont toujours contrôlées. Comme les miennes ! C'est cela l'important : faire le fou tout en restant sage[14]. »

30

Le mot fraternité

Sur une idée de son directeur Pierre Brisson, *Les Annales politiques et littéraires* lancèrent un concours dont fut chargé Paul Morand. Quels sont les dix plus beaux mots de la langue française ? demandait-il aux lecteurs de l'hebdomadaire et à des personnalités littéraires. Dans le numéro du 8 septembre 1933 Pierre Mac Orlan, interrogé parmi la trentaine d'écrivains sélectionnés par l'auteur de *Ouvert la nuit, Fermé la nuit* et *Lewis et Irène*, communiquait sa réponse en s'adressant à Brisson :

> Cher ami,
> La question posée par Morand est embarrassante. Si l'on admet l'aspect « physique » d'un mot, on peut trouver de l'agrément, de la jovialité, et de l'honnêteté, dans des mots comme : « tabouret », « cétoine », « robinet », « torticolis », etc. Ces mots sont sympathiques... pour l'œil. En me laissant influencer par le sens des mots, les images et les idées qu'ils provoquent, je choisis le mot « fraternité », qui en vaut dix[1].

Il sera le seul à le citer. En tête du sondage arrivaient « amour » et « jeunesse », dans la liste des auteurs comme dans celle des lecteurs. Pierre Mac Orlan aurait pu tout aussi bien retenir « aventure » et « mélancolie ». En remarquant que « fraternité » en valait dix, on peut supposer que ce mot clé les englobe : fraternité d'armes, fraternité entre les peuples, fraternité de la devise de la République française,

fraternité qui liait Pierre Dumarchey à son frère Jean le légionnaire. C'était toujours dans un élan de fraternité qu'il apportait sa contribution, sous forme de préface, à l'œuvre d'un ami ou même de quelqu'un qu'il n'avait jamais vu. Ce fut le cas avec le journaliste Sacha Simon qui publia *Quatre colonnes à la une !*. Mais il faut préciser que ce reporter était le père du capitaine Pol Simon du 269e régiment d'infanterie de Nancy-Toul, pendant la guerre de 1914.

« J'appartenais à ce régiment ; et, parmi tant de portraits qui s'effacent peu à peu, le visage du capitaine Simon demeure nettement dans ma mémoire. C'était un homme peu ordinaire, un homme admirable, un soldat romantique, un séduisant poète d'infanterie. Je l'aimais bien : car ce soldat-écrivain, d'une grande valeur humaine, me permettait d'oublier un décor tragique d'une désolante fatalité. Quand il fut tué, ce fut l'anéantissement de ces images qui me reliaient encore aux points essentiels de mon éducation. Il fut tué dans le temps que les derniers cuirassiers abandonnèrent leurs cuirasses naïves ; dans ce temps inoubliable où le sol traditionnel commença à se dérober sous nos pas[2]. »

Pierre Mac Orlan restera fidèle à ses camarades de combat, morts ou vivants. Ce qui ne l'empêchera pas d'alimenter une polémique avec Jean Cocteau par l'intermédiaire de Frédéric Lefèvre dont les interviews dans *Les Nouvelles Littéraires* ont été reprises avec quelques retouches dans le livre *Une heure avec...* Dans un entretien du 3 février 1923, Mac Orlan lui avait déclaré : « Si Jean Cocteau avait fait trois ans de service militaire, il serait l'un des plus grands écrivains de notre génération. Sa faiblesse est d'avoir toujours vécu en compagnie de gens pour qui le moindre de ses gestes était riche de claires significations. Il ne s'est jamais trouvé dans l'obligation d'expliquer simplement des choses simples ou complexes à des âmes sans mystère[3]. »

Piqué au vif, Jean Cocteau avait répondu lors d'un entretien paru dans *Les Nouvelles Littéraires* du 24 mars 1923 :

« Les interviews sont dangereuses : ainsi Mac Orlan vous a dit, parlant trop vite, qu'il me manquait trois ans de caserne ; j'aurais pu lui répondre que les années de front valent les années de caserne, mais les vantardises de guerre me déplai-

sent ; Mac Orlan plaçait Rimbaud en tête de ses admirations ; qu'il me nomme donc l'adjudant qui lui a prêté *Une saison en enfer*; qu'il me dise aussi si *Suzanne et le Pacifique*[4] est la lecture favorite des troupiers. Du reste, il regrette sa phrase ; voyez... Et l'auteur du *Cap de Bonne-Espérance* me montre un exemplaire de *Malice*, qui porte cette dédicace : "À Jean Cocteau, en témoignage d'admiration profonde, et je retire tout ce que j'ai dit sur ce malheureux service militaire. Bien cordialement. P.M. O."[5]. »

Pierre Mac Orlan, qui disait que les hommes s'excitaient eux-mêmes au contact de leur propre vacherie, fera les frais d'une vacherie de Cocteau rapportée dans son journal posthume. Le 13 juillet 1954, l'année du triomphe de sa pièce *La Machine infernale*, il écrit : « Rien ne gonfle un auteur comme de savoir l'argot du moment. Jamais un helléniste ne mettrait en tête d'un glossaire : "À l'usage des imbéciles". C'est ce que fait Simonin dans *Touchez pas au grisbi*. "À l'usage des caves".

« Et "Les non-affranchis sont invités à consulter le glossaire", etc. Albert Simonin m'a l'air d'être un affranchi comme Mac Orlan (qui le préface) est un navigateur (...)[6]. » Bourlingueur en chambre, Pierre Mac Orlan en connaissait pourtant un rayon sur les pirates et les arsouilles de tout poil. Dans sa préface du polar d'Albert Simonin, il note :

« Cette expression : "Ne touchez pas au grisbi" devient une variante de : "Ne chahutez pas avec les nippes". C'est le maître mot qui dirige la chronique de ces chevaliers de fortune mal acquise qui donnèrent de la mobilité aux romans de cape et de mitraillette de Peter Cheyney. Mais dans le roman que nous présentons ici, le pittoresque de la banlieue de Paris : celui de ses bars, de quelques-unes de ses rues et de ses hôtels meublés et secrets, remplace l'agitation nocturne du Bowery. Le Bowery, comme l'Alexanderplatz de Döblin, le boulevard de la Chapelle de Bruant furent des cimes où l'esprit soufflait : celui du mal et de la naïveté homicide. Ce qui donne aux tueurs professionnels (qui sont très rares) une personnalité angoissante, ce n'est pas tant l'usage du 6.38 ou du 90.20 + n que l'infernale candeur des possesseurs de ces objets. Ce sont, le plus souvent, des innocents

aux mains trop pleines et sans espoir de paradis. Je ne les ai jamais rencontrés dans un livre si désarmés devant le jugement de la vie sociale représentée par tous ceux qui ne possèdent pas un pistolet automatique[7]. »

Friand de littérature policière, Pierre Mac Orlan s'essaya au genre en publiant en 1935 *Le Tueur n° 2*, inspiré d'un crime mystérieux qui avait ému l'Angleterre. L'histoire commence par la découverte d'un cadavre dans une malle. Ce sera l'énigme de la femme sans tête. Le Londres canaille et l'air marin de Brighton donneront une saveur particulière à cette ténébreuse affaire qui se déroule aussi dans une villa de Knokke-sur-Mer, station balnéaire de la côte belge, louée par une actrice accompagnée de Marius, son chauffeur factotum. « Ce sinistre fait divers, qui se distinguait des autres par un je-ne-sais-quoi qui sentait la mystification macabre, apportait un petit air de kermesse, de "foirinette" comme disait Marius, dans ce paisible décor flamand d'une mélancolie assez débonnaire[8]. »

Mac Orlan était en pays de connaissance et l'on se croirait presque dans un roman de Georges Simenon. Le père de Maigret, qui débuta comme reporter à *La Gazette de Liège*, avait publié plusieurs séries policières dans le *Détective* des frères Kessel et de Gaston Gallimard. C'est dans les locaux de l'hebdomadaire qu'il croisa pour la première fois Pierre Mac Orlan, amateur de faits divers sanglants. Lors d'un hommage à l'auteur du *Quai des Brumes* Simenon lui écrira une lettre chaleureuse :

> Vous êtes un grand bougre, cher Mac Orlan. Tout le monde en convient et vous classe parmi les très rares bonshommes qui, gentiment, simplement, apprennent aux autres à regarder autour d'eux avec des yeux neufs. De sorte que, tous, nous vous devons quelque chose. Nous vous devons aussi de nous avoir donné un exemple, celui d'une vie dans laquelle il n'y a rien à gommer, d'un écrivain qui est un homme, d'un homme en harmonie avec ce qu'il fait et avec ce qu'il écrit. C'est rare, Mac Orlan, et je vous en dis affectueusement et respectueusement merci[9].

Parmi les auteurs de romans policiers qu'il appréciait, Pierre Mac Orlan avait un faible pour Pierre Véry. Ce dernier reçut, en 1930, sous le pseudonyme de Toussaint-Juge, le premier Grand Prix du roman d'aventures pour *Le Testament de Basil Crookes*. Membre du jury, Mac Orlan siégeait notamment aux côtés de Gus Bofa, Pierre Benoit, Francis Carco et Joseph Kessel. Le premier roman de Pierre Véry, *Pont-Égaré*, publié en 1929 à la NRF avait bénéficié d'un compte rendu favorable d'André Malraux dans les pages de *La Nouvelle Revue Française*. Comme pour *Malice* de Mac Orlan, il fut sensible à l'univers fantastique du jeune écrivain qui se révélera avec *Les Disparus de Saint-Agil* et *Goupi mains rouges* parus respectivement en 1935 et 1937 et portés à l'écran avec succès par Christian-Jaque et Jacques Becker.

À l'occasion du Grand Prix du roman d'aventures, Pierre Mac Orlan faisait l'éloge du lauréat dans les colonnes de *L'Intransigeant* :

« Pierre Véry est un aventurier tendre et par cela même singulièrement soumis à la volonté des choses, soulignait-il. C'est à cause de cette douceur devant les embûches les plus naturelles qu'il est bon conducteur des forces clandestines des quatre éléments et qu'il a pu écrire des romans lyriques d'une personnalité puissante. Par la douceur même de son attitude devant sa propre imagination, Pierre Véry peut vaincre la peur (...) J'ai souvent cherché dans les livres de Pierre Véry l'essence de sa personnalité. C'est, je le répète, la douceur : une douceur habile, cultivée par des moyens personnels et que l'auteur prête à presque tous ses personnages. Le diable de Pierre Véry est ivre de douceur comme un bourdon de miel. Les assassins de Pierre Véry sont pervertis par la douceur... Ils tuent doucement, se dissimulent doucement et compliquent doucement les éléments du jeu qu'ils tiennent en main[10]. »

Pour sa part Pierre Véry avait salué l'œuvre de Mac Orlan dans « Une étude criminelle » publiée dans *La Revue européenne* de mai 1928. « Mac Orlan : une des plus curieuses figures littéraires de ce temps, et sur la signification de laquelle, à mon avis, on n'a pas suffisamment insisté. Étrange destin de cet écrivain — le plus conscient de notre époque

— installé au centre même du désordre et de l'incertitude, et à qui il était réservé d'isoler, et d'animer d'une vie sensible les impondérables maléfiques auxquels nous voyons tant de solides cervelles succomber[11]... »

31

Le choc de l'art photographique

Gus Bofa avait écrit une dédicace bien sentie en lui adressant son roman *Rollmops le Dieu assis* : « À Pierre Mac Orlan qui n'aime que les bandits, j'offre en toute propriété cette histoire d'honnête homme, en signe d'affection toute dévouée et d'amitié. » Ces lignes sont datées du 13 février 1920. Créateur de l'ex-libris de Pierre Mac Orlan représentant un corsaire avec ce commentaire : « Où avez-vous pris ce livre ? Serait-ce point d'aventure chez Mac Orlan ? », Bofa se moquait gentiment de l'écrivain qui imaginait des aventures de gibier de potence mais craignait les voleurs comme la peste. À la fin de sa vie, cela deviendra une véritable phobie. De peur d'être dévalisé, il avait son fusil et un revolver à portée de la main. L'installation de verrous et l'ouverture d'un judas ne suffisaient pas à le rassurer. « Je crains qu'on enfonce une tige pour me crever l'œil », disait-il à Pierre Guibert[1].

Léo Malet, l'auteur des *Nouveaux Mystères de Paris*, le créateur de Nestor Burma (détective de choc), qui était comme Mac Orlan très vite saisi d'angoisse, partait en voyage en plaçant entre sa chemise et son tricot de corps ses économies en billets de cinq cents. Il expliquait en palpant son thorax : « Ici, tu vois, c'est plus sûr que dans le coffre d'une banque[2] ! » D'évidence, les deux romanciers étaient faits pour s'entendre mais la rencontre n'a pas eu lieu.

« À une certaine époque, j'aurais voulu faire la connaissance de Céline, Léautaud et Mac Orlan. Et puis, au dernier

moment, je me suis dit : Qu'est-ce que j'ai à dire à ces mecs-là ? Rien ! Et qu'est-ce qu'ils ont à me dire ? Pas plus que ce qu'ils ont mis dans leurs bouquins. Alors, je n'ai donné aucune suite à mes velléités de rencontre... Je crois que, finalement, je ne me serais entendu avec aucun d'entre eux. Mac Orlan, par exemple, parce qu'il était plutôt réactionnaire, me semble-t-il. Moi, je suis devenu réactionnaire en vieillissant, car toutes les maladies vous atteignent, mais à l'époque où j'aurais pu le rencontrer, je n'étais pas réactionnaire. Lui, l'était[3]. »

Pierre Mac Orlan avait également espéré la visite de Lawrence Durrell à Saint-Cyr-sur-Morin. L'auteur du *Quatuor d'Alexandrie* se trouvait en compagnie de Claude Seignolle chez leur amie commune Claudine Brelet. C'était le premier jour de 1970. Le froid, la neige, une route verglacée les empêchèrent d'arriver jusqu'à Saint-Cyr. Par l'intermédiaire de la revue *Entretiens*, Mac Orlan apportera au poète et romancier britannique une magnifique preuve d'admiration. Il écrit :

« Écoutez bien, Lawrence Durrell, car ces quelques lignes sont inspirées par une amitié admirative qu'il faut considérer comme les murs d'une galerie de peintures et de chansons dont les éléments ne sont communément visibles et audibles que pour les purs. Il existe un mot savant pour exprimer ce secret des sons et des images, mais ma mémoire ne m'aide pas pour écrire ce mot qui, d'ailleurs, me semble maintenant sans intérêt, comme tout ce qui appartient au vocabulaire stérile de la science, homicide sans le savoir. Cela dit pour ce qui concerne la lutte sans espoir de l'homme contre la nature. Alors (*Tunc*[4]), Lawrence Durrell, je dois revenir en arrière vers cette immémoriale année où j'étais à Suez pour une semaine. J'étais la proie des quatre éléments et des cinq sens, ceux qui sont à mon service. Je fleurissais dans l'atrium d'un bordel, une petite pièce à peu près fraîche, peinte à la chaux, devant une tasse de café bourbeux, entre un homme âgé, moustachu, un aveugle distingué et une dame d'une cinquantaine d'années, la patronne. Un jeune inconnu buvait devant nous sans timidité. C'était le messager qui apportait ses présents : un cinquième élément, le fog du petit jour pour

compléter les quatre et "l'usage de la vie" pour compléter les cinq sens connus de tous. Dick Helgar, le peintre aveugle de la Lumière qui "s'éteint", comprit soudain que ce jeune inconnu n'était pas Kipling. Mais je n'oublie pas que l'on était réunis chez Mme Burnat et que tout allait commencer, pour l'inconnu et pour moi, en partant de ce lieu afin d'atteindre les premières bornes de nos destins (...). Cette nuit qui me tourmente fut celle du *Quatuor d'Alexandrie* qui sema sur ma route des pièges venus des bijouteries de l'eau, de ciel, du feu et de la terre cuite (...)[5]. »

Il faut en effet regretter que Pierre Mac Orlan et Lawrence Durrell ne se soient pas embarqués dans une aventure verbale d'écrivains passifs, modernes fabricants d'odyssées. Mais Homère a-t-il vécu celle d'Ulysse, mais les gestes médiévales n'ont-elles pas germé souvent dans le silence des cloîtres ? Ils auraient évoqué Henry Miller, le photographe Brassaï, ce fantastique social de la banlieue parisienne que Céline mit en musique dans *Voyage au bout de la nuit.* Personnage de l'époque, Moricand, dandy de l'astrologie, avait sa place dans leur conversation virtuelle. Brassaï le cite dans son livre sur Henry Miller. « L'été 1936, parmi les invités de la "nuit tropicale" qu'Anaïs[6] donna pour pendre la crémaillère de son nouveau logement, figurait un astrologue de renom : Moricand. Ami de Blaise Cendras et de Max Jacob — en collaboration avec le poète du *Cornet à dés,* il avait publié quatre ans auparavant *Le Miroir de l'Astrologie* —, Moricand connaissait beaucoup d'artistes dont il avait fait l'horoscope : Modigliani, Cocteau, Mac Orlan, Picasso[7]. »

Pour Mac Orlan, les mystères liés au destin des hommes font croire à l'exceptionnel, au surnaturel quotidien, à des puissances occultes, à des miracles diaboliques. Dans la lutte que l'individu mène contre la société qui l'opprime — c'est au fond cela le noyau anarchisant de l'œuvre —, nous assistons à des choses prodigieuses et improbables. Elles s'inscrivent dans une sorte de réalité absolue, de « surréalité », en

un mot de « fantastique social » auquel André Breton fut sensible. Les photographies d'Eugène Atget qui attirèrent l'attention des surréalistes correspondaient à cet univers macorlanien que Germaine Krull illustra parfaitement.

« La photographie, souligne Pierre Mac Orlan, se sert de la lumière pour étudier l'ombre. Elle révèle les peuples de l'ombre. C'est un art solaire au service de la nuit[8]. »

Atget, qu'il rencontra une fois, par hasard, était un homme de la rue, un artisan poète des carrefours de Paris. « Il n'annonçait pas son emploi par un chant approprié, mais on apercevait sa silhouette haute, un peu voûtée, portant un appareil sur trois pieds, entre la marchande des quatre-saisons, le rempailleur de chaises et le chevrier et sa flûte de pan[9]. »

En consultant la collection de photographies anciennes de son ami le peintre André Dignimont, Mac Orlan découvrit une vue des Grands Boulevards, près de la porte Saint-Martin. « Cette photographie fut prise vers 1865, peut-être. Elle est puissante, en ce sens qu'elle met en marche tous les rouages de l'imagination. La puissance tient dans ce détail : la présence d'un peloton de voltigeurs de la garde qui rentre précédé de sa "clique". C'est une image familière de la rue et du pittoresque social de 1865. Rien ne pouvait être inventé de ce spectacle banal que la photographie anime d'une étincelle assez divine. Ce cliché dépasse le pouvoir de résurrection que tous les mémoires et les commentaires du temps peuvent imposer à une imagination rêveuse qui ignore même la valeur sociale d'un peloton de voltigeurs[10]. »

Robert Doisneau, qui a dit son admiration pour André Kertész, Henri Cartier-Bresson et surtout Eugène Atget, prit un appareil en bois, semblable à celui de ce dernier, et se rendit à l'hôpital des ducs d'Orange, rue Vieille-du-Temple qui n'avait pas changé du tout. Sa photo et celle d'Atget coïncidèrent également. Cette expérience aurait enthousiasmé Pierre Mac Orlan. Doisneau, qui a toujours eu une attirance pour le magique, le merveilleux, l'irréel, et éprouvait de l'affection pour Blaise Cendras, Robert Giraud, René Fallet, Jacques et Pierre Prévert, tira le portrait de Mac Orlan à Saint-Cyr-sur-Morin en 1953. Ils se reverront par amitié et

s'écriront de temps en temps. Ces deux lettres de Mac Orlan figuraient dans une exposition de photos d'écrivains de Doisneau organisée à la Maison de Balzac[11] :

14 mars 1954

Cher Robert Doisneau,

J'ai reçu votre livre[12] sur les images de Paris vues par Doisneau. Vraiment l'interprétation des choses poétiques de ce temps doit s'appuyer sur l'art photographique : c'est l'art le plus près de la littérature. Il y a là un « choc » qui rajeunit le vocabulaire sentimental. Je le dirai dans une chronique prochaine.

Votre Pierre Mac Orlan.

5 février 1956

Cher Robert Doisneau,

Merci pour l'envoi de votre beau livre[13]. Je voudrais faire quelque chose avec vous. Je pense entrevoir un projet[14]. Au mois d'avril si... quand je serai libre nous prendrons rendez-vous pour en parler. En somme à bientôt.

Votre ami Mac.

Pierre Mac Orlan avait déjà travaillé avec le photographe Willy Ronis. En 1954, ils publièrent *Belleville-Ménilmontant* chez Arthaud. Willy Ronis se souvient de cette collaboration qu'il jugeait bien aléatoire :

« J'avais commencé à photographier le quartier à la fin de 1947, me déplaçant à moto. À l'époque, personne ne s'intéressait à mon projet. C'est la fille de Benjamin Arthaud à qui on avait confié une nouvelle collection, qui est venue me voir. Elle rencontrait les photographes pour discuter avec eux et trouver des idées. "J'ai mieux qu'une idée, lui dis-je, j'ai un livre qui est prêt." Il fallait trouver un préfacier connu qui serve de locomotive. Par l'intermédiaire d'un ami peintre, Daniel Pipard, je suis entré en relation avec Pierre Mac Orlan. Ça l'intéressait. Lors d'une visite à Saint-Cyr-sur-Morin, je lui ai apporté une poignée de photos. Sa préface était assez loin du sujet. Il ne connaissait pas Belleville et n'est

jamais venu sur le terrain. C'était un peu agaçant. Après la sortie de l'album qui n'a eu qu'un succès d'estime — les exemplaires ont fini dans les boîtes de bouquinistes — je n'ai pas revu Mac Orlan[15]. »

32

Au sujet de Jack l'Éventreur et Landru

« La plus grande force de la photographie, pour l'interprétation littéraire de la vie, consiste, à mon avis, dans le pouvoir qu'elle détient de créer la mort pour une petite seconde. Elle fait mourir tout ce qu'elle veut pour une durée si minime que les gens reviennent de l'au-delà sans avoir pris connaissance de leur aventure[1]. » Pierre Mac Orlan a trouvé dans la photographie un art qui correspond à son aventure personnelle (intérieure et extérieure) développée dans ses romans. D'où l'importance du décor car il devient à la fois l'instigateur et l'acteur principal du drame dont il est le cadre. La photographie aura permis de saisir les formes fantastiques de la vie échappées du pittoresque quotidien.

Dans ses « Notes pour une préface », en préambule du récit *Le Bal du pont du Nord*, il écrit :

« L'homme nettement désemparé subit l'ordonnance désordonnée et catastrophique des choses. Lui qui dans l'œuvre romanesque des anciens conteurs dominait le décor par toutes les ressources de son jugement et de son imagination bien contrôlée se débat au centre d'un monde en destruction. Les éléments de ce monde parmi les plus essentiels sont ceux de la nature qui nous révèle sans se lasser des arrière-pensées plus inquiétantes. C'est donc là que j'ai tenté de réunir les images d'un romantisme adapté à mon inquiétude : psychologie du décor qui domine la psychologie de l'homme[2]. »

Des artistes comme Berenice Abbott, Man Ray, le plus

audacieux de tous d'après Mac Orlan, André Kertész, Germaine Krull, ainsi que certains anonymes de la grande presse, parvenaient à faire surgir de leurs images les fantômes « qui habitent l'ombre de notre temps et sont les déchets de l'activité humaine[3] ».

En 1931, dans la collection « Photographes nouveaux » de la NRF, Pierre Mac Orlan présentera Germaine Krull qui donne à ses images un je-ne-sais-quoi de surnaturel ou de fantastique. Cette artiste nordique, née en Hollande, a fait ses études à l'école photographique de Munich d'où elle est sortie avec un premier prix. Venue à Paris en 1925, elle exposera ses premières photos de la grande aventure industrielle au salon d'Automne de l'année suivante. Ce sera pour Mac Orlan la révélation d'un grand reporter et d'un poète de l'époque contemporaine.

« Que Germaine Krull transpose un paysage de machines en une sorte de symphonie stupéfiante, qu'elle joue littéralement avec les lumières de Paris entre la place Pigalle et celle de la Bastille, elle ne crée pas des anecdotes faciles, mais elle met en évidence le détail secret que les gens n'aperçoivent pas toujours, mais que la lumière de son objectif découvre là où il se cachait. Le Paris-Krull, c'est le Paris de Carco, quelquefois, car il n'est pas sans s'épanouir de la tendresse des regrets, mais aussi le Paris des fantômes, des apparitions de faits divers, et des androïdes de la prostitution[4]. »

Germaine Krull illustrera certains reportages de *Détective* et collaborera à diverses publications où son regard mélancolique correspond à une émotion faite d'éléments fantastiques qui naissent de l'activité humaine. Par exemple, la vie portuaire que Pierre Mac Orlan a évoquée à travers les quatre récits de *Sous la lumière froide,* son livre préféré[5]. Ou encore dans *Mademoiselle Bambù* initialement intitulé *Filles d'amour et ports d'Europe.* Pierre Mac Orlan avait écrit pour une précédente édition une préface chargée de nostalgie en souvenir du capitaine Hartmann, personnage inspiré de Star, connu à Rouen, et de Mademoiselle Bambù qu'on appelait Miss Annah à Palerme et Mietz à Hambourg. C'était une espionne de la guerre de 1914-1918. Elle aurait été fusillée sur un champ de manœuvres à Nantes. On ne sait rien sur son exé-

cution. « En songeant longuement à Mademoiselle Bambù et à Monsieur Hartmann, souligne l'écrivain, je suis entré moi-même dans la masse pour me retrouver parmi des hommes, des femmes et des rues qui, pris séparément, ne sont que des sommes d'individus et de paysages[6]. »

Comment discerner un père de famille tranquille d'un criminel en quête de ses prochaines victimes ? Ils se ressemblent et se fondent à distance dans l'uniformité d'une époque. Pierre Mac Orlan, qui avait un faible pour Jack l'Éventreur, s'intéressa à quelques autres égorgeurs notoires ainsi qu'au cas Landru, à l'air si respectable.

« Dans mon esprit, il existait pour notre temps quatre maîtres de la terreur publique, quatre metteurs en scène de films prodigieusement immondes. Je les voyais ainsi dans l'ordre chronologique : Jack l'Éventreur, Landru, Harmann, et l'X... l'égorgeur de Flehe et son cortège de filles et de fillettes vidées de leur sang (...) Ces quatre noms appartiennent beaucoup plus à la littérature qu'à la réalité, tout au moins pour ceux qui se font une opinion très limitée de la réalité des faits et des spectacles de l'existence sociale des hommes. Jack l'Éventreur, Landru, Harmann de Hanovre et le mystérieux assassin de Düsseldorf servirent le même maître : le démon des pensées secrètes. Ce personnage incomparable et multiforme donne une jeunesse toujours renouvelée au romantisme de la rue, de la plaine et des bois (...) Sa force naît de son infamie et de la cruauté épouvantablement inconsciente de ses instincts[7]. »

« Il est facile d'imaginer tout ce qu'on voudra au sujet de Jack l'Éventreur, ajoute-t-il. À mon avis, c'était un homme à peu près "normal" durant la journée. "Sa" nuit achevée, peut-être se montrait-il bon père, bon époux[8]. »

Mac Orlan revient ensuite sur la personnalité de Henri Désiré Landru accusé du meurtre d'un jeune garçon et de dix femmes qu'il avait séduites puis étranglées et brûlées dans sa cuisinière.

« Cet homme surprenant sut dissimuler son double. La justice condamna et guillotina un Landru qui n'était pas absolument l'homme de la petite maison de Gambais. Le Landru qui vivait la nuit devait se transformer jusqu'au point où

l'abomination cesse d'avoir une signification précise (...) Le malentendu entre la justice et les criminels est souvent formidable. Les uns et les autres ne parlent pas la même langue. Les criminels, particulièrement quand la folie érotique les domine, vont au supplice sans avoir bien compris ce qui leur échoit (...) Landru, bien que chacun puisse revoir son visage devenu populaire, demeure un personnage du mystère et de l'ombre criminelle. Tel qu'il est, il représente l'ordre et l'économie, deux vertus inoffensives mais transposées dans un domaine où le sang ruisselle clandestinement[9]. »

Ces aventuriers de la mort, se dédoublant à l'heure du crime et dont les visages secrets s'inscrivent dans le décor d'un monde impénétrable, feront frissonner Pierre Mac Orlan pour qui l'existence semblait peuplée de dangers inexplicables. Il portait en lui l'inquiétude d'un malaise perpétuel qu'il ressentait plus encore dans les nuits de solitude et d'accablement. Mais comme l'oncle Paul de *Sous la lumière froide,* autre incarnation de Star de la rue des Charrettes qui l'influença littérairement, le romancier du *Quai des Brumes* savait qu'il faut suivre son étoile.

« Comme Hyde et Jekyll, ma personnalité, divisible par deux, me permettait une vie double. L'une, purement littéraire, nourrie d'éléments antisociaux, et l'autre assez près de l'homme des manuels d'instruction civique. Les cloisons qui protégeaient l'une et l'autre de mes personnalités étaient parfaitement étanches. L'une et l'autre ne devaient point se mélanger. Il me fallut quelque assouplissement et la perfection d'une gymnastique appropriée afin d'atteindre ce résultat.

« Si la tempête, dont j'avais pris le mal, entre Ouessant et Quéménès, tourbillonnait dans ma tête et bourdonnait à mes tempes, je relevais la tête. Le calme apparaissait, quand, las d'écrire, je posais la plume sur l'encrier. La tâche terminée, je me réveillais comme un autre homme et, cependant, sans cesser de porter affection à l'œuvre créée, je l'abandonnais volontiers, elle aussi, à sa chance[10]. »

Bien ancré dans cette terre de Brie, enfermé dans son bureau comme dans une cabine de bateau, Pierre Mac Orlan naviguait au fil de ses souvenirs. Quelques villes reviennent

du fond de ses rêves : Rouen, Londres, Brest, Marseille, Paris (avant tout Montmartre), Naples, Bruges, Hambourg, Barcelone. Villes de la fin de l'adolescence et de la première maturité qui hanteront son œuvre[11]. Des photos de Germaine Krull apporteront un supplément d'âme à son article « Port de Londres » paru dans la revue *Jazz* en 1928. Venu pour la première fois en Angleterre en 1901-1902, il pouvait encore à cette époque découvrir quelques vestiges du vieux Londres de Dickens.

« C'est à Londres, un Londres rendu encore plus mystérieux du fait que je ne parlais pas l'anglais, que je reçus le choc qui devait me conduire vers un moyen d'expression à quoi je n'avais jamais pensé auparavant[12]. »

L'artiste qui peignait et dessinait avec envie ressentit l'appel de la littérature d'aventure en lui ouvrant des pistes inconnues jusqu'à présent.

« Londres, le jour même que le choc ébranla le jeune peintre que j'étais alors, se révéla comme une ville chaude. La brique surchauffée dominait les petites rues de Poplar qui accèdent aux eaux noires et clapotantes de la Tamise, au pied d'un escalier voisin du célèbre quai des Exécutions. L'odeur des anciens pendus goudronnés bouleversait mes souvenirs les plus autoritaires ; mais cette odeur se soumettait aux lois surprenantes de la misère dont je portais peut-être dans mes vêtements les apparences désolantes mais si jeunes[13]. »

33

Les grandes voix de la rue

La poésie de la nuit, de la pluie, du brouillard, des existences absurdes et dangereuses, un certain romantisme né de la confusion du rêve et de la réalité, appartient au décor londonien que Pierre Mac Orlan a découvert comme par enchantement. Poplar et aussi Limehouse, le quartier chinois, occuperont une place importante dans sa géographie sentimentale où l'exotisme se mêle au merveilleux. Deux grandes avenues bien éclairées, presque désertes le soir, traversent cette partie des docks.

« Il est agréable pour quelqu'un qui, par profession, doit nourrir son imagination, d'errer au crépuscule de la nuit dans ces deux rues rectilignes, bordées de petites villas en briques, d'apparence confortable, mais qui renferment chacun les éléments les plus tragiques que la misère peut créer. Sur quelques fenêtres de ces "cottages" sont collées des affiches en caractères chinois. Elles sont destinées à attirer les matelots de couleur jaune qui, pour l'ordinaire, fréquentent les chaufferies à bord des cargos. Ils trouveront là du riz, des femmes, et peut-être de l'opium. La police fait une chasse terrible aux Chinois vendeurs d'opium. Ceux-là habitent le quartier, comme d'honnêtes commerçants, mais des commerçants spéciaux, acoquinés avec des filles, alcooliques au-delà de toute estimation. Ces Chinois, dès la tombée de la nuit, se promènent par bandes silencieuses. Ils sont vêtus de complets de confection et chaussés de feutre. Ils ne font pas de bruit et s'en vont, d'une maison à une autre, pour jouer,

accroupis en rond, sur le plancher. Ils ne se dérangent pas quand on ouvre la porte. Mais quand on ouvre la porte d'une de ces demeures, on aperçoit dans l'ombre une fille extraordinairement pâle, des tasses cassées sur une mauvaise étagère, des linges douteux éparpillés, et, naturellement, dans un coin, six ou sept Chinois accroupis qui remuent des dés dans leurs mains fermées[1]. »

Le personnage de Charlie Brown, célèbre par ses collections d'ivoire, qui tenait un curieux bar-dancing à Poplar, est indissociable de l'atmosphère des grands docks de Londres. Parlant du bar de Charlie Brown comme d'une sorte de Lapin Agile où l'on consommait debout au milieu d'une pièce semblable à l'arrière-salle d'un brocanteur, Pierre Mac Orlan transformera aussi en chansons ces images de filles saturées d'alcool et de Chinois qui peuplent la nuit, sur un air de flonflon sardonique que l'accordéon de V. Marceau rendait plus évocateur. Dans un album de Germaine Montero, son interprète favorite, Pierre Mac Orlan a précisé de quelle manière lui venaient des idées de chansons.

« Pour ma part — puisque quelques-unes de mes chansons sont gravées sur ce disque — je puis dire que j'ai toujours écrit le début d'une chanson dans mes livres. C'est ainsi que "La Fille de Londres" fit son apparition quand j'écrivis "Docks", une des trois parties de *Sous la lumière froide*; c'était en 1925, pour paraître en 1926 aux Éditions Henri Jonquières. Ce n'était pas une nécessité mais le besoin de satisfaire un goût. Mes autres chansons sont, pour la plupart, plus récentes. Je les considère comme un total, une somme qui représente un grand bagage d'expériences vécues à travers le pittoresque social de mes diverses époques. Toutes mes chansons viennent, par des chemins plus ou moins directs, de *Sous la Lumière froide* et du *Quai des Brumes.* De quelques expériences désagréables mais jamais "ratées", il demeure, pour ma satisfaction, "La Fille de Londres" ou mieux "La Chanson de Limehouse-Causeway", son premier titre[2]. »

Un rat est venu dans ma chambre,
Il a rongé la souricière,
Il a arrêté la pendule

Et renversé le pot à bière...
Je l'ai pris entre mes bras blancs,
Il était chaud comme un enfant...

Pierre Mac Orlan apporte d'autres précisions sur un disque 45 tours de Germaine Montero qui chante « Rue Saint-Jacques », « La Chanson de Margaret », « La Fille de Londres », « La Chanson de Bagatelle ».

« Voici quatre chansons interprétées remarquablement par Madame Montero. Elles sont indépendantes l'une de l'autre : ce sont quatre chansons qui représentent quatre paysages sentimentaux presque documentaires. Ce sont également quatre témoignages d'un climat romantique qui n'existe plus, mais que l'on peut renouveler en regardant autour de soi.

Le rat, qui précède une banale aventure d'estaminet ou de bar dans un grand port du Nord, évoque la misère et donne les couleurs d'une chambre particulièrement sordide. Margaret confie sa nostalgie en utilisant des expériences trop précoces. Jeni l'Avenu vient de plus loin dans le passé. C'est un authentique compagnon du poète François Villon quand il errait dans cette fameuse rue Saint-Jacques avant de rentrer dans sa chambre de la Porte-Rouge. Et Bagatelle, c'est, en 1899, la Seine et ses images quand les petites guinguettes de la Grande-Jatte préparaient la présence des usines de Javel, de Grenelle et de Billancourt[3]. »

Le romancier Alphonse Boudard, qui faisait guincher les mots et pensait comme Pierre Mac Orlan que l'accordéon est bon conducteur d'émotions sentimentales, avait donné sa version du « rat » de « La Fille de Londres » dans un ouvrage consacré à l'instrument roi des bals et des guinguettes. « Un rat, on me l'affirme, dans l'argot de là-bas, c'est un flic, un poulet ou, comme on a dit un moment : royco[4]. » L'auteur de *La Métamorphose des cloportes* et de *La Cerise* aimait également fredonner « La Chanson de Margaret », cette complainte à trois temps du « père Mac » comme il appelait Mac Orlan.

C'est rue de la Crique que j'ai fait mes classes
Au Havre dans une star tenue par Chloé

C'est à Tampico qu'au fond d'une impasse
J'ai trouvé un sens à ma destinée...

« Voilà le ton des chansons que Mac Orlan a publiées sous un titre significatif : *Chansons pour accordéon*[5] », souligne Alphonse Boudard. On ne peut pas être plus clair. Mac Orlan précise chemin faisant « que "star" était un mot typiquement havrais à l'époque où je traînais mes espadrilles dans les environs du bassin du Roi et dans les petites rues derrière le théâtre. On désignait ainsi de petits bars où l'on chantait et dont l'accès était facile. On y retrouvait naturellement tous les éléments de la nuit des grands ports de commerce : les filles, les matelots et les oisifs distingués dont j'étais. Et l'accordéon, évidemment[6] ».

Avec son « piano à bretelles », ornement aussi essentiel de la panoplie du parfait Mac Orlan que le béret à pompon, l'écrivain s'impose en défenseur du musette qu'il célébrera, en 1927, dans sa rubrique discographique du *Crapouillot.* Il fait l'éloge d'Émile Vacher et de ses compositions, « La Bourrasque » et « L'Entraînante », deux valses populaires moins connues que « Totor le plus costaud d'la Bastille » qu'aime tant Claude Dubois, historien de Paname et fin connaisseur de la rue de Lappe. Aussi se demande-t-il si le bonhomme y a jamais mis les pieds après lecture d'*Images secrètes de Paris*[7] :

« Hormis le goût prononcé que les hommes du milieu ont alors pour le smoking, "un idéal", écrit Mac Orlan, le fond de son texte est bien indigent. Entre 1880-1890, date d'"À la Bastille" et d'"À la Bastoche" de Bruant, et 1928, un demi-siècle presque s'est écoulé ; dans le coinsto, il s'en est déroulé de l'événement : Mac Orlan n'en a cure[8] ! »

En 1936, l'année même où Maurice Chevalier lançait « Y'a d'la joie » de Charles Trenet — « cadence martelée, refrain monté d'un ton et "jazzé" »[9] —, Pierre Mac Orlan faisait son entrée à la SACEM. Il appartiendra également à l'Académie du Disque Français en tant que membre titulaire, dans la catégorie auteurs où se trouvaient aussi Colette, Jean Cocteau, Guy-Charles Cros, Jean Fayard, Maurice Garçon, Pierre Gaxotte, Jacques Rouché. À ce titre Pierre Mac Orlan colla-

borera à l'*Almanach du Disque.* Dans le numéro de l'année 1953, il écrit notamment :

« La chanson populaire, à chaque époque, sut choisir des interprètes dont la voix exprimait tous les mystères que la chanson n'indiquait pas toujours. Sans aller loin dans le passé, des artistes comme Yvonne George, Fréhel et quelques-unes, pas très nombreuses, que je peux oublier, furent des voix qui révélaient et transmettaient les secrets de ces chansons dont la psychologie était et demeure celle du décor. Aujourd'hui que la chanson se contente assez souvent d'un rythme ou d'une phrase musicale agréable, les grandes voix de la rue sont rares mais tonifiantes. Édith Piaf, Mistinguett, Yves Montand, Damia, Germaine Montero, Mouloudji, Félix Leclerc, Patachou, Gréco... que sais-je encore... sont des voix qui agissent sur l'imagination. Beaucoup, parmi ces artistes, viennent du théâtre : Germaine Montero, Mouloudji, Barbara Laage que j'ai rencontrée par hasard dans un studio de la Radiodiffusion suisse où elle chantait une romance distinguée qui évoquait Marseille, ses fruits et ses fantômes[10]. »

Il suffisait de trois fois rien, de notes sifflotées, des bribes d'un refrain, pour que Pierre Mac Orlan retrouve l'air d'une chanson d'autrefois dont l'influence se transmettait de rue en rue, comme une bouffée d'un irrésistible parfum. Ayant encore dans l'oreille la voix de Marcel Legay avec qui il remontait la rue Fontaine, un soir de 1906, Mac Orlan pourrait citer de mémoire « Chanson d'autrefois », un succès du vieux chansonnier :

Écoute mon cœur, écoute la harpe
Du vent de chez nous, du pays d'Artois
C'est un très vieux air des bords de la Scarpe...

Des airs déjà oubliés revenaient de très loin. En 1903, on chantait encore dans les cours de la rue Ravignan « La Chanson des blés d'or ». On la chante toujours aujourd'hui. Les chansons n'ont jamais cessé de courir les rues. Sur ce thème, le photographe René Maltête fit un album, *Paris des rues et des chansons,* composé entre 1954 et 1958 pour être publié chez Robert Laffont en 1960. S'ouvrant sur un poème de

Jacques Prévert : « Enfant, sous la troisième, j'habitais au quatrième une maison du dix-neuvième... », et un frontispice de Bernard Buffet, ce livre qui marie le noir et blanc des images aux couleurs des styles réunit une brassée d'auteurs. À chacun de chanter une rue de la capitale. En compagnie notamment de Serge Gainsbourg, Charles Aznavour, Georges Brassens, Albert Simonin, Francis Blanche, René Fallet, Mouloudji, André Hardellet, Charles Trenet, Francis Lemarque, Boris Vian, Jean Ferrat, le citoyen de Saint-Cyr-sur-Morin évoquera la rue de Montenotte, près de la place des Ternes, dans le XVIIe arrondissement. Pierre Mac Orlan a intitulé son poème « Chanson pour un violon et une église », qu'il dédie à Jacques Prévert :

Quand le violon grince des dents
L'enfant divin vous tir'la barbe.
Le vent du nord s'accroche aux arbres
C'est le moment
De balancer l'marché aux « puches »
Les enfants perdus, les greluches,
Les vieilles dettes montmartroises
Les gisquettes un peu matoises,
Les palaces de la place Blanche
Les rigolades imparfaites
Les margotins des jours de fête
Devant la lourde des bougnats
Et tous les « surplus » des marcas.
Allez, vieux retraités des rues,
Porter vos fleurs et vos prières
Au mémorial des ingénues,
Auprès des marches de Saint-Pierre
Le bon patron de ma présence
Sur le registre des naissances
Et des tardives bienvenues.
Tous les gambergois de la Cloche
Sont des amateurs d'angélus.
Les uns habitent ma mémoire
Et les autres n'ont pas d'histoire
Ils dorment à l'abri des squares

L'aventurier immobile

Dans un parterre de soucis...
Mais naturellement après boire
Les douz' coups d' rouge de l'oubli[11].

Des paroles en l'air, écrites à la fin des années cinquante, qui attendent toujours leur musique pour se fredonner comme une chanson populaire.

34

Le climat sentimental d'une chanson

« Je pensais à cette chanson, déjà ancienne, de Paris et au visage de cette ville prudente et raisonnable et je cherchais une figure de femme de 1924 qui puisse l'interpréter, pour simplifier les sons, les couleurs et l'esprit tout court associés. Je ne peux guère écouter la grande chanson populaire qui domine la ville la plus populaire du monde sans imaginer le visage de Mademoiselle Mistinguett, sa curieuse figure de femme de 1924, la mélancolie rieuse de ses yeux bridés et sa voix si extraordinairement populaire qu'elle donne aux pauvres chansons de la rue la charité, comme on la donne aux pauvres enfants sans parents et au demeurant sans soucis. »

La Miss, cette petite fille d'Aix « aux mains parfumées de miel » comme l'avait écrit Maurice Barrès, toucha le cœur de Pierre Mac Orlan qui lui rend hommage dans *Aux lumières de Paris*[1]. Ce livre, véritable condensé de l'inspiration et des décors macorlaniens, se délecte paragraphe après paragraphe. C'est le spectacle poétique de la rue, avec ses parfums, ses rythmes, ses secrets et son pittoresque. Les premières mesures d'une java célèbre popularisée par Mistinguett s'inscrivent en fond sonore. C'est une musique d'accordéon créée par des doigts agiles qui courent sur les petites touches de nacre. Pierre Mac Orlan était tout fier de savoir jouer de cet instrument international accompagnant les plus belles chansons du monde. Un instrument plus littéraire que n'importe quel autre, selon lui.

« C'est une petite force mondaine, en ce moment, que de savoir jouer de l'accordéon. Bien des écrivains, bons conducteurs des goûts secrets de leur époque, regrettent de ne pouvoir se servir de cet instrument jadis aussi déprécié que le phonographe[2]. »

Il ajoutait :

« Sacrifié par le faux goût d'une bonne et solide éducation artistique, littéraire et moyenne, il faisait hurler à la mort les amateurs d'art à qui les vulgarisateurs prêtaient des émotions, mais à la petite semaine. Ils se bouchaient les oreilles[3]. » « Montre-moi tes disques, je te dirai qui tu es », disait Mac Orlan possesseur d'une collection de 78 tours et de microsillons qui révélaient son goût pour l'histoire de la chanson populaire française, surtout quand elle prend l'étiquette de réaliste. Mais sa référence absolue reste *La Route de Mandalay* de Rudyard Kipling. C'est l'amère complainte du vieux soldat revenu de service dans le brouillard de Londres. Il chante :

> *Ah ! emmenez-moi plus loin que Suez.*
> *Là où il n'y a pas de décalogue*
> *J'ai plus doux, j'ai plus frais dans un pays plus vert,*
> *Sur la route de Mandalay.*

Confidence de Pierre Mac Orlan dans un article de la revue *Chansons du monde* : « Je possède beaucoup de disques ; c'est un aliment dont je me nourris avec plaisir pour des raisons qui n'appartiennent pas à l'art musical, mais à l'influence de cette délicate université de la rue dont les cœurs ne sont pas sans dangers pour ceux qui les suivent[4]. »

« La chanson, disait Jean-Pierre Chabrol à propos du parolier de "La Fille de Londres", n'est pas son violon d'Ingres, c'est l'une des voix naturelles de son âme créatrice[5]. » Le romancier cévenol, longtemps voisin de Pierre Mac Orlan à Saint-Cyr-sur-Morin, écrira également : « Les chansons de Mac Orlan et de Carco ont contribué à bousculer les partitions dans le petit royaume des croque-mots. Combien de succès du disque ne seraient pas ce qu'ils sont si Carco et Mac Orlan n'avaient pas écrit pour le piano du pauvre[6] ? »

La chance de Pierre Mac Orlan est d'avoir bénéficié d'interprètes haut de gamme comme Germaine Montero, Monique Morelli, Juliette Gréco. La première avait sa préférence même si les deux autres ont comblé le vieil écrivain par leurs voix que répercutait l'électrophone, son remède de jouvence. Mais il faut également citer Laure Diana, Catherine Sauvage, Francesca Solleville, Georgette Plana, Michèle Arnaud, Béatrice Arnac, Barbara qui a chanté à ses débuts « La Chanson de Margaret », et un seul homme, Yves Montand. Sur son curriculum vitae, Germaine Montero avait inscrit cet éloge de Pierre Mac Orlan qu'elle affichait comme une distinction à rendre jalouses ses rivales. « S'il m'était permis de choisir une interprète musicale et dramatique d'Utrillo, je voudrais qu'elle fût confiée à la voix et à l'intelligence de Germaine Montero. Est-ce l'enfance de cette petite Parisienne, devenue une très grande artiste ; est-ce la présence momentanée de Federico García Lorca qui m'imposent cette association d'idées ? Les deux images sont probablement exactes. Montero est un personnage qui doit peupler le décor d'une toile d'Utrillo. Elle aussi est de cette Académie de la rue savante qui aboutit, pour les mieux doués, à cette dignité silencieuse que l'on voudrait pouvoir toucher de la main... »

« J'ai rencontré Pierre Mac Orlan par l'intermédiaire de Paul Gilson qui dirigeait la Radio française, nous a déclaré Germaine Montero. Après m'avoir entendue, sur son poste de TSF, jouer la comédie et chanter, il a téléphoné à Gilson : "Je veux absolument qu'elle chante mes chansons." Paul m'a appelé pour me le dire. Son grand succès "La Fille de Londres", c'est mon mari Mario qui a trouvé le titre. Mac Orlan voulait l'intituler "La Fille de Limehouse-Causeway", du nom d'un quartier populaire de Londres. La première fois que je suis allée le voir à Saint-Cyr-sur-Morin, c'était avec Tonton, le directeur du Liberty's de la place Blanche. Il m'écoutait chanter. Parfois, on chantait tous les deux, lui m'accompagnant à l'accordéon. Il y avait entre nous une affinité montmartroise. Je suis née 34, rue Rodier dans le IXe arrondissement[7]. »

La collaboration de Germaine Montero avec Pierre Mac

Orlan a commencé par l'interprétation de refrains populaires qu'il aimait comme le répertoire d'Aristide Bruant. En 1950, la chanteuse et comédienne qui fut une magnifique *Mère Courage* de Brecht était *Marguerite de la Nuit* dans une adaptation radiophonique. L'écrivain et son interprète se voyaient souvent, en tout cas, chaque mercredi, à Saint-Germain-des-Prés, pendant plusieurs années. C'était devenu un rendez-vous rituel. L'apéritif au Café de Flore, suivi d'un déjeuner à la Brasserie Lipp. Pierre Mac Orlan, également impressionné par la beauté de type espagnol de Germaine Montero qui avait débuté au théâtre de Madrid, en 1933, sous la direction de Federico García Lorca, lui avoua un jour : « Ah ! Germaine, si vous m'aviez connu il y a vingt-cinq ans[8] ! » Lorsqu'il lui adressait des billets, Mac Orlan inscrivait à chaque fois les chiffres 10.7.2. sans donner d'autre explication que le plaisir qu'il avait à les réunir comme un tiercé gagnant. Elle n'oublia pas non plus ce jour où il lui parla des rapports de certains êtres qui semblent appartenir à une même famille et pourraient être comparés à un groupe sanguin. Fantastiques noces de sang.

Paul Gilson s'incorporait bien à cette entité rationnelle. Délégué de la RTF à New York en 1945, cet ami de Blaise Cendrars, fan d'Yvonne George sur la scène de l'Empire, qui avait fréquenté le Bal Nègre de la rue Blomet, en compagnie de Robert Desnos, recevra deux propositions capitales. Claude Bourdet et Wladimir Porché lui téléphoneront tour à tour. Le premier pour lui confier une chaîne de radio, le second, qui lui succédera, pour l'appeler à la direction des services artistiques de la RTF.

Grâce à ce poète qui reçut le prix Apollinaire en 1951, les écrivains furent accueillis à bras ouverts sur les ondes nationales. En gage d'amitié, Pierre Mac Orlan apportera sa contribution au volume consacré à Paul Gilson dans la collection « Poètes d'aujourd'hui ». « Si je vous dis : "Il faut toucher de la main les poèmes de Paul Gilson comme ceux de Blaise Cendrars et les autres qui appartiennent à leur groupe sanguin", vous me comprendrez mieux. Gilson n'use jamais de

l'éloquence : il va, de strophe en strophe, en écoutant les airs mélancoliques qu'il préfère, vers un long voyage dont le but est un de ceux qui menèrent la gentille Alice devant le miroir (...)[9]. »

Mac Orlan sera l'un des premiers écrivains à utiliser la radio comme moyen d'expression et surtout de diffusion. Nino Frank, qui fut son partenaire dans les studios d'enregistrement, expliquait au sujet de cet esprit novateur heureux de tenter l'entreprise : « Il s'y prêtait par je ne sais quelle autorité dans les propos, toujours à mi-chemin entre le réel et la réflexion poétique, par la qualité de sa voix cordiale, par un récit qui, dans l'improvisation même, gardait la cadence absolument personnelle de sa phrase écrite. Après quelques séries de confidences et souvenirs, Pierre Mac Orlan a fait, l'automne dernier, une expérience encore plus curieuse : à propos de sept chansons dont Marceau avait composé les airs, et que Germaine Montero chantait avec son admirable richesse d'expression, Mac Orlan s'efforçait de recréer le climat sentimental d'où étaient nées ces évocations chantées[10]. »

Ces émissions fort adroitement mises en ondes par Albert Riéra ont été publiées dans *Le Mercure de France*, la revue fondée en 1890 par Alfred Valette et qui reparaissait chaque mois depuis janvier 1947. Pierre Mac Orlan accepta que ses propos tenus devant un micro soient repris textuellement. Le résultat de ce passage de l'oral à l'écrit inspirera ce commentaire à Nino Frank : « Peut-être finira-t-on par s'aviser que ce qui est dit n'est pas nécessairement indigne d'être imprimé, et que ce qui est écrit, dans la plupart des cas, ne fait qu'épouser noblement la ligne de ce qui est dit[11]... » Cette confrontation entre la vie brute représentée par des millions d'auditeurs et le langage d'un homme voué à la création strictement littéraire aura permis la constitution d'archives exceptionnelles. Les voix de Paul Léautaud, Gide, Colette, Claudel, Breton passèrent, elles aussi, la rampe sonore avec succès.

On comprend que Pierre Mac Orlan, quelques mois avant sa mort, écoutait toujours la radio et particulièrement l'émission quotidienne de Max-Pol Fouchet sur RTL, *Journal musical d'un écrivain.* Celui dont l'intelligence poétique a

également irradié le petit écran donna à Mac Orlan une de ses dernières satisfactions intellectuelles. Dans une lettre datée du 16 février 1969, il écrivit à Max-Pol Fouchet :

> J'ai entendu votre émission sur Radio-Luxembourg à propos de Monique Morelli et de mes chansons... c'est un choc... Je vais entrer (dans sept jours) dans ma 88e année et c'est un bol de vitamines (naturelles) que j'ai bues. J'en ai besoin, car je suis très fatigué et pas du tout en forme pour subir les conneries du monde des hommes. Je pense que la lutte de ces bacilles contre la nature va tourner mal pour eux. La nature sait se venger. Elle gagnera le dernier match, non seulement aux points, mais au "finish". Cher Max-Pol, que j'aimerais vous voir. Mais je n'ai plus le temps de voir "et de m'émerveiller" de voir. Le récipient est plein, rien ne rentre plus et ce qui déborde est perdu, tout au moins stérile. (...) Excusez-moi pour ce texte.. ; mais c'est une sorte d'explosion d'amitié pour vous Max-Pol Fouchet et pour votre œuvre [12].

Sans la fatigue et une lassitude chronique, Pierre Mac Orlan aurait reçu chaleureusement à Saint-Cyr-sur-Morin une belle figure de la télévision, notamment à l'émission *Lectures pour tous* interrompue après les événements de Mai 68 auxquels Max-Pol avait activement participé comme président du Syndicat national des producteurs de télévision. Son action lui avait valu ce coup de chapeau de Jacques Prévert :

« Le savoir-vivre de Max-Pol Fouchet c'est aussi le savoir-lire, le savoir-écrire et, ce qui est plus rare, le savoir-dire. Dire avec plaisir, lucidité et devant tout le monde, ce qui vous plaît et vous déplaît, ce qu'on aime ou déteste : ce qu'on connaît.

« À la télévision française qu'on appelle Télé en abrégé, comme on appelle Smig le contrôle perforé de la misère améliorée, il ouvre des portes que les dignitaires de la médiocrité ont tout intérêt à tenir fermées : d'où certaines admonestations, sanctions, interdictions. Mais Télèphe, roi de Mysie, grâce à la rouille du fer qui devait le tuer, fut sauvé. De même, la Télévision, ce moyen d'expression perfectionné, porte quelque part en lui le remède aux maux qu'il peut causer.

« Max-Pol Fouchet connaît ce remède : la liberté [13]. »

35

Une nature d'avant-garde

À l'instar de Max-Pol Fouchet et de Jacques Prévert, Pierre Mac Orlan, téléspectateur à l'œil éveillé et mutin, avait parfaitement compris qu'une télévision sans liberté n'était plus la lanterne magique qu'il avait imaginée dans un article prémonitoire, « Le cinéma d'appartement », paru dans la revue *Variétés* en 1929. Il prévoyait un cinéma d'auteur à domicile. « Il y aura, écrit-il, des films d'artistes et d'écrivains qui ne seront pas découragés et finalement anéantis par l'étincelante inutilité des "stars". On obtiendra la vision et la pensée d'un homme grâce à des anonymes que la photographie parera de son génie mystérieux[1]. (...) Certains films, ajoute-t-il, quand ils pénétreront dans les demeures particulières rompront quelques traditions. Ils apporteront presque toujours un principe maléfique. Le cinéma désorganisera les vieilles lois de la société chrétienne. C'est une force sauvage pourvue d'un outillage moderne perfectionné. Quelques années de bons films à domicile et l'on reverra les pèlerins en marche sur les routes vers quelque chose de surprenant, mais de parfaitement imprévisible pour aujourd'hui[2]. »

La civilisation de l'image prenait son essor et se préparait à connaître une imagination sans frein. Le modernisme de Mac Orlan y trouvera son compte. Sa nature avant-gardiste, qui avait sauté aux yeux de Raymond Queneau, est évidente dès la publication, en 1912, de *La Maison du retour écœurant* qui influencera Boris Vian. Dans une note datant de 1943, au moment des premières ébauches de *L'Écume des jours*, ce

dernier envisage alors ce roman comme l'histoire d'un « type qui collectionne Mac Orlan, Queneau ou un autre...[3]. »

Pour Mac Orlan d'abord et Vian ensuite, les œuvres d'Alfred Jarry ouvrirent la porte d'un étrange continent littéraire et artistique où les surréalistes ont marqué leur territoire. Mais c'est en aventuriers solitaires qu'ils l'abordèrent, comme Pascal Pia, Raymond Queneau et Jacques Prévert. Le Collège de Pataphysique, fondé par des zélateurs d'Alfred Jarry et dont le baron Mollet fut vice-curateur, les réunira à l'ombre tutélaire du père Ubu. Les adeptes de l'ordre de la Grande Gidouille se retrouveront au 6 bis, cité Véron, au pied du Moulin Rouge, sur la terrasse que se partagent Boris Vian et Jacques Prévert. C'est là, le 1er août 1968, que Pierre Mac Orlan rejoindra officiellement ces pataphysiciens et leur « science des solutions imaginaires[4] » en devenant le satrape Mac Orlan.

Quinze ans plus tôt, dans un article de l'hebdomadaire *Arts*, Boris Vian avait rendu hommage à Pierre Mac Orlan, le mal connu : « On le redécouvre, il est temps », écrira-t-il[5]. Il tenait également en haute estime Marcel Aymé, avec une prédilection pour *Les Jumeaux du Diable* que Mac Orlan appréciait aussi tout particulièrement. Le rôle du double et ses métamorphoses dans les romans de Boris Vian venait pour beaucoup de ses lectures anglo-saxonnes : De Quincey, Dickens, Poe, Kipling, Stevenson, Daniel Defoe. Ce système complexe de relations psychologiques et morales entre le moi et les autres, entre l'être et le paraître, entre ce qu'on est et ce qu'on voudrait être, d'où l'ambivalence des personnages de Vian, est une caractéristique fondamentale de l'œuvre de Mac Orlan et de l'auteur lui-même.

Après la mort prématurée de Boris Vian, Pierre Mac Orlan se souviendra de ce tendre anarchiste qui appartenait aussi « au même groupe sanguin : celui de l'instinct considéré comme l'élément cardinal de ce que l'on désigne sous le nom des Beaux-Arts de la Protestation et du refus d'accepter des héritages, les héritages en valeurs sûres. L'auteur de *L'Écume des jours*, soulignait-il, n'est pas un poète onirique. Son fantastique, plus social que romantique, prend sa force dans la vie quotidienne, la sienne et celle des autres, qui devient alors un aspect nouveau de lui-même[6]. »

Pierre Mac Orlan remarquait encore : « Tzara, André Breton, Max Jacob, Jean-Paul Sartre ont occupé et occupent toujours une place de chefs de guerre ou de sorciers dans l'organisation tribale de la littérature contemporaine. Les uns et les autres ont pu construire le passé, le présent et probablement l'avenir. Mais autour de Boris Vian qui fut sans complaisance un animateur, un ordinateur d'un mécanisme délicat, que reste-t-il ? des clercs sympathiques qui entendaient les accents de la trompette comme ils eussent entendu la corne de brume, quand elle déchire ou effiloche le brouillard dans les passages au large d'Ouessant, au large du boulevard Saint-Germain à l'aube[7]. »

« Comment êtes-vous après avoir enlevé votre béret écossais ? » osa lui demander Claude Seignolle[8]. « Quand il m'est apparu nu-tête, poursuit ce dernier, j'ai cru voir un petit retraité de quatre sous. J'ai réalisé à ce moment-là que l'être le plus insignifiant pouvait bénéficier d'une légende. La légende étant une création somptueuse à partir d'individus quelconques. En remettant son béret coloré à pompon, il est redevenu Mac Orlan[9]. » Comme par magie, il retrouvait sa place d'aventurier car l'art littéraire est une des dernières aventures de notre temps. « Un nom d'île, de mer, de ville, de désert, si nous le concrétisons par un voyage, ne répond en rien à notre attente, écrit Jean Lude. Atteindre cette île — où nous imaginons que la nostalgie s'apaise — c'est la perdre à jamais. Elle est une île intérieure qu'un regard clair efface comme un songe[10]. »

Pierre Mac Orlan distinguera sur l'écran de sa mémoire la silhouette de Robinson Crusoé qui lui ressemble comme un frère. À travers le personnage de Daniel Defoe, il avait pu s'évader de la classe de quatrième classique. « Plus tard, je sus m'introduire dans l'île de Crusoé au milieu des occupations les plus insolites. J'installais mon île, comme une table ronde, dans ma pensée et je pouvais m'isoler des compagnons qu'un destin, que j'espérais bien provisoire, m'avait donnés pour un jour, deux jours, des semaines et des mois : cela dura huit ans à peu près.

« Je pus peupler à mon aise un océan, tel le Pacifique, d'îles perfectionnées dont j'étais le roi, un roi fainéant, sans vergogne, d'une autorité facilement homicide[11]. »

En lui dédiant son troisième et dernier roman *Les Fruits du Congo,* paru chez Gallimard en 1951, Alexandre Vialatte s'inclinait devant l'écrivain qui l'avait fait rêver à des îles mystérieuses, désertes, aux sables brûlants, comme celles des adolescents de son livre dont l'action se passe dans une ville d'Auvergne. Le titre *Les Fruits du Congo* est né d'une affiche publicitaire représentant une grande Négresse rieuse qui porte des citrons d'or. « Cette affiche, note Kléber Haedens, les garçons l'admirent en sortant du collège et c'est elle qui entraîne leur imagination vers des continents fabuleux[12]. » Panado, l'un des personnages du roman, est une créature mythique. Il incarne le mal. Il ricane. C'est un esprit diabolique. On peut tout lui mettre sur le dos. Le narrateur des *Fruits du Congo* précise : « Je l'accuse d'un tas de petites saletés mélancoliques qui feraient de la vie, si on n'aimait pas rire, une pauvre et répugnante misère. » Il y avait de quoi séduire Pierre Mac Orlan qui estimait très haut l'ironie de Vialatte, traducteur de Kafka et chroniqueur à *La Montagne.* Alexandre Vialatte lui écrira le 4 février 1950 :

> Bien cher Pierre Mac Orlan,
>
> Je ne lis plus de journaux depuis je ne sais combien de temps et j'apprends par une grande photo que m'envoient ma mère et ma sœur (qui connaissent mes enthousiasmes) que vous êtes nommé académicien Goncourt.
>
> Quelle joie pour moi !
>
> Et quelle surprise ! Je vous croyais académicien Goncourt depuis des siècles (la lettre ci-jointe le prouvera). Vous l'êtes moralement depuis toujours !
>
> Je vous envoie la lettre ci-jointe pour vous montrer que ce n'est pas occasionnellement que je me réjouis de vos gloires et me réchauffe de vos textes. (Je ne vous l'avais pas envoyée pour ne pas vous importuner. Rassurez-vous. Je ne songe ni à vous faire lire des textes manuscrits pas au point à mon propre goût, ni à vous demander une voix. Mais si l'offre de mes *Fruits du Congo* imprimés peut vous faire plaisir, j'en serai ravi.)
>
> Cher Pierre Mac Orlan, bravo ! Voilà une injustice réparée !
>
> Bien fidèlement à vous, et vive Pierre Mac Orlan !

Après avoir signé sa lettre, Alexandre Vialatte ajoute : « Si vous avez toujours ce beau papier à lettre de Saint-Cyr-sur-

Morin, avec le gentilhomme de fortune qui rame sur les eaux de ce ruisseau désordonné, vous me raviriez en m'en envoyant une feuille même blanche, avec votre signature. Qu'on puisse en faire un petit sous-verre. Et dites-moi que vous n'êtes pas devenu vieux. Si vous avez le temps (je sais très bien qu'on ne fait pas même ce qui plaît...). »

Le 27 novembre 1951, quelques jours avant la remise du prix Goncourt, il reprend la plume :

> Cher Pierre Mac Orlan,
>
> Ce mot est pour vous demander de bien vouloir m'excuser.
>
> Vous aviez eu la gentillesse d'accepter de déjeuner un jour avec moi dans cette deuxième quinzaine de novembre et je devrais donc vous téléphoner pour prendre jour. Je ne le fais pas parce qu'étant académicien Goncourt, vous devez être excédé de toutes les corvées qui entourent l'approche des délibérations et que vous avez le droit de prendre au Morin vos repas tranquillement. De mon côté, je serais gêné. Quand je vous ai dédié *Les Fruits du Congo*, je ne pensais pas qu'ils pouvaient entrer en ligne de compte pour le Goncourt. Depuis, la situation est devenue telle que je ne pourrais m'empêcher de laisser voir d'une façon gênante pour la conversation mes affres et mes espoirs autour d'un enjeu qui me permettrait (enfin !...) de commencer en somme une œuvre rongée jusqu'ici par Kafka (je ne regrette rien de ce côté : c'est un des plus grands écrivains du XXe siècle) et par les corvées littéraires, traductions sans sel, et autres guerres mondiales à répercussion illimitée (...) [13].

Le 3 décembre 1951, le prix Goncourt était décerné à Julien Gracq. Une semaine avant la réunion des dix, l'auteur du *Rivage des Syrtes* avait annoncé lors d'un entretien avec André Bourin des *Nouvelles Littéraires* qu'il ne pourrait faire autrement que de le refuser. Julien Gracq avait obtenu six voix au premier tour dont celles de Colette et des deux Seine-et-Marnais Pierre Mac Orlan et André Billy [14]. Ce dernier, en tant que critique, avait été le seul à recevoir le roman paru chez José Corti. Il en parla à ses collègues qui l'achetèrent et firent de ce professeur d'histoire au lycée Claude-Bernard à Paris l'un des plus célèbres lauréats du prix Goncourt depuis sa première attribution en 1903.

36

De Gaston Gallimard à Georges Brassens

Après avoir attendu qu'on le sollicite, puis s'être fait désirer, Pierre Mac Orlan a rejoint ses amis à l'Académie Goncourt à l'âge de soixante-huit ans. Francis Carco et Roland Dorgelès souhaitaient vivement accueillir chez Drouant leur camarade des années difficiles qui, du jour au lendemain, devint un écrivain courtisé. La route de Saint-Cyr-sur-Morin a désormais plus de charme pour les éditeurs et leurs poulains goncourables. Edmond Buchet sera un des premiers à rendre visite au nouvel académicien. Dans son journal *Les Auteurs de ma vie,* il racontera à la date du 12 novembre 1950 : « Mac Orlan, à qui j'avais écrit pour lui demander la permission de lui amener Vailland, m'a répondu qu'il serait enchanté de faire la connaissance de ce dernier, qui est un des trois jeunes qu'il estime le plus (les deux autres étant Queneau et Calet). J'ai donc été dimanche à Saint-Cyr-sur-Morin, avec Vailland et M. Mac Orlan nous a reçus dans son accoutrement écossais ; il a beaucoup parlé, d'une façon fort sympathique, mais sans se compromettre[1]. »

Pierre Mac Orlan apportera sa voix à Roger Vailland, sept ans plus tard, pour *La Loi* paru non pas chez Buchet-Chastel, mais aux Éditions Gallimard qui lui avaient promis le Goncourt pour ce roman[2]. Massin, qui connut Mac Orlan à cette époque — il avait transformé en « livre-objet » *Sous la lumière froide* —, fera lui aussi le voyage, dans des circonstances particulières.

« Un jour que j'étais dans le bureau de Gaston Gallimard, entre son fils Claude qui me demande à brûle-pourpoint :

« — Êtes-vous bien avec Mac Orlan ?

« Et sans attendre ma réponse, d'enchaîner :

« — Est-ce que cela vous dirait d'aller le voir, à Saint-Cyr-sur-Morin, un de ces prochains dimanches ?

« Et d'ajouter :

« — Je téléphonerai à Mac, qui m'avait si souvent convié d'aller le voir, ce que je n'avais jamais fait.

« — Venez, venez, cher ami. Je vous attends.

« Alors, moi, un peu timidement :

« — Mais oui, c'est une idée !

« Un dimanche de septembre, j'emmenai donc Gaston et Claude dans ma grosse Jaguar. Et je découvris cette curieuse maison d'un tertre où l'on se trouvait au niveau du grenier, alors que l'entrée était en contrebas.

« Nous passâmes deux heures à grignoter des gâteaux et à suçoter du thé, et à parler de choses et d'autres. Mais, à mon étonnement, c'est à peine s'il fut question des prix littéraires au sujet desquels il s'échangea une réplique ou deux. Il est vrai qu'avec Gaston, un mot suffisait, ou encore un sourire de ses beaux yeux bleus, et tout était dit[3]. »

En 1952, Pierre Mac Orlan a eu le coup de foudre pour *Léon Morin, prêtre*, de Béatrix Beck, un jeune auteur de la NRF. Il votera des deux mains pour la fille de Christian Beck, écrivain belge mort à trente-sept ans en 1916. Dans *Confidences de Gargouille*, Béatrix Beck évoque son prix Goncourt et sa rencontre avec les membres du jury qu'elle ne connaissait personnellement pas, à l'exception de Colette : « Au repas du soir, l'appétit d'André Billy me suffoqua. Pierre Mac Orlan m'appelait Beck, ce qui me donnait l'impression d'un sacrilège vis-à-vis de mon père, tout en me plaisant bien. Il m'avait raconté qu'étant jeune, ouvrier sur la voie de chemin de fer, il s'était dit, en voyant dans le wagon-restaurant d'un train de luxe une femme tout à fait élégante : un jour, je serai cette femme. Ça m'a frappée[4]. »

Gaston Gallimard sera toujours attentif à ce que Pierre Mac Orlan soit satisfait de ses désirs d'auteur. Comme le confirme cette note de Robert Gallimard à Claude Gallimard

datée du 1er juin 1961 : « Gaston me dit ce matin qu'il est décidé pour faire plaisir à Mac Orlan, à publier la nouvelle édition de ce livre (*Sous la lumière froide*). J'en transmets donc le texte à Suzanne Duconget et je demande à Mme Lebrun de faire pilonner le stock de l'ancienne édition qui se montait à mille trois cents exemplaires environ[5]. » L'écrivain Gilbert Sigaux servait parfois d'intermédiaire entre le romancier et sa maison d'édition. Dans une note à Claude Gallimard, il demandera à ce que l'acompte de six mille francs pour la nouvelle édition de *Masques sur mesure* soit avancé. Avec cette précision : « Pierre Mac Orlan vient d'avoir des frais dans sa maison et ce geste (d'amitié) lui serait agréable[6]. » Claude Gallimard fera aussitôt le nécessaire. Sur l'air de « je te tiens, tu me tiens par la barbichette », Gaston Gallimard, le 8 novembre 1962, pourra se permettre d'écrire cette lettre :

> Mon cher Pierre,
>
> Vous allez recevoir la lettre vous autorisant à laisser tirer un disque des chansons dont vous m'avez donné les titres.
>
> Aujourd'hui, je vous écris au sujet du Goncourt. Je ne vous cache pas que je souhaiterais que les grands efforts que j'ai faits cette année en publiant des œuvres de qualité soient récompensés.
>
> Vous m'avez à plusieurs reprises laissé entendre que vous aviez particulièrement remarqué le livre d'Anna Langfus, *Les bagages de sable*. J'ai tout lieu de croire que c'est le livre de la NRF qui aurait le plus de chances d'être retenu. Je vous le dis sous le sceau du secret, Anna Langfus serait la candidate de Giono et pourrait être celle de Bauër et de Salacrou. Si vous ne m'aviez pas dit que vous estimez ce roman, je ne me serais pas permis de vous écrire. Merci d'avance de votre intervention et croyez-moi comme toujours votre ami fidèle et dévoué[7]. »

Anna Langfus obtiendra effectivement le prix Goncourt, avec notamment la voix de Pierre Mac Orlan[8]. L'année précédente, il s'était battu pour son ami et voisin de Saint-Cyr-sur-Morin, Jean-Pierre Chabrol, qui a publié chez Gallimard *Les Fous de Dieu*. Ce gros roman sur l'épopée des camisards deviendra « le livre qui n'a pas eu le Goncourt en 1961 », selon l'expression d'Aragon. Malgré l'intervention de Mac

Orlan auprès de Gaston Gallimard à qui il a demandé de « croire en ce livre[9] » qu'il jugera aussi important que le *Till Eulenspiegel* de Charles de Coster, c'est un autre roman de la NRF, *La Pitié de Dieu* de Jean Cau, qui reçoit le prix.

Monté sur un cheval de labour, un énorme percheron à robe blanche, Jean-Pierre Chabrol quittait sa maison de Courcelles pour venir rendre visite à Pierre Mac Orlan. Comme son vieil ami, il commença par dessiner pour gagner sa vie, puis il devint journaliste. Son deuxième livre, *Le Bout galeux*, obtiendra le prix Populiste en 1956. Gardant le ton des parleurs d'autrefois, à la veillée, il savait raconter des histoires au coin du feu, en tirant sur sa pipe. Pierre Mac Orlan, qui n'avait pas eu d'enfant, avait découvert en ce personnage, au visage de condottiere mélancolique, une sorte de fils spirituel. Leurs discussions pouvaient durer des heures. « Nous faisions des concours. Il commençait une phrase d'un roman et je poursuivais avec une autre », se souvenait Jean-Pierre Chabrol[10]. Ces échangent se prolongeaient parfois autour d'une table à l'hôtel Moderne, chez les frères Guibert. Des amis de passage se joignaient à eux quelquefois. C'est ainsi que Georges Brassens et Jacques Brel se retrouvèrent, en 1967, en compagnie du vieux Mac qui venait de publier *Mémoires en chansons*, de Chabrol et de Monique Morelli. Brassens aura cette jolie formule : « Mac Orlan donne des souvenirs à ceux qui n'en ont pas. »

À l'époque, un journaliste localier du *Parisien libéré*, Roger Gicquel, futur présentateur-vedette du journal télévisé, fut le témoin de cette réunion au sommet grâce à Pierre Guibert qui l'avait averti discrètement. Dans son livre *Le Placard aux chimères*, il écrira : « Mac Orlan, Brassens, Brel, en les voyant ensemble, on comprenait une tradition, une filiation anarchiste, sans aucun doute, même si elle était confortablement embourgeoisée. Leurs points communs ? La mise en valeur de la romance des humbles, le "sus aux tabous" et l'amour de la nuit paumée (...)[11]. »

Lorsque Georges Brassens, qui souffrait de coliques

néphrétiques, fut hospitalisé après une violente crise, Pierre Mac Orlan se manifestera aussitôt :

> Mon vieux Georges,
> Ce n'est pas ce petit mot qui te guérira, mais je veux te dire que je pense à toi, dans ce moment où tu souffres. Ce n'est qu'un témoignage d'affection... Tu reviendras bientôt faire un tour à Saint-Cyr. Cette porte qui s'orne d'une main amie est aussi un signe d'amitié.
> À bientôt bien sûr[12].

Futur ami intime de Georges Brassens qu'il rencontra en 1953, René Fallet, l'auteur de *Banlieue Sud-Est*, avait publié en décembre 1952 *Testament* chez Seghers (collection « Poésie 52 »), son deuxième recueil après *Carrol's*. Ce long poème de quarante-huit strophes fit réagir Pierre Mac Orlan qui se « plongeait » volontiers chez les jeunes[13].

> Cher René Fallet,
> J'ai lu et relu *Testament* : c'est certainement, pour moi, un des livres essentiels de la collection. C'est un livre à quoi vous deviez aboutir naturellement, car la poésie populaire (de sensibilité populaire) est si évidente que la plupart des gens ne la voient pas. Ici vous avez donné tout ce courant, ce qu'un roman ne permet pas toujours. C'est très bien, vous savez. Un roman inspiré par la rue ou la route devrait toujours comporter, en supplément, quelques chansons... Ce livre de poème donne le ton secret de tous vos livres. Faites-moi l'amitié de me faire parvenir *Carrol's*. Et dites à Hardellet André que c'est un veau. Je n'entends plus parler de lui.
> Votre vieil ami Mac[14].

C'est avec l'appui de Pierre Mac Orlan que André Hardellet publia, en 1950, ses premiers textes (*Sables du souvenir*) dans la revue *La Bouteille à la mer* dirigée par Hughes Fouras. Admirateur de l'écrivain, il lui avait adressé ses poèmes. Mac Orlan lui répondit et l'encouragea à creuser son sillon. Hardellet écrit : « Je me suis promené tout mon saoul dans un Paris un peu halluciné... Cependant, je ne pouvais me cacher la petite fêlure qui commençait à se produire en moi... Il me

fallait de plus en plus d'imaginaire, il m'appartenait d'acquérir la pleine maîtrise de cet art[15]... » Ce poète, auteur de chansons dont la plus connue, « Bal chez Temporel », mise en musique par Guy Béart qui l'interprétera ainsi que Patachou, avait trouvé en Pierre Mac Orlan le majestueux aîné vers lequel ses rêves mirifiques le portaient naturellement.

En lui dédiant en 1952 *La Cité Montgol* paru aux Éditions Seghers, André Hardellet mettait un point d'honneur à désigner l'homme qui le sauva sans doute des geôles de la République. Le bougre savait bien qu'il aurait pu mal tourner. Comme Jean Genet que Pierre Mac Orlan venait de découvrir, il échappa à un destin contraire tout en parlant de Mandrin et de Villon dans la maison de Saint-Cyr-sur-Morin où il était souvent convié.

D'autres hardis écumeurs littéraires tels que Albert Vidalie et Antoine Blondin trouvèrent auprès de Mac Orlan encouragements et appui. Pour une présentation du roman de Vidalie, *Les Bijoutiers du clair de lune*, l'auteur du *Quai des Brumes* déclarera :

« Albert Vidalie, à mon goût, est un des principaux écrivains nettement français de notre temps. Lui et Antoine Blondin sont de ce groupe aux éléments rares qui savent donner à un mot, à un paysage, à une silhouette le rayonnement imprévu qui permet de constater que la vie n'est pas exempte de lyrisme et que la poésie quotidienne est aussi difficile à comprendre que la saveur d'un morceau de pain, un détail secret pour ceux qui n'ont pas "crevé de faim", comme on dit, ou qui n'ont pas été mêlés personnellement aux nuances mystérieuses qui bouleversent un paysage sentimental, mais d'une sentimentalité assez cultivée[16].

« Albert Vidalie, ajoute-t-il, n'a pas été mis au monde pour fréquenter les bistrots mondains, mais pour vivre parmi les hommes construits par Dieu, c'est-à-dire francs ou perfides comme ceux qui sont toujours prêts à payer comptant[17]. »

37

Adieu à Marguerite

En 1957, les Éditions Amiot-Dumont, installées avenue de l'Opéra à Paris, décidaient de lancer une nouvelle collection, « Visages de l'aventure ». Le roman qui l'inaugura, *Cuirasse d'écume*, était signé Armel de Wismes. Ce journaliste et écrivain nantais qui descend de l'une des plus anciennes familles de Flandres et d'Artois est également peintre de marine. Une personnalité parfaitement adaptée à l'imaginaire de Pierre Mac Orlan qui préfacera son récit d'aventures maritimes. En fait, sa présentation concerne la collection que dirige Marcel Jullian car ni l'auteur ni le sujet du livre ne sont évoqués dans ces trois pages de commande. Armel de Wismes en sera le premier étonné [1].

À l'époque, le monde entier a les yeux fixés sur les premiers Spoutniks lancés dans l'espace par l'URSS. Pierre Mac Orlan suivra les événements avec circonspection.

« Plus le confort aseptisé sera parfait et plus se fera sentir le besoin de l'aventure considéré comme un des beaux-arts, écrit-il. Dans la blancheur stérile d'un appartement moderne où nulle place n'est réservée pour les livres, des ombres puissantes se dessineront devant les baies trop larges ouvertes sur un monde envahi par la mécanique, autre forme de l'aventure de laboratoire qui est à craindre et qui créera des "trois mousquetaires" aux apparences difficiles à prévoir. C'est ce qu'on appelle le roman d'anticipation dont chacun pense que ce n'est qu'un divertissement léger. Cependant l'aventure domine ces paysages sociaux extravagants. Elle n'est plus

aux dimensions de notre planète et, pour quelques générations dans le futur, elle n'aura pas plus d'efficacité que l'aventure révélée par la présence des iguanodons déficients dans les brumes de la genèse des genèses. Pour le présent, l'épée de d'Artagnan demeure et semble plus émouvante que la fusée téléguidée : elle possède quatre siècles d'expérience. Et le sabre d'abordage du triste Morgan a plus de portée qu'un canon atomique dans le monde sans lois et sans freins de l'imagination collective[2]. »

Ayant choisi Pierre Mac Orlan comme figure de proue de « Visages de l'aventure » Marcel Jullian va rencontrer à Saint-Cyr-sur-Morin un personnage qui s'est fait une réputation ne correspondant pas à l'humble et inévitable réalité quotidienne.

« Quand j'ai sonné à sa porte, j'ai remarqué les signes sur la pierre du seuil. Plus tard, il m'a appris que c'étaient les repères que les manouches laissaient à l'intention de leurs frères de mendicité qui sonnaient à l'huis après eux. Un code de renseignements : chien dangereux, femme seule, patron menaçant, avare... Là, j'entendis une voix de femme, et juste après, un glissement de pas...

« — Pierrot, les patins !

« C'était Margot (...) qui rappelait son homme au bon usage des patins pour ses parquets cirés. Il m'ouvrit, son béret écossais à pompon sur la tête, et, du regard, m'indiqua tout de suite l'autre paire de patins qu'il avait traînée jusque-là à mon intention, puis il m'entraîna dans son antre (...).

« D'entrée, il se dirigea vers une cave à liqueurs qui, dans son coffret à marqueterie, abritait des flacons et des petits verres.

« — Vous prendrez bien un petit ratafia pour vous réchauffer ? C'est une hôtesse d'Air France qui me le rapporte des îlots... Il n'attendit pas la réponse, versa l'alcool dans le verre, et l'avala d'un coup. Il était déjà en train de le remplir à nouveau à mon intention quand, de la cuisine, retentit la voix vengeresse de Margot :

« — Pierrot, je te vois ! (...)[3]. »

Marcel Jullian, qui deviendra l'éditeur des *Mémoires d'espoir* de Charles de Gaulle parus chez Plon en 1970, a toujours eu

une attitude respectueuse et distanciée à l'égard d'un auteur du calibre de Mac Orlan et a fortiori du général[4]. Ce dernier, très attentif aux ouvrages que les écrivains lui adressaient à l'Élysée, répondait personnellement à certains. Le 7 janvier 1968, le chef de l'État envoya une courte lettre à Pierre Mac Orlan :

> Mon cher maître,
>
> Que de sel, de poivre, de talent, dans les *Chansons de la vieille lanterne* ! Si, depuis toujours, la pègre, la cloche, la cour des miracles, ont inspiré de vrais poètes, quelle chance c'est pour elles et pour nous qu'elles aient maintenant trouvé pour chanter leurs chansons un des plus vrais poètes qui furent jamais, Pierre Mac Orlan !
>
> En vous remerciant de m'avoir adressé et dédicacé ce livre magnifique, je vous demande de croire, mon cher maître, à mes sentiments d'admiration fidèle et dévouée[5].

Pierre Mac Orlan se mettait à genoux devant l'œuvre de François Villon qui joua un rôle actif dans la nuit parisienne en compagnie de cette association de malfaiteurs appelée la Coquille :

« Dans l'œuvre de François Villon, la confession flamboie comme un buisson de cierges dans l'ombre de la croix latine. Tout ce qui fut renié au soleil ou dans la lueur équivoque des rues après le couvre-feu se change en grâce. Villon est le type même de l'homme double. Il portait en soi la rédemption de tous ses péchés ; son cœur est le cœur du petit peuple et le monde du malheur revit pour l'éternité littéraire dans son œuvre inspirée par le froid, la faim, l'angoisse et les larmes fécondes[6]. »

En relisant les *Lais*, le *Testament* et les *Ballades*, Pierre Mac Orlan est face à un mystère qui le dépasse : « Là, repose le secret de celui qui donna à la misère des hommes sa forme poétique la plus définitive[7]. »

Lui-même, à travers une œuvre baignée dans la lumière de la vie populaire, voulait apparaître comme un poète de l'aventure lyrique, ami des fillettes publiques. Mais en même temps, cet aspect du personnage que Francis Carco avait

transformé en image de marque pouvait être trompeur comme un éclairage de théâtre. Il avait besoin d'une reconnaissance bourgeoise symbolisée par la Légion d'honneur. Une lettre adressée à Anatole de Monzie, le 7 août 1931, est révélatrice :

> Monsieur le ministre et ami,
>
> En rentrant de Paris, on me communique votre télégramme et cela du vieux Pierre Benoit. Je ne sais comment vous remercier par votre grande amitié et pour tout ce que vous avez fait afin d'obtenir cette croix d'officier. Ça n'était pas du tout facile ; de cela je suis certain. Et c'était pour moi important car cette distinction me redonne confiance : c'est-à-dire une autorité qui ne m'est pas toujours acquise par mes bouquins souvent incompris. Je l'écrivais justement à Pierre Benoit.
>
> Oui, vraiment, je suis content ! Quand vous serez revenu de Saint-Céré je serai content de vous voir et de vous remercier moins bêtement pour cette distinction que je dois à votre amitié[8].

Le « vieux » Pierre Benoit, comme l'appelait affectueusement Pierre Mac Orlan, avait tout juste quarante-cinq ans et était au pinacle. Depuis le triomphe de son roman *Koenigsmark*, en 1918, il enchaînait les succès : *L'Atlantide, La Chaussée des Géants, La Châtelaine du Liban, Le Roi lépreux, Mademoiselle de La Ferté.* En l'élisant en 1931 au fauteuil laissé vacant par Georges de Porto-Riche, l'Académie française en fit son benjamin. Au physique, il était rose et rond. Gus Bofa, dans une caricature, le représentait sous les traits du Bébé Cadum. La remise de son épée de jeune immortel donna lieu à un banquet de neuf cents convives à Saint-Céré, le pays d'adoption du romancier né à Albi le 16 juillet 1886. Anatole de Monzie, conseiller général du canton, avait organisé les festivités.

« J'ai passé deux jours que je n'oublierai pas aisément, se souviendra André Warnod. Tout était admirablement réglé. Chacun avait sa place au banquet et sa chambre retenue à l'hôtel ou chez l'habitant. Dès le matin, les voitures commencèrent d'arriver. Quelques invités avaient couché aux environs, d'autres venaient directement de Paris. Le boucher

Pedrotti, un ami de Pierre Benoit, avait amené Pierre Mac Orlan, sa femme et le chirurgien Roger Bontemps. »

Après la disparition de Pierre Benoit, en 1962, et à l'occasion d'une préface pour une nouvelle édition de *Lunegarde*, Pierre Mac Orlan se souviendra de ses visites à Saint-Cyr-sur-Morin, en compagnie de sa femme Marcelle. « Je me rappelle un déjeuner au vin rouge de consommation routière dans une auberge du village qui n'existe plus. »

Veuf depuis peu — Marguerite est décédée le 10 novembre 1963 — Pierre Mac Orlan, que la solitude effraie, écrira : « La mort est passée dans notre groupe dont je demeure le seul survivant à un âge qui m'impose des mélancolies égoïstes. Dans cette nécropole, poursuit-il, où les passions s'anéantissaient en observant les lois de cette civilité sentimentale qui est celle de Pierre Benoit, homme secret, sa tombe est encore fraîche : c'est un gisant qui tient sur sa poitrine son trousseau de clefs qu'il ne confia à personne ; mais cependant à Marcelle Benoit qui, elle aussi, l'emporta dans sa tombe. J'aimais bien Marcelle. C'est sans doute pour cette raison qu'il m'est impossible de ne pas l'associer à tout ce que je viens d'écrire, moi-même rendu peut-être plus sensible par une solitude nouvelle dont je dois adopter les disciplines. »

Sans la présence, parfois encombrante, de Marguerite, Pierre Mac Orlan se sentait encore plus vulnérable. L'autorité de sa femme, sa gouaille montmartroise, sa méchanceté parfois vis-à-vis de visiteurs qu'elle n'appréciait pas — « On se ruinerait avec ces mecs-là, disait-elle. S'ils ont soif, ils n'ont qu'à aller au bistrot » — lui permettaient de répliquer. Désormais, le dialogue animé était interrompu. C'était le début de sa propre fin. Celle de Margot a été racontée par Pierre Béarn dont l'épouse Gabrielle avait été adoptée par le couple Mac Orlan qui la considérait comme sa filleule.

« Marguerite est morte comme un personnage de roman. Debout dans la cuisine du sous-sol, elle venait de fermer le petit rideau du vasistas, car ils avaient horreur qu'on les voie ("j'ai été au plus simple, disait Mac, mais je n'aime pas la Brie ; je n'éprouve pas le besoin de parler avec les gens").

Soudain Marguerite dit à Mac : "On sonne, c'est la sonnette du jardin !"

« Ils écoutèrent.

« — Tu rêves, dit Mac Orlan, il n'y a personne.

« — Si, dit Marguerite, on a sonné.

« Une seconde encore, et elle s'effondra.

« Dans sa lourde chute, sa tête heurta l'angle de la table de cuisine, son visage se couvrit de sang.

« "La Mort, elle l'avait entendue venir, nous disait Mac quelque temps après. C'était la visiteuse qu'elle attendait ce soir-là. Marguerite savait que c'était la dernière fois qu'elle riait, car elle riait en tirant les rideaux, comme si cela avait suffi pour empêcher l'autre d'entrer. Et puis, elle a écouté. L'autre était là. Que voulais-tu que je fasse ? Il n'y avait rien à faire. Je suis resté assis près de Marguerite étendue là, dans son sang. Je la regardais. Ça a duré longtemps. Je pensais que l'autre allait revenir, que j'allais pouvoir bavarder avec Elle. On avait des choses à se dire tous les deux. Mais non, rien. On était là tous les deux à attendre. Mais comme tu l'as si bien dit dans ton roman *Océans sans espoir*, il n'y avait rien à attendre." Le médecin ne fut prévenu qu'une bonne demi-heure après[9]. »

Les villageois de Saint-Cyr-sur-Morin se sentiront solidaires du vieux Mac enfermé dans ses souvenirs. Le maire de la commune, Daniel Simon, qui sera son exécuteur testamentaire, le curé Marc Lenoir, habile à peindre et haut en couleur, le dessinateur-caricaturiste Flip qui croquait Mac Orlan et son entourage avec talent, les peintres Marcel Pressac, Maurice Sauvayre, Jean-Baptiste Fourt, Jean-Pierre Chabrol et son épouse Noëlle, les frères Guibert et Mauricette Guibert de l'hôtel Moderne, l'entoureront quotidiennement de prévenances et d'affection. D'autres amis viendront le voir comme le jeune peintre-graveur Henri Landier avec lequel il réalisa ce très beau livre qu'est *Chansons de la vieille lanterne*[10], ou André Planson à qui Mac Orlan consacra une étude. Dans cet ouvrage il écrit notamment : « Quand je prends mon bâton et que, suivi de mon bouledogue, mais sans domestique, je suis le chemin qui mène à La Ferté-sous-Jouarre [où est né Planson] par le bois de Vanry, au détour d'un boque-

teau, j'aperçois quelquefois la silhouette d'André Planson. Il porte sa boîte à l'épaule comme la portait Courbet[11]. Rien n'est changé dans l'attitude d'un peintre qui pénètre dans la nature. Alors, tout naturellement, je lui dis : "Bonjour monsieur Planson". Le peintre pose sa boîte, flatte le bouledogue frétillant et d'un geste sobre de la main contourne le paysage. Le geste s'arrête au point que l'œil a choisi pour prendre la lumière qui éclairera sa toile et provoquera le jeu instinctif de la main et des couleurs[12]. »

Dans sa préface à *Chansons de la vieille lanterne* qui fait référence à la rue de la Vieille-Lanterne où le poète Gérard de Nerval fut trouvé à l'aube pendu à la grille de l'égout, Pierre Mac Orlan évoquera le pouvoir mystérieux de la chanson : « La chanson est un révélateur puissant : elle peut reproduire les bruits du monde, comme l'oiseau qui chante sur la plus haute branche d'un peuplier sait nous transmettre les éléments de la poésie des bois et des routes (...) Une chanson peut appartenir à la grande littérature sentimentale, comme, tout aussi bien, elle ne doit se comparer qu'à une sorte de bruit dont la mémoire garde la couleur mélancolique. »

Juliette Gréco se rendra aussi à Saint-Cyr-sur-Morin en compagnie de Françoise Sagan dont elle est l'interprète au théâtre dans *Bonheur, impair et passe.* Le compositeur Philippe Gérard est à l'origine de ce mariage musical entre la chanteuse et le vieil écrivain pas mécontent de faire des infidélités à Germaine Montero. Un 33 tours, *Gréco chante Mac Orlan,* sort en février 1964 et obtient le Grand Prix du Disque de l'Académie Charles-Cros[13]. Pour Mac Orlan ce sera une heureuse diversion, d'autant qu'une émission de télévision avec le réalisateur Michel Mitrani est tournée sur place pendant deux jours. « Pierre était un charmeur, un grand séducteur, très imaginatif, se souvient Juliette Gréco. On avait installé un piano dans l'herbe. J'éprouvais pour ses chansons comme pour le bonhomme une fascination totale. Le disque est un des meilleurs que j'ai enregistrés[14]. »

Pierre Mac Orlan, que guette le cafard, se confiera à la chanteuse qui l'écoute avec délicatesse :

« C'est terrible, la nuit, quand on a passé quatre-vingts ans et qu'on a perdu la compagne de cinquante-cinq ans de

mariage. Au fil des heures on n'en finit pas de régler des comptes. De très vieilles peines qu'on devrait avoir oubliées reprennent soudain de l'importance. Souvent par exemple, la colère me saisit lorsque je me rappelle les avanies que j'essuyais, les méfiances que je suscitais dans ma jeunesse à Montmartre, pour la seule raison que j'étais mal habillé, mal chaussé. Alors, pour un peu, je sauterais du lit pour lancer aux ombres des persifleurs les répliques cinglantes qui, à l'époque, me restaient dans la gorge. Ah ! ce n'est pas moi qui voudrais revivre mon adolescence, j'ai trop souffert (...) [15]. »

Le cafard en habit noir
met sa robe de lumière
lorsque dans le chant du soir
danse la souris légère[16].

38

Dans le pays que j'habite

« Pierre ne lisait plus guère, lorsqu'il était seul, il rêvait. Il revivait ses propres aventures, lorsqu'on venait le voir, il les racontait », a confié Bernard Clavel dans un livre d'entretiens[1]. En 1968, au troisième tour de scrutin, il avait reçu le prix Goncourt pour *Les Fruits de l'hiver*, avec le soutien de Pierre Mac Orlan, malade, qui n'assistera pas aux délibérations. Mais dans une lettre à Philippe Hériat, le secrétaire général du jury, il disait arrêter son choix sur Clavel en concurrence avec François Nourissier pour *Le Maître de maison*. « Je suis d'accord pour voter pour Bernard Clavel, avec beaucoup d'autres, comme votre lettre me permet de le prévoir[2]. » Il fera part ensuite à Hériat de sa grande fatigue, en ajoutant : « Ce sont les jambes qui faiblissent[3]. »

Bernard Clavel, qui a beaucoup déménagé, habitait Chelles où il s'installe en octobre 1964. Hervé Bazin, qui lui aussi usera des maisons, se trouvait également dans cette commune de Seine-et-Marne, de même que Armand Lanoux. Ce dernier, lauréat du prix Goncourt, en 1963, avec *Quand la mer se retire*, ira bientôt vivre dans une localité voisine, à Champs-sur-Marne. Tous les trois, qui avaient un violon d'Ingres commun, la peinture figurative, auront chacun un couvert chez Drouant. Bazin sera élu à l'Académie Goncourt en 1958, en remplacement de Francis Carco, et en deviendra le président en 1973. Lanoux le rejoindra en 1969, un an avant la disparition de Mac Orlan. Quant à Clavel, il arrivera chez les dix en 1971, succédant à Giono, et démissionnera

du jury en 1977. Entre-temps, c'est Françoise Mallet-Joris qui a été élue au couvert de Pierre Mac Orlan qu'elle n'aura pas connu, mais comme lui elle écrit des chansons et joue de l'accordéon... « Je le voyais, dit-elle, comme Blaise Cendrars, en ayant bourlingué un peu partout[4]. »

Le petit groupe des romanciers seine-et-marnais proches du patriarche de Saint-Cyr restera fidèle au vieil homme qui, quasi nonagénaire, aurait souhaité devenir membre d'honneur de l'Académie Goncourt. Mais à l'époque le règlement l'empêchait. C'est Hervé Bazin qui sera à l'initiative du vote permettant d'accéder à ce titre dont bénéficiera Armand Salacrou.

Mac Orlan, à l'affût des talents naissants, avait rapidement détecté les qualités de l'auteur de *Vipère au poing*. À la parution de son second roman, il lui écrivit[5] :

> Cher Monsieur,
>
> Tout d'abord, je vous remercie pour votre pensée. J'ai bien reçu *La Tête contre les murs* ; et je viens d'en terminer la lecture. C'est un livre d'une tristesse décourageante, d'autant plus qu'il est clair que votre documentation est nette et sans bavure littéraire. Cela semble toujours un peu naïf de dire : je vous félicite.
>
> Cependant je crois devoir l'écrire parce que je sais que les écrivains, qui dans chaque livre perdent un peu de leur substance, ont besoin de recharger les piles. Votre livre est d'un écrivain authentique. Peu à peu vous allez pénétrer dans l'extraordinaire atmosphère sentimentale de ce temps. Rien ne m'oblige à vous écrire que ce livre est un document social d'amertume sans fin. Je suis encore, en ce moment, sous l'impression d'avoir un peu vécu avec votre éternel évadé. Tout cela pour marquer la sincérité des mots ci-dessous.
>
> Votre tout dévoué Pierre Mac Orlan.
>
> P.-S. Ne m'oubliez pas dans vos prochains « services de presse ».

Pendant qu'il tapait le manuscrit de *Vipère au poing* — sur une Underwood troquée à un GI contre une bouteille de cognac —, Hervé Bazin, qui a adopté le style « canaille », se croit d'abord le digne représentant de François Villon. En

pensant à ses ballades en jargon coquillard, il a créé *La Coquille*, une petite revue où l'on trouvera des poèmes d'Armand Lanoux, de Bernard Clavel et de Robert Sabatier qui, lui, publiait *La Gazette*. Ce dernier allait aussi avoir un couvert à l'Académie Goncourt, en 1971, pour remplacer André Billy. Avant de devenir l'auteur des *Allumettes suédoises* et d'une *Histoire de la poésie française* en neuf volumes, il ne pouvait pas ne pas croiser sur sa route Pierre Mac Orlan.

« J'habitais place Pigalle et lui rue Constance. À l'occasion d'une rencontre, il me dit : "Le dimanche après-midi, des amis viennent me voir, et tu es un de mes potes. Viens avec ta femme..." Ainsi ai-je fait. Que n'avais-je un magnétophone avec moi ! La conversation de Pierre Mac Orlan portait sur tous les sujets. Il ne s'exprimait jamais qu'avec malice. Il avait le goût d'étonner. Il exagérait les faits pour les embellir. Il mentait vrai. Un peu comme Pagnol. Mais ses récits gardaient toujours un air de mystère, de non-dit. Il ne jouait pas au maître, au causeur de salon, il mettait dans ses propos de la familiarité et il interrogeait ses hôtes comme une sorte de Socrate qui voudrait les amener à se dépasser. Je ne sais plus qui était là. Il y avait aussi des personnes que je ne connaissais pas, des amis anonymes. Après quelque récit fantastique, quelque description au bord de l'érotisme, comme l'aurait fait Swift, il vous parlait d'une ville, d'un port. Chacun savait qu'il inventait, ou, plutôt, qu'il réinventait, qu'il ajoutait du merveilleux, du fantastique, de la féerie, du mystère. Les hommes de sa génération ont été des conteurs. Et puis venait le moment attendu. La pipe au bec, le béret écossais à pompon sur la tête, il prenait son accordéon et nous régalait d'une goualante, inventant souvent les paroles au fur et à mesure que le piano du pauvre dévidait sa musique. Un jour, il m'expliqua qu'un roman, c'était si précieux qu'il fallait l'envisager en pensant au cinéma ou au théâtre, et après publication, en tirer tout le parti possible.

« Avec Billy, Dorgelès, Arnoux, il s'est bagarré pour que j'obtienne le prix Goncourt. En vain. Mais ces quatre voix m'ont rendu aussi heureux que si j'avais eu le prix[6].

« Nous nous rencontrions parfois au marché de la rue Lepic où il y avait encore des marchandes de quatre-saisons

avec leur petite voiture. Il adorait leur gouaille, leur conversation. Aucune ne supposait qu'il était un grand écrivain. C'était un gars du coin, simplement.

« Un matin, nous sommes dans la file d'attente d'un marchand de légumes et de fruits. Tandis qu'il me faisait une dissertation sur les qualités de la carotte et des petits pois, devant nous, un homme et une femme se disputent, chacun affirmant que c'est à son tour d'être servi. Le ton monte. L'homme reçoit une insulte : "Va donc, espèce de gougnote !" La dame se tourne vers nous : "C'est quoi un gougnote ?" et Pierre Mac Orlan s'incline galamment et répond : "Madame, la gougnote est la femelle du gougnot !"

« Lorsqu'il a quitté Montmartre, nous ne nous sommes pas revus. Mais nous avons correspondu. Et j'avais de ses nouvelles par sa filleule, Gabrielle Béarn, la femme du poète Pierre Béarn. Je relis ses lettres. Quand je devins directeur littéraire[7], il me dit que je l'intimide et compense la chose par un flot d'amitié. Il m'interroge sur les poètes du plat pays et me remercie d'une documentation que je lui ai adressée. Il me dit souffrir de rhumatismes : c'est pour cela qu'il tape ses lettres à la machine[8]. »

Vivant depuis 1924 à Saint-Cyr-sur-Morin, Pierre Mac Orlan ne s'est jamais vraiment acclimaté à la vie campagnarde, au milieu d'une population qui ne l'adoptera que tardivement. En 1929, il fera cette constatation, en écrivain désabusé :

« Dans le pays que j'habite il y a mille têtes et parmi ces têtes : un boucher, un boulanger, des bistrots, un médecin, un notaire, un garde champêtre, un charcutier, des cultivateurs. Tous ces gens se mêlent et échangent en somme leurs talents ou leurs produits. Je suis le seul à vivre en marge de cette communauté, c'est-à-dire en marge par un certain point. J'achète du pain et j'aime à faire vivre selon mes besoins tous les corps de métier que je viens d'énumérer. En retour personne n'achète mes livres ; je ne connais personne à dix kilomètres à la ronde qui puisse se vanter de m'avoir fait gagner un sou. C'est pourquoi je me rapproche de Paris avec plaisir. Dès la ligne des fortifications franchie, je sens la présence d'une clientèle presque fraternelle. C'est d'un pas allègre et la valise à la main que je gagne aux environs de la

gare de l'Est un petit hôtel convenable dont le garçon change toutes les semaines et pour cette raison ne me reconnaît jamais[9]. »

Pierre Mac Orlan habitera également rue de Bassano un appartement meublé. Il n'y restera que quelques mois pour suivre les prises de vue du film de *François Villon*, réalisé par André Zwobada en 1945, dont il a écrit le scénario et les dialogues. « Je crois qu'en fait, il voulait être plus près des événements dans le Paris de la Libération (et de l'épuration...) », se souviendra Nino Frank[10].

Lorsqu'il eut besoin de huit millions de francs pour acheter, en 1957, un appartement rue Constance, où Jean Rabe du *Quai des Brumes* avait occupé une chambre sous les toits, Mac Orlan vendit à des marchands deux superbes toiles d'Utrillo dont Aristide Bruant, qui n'aimait pas la peinture, n'avait pas voulu autrefois, pour un louis. Il ajouta son portrait par Pascin, une autre œuvre de ce peintre, et toujours du même artiste une trentaine de dessins érotiques. « Mac Orlan avait vécu trop longtemps dans la pauvreté, dit Pierre Béarn. Deux Utrillo, deux Pascin, trente dessins incomparables contre un appartement à Montmartre, sans lumière, dans un entresol écrasé sous un balcon, ce n'était pour lui qu'un troc banal : des mètres carrés de peinture contre des mètres carrés de plancher[11]. »

Pierre et Marguerite respiraient à nouveau l'air de la Butte, sans toutefois déserter Saint-Cyr-sur-Morin. Ils iront dans leur maison de temps en temps et y reviendront définitivement en juin 1961. Dans un courrier de Gérard Bauër, son collègue de l'Académie Goncourt, Mac Orlan expliquera[12] :

> Je regrette bien cette absence trop longue ; mais il m'était impossible de venir. C'est pour cette raison que j'ai un appartement au 14 de la rue Constance dans le XVIIIe. Je ne serai installé que dans la première quinzaine d'octobre prochain. En ce moment, je me débats entre électricien, peintre, plombier, maçon, etc. C'est une remise à neuf... Il fallait que cela fût fait... sans joie, car à mon âge il est difficile de changer de maison... Enfin. Dites tout cela à mes amis, car mon absence n'est pas de l'indifférence.
>
> Votre vieil ami Mac.
>
> Lundi je téléphonerai à Roland[13].

Dans un coin de la missive, il a inscrit l'énigmatique 10.7.2. au stylo à bille vert en harmonie avec la couleur vert tendre du papier.

Ce déménagement sans joie sera suivi de journées d'ennui malgré les visites régulières d'amis. Monique Morelli, Antoine Blondin, Albert Vidalie, André Hardellet sont toutefois moins assidus que Nino Frank qui vient voir le romancier tous les jours. « Dans l'entresol de la rue Constance, il passait ses journées comme un ours en cage, cependant que Marguerite courait les antiquaires[14]. »

Le retour à Saint-Cyr-sur-Morin sera une nouvelle épreuve car le déballage va l'éreinter ; mais c'est en même temps une délivrance. À bientôt soixante-dix ans, Pierre Mac Orlan n'aspire plus qu'à retrouver la quiétude « d'un petit village, un vieux clocher, un paysage si bien caché » comme le chante Charles Trenet à qui il fit les honneurs d'un texte lu à la radio : « La rue du poète et la route du voyageur. »

« Charles Trenet vient d'écrire une bien mélancolique chanson sur la rue et le tournoiement des poèmes, emportés comme des feuilles mortes dans le vent. »

39

Le perroquet de ses quatre-vingts ans

Les quatre-vingts ans de Pierre Mac Orlan, le 26 février 1962, ne passèrent pas inaperçus dans la presse culturelle française. Du *Figaro Littéraire* aux *Lettres Françaises* ce fut l'événement de la semaine. Refusant banquet et discours, le romancier passa la journée dans son bureau de travail, dans sa maison de Saint-Cyr-sur-Morin. En costume de velours marron, sur la tête le bonnet écossais à pompon de laine, le cou engoncé dans le col roulé d'un gros chandail bleu. Parmi les articles publiés à cette occasion, celui de Roger Nimier dans *Arts* lui fit particulièrement plaisir.

À sa demande, il avait accepté de collaborer à l'hebdomadaire *Opéra* fondé en mai 1945 par Jacques Chabanne. L'auteur du *Hussard bleu,* ami intime d'Antoine Blondin, considérait Pierre Mac Orlan comme un classique échappé de la comédie littéraire. Au sommaire de numéros de l'année 1952, un grand millésime pour *Opéra,* Mac Orlan va côtoyer Paul Morand, Blaise Cendrars, Jean Mistler, Montherlant, Louise de Vilmorin, Thierry Maulnier, Henri Calet. « Roger Nimier, souligne Marc Dambre, dans sa biographie de l'écrivain, attend une réconciliation entre "bonne littérature" et "gros public", estimant que la "littérature de course" ne doit pas être récupérée par la "littérature de tourisme". Pas question de poètes maudits[1] ! » Dans les colonnes du journal *Arts,* Roger Nimier profite donc de cet anniversaire pour tirer le portrait du vieux Mac, hussard à sa manière, puisqu'il sera nommé brigadier d'honneur du 9e régiment de hussards de Coulommiers :

« Pierre Mac Orlan vient d'avoir quatre-vingts ans. Il n'y paraît pas. Sa superbe condition physique donnerait envie de l'opposer aux Springboks. Au Havre, il a jadis tenu le poste de demi de mêlée. C'est un métier qui demande de la malice, de la promptitude et de la générosité : un ballon n'entre pas en mêlée sans des soins infinis. Il se donne.

« Il en est de même des mots que les auteurs lancent dans la tête de leurs lecteurs. La façon de les faire glisser change leur aspect. Dans la bonne littérature, les mots sont ovales et connaissent des rebonds inattendus. Les écrivains qui utilisent des mots tout ronds, à peine sortis du Larousse, ennuient rapidement. Je citerai deux exemples d'auteurs qui savent déformer très légèrement le sens d'une expression courante, pour lui donner un aspect inattendu : un prosateur, Jacques Chardonne ; un romancier, Simenon.

« Les récits de Mac Orlan sont d'une autre sorte encore. Il est raconteur surtout. Sa tête carrée bouillonne. Elle réinvente Londres et puis François Villon se promène soudain le long de la Tamise. Voici des légionnaires qui reviennent de Bapaume, un marin sorti de l'ombre et Marcel Schwob poulotte Fanny Hill. L'œuvre de Mac Orlan tiendrait dans un tableau ou dans une chanson. Continuons l'examen d'incorporation.

« Râblé, rêveur, Pierre Mac Orlan inspire confiance. On le placerait volontiers dans un roman de Stevenson. On prendrait la mer en sa compagnie. Le maréchal Joffre le savait bien, qui fit la guerre avec lui et quelques-uns de ses semblables.

« Il est possible qu'il soit fabriqué en pain d'épice. Il n'est pas incroyable qu'il soit né dans une fête foraine. Il est imaginable en veste rouge à brandebourgs, un fouet à la main, tutoyant les éléphants et caressant l'échine des panthères. Il est inimaginable sous les traits d'un homme de lettres.

« Ses yeux sont d'une nature claire. Ils savent très bien fixer ce qu'ils veulent voir. Sa bouche est plutôt faite pour savourer que pour manger, pour bavarder que pour parler. Son crâne est recouvert d'un casque de cheveux blancs. Partout, en lui, une gaieté si bonne qu'elle donnerait confiance dans la Création. »

À l'Académie Goncourt, les quatre-vingts ans de Pierre Mac Orlan sont à l'ordre du jour de la réunion du 7 février 1962 à laquelle il ne participera pas. Comme l'indique le compte rendu de la séance, la célébration risque d'avoir lieu sans le principal intéressé. « À la réunion du 20 novembre dernier, nous lui avions proposé que l'Académie Goncourt marquât cette date d'une façon ou de l'autre. Notre doyen d'âge avait protesté que cet anniversaire n'avait rien de réjouissant pour lui et il avait formellement demandé qu'on ne fît rien. Cependant, depuis un Comité des amis de Pierre Mac Orlan s'est constitué, avec son aveu, qui ne compte comme académiciens Goncourt que Roland Dorgelès et Raymond Queneau, et qui sollicite des souscriptions pour offrir à Pierre Mac Orlan un cadeau : chacun de nous a reçu la lettre d'appel. Après échange général de réflexions sur cette contradiction et après consultation téléphonique de Gérard Bauër à Cannes, qui s'en était ému, il est décidé que l'on se contentera d'annoncer que les quatre-vingts ans de Mac Orlan seront fêtés par l'Académie à son déjeuner du 7 mars. Roland Dorgelès s'est assuré que notre ermite de Saint-Cyr-sur-Morin se rendra bien à cette réunion[2]. » Mais le suspense demeure : viendra-t-il chez Drouant ? Pressé par ses amis, Pierre Mac Orlan ira place Gaillon pour déjeuner le 6 mars en compagnie de ses collègues à l'exception de Giono et de Philippe Hériat qui lui ont envoyé des messages. Le compte rendu de la réunion signale que Mac Orlan, « dont la jeunesse physique et morale fait l'admiration de tous » a reçu des mains de Dorgelès « un manuscrit figurant le discours pastiche de sa prétendue réception à l'Académie française[3] ».

Le Comité Pierre Mac Orlan a été mis en place par le journaliste Pierre Berger avec le soutien des Éditions Gallimard. Il se compose de Roland Dorgelès, Gus Bofa, Pierre-René Wolf, Raymond Queneau, Jean-Pierre Chabrol, Jean Queval, Nino Frank, Pierre Béarn et évidemment Pierre Berger qui assure le secrétariat. Dans une lettre à en-tête des Éditions Gallimard, que les académiciens Goncourt avaient reçue, certains en faisant grise mine, il était précisé que des cadeaux seraient offerts. « Nous avons été amenés à penser qu'une pipe d'une qualité exceptionnelle et un oiseau mécanique

iraient droit au cœur de notre cher Pierre[4]. » Dans une seconde lettre, Pierre Berger annonce qu'il y a eu un changement dans les cadeaux. « Notre ami a, en effet, préféré un perroquet vivant à la place de l'oiseau mécanique d'abord prévu. Ce perroquet lui sera remis, sans aucune cérémonie — c'est son vœu le plus strict — en fin de journée, le 26 février[5]. » Mac Orlan a été formel : pas de banquet, pas de télévision, pas de radio, pas de journalistes.

Quelques détails sur ce perroquet d'Amazonie : il a été baptisé Catulle, il a environ quinze ans, il est vert avec quelques taches de couleur, son éducation n'est pas encore terminée mais il a été garanti sain (de corps) et affectueux. Des antiquaires de Paris ont été chargés de lui trouver une cage. Mais il l'occupera fort peu « car Pierre Mac Orlan entend qu'il jouisse d'une totale liberté dans la maison de Saint-Cyr-sur-Morin[6] ».

En choisissant d'adopter un perroquet Pierre Mac Orlan réalisait un vieux rêve et faisait de sa fiction une réalité. Dans *Le Bal du pont du Nord*, le perroquet gris et rose de l'ancien matelot Thomas Gibson a son importance : « La présence du perroquet ne constitue qu'un très mince détail dans ce récit. Mais pour ceux qui le connurent et vécurent dans la confortable banalité de l'Hôtel de la Mer, ce perroquet vaut, sans tromperie, sa vraie valeur de perroquet. On pouvait consacrer dix minutes par jour à cet oiseau. Il fallait apporter tout le reste avec soi[7]. » « Avec un perroquet qui vit centenaire, je suis tranquille, c'est lui qui me pleurera ! » expliquait Mac Orlan à ses visiteurs. Mauvaise prophétie, car c'est Catulle, ou plutôt Dagobert comme l'écrivain préférait l'appeler, qui mourut le premier, quatre ans après son arrivée dans la maison d'Archet. « Facétieux, ce perroquet l'était ! souligne Maurice Ribier. Mais il ne sut jamais, dans sa méconnaissance de l'âme humaine, qu'il fit souffrir son maître en imitant le rire de Marguerite, quelque temps après le décès de celle-ci[8]. »

S'assoupissant dans son fauteuil, Pierre Mac Orlan attendait que le temps s'écoule et que les images du passé

s'enfouissent dans les ténèbres. Mais lorsqu'un ami venait frapper à sa porte, il redevenait un merveilleux conteur :

« Comme toutes les personnes âgées, raconte Bernard Clavel, il revenait souvent aux mêmes histoires. Parmi ses classiques, il en est un que j'ai entendu vingt fois, mais dont je ne me lassais pas. L'événement se situe à la fin de l'hiver 39-40. Un journaliste est mobilisé sur le front de l'Est comme chauffeur d'un général. Un jour, réunion à Paris, sans doute pour décider de l'offensive du printemps. Le général et son chauffeur roulent donc vers l'ouest. Avisant un panneau, "Saint-Cyr-sur-Morin 5 kilomètres" :

« — C'est là, mon général, fait le journaliste, que demeure Pierre Mac Orlan.

« — Mac Orlan ! l'auteur du *Quai des Brumes* ?

« — Oui, mon général.

« — Vous le connaissez ?

« — Très bien. Je suis souvent venu l'interviewer.

« — Pensez-vous qu'il se trouve chez lui ?

« — Certainement. Il ne bouge jamais.

« — Et croyez-vous qu'il nous recevrait ?

« — Aucun doute. Il adore avoir des visites.

« — Allez, nous avons le temps. Foncez sur Saint-Cyr !

« La voiture s'arrête devant chez Mac Orlan. Le soldat sonne et c'est Marguerite qui vient ouvrir. Salutations. Étonnement.

« — Pierre est là ?

« — Il est au fond du jardin. Vous pouvez y aller.

« Les deux hommes traversent le jardin et découvrent l'auteur de *L'Ancre de Miséricorde* enterré plus qu'à mi-corps qui pellette en maugréant.

« Présentation du général. Pierre sort de terre.

« — Mais que faites-vous là, monsieur Mac Orlan ?

« — Vous voyez, je creuse une tranchée.

« — Une tranchée ! Et pourquoi donc ?

« — Voyez-vous, général, la guerre, je l'ai faite. Je sais ce que c'est. Le jour où les Boches viendront ici, si ça canarde un peu fort, je veux que ma femme et moi puissions nous mettre à l'abri.

« Stupéfaction de l'officier qui rétorque :

« — Les Allemands ici ? Mais vous n'y pensez pas... Nous sommes en place pour les arrêter !

« Mac Orlan hoche la tête et soupire :

« — J'en accepte l'augure. Tout de même, on n'est jamais trop prudent. Je préfère prendre mes précautions.

« Pierre conclut toujours son récit en ajoutant :

« — Quand la débâcle est arrivée, si ce général s'est trouvé à passer pas trop loin avec les Fritz aux trousses, il a dû penser à moi : le vieux est blotti au fond de sa tranchée... Mais peut-être lui-même se trouvait-il déjà à l'abri dans un camp de prisonniers, de l'autre côté du Rhin.

« Et son œil pétillait de malice tandis qu'il rallumait sa pipe[9]. »

40

Le quai des Brumes

Pierre Mac Orlan et Marguerite étaient aux premières loges lorsque la Seine-et-Marne du Nord fut promue au rang de marche stratégique, en septembre 1939. Le PC du général Gamelin est à Montry, celui du général Georges commandant le front de l'Est à La Ferté-sous-Jouarre, les quartiers généraux de l'aviation française à Saint-Jean-les-Deux-Jumeaux et de l'aviation britannique à Coulommiers. Si bien que certains villages avaient été vidés de leur population et les plus belles demeures réquisitionnées pour héberger les militaires.

À Saint-Cyr-sur-Morin, Mac Orlan ne se faisait guère d'illusions et, lorsque vint l'offensive allemande du 10 mai, il se décida à plier bagages et à prendre la route du fol exode avec son épouse, laissant maison et mobilier derrière eux. Que retrouveraient-ils à leur retour de Gargilesse, fin juin, où rattrapés par la Wehrmacht ils firent demi-tour ? L'auteur du *Quai des Brumes* poussera un ouf de soulagement : sa maison est intacte, les objets sont à leur place, pas le moindre dégât. Comme le château du village, les écoles, l'hôtel Moderne, des propriétés et d'autres bâtiments, sa maison avait été occupée. En entrant dans son bureau, il découvrit une lettre de l'officier allemand qui s'y était réfugié. Dans un français parfait, il saluait son hôte dont la littérature le fascinait et disait l'avoir rencontré autrefois à Hambourg : « Je vous rends votre maison où j'ai eu le plaisir de passer plusieurs heures. En espérant que le hasard et le destin voudront

bien que nous nous revoyions dans d'autres circonstances. » Il terminait en l'appelant « cher ami » et lui transmettait « l'expression de son meilleur souvenir ».

Sous l'occupation Pierre Mac Orlan demeura à Saint-Cyr-sur-Morin et ne souffrit guère des restrictions. Il avait des poules, des lapins, une chèvre. S'il s'est séparé de certains manuscrits, c'était sans doute pour les échanger contre du tabac, des tissus, un pantalon de golf. Il allait à Paris dans la traction de M. Guyot, un retraité des transports parisiens, ancien chauffeur d'autobus retiré à Saint-Cyr. Il pouvait aussi prendre le petit train jusqu'à La Ferté-sous-Jouarre et puis la correspondance vers la capitale.

Mac Orlan fouilla sa mémoire à la recherche de cet officier allemand croisé quelques années plus tôt. Ces quelques lignes par lesquelles débutait son livre sur Hambourg[1] prenait brusquement des résonances étranges : « On peut pénétrer dans Hambourg en utilisant l'air, la terre et l'eau. On pourrait peut-être, en insistant bien, découvrir Hambourg dans l'éblouissement d'un signe fulgurant, dernier confort de la sorcellerie moderne et du fantastique social de notre temps. » Ensuite il l'imagina en train de tirer un vieux livre de sa bibliothèque et pensa à ce qu'il avait écrit dans le même volume : « Un jour un honnête homme quelconque regrettera la misère des temps anciens et sa coloration délicate. Il se penchera sur un vieux livre pour essayer de retrouver le parfum des anciens jours et le souvenir harmonieux du bien et du mal adroitement associés par des générations et des générations rebelles mais saturées de traditions[2]. »

Au cinéma, l'action du *Quai des Brumes* qui se passait à Montmartre au temps des vrais rapins et du Lapin Agile fut transposée au Havre. Mais Marcel Carné et son scénariste Jacques Prévert pensaient aussi au port de Hambourg car la production initiale était la firme allemande UFA fondée en 1917. Entre-temps, l'UFA, contrôlée par les services de Joseph Goebbels, ministre de l'Information et de la Propagande du IIIe Reich, a abandonné le projet qui n'est pas à son goût. En effet, l'histoire d'un soldat déserteur qui veut

fuir son passé mystérieux et recommencer une nouvelle vie indispose les censeurs nazis qui s'emploient à instaurer un « ordre nouveau » au nom du Führer. Lors de la parution du livre, au printemps 1927, Mac Orlan avait esquissé un prière d'insérer dont il subsiste le brouillon autographe que rapporte Francis Lacassin : « Ce roman est, en fait, le premier d'une série de trois volumes qui comprend déjà : *La Cavalière Elsa* et *La Vénus internationale.*

« C'est une tentative, sous diverses formes, qui tâche de refléter l'inquiétude européenne depuis 1910 à nos jours.

« Dans *Quai des Brumes,* l'auteur place ses personnages au carrefour d'une nuit où quelques types représentatifs de la misère sociale, avant la guerre, évoluent dans le mystère de l'aventure intérieure. Une femme survit au désastre de quatre petites existences : celle de Jean Rabe, celle du soldat, celle du peintre et celle du boucher.

« C'est avec l'image de Nelly, aujourd'hui femme du dancing, que l'auteur a reconstitué *La Vénus internationale* et *La Cavalière Elsa*[3]. » Lorsque Pierre Mac Orlan eut entre les mains le scénario de Jacques Prévert, il inscrivit au bas du dernier feuillet : « Lu et approuvé avec enthousiasme. Ce scénario tiré du *Quai des Brumes,* bien que très différent du livre, me plaît sans réserve. » C'est daté du 11 janvier 1938[4]. Outre que l'histoire ne se déroulait plus à Montmartre, les personnages de Jean Rabe et du soldat déserteur de la Coloniale ne faisaient plus qu'un. Mais l'association Carné et Prévert le comblait. Dans un article paru dans *Le Figaro,* le 18 mai 1938, le romancier exprimera ses louanges au réalisateur et à l'adaptateur : « Carné et Prévert ont eu raison en situant l'action au Havre, ce qui éclaire le titre purement symbolique de l'œuvre. De ce "fait divers" est né un drame cinématographique simple et humain. »

Pour la publication du scénario du film *Les Visiteurs du soir,* tourné en 1942, Pierre Mac Orlan notera : « Carné ? Je le connais depuis le jour où il m'écrivit d'Allemagne, quand il était soldat dans les troupes d'occupation, une lettre juvénile qui me touche encore profondément. Jacques Prévert ? C'est la poésie même des petits détails de la rue adolescente, cette rue tiède comme un organe féminin, un tendre sexe senti-

mental, dont l'influence ne cesse de rayonner en chansons, ces chansons qui sont les poèmes les plus humains de la gentillesse quotidienne des hommes et des filles bien élevés selon les lois de la vie[5]. »

Tourné en janvier-février 1938, *Quai des Brumes* fut couvert de louanges et de prix. La célèbre réplique de Jean (Jean Gabin) : « T'as de beaux yeux, tu sais » et Nelly (Michèle Morgan) : « Embrassez-moi », a fait le tour du monde, mais Pierre Mac Orlan n'y était pour rien. Interdit au moins de dix-huit ans et complètement interdit par la censure française pendant l'Occupation, le film, considéré par le gouvernement de Vichy comme une œuvre amorale et démobilisatrice, fit de Mac Orlan un personnage suspect. « C'est à peu près à cette époque, où le masochisme de la défaite encombrait les ondes et la presse de Vichy, rapporte Francis Lacassin, qu'un propriétaire de l'édition originale du *Quai des Brumes* se débarrassa avec prudence de son exemplaire dédicacé. Il réapparut plus tard sur un catalogue de bouquiniste ainsi décrit : "À monsieur (nom du destinataire effacé), ce roman qui traduit bien des refoulements."[6] »

Pierre Mac Orlan, l'intelligence sur le qui-vive, n'a jamais voulu faire de politique. Chez ce sceptique, les débats d'idées sont toujours sans issue. Il esquivera les engagements et, s'il participe à une souscription pour offrir une épée d'honneur au caudillo en 1936, c'est en hommage à la Légion espagnole et à ses cadres, le général Millan Astray et le général Franco, « des officiers d'une bravoure légendaire[7] ». Le cinéaste André Heinrich en parla à Pierre Prévert qui lui répondit : « Qu'est-ce que ça veut dire ? » « Pour lui l'amitié était au-dessus de cet acte inattendu de la part de son vieil ami[8]. »

Sous l'Occupation, toujours hanté par les idées noires de la misère, Pierre Mac Orlan travaillera dans la presse vichyssoise et collaboratrice sans jamais prendre parti. Il tient, jusqu'en mars 1943, une chronique littéraire dans le quotidien du soir *Les Nouveaux Temps* fondé par Jean Luchaire le 1er novembre 1940. Sa signature apparaît aussi dans l'hebdomadaire *Combats*, d'abord édité à Vichy puis à Paris, et dans *La Légion*, revue mensuelle illustrée publiée par la Légion française des combattants que préside Philippe Pétain. Au

sommaire du numéro de Noël 1942, entre un article de Léon-Paul Fargue intitulé « France » et des « Litanies à la Vierge » de Lanza del Vasto, il évoque dans « Chanson pour un » la vie sentimentale de petits villages français, le sien en particulier, « un petit village du Multien en Champagne ». Il y a la cérémonie au cimetière pour accompagner un ancien combattant de la guerre de 1914-1918 : « Les survivances du passé tenaient peu de place dans ce minuscule paysage d'hiver, mais elles dominaient pour nous l'histoire du monde qui cédait la place à notre histoire personnelle. (...) Quelques-uns, parfois, disaient le titre d'une chanson que nous chantions sur les routes d'Artois en 1915. C'était le moment que j'attendais depuis le début de ces souvenirs. Mais, naturellement, il n'était point question de chanter, de chantonner cette chanson. C'était une chanson silencieuse faite de vapeurs forestières, de brouillards sur les canaux du Nord, un poème fait de la buée fraternelle des abris et des granges, une chanson que nous entendions encore tous pour quelque temps, pour très peu de temps[9]. »

Toujours en 1943, à la date du 28 avril, Jean Galtier-Boissière rend visite à Gus Bofa dans son atelier : « Descendant de son trépied, Bofa me parle de Mac Orlan qui, à Saint-Cyr-sur-Morin, attend l'arrivée de *La Cavalière Elsa* et de Roland Dorgelès qui s'est passablement ridiculisé en sollicitant la tenue et le rôle de correspondant de la drôle de guerre.

« — Cette guerre, conclut-il désabusé en allumant sa vingtième cigarette, est venue trop tôt après l'autre. Nous sommes trop vieux, mon cher, pour tirer de cet événement une valeur intellectuelle quelconque[10]. »

Dans *Je suis partout* du 10 mars 1944, Lucien Rebatet fait ce commentaire : « L'admirable et délicieux Marcel Aymé, le charmant Pierre Mac Orlan, Jean Anouilh, La Varende, André Thérive, Marcel Jouhandeau, s'ils ne "font pas de politique", ne répudient point pourtant à publier leurs œuvres dans des journaux où on en fait beaucoup et de la plus énergiquement anti-gaulliste. Par contre, nous ne sommes pas près, j'imagine, de voir leur signature sous un manifeste en l'honneur du hautain général[11]... » « Trop sceptique pour avoir un tempérament de résistant[12] », Pierre Mac Orlan a

consenti à un compromis avec des forces diaboliques. Ami à la fois de Drieu La Rochelle et de Jean Paulhan, qui le remercieront chacun pour ses articles sur *Ne plus attendre* et *Les Fleurs de Tarbes* du 7 février 1941 et du 3 octobre 1941, il ne veut que juger leur littérature et rien d'autre.

C'est ainsi qu'il deviendra héroïque sans s'en douter en faisant l'éloge de *Pilote de guerre* dans le journal de Jean Luchaire. « En vérité, ce livre est un grand et beau livre, peut-être le vrai livre de la guerre de 1939[13]. » Dans son roman Antoine de Saint-Exupéry parlait du pilote Jean Israël, ce qui avait exaspéré la presse de la collaboration violemment antisémite. Pierre-Antoine Cousteau s'insurge dans *Je suis partout* du 15 janvier 1943 en écrivant un article intitulé « À propos d'une provocation ». Pierre Mac Orlan, qui travaille au découpage d'un film inspiré par *L'Ancre de Miséricorde*, a cédé sa place de chroniqueur littéraire à Marcel Espiau. Celui-ci consacrera un article le 14 mai 1943 à la sortie de *Picardie* paru chez Émile-Paul.

Pour Mac Orlan, son roman *L'Ancre de Miséricorde* qu'il a terminé d'écrire le 25 avril 1941 est une façon de s'évader de ses préoccupations journalières. Le voilà à Brest en 1777. Jérôme Burns enseigne au jeune Yves-Marie Morgat à « se méfier des hommes », car « l'aventure est un métier violent » et la guerre « une aventure cruelle mais honorable ». Comme Péronne durant la Première Guerre mondiale, Brest sera largement endommagée pendant la Seconde Guerre. « Quand, il y a beaucoup d'années, je passais lentement sur le grand port du vieux Brest, je ne savais pas que je garderais dans mes oreilles engourdies dans la brume les échos d'une ville mortifiée. Brest, depuis ce temps, s'est évadée de ses cendres funèbres pour renaître dans le triste paysage des choses trop neuves », écrira-t-il dans sa préface du livre d'Anne Selle sur la cité bretonne. Ce nouvel accès de mélancolie le conduit de Recouvrance à la rue de Siam, où il entend la complainte de Jean Quéméneur « qui représente littérairement un type très pur de la poésie populaire[14] ». Il songe à Fanny de Lannion qui buvait une bouteille de muscadet avec les gars de la

Maistrance et lui inspira une chanson. Lannion est situé à quelques kilomètres de Brest, devant la rade. C'est là que s'élevait la nouvelle École navale de Brest, qui a été détruite par les bombardements. Les demoiselles de Brest appartiennent à ses meilleurs souvenirs comme cette petite Japonaise, Mademoiselle Oko, qui lui rendit visite en compagnie de Jean-Pierre Chabrol.

Ce dernier revenait d'un voyage au Japon d'où était né un livre : *Mille millions de Nippons,* illustré de ses dessins, avec, bon voisinage oblige, une préface de Mac Orlan. Le vieil écrivain en avait profité pour rendre hommage au grand reportage, « un document humain qui doit tenir compte de la psychologie du décor qui lui donne sa personnalité [15] ».

Il était d'ailleurs membre du jury du prix Albert-Londres [16]. Il lui arrivait de rencontrer chez Chabrol des grosses pointures de la profession. Il les écoutait parler en souriant. « Entre le lucide Lartéguy, le long et svelte René Duval d'Europe n° 1, Pierre Berger et son cortège de poètes, quelques places sont réservées à ceux qui ont "fait la valise", expression populaire convenant aux disparus de la corporation, dont quelques-uns connurent une mort violente qui, hélas ! ne les sauva pas de l'oubli. C'est en somme lorsqu'on est bien vivant qu'il est permis de croire à l'immortalité littéraire, qui n'est qu'une consolation fragile pour ceux qui subissent la mévente de leurs œuvres [17]. »

Ses propres reportages n'ont guère survécu, par exemple sa série sur la Tunisie en 1937 parue dans *Marianne,* l'hebdomadaire politique et littéraire illustré lancé par Gaston Gallimard, avec une équipe placée sous la direction d'Emmanuel Berl. Dans ce journal qui se situait nettement à gauche, Mac Orlan publia aussi des articles en première page comme celui sur les paysans. « Pour la plupart des citadins, le paysan était un être conventionnel, parfaitement limité par son costume et son jargon. Il suffisait de parler lentement en hochant la tête pour imiter tant bien que mal le paysan. Chanter d'une petite voix de tête en disant : "J'allons" ou "J'étions" suffisait à créer l'illusion. La guerre mit en contact paysans et citoyens, la guerre qui réduisit provisoirement tout le monde

au même dénominateur en imposant la capote bleue aux acteurs de la tragédie[18]. »

Les paysans de la région de Saint-Cyr-sur-Morin passaient à côté de Pierre Mac Orlan, ce Picard devenu briard, en haussant les épaules. Le bonhomme avait une allure et un humour qu'ils ne comprenaient pas. « J'ai un conseil à leur donner, c'est de rester chez eux », disait l'écrivain qui entretenait pourtant des relations avec certains fermiers, partant à la chasse et à la pêche en leur compagnie[19].

Après la disparition de Marguerite qui n'était pas non plus d'un abord facile, Pierre Mac Orlan fut encore moins réceptif à l'ambiance champêtre. Le passage d'un tracteur devant sa maison l'énervait. En revanche la voiture d'un cirque annonçant par haut-parleur ses prochaines représentations le mettait en joie. Il avait été l'ami de François, Paul et Albert Fratellini, et d'Achille Zavatta pour lequel il écrivit une préface à son livre *Souvenirs et anecdotes de trente ans de cirque* paru en 1954. Les gens du voyage sont aussi ses voisins. En effet, l'hiver ils s'installent en Seine-et-Marne où se trouvent leurs remises. Et c'est dans le cimetière de Lizy-sur-Ourcq qu'ils viennent honorer leurs morts car beaucoup ont choisi d'y être enterrés.

« Si le monde dans sa totalité pouvait vivre sous un gigantesque chapiteau et sur un tapis brosse aux dimensions de la terre, il serait difficile de préciser les limites de l'activité quotidienne des hommes. Dans cette hypothèse la population se diviserait en deux clans. Nous aurions toujours les clowns blancs et leurs conseils de bonne compagnie et les augustes vêtus tantôt en clochards, tantôt en clochards de luxe[20]. »

Pierre Mac Orlan, avec son béret écossais à pompon, des tenues qui semblaient excentriques au commun des mortels, avait lui aussi son habit d'Arlequin. C'était une façon de trancher sur les habitudes de la société humaine. D'entrer dans le cirque de l'existence, ce spectacle sans logique dont il fut un acteur mélancolique. C'est ce personnage de cordiale simplicité, riche de l'immense fortune de l'imagination, qui avait

plu à la petite Japonaise Mademoiselle Oko. Elle lui offrit ses dernières douceurs comme le pensait Jean-Pierre Chabrol. « Le vieux Mac lui avait fait si bien la cour que, venant frapper à sa porte, c'est elle qui m'a ouvert dans sa veste de pyjama[21]. » L'auteur des *Fous de Dieu* racontait aussi cette anecdote : « Un jour j'ai trouvé sur le bureau de Mac Orlan un livre de correspondance de Max Jacob. En le feuilletant, je suis tombé sur une lettre où il parlait de Pierre comme d'un petit bonhomme qui a des maîtresses extraordinaires. (...) Comme cela apparaît dans ses écrits érotiques, ajoute Chabrol, ce qui troublait Mac, peut-être plus que tout, c'était l'attrait d'un cul parfait[22]. »

41

Dernières volontés

Dans son journal *Les Feux du crépuscule* Michel Droit écrit le jeudi 2 juillet 1970 : « Les journaux arrivant avec retard de Paris m'apprennent, à Djerba, la mort de Pierre Mac Orlan, survenue samedi dernier. En dehors de son alerte cardiaque de l'an passé, il n'avait jamais vraiment souffert des diminutions physiques et cérébrales de l'âge. À quatre-vingt-huit ans, il n'avait rien oublié de sa vie, et tenait au sol campagnard de Saint-Cyr-sur-Morin comme un pilier de rugby à une pelouse basquaise. Avant-hier, je pensais que nous irions à Foum-Tatahouine, ancien domaine réservé des bat'd'Af' où doivent rôder encore les fantômes du *Camp Domineau* ainsi que je l'avais fait, un jour, à Tampico, où flottait l'ombre de Margaret du Havre.

« Marchant sur la longue plage de sable blanc, il me semble entendre, mêlée au bruit des vagues, la voix de Germaine Montero chantant "La Belle de Mai" sur les paroles de Pierre :

Il m'écrit de Foum-Tatahouine...
Que c'est un bien triste patelin
Je montre ses lettres à mes copines
Il montre mes lettres à ses copains[1]. »

Trois ans plus tôt, Michel Droit, célèbre pour ses entretiens télévisés avec le général de Gaulle, futur académicien français, avait réussi à convaincre Pierre Mac Orlan de l'emmener

à Carency. Les anciens du 226e et 269e RI commémoraient leurs morts. Il assista aux cérémonies sans dire un mot. À son retour à Saint-Cyr-sur-Morin, Mac Orlan fera ce seul commentaire à Michel Droit, de sa voix bourrue : « À mon âge, on se méfie de ces pièges à tendresse. Mais, vois-tu, je ne regrette pas d'être revenu ici avant de mourir. Je devais bien cela à la vie qui aurait parfaitement pu m'abandonner dans ces parages[2]. »

Bernard Clavel aurait voulu, lui, le conduire en Bretagne. Il parlait souvent de ce voyage et fixait même la date du départ. Tout le monde faisait semblant de le préparer car Mac Orlan se contentait de l'imaginer. « Quelques semaines s'écoulaient, nous retournions chez Pierre et il nous racontait ce voyage que nous n'avions pas fait. Ou, plus exactement, il évoquait ce qu'il eût aimé retrouver en Bretagne et qui n'existait plus. Entre nous, l'annuel voyage imaginaire en Bretagne était devenu un rite[3]. »

À la demande d'Armand Lanoux, Pierre Mac Orlan passa l'épreuve du fameux questionnaire de Proust. Il fera l'impasse sur beaucoup de questions, mais pas sur celle-ci : « Comment aimeriez-vous mourir ? » Sa réponse : « Avec dignité. » Le vieil écrivain, hanté par la misère d'antan, craignait de manquer d'argent. Pourtant, ses livres et surtout les droits d'auteur de ses chansons lui permettaient d'avoir des revenus suffisants pour bien vivre. Armand Lanoux et sa femme Catherine, que Pierre et Marguerite avaient connue très jeune car ses parents étaient installés à Coulommiers[4], remuèrent ciel et terre pour que le romancier bénéficie d'une aide de la Caisse des Lettres. Une lettre du chef de cabinet du ministère des Affaires culturelles, datée du 22 novembre 1965, annoncera à Lanoux qu'une somme de 75 000 francs par mois pendant un an, soit 900 000 anciens francs par an, « somme qui sera éventuellement renouvelable », serait versée à Pierre Mac Orlan. Armand Lanoux s'empressera d'envoyer une photocopie de la lettre au patriarche de Saint-Cyr avec cette précision : « Ne t'inquiète pas pour la formule : "somme qui sera éventuellement renouvelable",

elle est uniquement administrative[5]. » En cas de besoin, l'auteur du *Quai des Brumes* aurait pu se tourner vers Gaston Gallimard même si une légère brouille faillit les éloigner à la fin de leur vie. Cette correspondance en est le reflet émouvant :

19 février 1970

Mon cher Pierre,

Pour la première fois, je vous écris un peu à contrecœur. Mais comme vous êtes sans doute le plus ancien de mes amis, je ne peux pas vous confier librement mon souci : on m'a répété qu'à la télévision, un de ces derniers dimanches, vous aviez été très sévère à l'égard des éditeurs. Je vous avoue que j'en ai été très surpris, car je ne crois pas personnellement mériter le moindre reproche de votre part. Vous avez toujours été et avant tout un ami pour moi, et cela dès le premier jour. Je n'ai jamais agi avec vous comme un homme d'affaires. C'est toujours le goût et je puis dire l'admiration qui m'ont déterminé à publier toutes vos œuvres. J'ai toujours eu le souci de les regrouper, et j'ai toujours eu à cœur de leur donner la place essentielle qu'elles méritent. On sait naturellement que je suis votre éditeur et déjà les rumeurs malveillantes courent autour de moi, laissant entendre que j'ai cherché à vous exploiter. J'en ai de la peine et je ne peux m'empêcher de vous l'écrire. Car s'il est une chose qui a de l'importance dans ma vie, c'est bien votre amitié et votre confiance. J'aimerais être près de vous pour vous le rappeler. Vous devez croire à ma fidélité et à mon dévouement. Comment allez-vous ? Dès les beaux jours, j'irai vous voir.

Votre ami.

Gaston Gallimard

25 février 1970

Cher Gaston,

J'ai tardé à répondre à ta lettre si affectueuse, d'abord parce que le motif n'était pas grave. Une émission qui ne devait contenir que des généralités ! Et puis, il faut se méfier des gens qui en parlent... mais tout cela, je te le dirai quand tu viendras. Le « tu » est venu naturellement sous ma plume. Avec Billy, tu es mon plus vieil ami et tu le demeures.

Est-ce que tu imagines l'effort que je fais pour t'écrire cette

longue lettre de ma main. J'étais obligé de me reposer tous les dix mots.

Mon vieux Gaston, garde intacte mon amitié pour toi et tes descendants, Claude, sa femme, Robert et les autres.

Ton vieil ami Mac[6].

Également en février 1970, Pierre Mac Orlan écrit à André Billy, mais la lettre est tapée à la machine.

Saint-Cyr, le 14 février 1970

Mon vieil ami,

Tu ne peux t'imaginer le plaisir que tu m'as fait en m'envoyant cette lettre d'amitié. Elle est simple et sincère, comme tout est simple et sincère quand on achève sa 88e année. Dans huit jours, je commencerai à grignoter ma 89e.

Excuse-moi pour cette lettre tapée à la machine, mais je peux encore me servir de ma main droite si ce n'est pour signer des chèques, dont les bénéficiaires me sont pour la plupart indifférents. C'est une petite amie qui me sert d'agent de transmission pour te dire que je t'aime bien, que je me rappelle le temps vers 1901, je crois, où je te rencontre chez Ray, le libraire, enfin...

J'espère pouvoir t'envoyer dans la première quinzaine du mois de mars une lettre entièrement écrite de ma main. Pour l'instant, je participe de mon mieux (et sans le vouloir) à tous les désastres qui nous menacent. La dernière lutte entre la nature et l'homme ne sera pas belle à voir. Dans quinze jours en t'envoyant un mot écrit de ma main, je te dirai ce que je pense des hommes.

Ton vieil ami Mac[7].

Dans son édition du mardi 30 juin 1970, *Le Pays Briard,* bihebdomadaire d'informations régionales installé à Coulommiers, annonçait sur une colonne, en première page : « Pierre Mac Orlan est mort. »

« La radio, dimanche matin, a annoncé la mort de l'écrivain Pierre Mac Orlan de l'Académie Goncourt, survenue samedi soir. Pierre Mac Orlan a succombé à une crise car-

diaque. Il avait donné des instructions pour que l'événement ne soit pas annoncé, ni commenté. Il voulait que son départ soit aussi discret que possible. Par dignité, il avait toujours mis une barrière entre le public et sa vie privée. Il estimait que, trop souvent, la mort d'un écrivain célèbre donne lieu à une sorte de mascarade. Pour trop d'hommes de lettres ou de journalistes, c'est une occasion de briller, de faire état d'une intimité flatteuse. La mort et l'amitié sont trop bonnes conductrices des émotions littéraires.

« Pierre Mac Orlan a voulu échapper à ce genre de publicité. Nous respectons, bien sûr, cette ultime et noble volonté. Mais pour nous autres, gens du pays briard, une lumière s'est atteinte, samedi soir, dans la petite maison d'Archet, où nous accueillait si souvent ce bon sourire de l'amitié. Nous avons bien du mal à cacher notre chagrin... »

Pierre Mac Orlan ne croyait pas à la survie, à l'au-delà : « Déjà bien beau si on ne vous oublie pas sur la Terre, une fois crevé. » D'abord hospitalisé à Coulommiers après une crise cardiaque survenue au début de la nuit du mercredi 23 juin, il sera transporté dans le service de réanimation de l'hôpital Lariboisière à Paris. Le samedi 27, Gabrielle Béarn le ramenait en ambulance dans la maison d'Archet. À vingt-trois heures trente-cinq, son souffle puissant et sonore cessa[8].

Pierre Mac Orlan avait rédigé ses dernières volontés que voici :

« Ceci est mon dernier testament fait sain de corps et d'esprit à Saint-Cyr-sur-Morin le 10 mai 1970 qui révoque tout testament antérieur. J'institue pour mon légataire universel la commune de Saint-Cyr-sur-Morin, à charge pour elle d'entretenir mes revenus dont elle disposera selon les nécessités du moment.

« Elle pourra louer ma maison à des gens de professions libérales, peintres (artistes), écrivains, à prix normal pour la saison d'été à charge pour les locataires de respecter les objets qui resteront au moment de mon décès.

« Pour la bonne exécution de cette clause, la commune de Saint-Cyr-sur-Morin aura recours à M. Daniel Simon demeurant à Saint-Cyr-sur-Morin, qui sera mon exécuteur testamentaire et qui présidera un petit groupe de mes amis de Saint-

Cyr-sur-Morin : Jean-Pierre Chabrol, Pierre Guibert, Roger Guibert, Pierre Béarn, Gilbert Sigaux, Armand Lanoux, Druguet, notaire, Lucien Devos, Bernard Clavel, le docteur J.L. Brault, André Planson.

« Ce petit groupe devra avoir comme objectif principal la survie de mon œuvre. Il décidera de l'opportunité des éditions ou des rééditions, de tous les droits en fonction de ce critère strictement littéraire. Je veux dire par là, plus précisément, qu'au cas où il y aurait à choisir entre deux solutions, l'une de haute qualité littéraire mais peu rentable, l'autre plus commerciale, je désire que ce soit toujours la première solution qui soit choisie.

« Dans ces conditions, ce petit groupe disposera au mieux de mes revenus et des immeubles, ainsi que de mes œuvres, à la majorité. Les avis sur les questions en litige pourront être formulés par écrit.

« Je tiens à ce que les conditions précisées dans ce paragraphe soient fidèlement respectées.

« À ma mort, je désire être enterré civilement. Cérémonies brèves. J'irai directement au cimetière pour être enseveli aux côtés de ma femme et de sa mère. Je ne veux d'ailleurs ni discours, ni fleurs, ni couronnes pendant cette cérémonie. Sur ma tombe, on gravera l'inscription suivante : Pierre Mac Orlan de l'Académie Goncourt, 1882... ? la date de mon décès. On ne préviendra ceux qui m'ont connu, et parfois estimé, que les obsèques terminées.

« Je désire que chaque année un prix portant mon nom soit attribué à Saint-Cyr-sur-Morin (frais payés) à un écrivain de valeur, de préférence âgé et en difficulté avec la vie ou un artiste peintre offrant une situation semblable. »

Dans une chronique parue le 15 décembre 1940 dans *Aujourd'hui*, Pierre Mac Orlan écrivait :

« En vieillissant sur le point d'atteindre le terme de sa course, l'homme confond souvent la fin du monde avec sa propre fin. C'est, il est inutile de le dire, une erreur dont ceux qui n'ont point d'enfants alimentent leur mélancolie. Le mot mélancolie nous apparaît toujours comme l'élément le plus distingué du romantisme de la vie. C'est toutefois un romantisme médiocre, non point parce qu'il est sot, mais

parce qu'il est facile. Il est aisé de s'attendrir sur les images moroses de sa propre existence. Quand le passé apporte chaque jour la clé des songes, la mortification commence dans la pénombre, d'ailleurs séduisante, de ce fameux temps perdu dont on n'apprécie la valeur que pour mieux en chérir le regret[9]. »

Pied de nez du destin : l'inscription erronée de son nom sur le cercueil ramenait l'originalité qu'il s'était choisie à une normalité insignifiante : Pierre *Marc* Orlan redeviendra, dans l'urgence, par une autre plaque Pierre Mac Orlan pour l'éternité[10].

ANNEXES

ANNEXE 1

Œuvres de Pierre Mac Orlan
disponibles en librairie

GALLIMARD

Collection Folio :

Le Quai des Brumes, Le Chant de l'équipage, La Bandera, Les Dés pipés, Le Bal du pont du Nord, Mademoiselle Bambù, Chronique des jours désespérés, A bord de l'Étoile-Matutine, Sous la lumière froide, La Cavalière Elsa, La Vénus internationale suivi de Dinah Miami, Le Camp Domineau, Quartier Réservé, Le Carrefour des Trois Couteaux.

Collection Folio Junior :

L'Ancre de Miséricorde, les Clients du Bon chien jaune.

Collection Blanche :

Capitaine Alcindor, Manon la souricière, La Croix, l'Ancre et la Grenade, Le Bataillonnaire, La Maison du retour écœurant, Le Rire jaune, La Clique du café Brebis, La Tradition de minuit, La Bandera, Masques sur mesure, Villes, La Lanterne sourde, Le Mémorial du petit jour, La petite cloche de Sorbonne, Le Nègre Léonard et maître Jean Mullin, Visiteurs de Minuit.

Collection Poésie :

Poésie Documentaires complètes (édition augmentée).

Mac Orlan

Collection l'Imaginaire :

Le Tueur n° 2, Babet de Picardie.

AUTRES ÉDITEURS

Marguerite de la Nuit, Les Cahiers Rouges, Grasset. *Le Mystère de la Malle n° 1,* Collection 10/18 n° 1627. *Rues secrètes,* Éditions Arléa. *Belleville et Ménilmontant,* illustré de photographies de Willy Ronis, Arthaud. *L'Ancre de Miséricorde,* Collection Presses-Pocket. *Fêtes foraines,* illustré de photographies de Marcel Bovis, Hoëbeke. *La Danse macabre,* Le Dilettante. *La Seine,* Le Castor Astral. *Toulouse-Lautrec,* Éditions Complexe. *La Semaine secrète de Vénus,* Éditions Arléa. *Nuits aux bouges,* illustrations de Jean-Pierre Chabrol, Éditions de Paris. *Sous la lumière froide,* illustrations de Loustal, Futuropolis, Gallimard. *Les Compagnons de l'Aventure,* Éditions du Rocher. *Quais de tous les départs,* Éditions Phébus. *Petit manuel du parfait aventurier,* Mercure de France.

ANNEXE 2

Chansons pour accordéon[1]

Bel-Abbes (musique de V. Marceau).
Chanson de la route de Bapaume (musique de V. Marceau).
Chanson rhénane (musique de V. Marceau).
Fanny de Lannion (musique de V. Marceau).
La Belle de Mai (musique de V. Marceau).
La Bonne Aventure (musique de Lino Léonardi).
La Chanson de la ville morte (musique de Lino Léonardi).
La Chanson de Margaret (musique de V. Marceau).
La Fille de Londres (musique de V. Marceau).
Le Pont du Nord (musique de Philippe-Gérard).
Marie-Dominique (musique de V. Marceau).
Nelly (musique de V. Marceau).
Rose des bois (musique de V. Marceau).
Rue de Chiaïa (musique de V. Marceau).
Rue Saint-Jacques (musique de V. Marceau).

Mémoires en chansons[2]

À Sainte-Savine (musique de H.-J. Dupuy).
Au tapis-franc (musique de V. Marceau).
Ça n'a pas d'importance (musique de V. Marceau).
Chanson perdue (musique de Philippe-Gérard).

1. *Op. cit.*
2. *Op. cit.*

Complainte de Pillawer (musique de Willy Grouvel).
Comptine (musique de Philippe-Gérard).
Écrit sur les murs (musique de Philippe-Gérard).
En disant : chiche (musique de V. Marceau).
Il aurait pu... (musique de Georges Van Parys).
J'ai dans la caroline... (musique de Philippe-Gérard).
Jean de la Providence de Dieu (musique de Philippe-Gérard).
Je peux vous raconter... (musique de Philippe-Gérard).
La Fille des bois (musique de Léo Ferré).
La Fleur aux dents (musique de V. Marceau).
La Route de Simla (musique de Georges Van Parys).
La rue qui pavoise (musique de Lino Léonardi).
L'entrée du port (musique de Georges Van Parys).
Le Bout du quai (musique de V. Marceau).
Le Départ des Joyeux (musique de Philippe-Gérard).
Le Clochard (musique d'André Astier).
Le Tour du monde (musique de Philippe-Gérard).
Les Compagnons du Tour de France (musique de Lino Léonardi).
Les Gentlemen de la nuit (musique de Georges Van Parys).
Les Progrès d'une garce (musique de V. Marceau).
Les Saintes-Maries-de-la-Mer (musique de Christiane Verger).
Matines (musique de Philippe Gérard).
Merci bien (musique de Lino Léonardi).
Souris et souricières (musique de Philippe-Gérard).
Tendres Promesses (musique de Philippe-Gérard).
Terre promise (musique de Philippe-Gérard).
Tortuga (musique de Georges van Parys).

La Fille de Londres

I

Un rat est venu dans ma chambre.
Il a rongé la souricière,
Il a arrêté la pendule
Et renversé le pot à bière.
Je l'ai pris entre mes bras blancs.
Il était chaud comme un enfant.
Je l'ai bercé tendrement.
Et je lui chantais doucement :

Refrain
Dors mon rat, mon flic, dors mon vieux boby,
Ne siffle pas sur les quais endormis
Quand je tiendrai la main de mon chéri.

II

Un Chinois est sorti de l'ombre,
Un Chinois a regardé Londres.
Sa casquette était de marine
Orné' d'une ancre coralline.
Devant la porte de Charly,
À Pennyfields, j'lui ai souri,
Dans le silence de la nuit,
En chuchotant je lui ai dit :

Refrain
Je voudrais, je voudrais je n'sais trop quoi,
Je voudrais ne plus entendre ma voix.
J'ai peur, j'ai peur de toi, j'ai peur de moi.

III

Sur son maillot de laine bleue
On pouvait lire en lettres rondes
Le nom d'une vieill' « Compagnie »
Qui, paraît-il, fait l'tour du monde.
Nous sommes entrés chez Charly,
À Pennyfields, loin des soucis.
Et j'ai dansé toute la nuit
Avec mon Chin'toc ébloui.

Refrain
Et Chez Charly, il faisait jour et chaud.
Tess jouait « Daisy Bell » sur son vieux piano
Un piano avec des dents de chameau.

IV

J'ai conduit l'Chinois dans ma chambre.
Il a mis le rat à la porte,
Il a remonté la pendule.
Il a rempli le pot à bière.
Je l'ai pris dans mes bras tremblants
Pour le bercer comme un enfant.

Il s'est endormi sur le dos...
Alors, j'lui ai pris son couteau.

Refrain
C'était un couteau perfide et glacé,
Un sal'couteau rouge de vérités,
Un sal'couteau roug'... sans spécialités.

ANNEXE 3

Mac Orlan et la publicité

Pierre Mac Orlan, esprit novateur par excellence, s'est intéressé très tôt à la publicité, c'est-à-dire à la réclame, selon l'expression d'autrefois. Il se prêta lui-même au jeu de la pub comme le rappelle Francis Lacassin dans sa préface *Mac Orlan, évangéliste de la publicité* du n° 8 des « Cahiers Pierre Mac Orlan », intitulé *Vive la publicité.*

« De 1927 à 1953, il a célébré la publicité en une dizaine de circonstances. Trois articles constituent de véritables manifestes : tout comme l'émission de radio qu'il lui consacra en 1931 sous le titre "De la publicité considérée comme un des beaux-arts*". Et il applique lui-même les théories proclamées dans ses manifestes dans quatre plaquettes : *Sous le signe du Blanc* (à la gloire de la Grande Maison de Blanc installée alors sur la place de l'Opéra), *Le Printemps* (véritable hymne à la beauté que matérialise ce grand magasin), *Alfred ou la vie sentimentale d'une conduite intérieure bleu azur* (à la gloire de l'automobile... et ses huiles Purfina), *Usines et Paysages,* un reportage sur les usines Peugeot, illustré par lui-même de savoureux dessins. »

Esprit paradoxal, Pierre Mac Orlan ne pensait pas grand bien de l'automobile en général, préférant la bicyclette (il admirait les coureurs du Tour de France dont il suivit plusieurs étapes pour *Le Figaro* dans les années 30) et les voyages en chemin de fer. Évidemment, cet aventurier immobile n'a jamais pris l'avion !

---

* Nous en publions le texte page suivante.

Mac Orlan

DE LA PUBLICITÉ CONSIDÉRÉE COMME UN DES BEAUX-ARTS

Texte d'une allocution prononcée à Radio-Paris, le 2 avril 1931.

Mesdames, Messieurs,

La Publicité! Avant de prononcer ce mot, il est permis d'hésiter, car c'est un mot singulièrement riche en malentendus et qui n'est pas encore admis en franchise, dans tous les domaines de l'activité que celle-ci est au service des professions libérales. On n'hésite pas à se servir des moyens d'action qu'il représente, mais il ne pénètre dans notre existence intellectuelle que par l'escalier de service si l'on peut dire.

En général, la publicité éveille une idée de méfiance, pas sur la valeur du produit qu'elle recommande, mais sur la qualité artistique et littéraire de celui qui l'a conçue. Travailler pour l'invention publicitaire, n'éveille dans l'opinion des gens qu'une manière de déchéance professionnelle. Les artistes et les écrivains déchus sont tout naturellement désignés pour devenir les mauvais prêtres de cette Renommée-Trompette.

Cela fut peut-être vrai, si l'on considère que l'art mis au service de la publicité se limite à louer dans des quatrains ingénieux les qualités d'un vin reconstituant ou la douceur d'un savon pour la barbe.

Pourtant une histoire rétrospective de la publicité mettrait à jour des trouvailles charmantes qualifiées par le temps. On imita insuffisamment les étiquettes qui ornaient les colis des marchands de tabac, de sucre et de café, et tout ce qui venait des Iles par l'intermédiaire des grab-de-bricks de commerce.

La poésie des Iles anonymes, ces fameuses îles qui permirent aux romanciers d'aventure de découvrir tant de trésors et de pendre tant de gentilshommes de fortune, naquit d'une étiquette grossière, naïve et délicieuse qui représentait un ancien matelot fumant sa longue pipe sur un quai encombré de mulâtresses ravies et de colis prestigieux.

L'histoire de la publicité commença au mur des courtisanes d'Alexandre, ou peut-être encore, avec la main décidée qui traça sur les murs de Pompéi, dans une petite rue, non loin de la voie Stabiane cette phrase lapidaire: *Numa Pablius Scipion est un imbécile.*

La poésie populaire, souvent ingénue mais toujours ornée d'un joli détail sentimental est à l'origine de la publicité. Elle se noue comme une attendrissante faveur rose autour de l'objet que l'on achète et elle précède le carrosse du commerçant, comme le Chat Botté précédait le carrosse de son maître.

Le grand maître de la publicité, c'est le Chat Botté. C'est à lui que doivent aller les hommages reconnaissants de ceux qui ont usé des trompettes de la Renommée et leur doivent quelques succès dans leurs entreprises.

Ce n'est pas pour cette raison, d'ailleurs, que la publicité doit constituer un art parfaitement indépendant, un art souple, personnel, qui exige non seulement des dons, mais de l'intelligence et un certain instinct social à la fois récepteur et émetteur de rythmes, de sons et d'images.

Il faut pour bien s'entendre se libérer des images et des textes vulgaires que la publicité a pu inspirer. Nous devons partir d'un principe lyrique que l'on pourrait appeler la poésie du Haut-Commerce.

La poésie commerciale est incontestable, encore faut-il s'efforcer de la comprendre en évitant le jeu stérile des comparaisons. Ce qui paralyse l'esprit critique, ce qui le mortifie chaque fois davantage, c'est qu'il ne peut s'empêcher, au nom de l'érudition, de comparer entre elles des idées et des images qui ne sont point faites pour s'associer, même en remontant à des traditions qui leur sont communes.

Le lyrisme commercial a pris naissance le jour même que les Argonautes partirent pour se procurer la Toison d'Or. Tous les commerçants qui arment des navires pour traverser les mers dépendent de ce lyrisme. Ce sont des poètes qui s'ignorent en ce sens qu'ils n'éprouvent point le besoin de se donner ce titre. On trouve des exemples de cette poésie du Grand commerce dans *Dombey et Fils* de Charles Dickens et dans beaucoup d'œuvres de Rudyard Kipling, qui demeure toujours, jusqu'à nouvel ordre le grand animateur du Monde moderne, malgré l'activité des jeunes hommes nés pendant la guerre.

Les Britanniques ont su créer leur poésie commerciale. Ils ont plus exactement créé cette poésie par instinct, parce qu'ils ont aperçu la grandeur de leur pays à travers les docks prodigieux de la Cité de Londres.

Il est difficile de visiter des ports comme Londres, Anvers, Amsterdam, Hambourg, Marseille, Bordeaux, Barcelone ou Gênes sans être troublé profondément par la grandeur lyrique de l'effort commercial d'un pays, d'une race. C'est par l'accumulation des marchandises dans des docks que l'on obtient les images les plus émouvantes que le Grand Commerce peut offrir. Il est difficile de s'émouvoir devant un tonneau, mais il n'en va plus de même quand ce tonneau se multiplie jusqu'à l'infini, quand des files et des files de tonneaux alignés sur des quais qu'il faut parcourir en automobile, défient les limites de l'imagination.

C'est de cette vision grandiose du commerce et des petits détails curieux qui s'y

joignent par association d'idées que la publicité supérieure doit naître. Elle doit être à l'échelle de ces sources d'inspiration. Elle doit s'émouvoir elle-même avant de trouver la formule générale, soit plastique, soit littéraire qui fera découvrir un produit et le conduira jusqu'à l'apothéose.

ooo

La lumière artificielle est à la publicité ce que le soleil est à la vie. C'est d'elle que naissent ces paysages fantastiques qui transforment les grandes villes du monde en spectacles nocturnes d'art. Personne il y a trente ans ne pouvait prévoir l'évolution.

Que l'on aime ou que l'on aime pas la décoration nocturne de Paris et de toutes les grandes villes du monde. On ne peut nier son existence, et surtout l'existence d'un principe nouveau appliqué à l'urbanisme. La publicité est l'unique inspiratrice de cette étonnante féerie nocturne qui déjà ne nous apparaît plus comme une illustration pour un roman d'anticipation tel que Wells en écrivit il y a quelques années.

C'est la publicité qui a élevé dans le ciel la haute flamme de la Grande Tour de Paris. C'est elle qui a créé ce ciel étrange, tourmenté et singulièrement animé qui domine le bloc sombre des maisons au-dessus des grands boulevards et des voies montmartroises qui aboutissent à la place Pigalle.

Pour la première fois la modification de toute une cité, quand vient la nuit, n'appartient ni aux architectes, ni aux artistes, c'est l'œuvre du commerce. Ses réalisations (comme on dit) sont peut-être discutables. C'est le propre d'une idée que d'être discutée, mais on ne peut nier cette présence qui, pour la première fois, peut être indiqué, la fin des vieilles spécialisations intellectuelles telles que nous les donna la tradition.

Si la lumière artificielle est la principale animatrice et interprète de la publicité nocturne, la photographie s'associe parfaitement à ce qu'elle peut offrir à la lumière du jour. L'art photographique est le grand art expressionniste de notre temps. Nous assistons à une émouvante réhabilitation de tous les mots en *graphe*. Phonographe, photographe, cinématographe renaissent de leurs cendres et s'installent en maîtres dans le domaine secret de notre sensibilité: on sait les débuts du phonographe, les tristes appareils de banlieue, nasillards, aux énormes pavillons multicolores comme des fleurs en zinc tuyauté. On sait également la suite et les résultats obtenus par l'enregistrement électrique. [La question de la publicité touche particulièrement la radiophonie qu'elle aide assez puissamment: c'est précisément dans ce domaine qu'il serait nécessaire de considérer la publicité comme un des beaux-arts. Bien des efforts sont à tenter et à réussir. Tout d'abord chaque station importante d'émissions radiophoniques devrait entretenir une direction artistique de la publicité. Ce serait

en quelques sortes le metteur en scènes de la poésie ou de l'humour commercial.]

En radiophonie, je pense que la petite publicité quotidienne doit être présentée sous la forme de sketches extrêmement rapides. La réussite de l'affaire, dépend pour beaucoup du talent et de la voix des speakers. Il y a des voix drôles qui donnent une ineffable saveur à des textes assez ternes. Je prends quelquefois l'écoute pour entendre la publicité de Radio-Barcelona. Elle doit être faite par deux clowns aux voix amusantes. L'autre soir l'un d'eux est venu devant le micro. Il gémissait comme un désespéré: han! han! Je ne me sens pas bien, j'éternue, je tousse, je ronfle comme un vieux poêle, je respire comme une pipe bouchée...

- Vraiment, mon pauvre ami, disait l'autre d'une voix compatissante. Et naturellement, il lui conseillait d'absorber une certaine quantité de pastilles Machin, le seul remède souverain contre la grippe. Cette publicité n'était pas ennuyeuse, car elle était bien jouée.

La méfiance du public envers la publicité vient souvent de ce qu'elle est mal faite, autoritaire et pour terminer, ridicule.

Les grands types célèbres de la publicité, ceux qui furent en effet, des créations d'art, sont encore dans toutes les mémoires, parce qu'ils étaient les produits de créateurs exceptionnels. Il serait vain de les énumérer.

Mais, je pense qu'il faudra encore quelques années avant que la plupart d'entre nous ait le courage de préférer un beau catalogue à un mauvais roman. Car il y a tout de même de mauvais romans et de beaux catalogues.

Notes

Chapitre 1

1. Lettre du 31 janvier 1950, archives Gallimard.
2. Louis-Daniel Hirsch, directeur commercial des Éditions Gallimard, l'un des piliers de la maison.
3. *L'Esprit NRF, 1908-1940,* édition établie et présentée par Pierre Hebey, Éditions Gallimard, 1990.
4. Lettre du 31 octobre 1949, archives Gallimard.
5. *Histoire d'un fait divers,* de Jean-Jacques Gautier en 1946 ; *Les Forêts de la nuit,* de Jean-Louis Curtis en 1947 ; *Les Grandes Familles,* de Maurice Druon en 1948.
6. *Chroniques de Gérard Bauër,* Éditions Gallimard, 1964.
7. *En dépit de leur gloire,* de Odette Lutgen, Del Duca, 1961.
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*

Chapitre 2

1. Témoignage de Bernard Clavel à l'auteur.
2. Nino Frank, *Petit cinéma sentimental,* préface de Henri Jeanson, La Nouvelle Édition de Paris, 1950. Parmi les films, outre les plus fameux, *La Bandera* de Julien Duvivier et *Le Quai des Brumes* de Marcel Carné, signalons *Marguerite de la nuit* de Claude Autant-Lara. Ce dernier refusa l'adaptation écrite par Henri Jeanson et demanda à sa femme, Ghislaine, et à Gabriel Arout de reprendre le scénario et les dialogues. Michèle Morgan et Yves Montand étaient les principaux interprètes de ce film apprécié par Mac Orlan, mais qui fut un échec dans les salles à sa sortie en 1956.

3. *Pierre Mac Orlan,* de Pierre Berger, « Poètes d'aujourd'hui », Pierre Seghers éditeur, 1951.
4. *Le Crapouillot* n° 1, quatrième année, avril 1918.
5. « L'Aventure à la lumière d'une lanterne sourde », introduction de Francis Lacassin à *L'Ancre de Miséricorde,* Phébus, Libretto, 2000.
6. Préface de Pierre Mac Orlan pour la réédition, en août 1947, de *L'Ancre de Miséricorde* aux Éditions Jacques Petit à Angers.
7. « L'Aventure collective », article de Pierre Mac Orlan paru dans la revue *Les Annales* datée du 1er juillet 1927.

Chapitre 3

1. « L'Étoile crépusculaire. Aventuriers et marginaux dans les romans de Pierre Mac Orlan » (F.-R. Folliot, 1996) est l'un des rares travaux de recherche de troisième cycle sur l'œuvre de l'écrivain et confirme sa très récente reconnaissance universitaire.
2. Préface de Pierre Mac Orlan à *François Villon,* illustrations de Daniel Pipard, Éditions Arc-en-ciel, 1944.
3. Propos rapportés par Jean-Paul Crespelle dans *Montmartre vivant,* Hachette, 1964.
4. *Rue Saint-Vincent,* Éditions du Capitole, 1927.
5. Témoignage d'Auguste Le Breton à l'auteur.
6. « Le cinéma selon Pierre Mac Orlan » de Francis Lacassin, *L'Avant-Scène cinéma,* avril 1982.
7. « Les Assassins », cinquième chapitre de sa thèse « L'Étoile crépusculaire ». *À l'hôpital Marie-Madeleine,* Éditions du Sagittaire, Kra (coll. « Les Cahiers Nouveaux »), 1924.
8. *Ibid.*
9. Extrait d'un texte paru dans *Les Annales Politiques et Littéraires* du 1er mai 1927.
10. Avant de paraître à *La Renaissance du Livre* en 1918, le roman sortit en feuilleton dans *L'Éveil,* fondé en 1916, d'abord hebdomadaire puis quotidien dont André Salmon fut le rédacteur en chef. C'est à ce titre qu'il le commanda à ses deux amis.
11. *La Seine,* Éditions Pierre Lafitte (coll. « Visages de Paris »), 1927.
12. *Chroniques de la fin d'un monde,* Éditions Émile-Paul frères, 1937.
13. *Pierre Mac Orlan, sa vie, son temps* de Bernard Baritaud, Droz, 1992. À l'origine thèse de doctorat d'État soutenue à l'Université de Paris-XII le 17 décembre 1985, cet ouvrage auquel nous ferons souvent référence fourmille d'informations inédites et constitue un remarquable travail sur Pierre Mac Orlan.
14. *La Seine.*

Chapitre 4

1. *Souvenirs sans fin, première époque (1903-1908), deuxième époque (1908-1920)*, Gallimard, 1955-1956.
2. *Pierre Mac Orlan, ombres et lumières*, Université de Grenade, 1995. Cet ouvrage est tiré de sa thèse de doctorat, « Pierre Mac Orlan au carrefour des arts », présentée en 1988 à l'université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, sous la direction du professeur Claude Pichois.
3. *Ibid.*
4. *Pierre Mac Orlan, op. cit.*
5. *Marcel Schwob ou les vies imaginaires*, de Sylvain Goudemare, Le Cherche-Midi éditeur, 2000.
6. *Pierre Mac Orlan, sa vie, son temps, op. cit.*
7. Témoignage du colonel Antoine Marquet à l'auteur.
8. *Le Quai des Brumes*, de Pierre Mac Orlan, préface de Francis Lacassin, Folio, 1995.
9. Authentique Bourguigon, Pierre Edmond Dumarchey était le fils de François Dumarchey, menuisier à Curtil-sous-Burnand, et de Jeanne Alabrebis, bonne d'enfants. Le grand-père de Pierre Mac Orlan naquit dans cette commune de Saône-et-Loire le 30 juillet 1821. Son arrière-grand-père Louis Dumarchey y exerçait la profession de maréchal ferrant et avait épousé Catherine Collonges, journalière.
10. Chef-lieu de canton du Loiret. Le 18 juin 1429, Jeanne d'Arc y sera victorieuse des Anglais qui ne purent l'empêcher de délivrer Orléans.
11. *Dans les tranchées*, « Les Œuvres libres », Fayard, n° 221, décembre 1939.
12. *Pierre Mac Orlan, sa vie, son temps, op. cit.*
13. Texte conservé au musée des pays de Seine-et-Marne à Saint-Cyr-sur-Morin.
14. *Vies imaginaires*, de Marcel Schwob, Georges Crès et Cie, Les Maîtres du Livre, 1926.

Chapitre 5

1. *La Maison du retour écœurant*, de Pierre Mac Orlan, nouvelle édition, Éditions Musy frères, Paris, 1945.
2. *Ibid.*
3. « Le grand départ de Mac Orlan », article de Gilbert Sigaux paru dans *Les Nouvelles Littéraires* du 2 juillet 1970.
4. Aristide Bruant est né à Courtenay, dans le Loiret, le 6 mai 1851, et mourut à Paris en 1925. Après s'être battu, comme franc-tireur, pendant la guerre de 1870, il vint dans la capitale et trouva un emploi à la Compagnie du Nord. C'est alors qu'il commença à publier des chansons qui eurent très vite un gros succès.

Mac Orlan

5. Extrait du texte de Pierre Mac Orlan au dos du disque (longue durée 33 1/3 microsillon, Pathé-Marconi) : *Germaine Montero chante les chansons d'Aristide Bruant, accompagnée par Philippe-Gérard et son ensemble.*
6. Avant-propos de *Mémoires en chansons*, Gallimard, 1965.
7. Extrait de « Merci bien », l'un des trente-deux textes de *Mémoires en chansons.*
8. *Rue des Charrettes*, Émile Hazan éditeur, Paris, 1927.
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*
11. Pierre Mac Orlan le confirme dans sa préface de l'édition complète et définitive de *Mademoiselle Bambù* qui s'intitulait initialement : *Filles, ports d'Europe et père Barbançon.*
12. *Rue des Charrettes.*
13. *Ibid.*
14. Témoignage de Pierre Guibert à l'auteur.
15. *Ibid.*
16. Témoignage de Daniel Morcrette à l'auteur.

Chapitre 6

1. *Le Monde* daté du 4 novembre 1961.
2. *Au cadran de mon clocher*, Plon, 1960.
3. *Ibid.*
4. *Maurice Genevoix, poète de la Loire*, d'André Bourin, colloque pour le centième anniversaire de la naissance de Maurice Genevoix, 15 et 16 décembre 1990.
5. *Rugby le match des matches*, Pierre Mac Orlan écrit sur des images de Charles Courrière, avec des textes de Antoine Blondin, Gaston Bonheur, Kléber Haedens, Denis Lalanne, Andrew Mulligan, La Table Ronde, 1968. « N'oubliez pas, ô jeunes hommes du quinze de France, souligne Mac Orlan, que c'est un homme de quatre-vingt-six ans passés qui s'adresse à votre amitié. »
6. *Le Temps des Boni*, de Denis Lalanne, La Table Ronde, 2000.
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*
10. *Un petit village si bien caché*, de Maurice Ribier, préface de Nino Frank, Imprimerie Marchand, 02400 Château-Thierry, mai 1983.
11. *Le Rugby et ses paysages sentimentaux.*
12. *La Passerelle*, automne 1970. Pierre Béarn en est le rédacteur unique.

Notes

Chapitre 7

1. *Le Monde* daté du 4 novembre 1961.
2. *Vlaminck*, d'André Sauret, Imprimerie nationale, 1958.
3. *Ibid.*
4. *Le Mémorial du petit jour*, Gallimard, 1955.
5. *Montmartre, souvenirs*, illustrations de Robert Sterkers, Les Éditions de Chabassol, Bruxelles, 1946.
6. *Villes, Rouen-Montmartre-Brest-Londres*, Librairie Gallimard, 1929. Le livre est dédié à l'écrivain soviétique Ilya Ehrenbourg « en témoignage de profonde sympathie littéraire et d'amitié ».
7. *Les Berceaux de la jeune peinture*, d'André Warnod, Albin Michel, 1925.
8. *Fils de Montmartre*, d'André Warnod, Librairie Arthème Fayard, 1955.
9. Préface de Pierre Mac Orlan à *Chroniques de la fin d'un monde*, Éditions Émile-Paul frères, 1940.
10. *Chroniques de la fin d'un monde.*
11. *Ibid.*

Chapitre 8

1. *Villes.*
2. *Chroniques de la fin d'un monde.*
3. *Rue des Charrettes.*
4. « Un jour, je bus avec des captains anglais commandant des charbonniers qui venaient de Blyth. L'un d'eux s'appelait Bannister et l'autre Conrad, mais en ce temps-là, ce nom ne me disait rien » (cf. *Villes*).
5. « Je m'apprêtais à dire adieu à Croissy où j'avais décoré un bistrot au pochoir dans la rue du Pont avant de prendre le train pour Rouen » (cf. *Vlaminck* in *Masques sur Mesure*).
6. *Villes.*
7. « Elle se disait danseuse et quelquefois dactylographe, à son choix. Elle se disait journaliste ou sculpteur. Cela dépendait de ses périodes d'émerveillement pour l'un ou l'autre de ces métiers (...) Nelly passait à travers l'existence comme une feuille morte, une feuille blonde balayée » (cf. *Le Quai des Brumes*). On pense évidemment à la chanson de Prévert et Kosma, « Les Feuilles mortes », écrite en 1945.
8. *Villes.*
9. *Ibid.*
10. *Pierre Mac Orlan, sa vie, son temps, op. cit.*
11. Préface aux *Chansons de la chambrée* de Rudyard Kipling.

Chapitre 9

1. « Pierre Mac Orlan », in *Journal de Rouen* du 31 mai 1926.
2. *Villes.*
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. *La Bandera,* Paris, NRF, 1931.
6. *Gabin,* d'André Brunelin, Éditions Robert Laffont, 1987.
7. *Villes.*
8. Extrait de *Prestiges de Montmartre,* de Pierre Mac Orlan. Ce texte parut en février 1951 dans une plaquette éditée au profit de l'œuvre des Petits Poulbots.
9. *Le Libertaire hebdomadaire,* n° 23 du 13 au 20 avril 1902.
10. *Un petit village si bien caché, op. cit.*

Chapitre 10

1. Témoignage de Mauricette Guibert à l'auteur.
2. Témoignage de Pierre Guibert à l'auteur.
3. *Pierre Mac Orlan, sa vie, son temps, op. cit.*
4. Ancienne blanchisseuse, Berthe Serbource (1854-1933) avait épousé un maquignon de l'Oise, Théophile Luc.
5. Témoignage de Roland Dorgelès, in *Pierre Mac Orlan 1882-1970,* catalogue de l'exposition consacrée à l'écrivain à la galerie de Neuilly en décembre 1970.
6. Extrait de « Souvenir d'Auteuil » in *Le Flâneur des deux rives* de Guillaume Apollinaire, Œuvres en prose complètes, textes établis, présentés et annotés par Pierre Caizergues et Michel Décaudin, Bibliothèque de la Pléiade, tome III, Éditions Gallimard, 1993.
7. Extrait de « Retour de Guillaume Apollinaire », texte de Pierre Mac Orlan paru dans *Le Flâneur des deux rives,* bulletin trimestriel d'études apolliniennes, juin 1954.
8. *Ibid.*
9. *Les Mémoires du baron Mollet,* Gallimard, 1963.
10. *Ibid.*
11. *L'Époque contemporaine* (1905-1930), d'André Billy, Éditions Jules Tallandier, 1956.
12. *Les Contes du Lapin Agile,* de Louis Nucéra, Le Cherche Midi éditeur, 2001.
13. *Mémoires d'une autre vie,* de Francis Carco, édition définitive, regroupant « Mémoires d'une autre vie », « À voix basse », « De Montmartre au Quartier Latin », « Montmartre à vingt ans », « Bohème d'artiste », Genève, Éditions du Milieu du Monde, 1942.

14. Extrait de « De Montmartre au Quartier Latin », in *Mémoires d'une autre vie.*
15. Extrait des *Berceaux de la jeune peinture, op. cit.*
16. Éditions Jonquières, 1928.

Chapitre 11

1. *La Maison du retour écœurant* fut d'abord réédité par La Renaissance du Livre en 1924. L'édition dont il est question ici, chez Musy, date de 1945.
2. *Ibid.*
3. *Gus Bofa,* de Pierre Mac Orlan, Éditions de la Belle Page, 1930.
4. *Le Collectionneur de bandes dessinées,* n° 85, revue trimestrielle, printemps 1998.
5. *Rue des Charrettes*
6. *Fils de Montmartre,* d'André Warnod.
7. Texte paru in *Ève,* hebdomadaire, n° 908, du 20 février 1938.
8. *Mes ports d'attache,* de Louis Nucéra, Grasset, 1994.
9. *Légionnaire,* de Pierre Mac Orlan, Éditions du Capitole, 1930. Dédié « À la mémoire de mon frère qui fut soldat au 1er étranger ; à tous les légionnaires des quatre régiments d'infanterie de la Légion étrangère française, aux légionnaires des banderas espagnoles de Dar Riffien ».
10. « Notre ami Mac Orlan », d'André Billy, in la revue littéraire *Les Écrivains contemporains,* n° 1, février-mars 1952, Éditions du Palais, Monaco.
11. Publiées en vingt-cinq volumes par le Cercle du Bibliophile, Genève, 1969-1971. Mac Orlan, dont la mort ne survint que peu avant la sortie du tome XXV, avait décidé que seraient écartés de ses « œuvres complètes » la prose et les vers publiés jadis sous son vrai nom, Pierre Dumarchey, ou sous d'autres pseudonymes que celui qui l'a rendu célèbre et que la postérité retiendra.
12. L'information est rapportée par Francis Lacassin dans sa préface à la réédition de *Petites Cousines* chez Ramsay en 1987. Ce roman, divisé en huit chapitres et un épilogue, parut en 1919 chez un éditeur clandestin, sous le pseudonyme de Sadinet.
13. De son vrai nom Pierre Pascal Durand (1903-1979), il laisse le souvenir d'un érudit prodigieux, proche d'André Malraux, rencontré en 1921, et d'Albert Camus à qui il apprit le métier de journaliste. Avec ce dernier, il anima le journal *Combat* à la Libération. Il est l'auteur de deux remarquables essais sur Baudelaire et Apollinaire.

Chapitre 12

1. *Pierre Mac Orlan*, de Pierre Berger, *op. cit.*
2. Préface de Francis Lacassin pour la réédition de *Petites Cousines.*
3. Pascal Pia, in *Les Livres de l'Enfer du XVIe siècle à nos jours*, Fayard, 1998. L'auteur précise : « Daniel Bécourt, dans son répertoire de livres condamnés, signale trois jugements de tribunal correctionnel prononcés à propos de *Petite Dactylo* entre 1950 et 1954, et deux arrêts de cour d'appel rendus entre 1953 et 1954. »
4. Préface de Pascal Pia pour la réédition de *Mademoiselle de Mustelle et ses amies*, Jean-Jacques Pauvert aux Éditions Ramsay, 1980. Il n'existait jusque-là que des éditions clandestines de ce texte de Pierre Mac Orlan paru sous le pseudonyme de Pierre du Bourdel.
5. *Souvenirs sans fin, deuxième époque (1908-1920)*, d'André Salmon, *op. cit.* Pascal Pia fera une rectification à propos de cet extrait : « Jean Fort, contrairement à ce que dit Salmon, n'était pas le fils mais le neveu de Pierre (et non Paul) Fort, lequel, sur la recommandation de Rachilde, avait autrefois acheté à Jarry *L'Amour en visite.* »
6. Préface de Pascal Pia pour *Mademoiselle de Mustelle...*
7. Préface de Francis Lacassin pour la réédition de *Petites Cousines.*
8. Pascal Pia, in *Les Livres de l'Enfer.* Selon d'autres versions de l'affaire, René Bonnel se retrouva sur les bancs de la correctionnelle et fut acquitté, Pascal Pia lui servant de témoin de moralité ! André Malraux et Francis Ponge étaient dans la salle d'audience.
9. Dans son roman à clés *Le Pays d'où je viens*, Eddy du Perron a raconté l'affaire. *Mademoiselle de Mustelle* a été rebaptisée *Mademoiselle Javotte et ses amis* et Mac Orlan est devenu Grant Oran.
10. Il provient de la bibliothèque Paul Caron, dont il porte le cachet (notice de Pascal Pia).

Chapitre 13

1. Préface de Francis Lacassin pour la réédition de *Petites cousines.*
2. *Ibid.*
3. Témoignage de Pierre Guibert à l'auteur.
4. Pierre Mac Orlan a pensé aussi à Pierre de Bourdeille, c'est-à-dire Brantôme, qui avait écrit les *Vies des dames galantes*, recueil d'anecdotes volontiers licencieuses.
5. *Anthologie de la fessée et de la flagellation*, d'Alexandre Dupouy, La Musardine, 1998. L'auteur reproduit un extrait de *Belle et terrible, la comtesse au fouet* (1908) que Pierre Mac Orlan avait illustré lui-même sous le pseudonyme de Luis Riezer.
6. *Sous la lumière froide.*

7. Nino Frank, *10.7.2. et autres portraits. Souvenirs,* Maurice Nadeau-Papyrus, 1983.
8. Nino Frank, *Montmartre ou les enfants de la folie,* illustrations de Pierre Mac Orlan, Calmann-Lévy, 1956.

Chapitre 14

1. Le sculpteur Léon John Wasley, André Salmon, Guillaume Apollinaire, le peintre René Pirola ont bénéficié, entre autres, de cette marque d'amitié (voir *Pierre Mac Orlan, sa vie, son temps,* de Bernard Baritaud, *op. cit.*).
2. *Picasso et ses amis,* de Fernande Olivier, préface de Paul Léautaud, Stock, 1933.
3. *Villes.*
4. *Souvenirs sans fin, première époque (1903-1908),* d'André Salmon, *op. cit.*
5. *Villes.*
6. *Les Heures chaudes de Montparnasse,* de Jean-Marie Drot, Hazan, 1995.
7. Au prix Goncourt de 1910, le livre obtint trois voix au premier tour, celles d'Élémir Bourges, de Léon Daudet, de Judith Gautier. Mais ce fut Louis Pergaud qui l'emporta avec *De Goupil à Margot.*
8. Le libraire Sylvain Goudemar, auteur d'une bibliographie de Pierre Mac Orlan, fait cette présentation du livre dédié à Gaston de Pawlowski et à Gus Bofa : « Roman dont le titre est très exact : une étrange maladie se répand dans le monde, avec ferveur et contagion : les malades meurent de rire ! Comment échapper au virus ? Le sujet est excellemment traité : humour très très noir et prémonition du sanglant rire jaune de 14-18. »
9. Catalogue de l'exposition Apollinaire à la Bibliothèque nationale, Paris, 1969.
10. Témoignage de Jacques Prévert recueilli pour le catalogue de l'exposition Pierre Mac Orlan (Galerie de Neuilly, décembre 1970).
11. « Rencontre avec Picasso », un article de Pierre Mac Orlan paru dans *Les Annales,* n° 2338 daté du 15 juillet 1929.
12. Lettre de Pierre Mac Orlan à Pascal Pia datée du 26 juillet 1954 (archives de l'Institut Mémoire de l'édition contemporaine).

Chapitre 15

1. *Avenue Junot* figure dans le recueil de nouvelles *En arrière,* Gallimard, 1950. Selon Michel Lécureur qui a été chargé de la publication des Œuvres romanesques complètes de Marcel Aymé dans la Bibliothèque de la Pléiade, cette nouvelle parut d'abord dans *Je suis partout* le 13 août 1943.

2. « Visite chez Daragnès », de Paul Istel, article paru dans *Plaisir de bibliophile*, gazette trimestrielle des amateurs de livres modernes, Au Sans Pareil, 1929.
3. « Chas Laborde », de Pierre Mac Orlan, article paru dans *Le Portique*, n° 3, 1946, Éditions Rombaldi.
4. « Chas Laborde, un illustrateur de la rue », de Pierre Mac Orlan, *Plaisir de bibliophile*, n° 6 (printemps 1926).
5. Le texte a été reproduit dans le n° 7 des *Cahiers Pierre Mac Orlan* consacré aux relations entre l'écrivain et Gus Bofa.
6. Extrait de la première des dix émissions diffusées sur la chaîne nationale (l'ensemble du réseau) du 15 avril au 17 juin 1955.

Chapitre 16

1. Témoignage de Pierre Béres à l'auteur.
2. Les renseignements sur cette vente proviennent du catalogue que Pierre Béres a aimablement communiqué à l'auteur.
3. *Masques sur mesure*, Gallimard, 1937.
4. Cette statue figurait parmi les objets dispersés lors d'une vente à l'Hôtel Drouot le jeudi 24 avril et le vendredi 25 avril 1986. Le fragment du manuscrit *Vlaminck*, reproduit dans le catalogue, appartient à une collection privée.
5. *Picasso et ses amis*, de Fernande Olivier. Dans son récit elle orthographie mal le nom patronymique de Mac Orlan.

Chapitre 17

1. « Morale d'équipes », article de Pierre Mac Orlan paru dans *L'Auto* daté du 18 septembre 1940.
2. Sur un exemplaire de l'édition originale, on peut lire cet envoi autographe de Pierre Mac Orlan : « Au docteur Germain Blechmann, probablement le livre que j'aime le mieux parmi les miens... »
3. « George Grosz ou la beauté du malheur », article de Pierre Mac Orlan publié dans *Les Nouvelles Littéraires* datées du 24 février 1966. Lors de cet hommage, en 1926, le peintre était accompagné de sa femme Eva avec laquelle il séjournera dans le sud de la France après la naissance de leur fils Peter Michaël.
4. Jusqu'à la guerre de 1914, ce journal de Munich garda un caractère farouchement antimilitariste et antiprussien. Pascin s'installera ensuite à Berlin où il collaborera au *Jugend*, autre titre satirique important.
5. Elle provient du titre de son plus célèbre roman, *Les Montparnos*.

Michel Georges-Michel débuta dans le journalisme en 1901. En préfaçant son roman *Les Journées de Biarritz*, Mac Orlan fait ce commentaire : « Il écrivait des chroniques extrêmement vivantes sur Deauville, Londres, Venise, etc., dans *La Presse*, *Le Journal des Débats* et le *Gil Blas*, dont la rédaction était admirable. C'est lui qui, avec Savine, traduisit les *Chansons de la chambrée*, de Kipling. »

6. *Pascin*, d'André Warnod, préface de Pierre Mac Orlan, André Sauret, Éditions du Livre, Monte-Carlo, 1954.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

9. *Souvenirs sans fin, deuxième époque (1908-1920)*, d'André Salmon, *op. cit.*

10. *Le Tombeau de Pascin*, de Pierre Mac Orlan, avec huit gravures de Pascin, Paris, Textes et Prétextes, 1944.

11. *Pascin*, d'André Warnod.

12. *Un petit oui et un grand non* (tentative d'autobiographie), de George Grosz, Éditions Jacqueline Chambon, 1990. Devenu citoyen américain en 1938, il revient définitivement en Allemagne en 1959. Quelques semaines plus tard, le 6 juillet, il meurt à Berlin-Ouest.

Chapitre 18

1. Lettre du 6 juin 1914. Marguerite est chez sa mère Berthe à Saint-Cyr-sur-Morin. Mac Orlan se plaint de son silence : « Mon bonhomme, Pourquoi ne m'écris-tu pas. Chaque matin j'attends la lettre convenue. Tu dois avoir le temps d'écrire (...) Je ne crois pas utile d'envoyer une lettre par jour, mais je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'aller jusqu'à l'indifférence. »

2. Archives Janine Warnod. Pierre Mac Orlan publiait régulièrement des contes à *Comoedia*, un quotidien uniquement consacré à la vie théâtrale, littéraire et artistique, dont Gaston de Pawlowski était le rédacteur en chef. Il en donnait également au *Journal* par l'intermédiaire de Charles Müller, chef de rubrique, qui fut mortellement blessé en 1914. Un contrat daté du 8 septembre 1911, signé conjointement par Charles Müller et Pierre Mac Orlan, indique que ce dernier, pour sa collaboration au *Journal*, recevra une somme de six cents francs par mois. Outre des contes et des chroniques humoristiques, il était prévu que Mac Orlan fasse le compte rendu des grands matches de football.

3. *Les Poissons morts*, illustrations de Gus Bofa, Librairie Payot et Cie, 1917. Ce cinquième livre de Pierre Mac Orlan est composé de quatre parties : « La Lorraine », « L'Artois », « Verdun », « La Somme ».

4. *Ibid.*

5. *Pierre Mac Orlan, sa vie, son temps*, de Bernard Baritaud, *op. cit.*

6. *Historique du 269e régiment d'infanterie,* campagne 1914-1918, Librairie Chapelot, Paris.

7. En 1914, quatre titres : *Le Petit Journal, Le Petit Parisien, Le Matin* et *Le Journal* tiraient ensemble à environ 4,5 millions d'exemplaires, soit près des trois quarts du tirage global des journaux parisiens et plus de 40 % de celui de tous les quotidiens français (*Histoire générale de la presse française,* publiée sous la direction de Claude Bellanger, Jacques Godechot, Pierre Guiral et Fernand Terrou, tome III : de 1881 à 1940, Presses Universitaires de France, 1972).

8. Article de Pierre Mac Orlan paru dans *Le Figaro Littéraire* du 30 juillet 1964.

9. *Ibid.*

10. *Les Poissons morts.*

11. *Historique du 269e Régiment d'infanterie, op. cit.*

12. *Les Poissons morts.*

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*

Chapitre 19

1. Archives Jeanine Warnod.

2. Un avocat parisien ami commun de Pierre Mac Orlan et d'André Warnod.

3. Archives Jeanine Warnod.

4. Il s'agit de *Prisonnier de guerre,* notes et croquis rapportés d'Allemagne, Eugène Fasquelle éditeur, 1915.

5. 1re compagnie de mitrailleuses, 139e brigade.

6. En 1931 Jean de Brunhoff créa et dessina Babar, le roi des éléphants, personnage de livres pour enfants.

7. Roland Dorgelès, qui commença la guerre dans des régiments d'infanterie avant d'être affecté dans l'aviation (*Roland Dorgelès, un siècle de vie littéraire française,* de Micheline Dupray, Presses de la Renaissance, 1986). Son roman *Les Croix de bois,* publié chez Albin Michel en 1919, avec un frontispice de Daragnès, paraîtra en 1921 aux Éditions de la Banderole avec des dessins et des pointes sèches de André Dunoyer de Segonzac. Dorgelès dédicacera à Mac Orlan un exemplaire de cette première édition illustrée : « À toi, mon cher Pierre Mac Orlan, sans rien trouver à te dire, sinon que je t'aime et que je t'admire... » De son côté Dunoyer de Segonzac signera : « Pour mon vieux Mac Orlan, camarade de combat en souvenir de nos débuts au Lapin Agile et à Montmartre... »

8. *Pierre Mac Orlan et Péronne,* une étude de Daniel Therby, membre de la Société archéologique de la région de Péronne.

9. Il avait pris comme nom de scène et de compositeur V. Marceau

car, s'appelant Marceau Verschueren, il risquait d'être confondu avec un autre virtuose de l'accordéon André Verchuren.

10. *Ciel de cafard*, de Marcel Montarron, Librairie Gallimard, 1932.

11. *Bob bataillonnaire*, de Pierre Mac Orlan, extrait du chapitre 15, Albin Michel, 1919.

12. *Les Poissons morts*, « La Somme ».

13. « La guerre inconnue », numéro spécial du *Crapouillot*, août 1930.

14. *Pierre Mac Orlan, sa vie, son temps, op. cit.*

15. La citation concerne également le maréchal des logis Henri Le Bée, le caporal François Bacquet et le soldat de 2e classe Léon Capelle. Elle est ainsi libellée : « Agents de liaison d'un dévouement éprouvé. Se sont offerts à maintes reprises dans la journée du 14 septembre pour l'exécution de missions dangereuses qu'ils ont remplies avec le plus grand courage. »

16. *Historique du 269e régiment d'Infanterie, op. cit.*

Chapitre 20

1. Fondée en janvier 1915 par Henri Maigrot, cette revue humoristique de seize pages connut le succès comme *Le Rire* et *Le Sourire* où Mac Orlan avait également collaboré.

2. *Colette*, de Claude Pichois et Alain Brunet, Éditions de Fallois, 1999.

3. Première parution en juillet 1915. Il y aura quarante numéros de guerre de quatre à huit pages. *Le Crapouillot* avait pour concurrent *Le Canard enchaîné* dirigé par Maurice Maréchal, ce qui n'a pas empêché certaines plumes de collaborer aux deux titres, par exemple Roland Dorgelès et Henri Béraud.

4. En 1896, il avait lancé avec Paul Fort et Edmond Pilon l'éphémère revue *Le Livre d'art* qui publia le premier texte complet d'*Ubu Roi* d'Alfred Jarry. Pierre Mac Orlan ne rencontra qu'une fois à Montmartre, en 1904, le créateur du personnage du père Ubu. « Sa figure était celle d'un polytechnicien mal habillé en civil », souligne-t-il (*Vingt-cinq ans de littérature française* (de 1895 à 1920), tome II, Librairie de France).

5. Du n° 152 du 13 octobre 1917 au n° 162 du 29 décembre 1917 avec des illustrations de Gus Bofa. Pierre Mac Orlan avait réalisé une BD pour présenter son roman : « En quelques croquis, je vais vous exposer la ténébreuse affaire Krühl qui fit trembler le monde. » Défilent ensuite les portraits des personnages dont le riche Hollandais Joseph Krühl et un nommé Simon Eliasar (collection Société archéologique de la région de Péronne).

6. *Les Compagnons de l'aventure*, de Pierre Mac Orlan, choix et préface de Francis Lacassin, Éditions du Rocher, 1997.

7. Engagé volontaire, Blaise Cendrars sera affecté au 1er régiment étranger qui sera rattaché à la Légion étrangère. Le 28 septembre 1915,

lors de l'attaque de la ferme Navarin, en Champagne, un obus lui arrachera le bras droit (*Blaise Cendrars*, de Miriam Cendrars, Balland, 1984).

8. *La Petite Cloche de Sorbonne*, Gallimard, 1959.

9. *Témoins*, Les Étincelles, Paris, 1929. Jean-Norton Cru analyse deux cent cinquante et un témoignages. À l'époque, ce volume, qui condense toute la littérature de guerre française de 1915 à 1928, suscita une vive polémique. L'ouvrage a été réédité par les Presses Universitaires de Nancy en 1993.

10. *Les Mémoires d'un rat*, de Pierre Chaine, L'Œuvre, 1917. Une suite, *Les Commentaires de Ferdinand* (nom du rat dans le premier livre), parut en 1918. Les deux livres furent publiés en un seul volume en 1921 chez Payot, avec une préface d'Anatole France.

11. *Nous autres à Vauquois*, d'André Pézard, La Renaissance du Livre, 1918. Maurice Genevoix a publié cinq volumes sur la guerre : *Sous Verdun* (Hachette, 1916), *Nuits de guerre* (Flammarion, 1916), *Au seuil des guitounes* (Flammarion, 1918), *La Boue* (Flammarion, 1921), *Les Éparges* (Flammarion, 1923).

12. *Lectures pour une ombre*, de Jean Giraudoux, Émile-Paul, 1917.

Chapitre 21

1. *Pierre Mac Orlan, sa vie, son temps*, de Bernard Baritaud, *op. cit.* Sur cet exemplaire qui se trouve chez un collectionneur privé, Mac Orlan avait accompagné son envoi d'un dessin représentant trois personnages du roman.

2. *Anacréon le Jeune*, de Jean-Luc Mercié, Cahier d'inédits n° 1, Publication du département des lettres françaises, Éditions de l'université d'Ottawa, 1971.

3. *Ibid.*

4. *Le Crapouillot* du 1er octobre 1919.

5. Il l'obtiendra à trente-sept ans, en 1922, pour *Le Martyre de l'obèse* et *Le Vitriol de lune.*

6. Francis Carco et André Warnod.

7. Collaborateur du *Crapouillot.*

8. Le romancier et critique André Billy.

9. *Autour du « Crapouillot »*, choix d'articles et correspondances 1919-1958 de Jean Galtier-Boissière et Henri Béraud, Éditions du Lérot à Tusson (Charente), 1998.

10. Préface de Raymond Queneau à la première édition des œuvres complètes de Pierre Mac Orlan établie par Gilbert Sigaux. Elle sera reprise pour le volume de la collection Folio (n° 1083), Gallimard, 1979. Né au Havre le 21 février 1903, Queneau, étudiant à la Sorbonne, suivra ses parents dans leur villa d'Épinay-sur-Orge.

11. *Journaux* (1914-1965), de Raymond Queneau, édition établie, présentée et annotée par Anne Isabelle Queneau, Gallimard, 1996.

12. *Raymond Queneau plus intime,* catalogue de l'exposition à la Bibliothèque nationale, avril 1978.

13. *Roland Dorgelès, un siècle de vie littéraire française,* de Micheline Dupray, *op. cit.*

14. Dans plusieurs articles, sa verve de pamphlétaire prendra pour cible l'équipe de la NRF qu'il présente comme « un groupe de pression ».

15. *Roland Dorgelès, un siècle de vie littéraire française, op. cit.*

16. « *La Folie-Almayer* et les aventuriers dans la littérature », article de Pierre Mac Orlan paru dans *La Nouvelle Revue Française* datée du 1er juin 1920.

17. *Francis Carco au cœur de la bohème,* de Jean-Jacques Bedu, Éditions du Rocher, 2001.

Chapitre 22

1. *Vingt-cinq ans de littérature française* (de 1895 à 1920), tome II, Librairie de France.

2. En 1913, le comité de lecture de la NRF avait refusé le manuscrit de *Du côté de chez Swann* que Marcel Proust publia à compte d'auteur chez Grasset. Cette grave erreur fut en partie réparée avec la publication chez Gallimard de *A l'ombre des jeunes filles en fleurs.*

3. Son ouvrage, *Marcel Proust. Sa vie, son œuvre,* paru aux Éditions du Sagittaire, Simon Kra, en juin 1925, fut réédité en 1928, augmenté de *Le Comique et le mystère chez Proust* et, en 1936, de trois autres études.

4. *Correspondance de Marcel Proust,* 1921, tome XX, texte établi, présenté et annoté par Philip Kolb, Plon, 1992. Professeur honoraire de littérature française à l'université de l'Illinois à Urbana, Philip Kolb y avait réuni un fonds proustien des plus importants.

5. Nous reprenons la note explicative figurant dans le volume, p. 266 : « Entre le pôle de la vérité générale et celui de la vérité psychologique particulière, Mac Orlan supprime la description des faits sociaux. Ainsi : "L'amour de l'argent dominait toutes les traditions pouvant constituer une morale sociale. Katje la batelière me défendait contre la rapacité des ruraux" (chapitre premier, p. 14). »

6. *Correspondance de Marcel Proust,* 1921, tome XX, *op. cit.*

7. *Aventure,* qui avait pour gérant René Crevel, parut en novembre 1921. La revue s'arrêtera après la sortie du troisième numéro.

8. Grand voyageur, Albert T'Serstevens connut le succès en publiant en 1923 *Le Vagabond sentimental* (Albin Michel). À l'époque, il recevait dans son appartement de l'île Saint-Louis de jeunes écrivains, peintres, musiciens. Blaise Cendrars, Pierre Mac Orlan, Robert Delaunay, Raoul Dufy, Fernand Léger, Arthur Honegger, Erik Satie comptaient parmi les

familiers du n° 19 du quai de Bourbon à l'opposé de chez Francis Carco installé quai de Béthune.

9. *André Malraux, une vie,* d'Olivier Todd, Gallimard, 2001.

10. *André Malraux, une vie dans le siècle,* de Jean Lacouture, Seuil, 1973.

11. « André Gide et Melun », de Pierre Mac Orlan, *La Nouvelle Revue Française,* novembre 1951. Le titre de l'article fait référence à un déjeuner avec André Gide, deux ans avant sa mort, dans une propriété des environs de Melun, devant une des plus belles roseraies de la Brie. Participaient également à ce déjeuner André Billy, installé à Barbizon, et André-Louis Dubois qui était préfet de Seine-et-Marne.

Chapitre 23

1. *Paulhan le juste,* de Frédéric Badré, Grasset, 1996.

2. *Ibid.*

3. *Témoins,* de Jean-Norton Cru, *op. cit.*

4. *Les Hain-Tenys,* traduction de poèmes populaires malgaches. Les lettres de Mac Orlan proviennent du fonds Jean Paulhan conservé à l'Imec (Institut Mémoire de l'édition contemporaine).

5. *Le Guerrier appliqué.* Notons que Pierre Mac Orlan a répondu à Jean Paulhan le jour de l'armistice quand sonnèrent joyeusement les cloches de toute la France en liesse.

6. *Masques sur mesure.* L'édition originale de ce recueil parut en mai 1937 aux Éditions Gallimard.

7. Pierre Mac Orlan enverra sa préface le 29 mars 1942. Dans sa lettre, il précise à Paulhan : « Je souhaite qu'elle vous plaise. » « Pour la réédition d'une nouvelle œuvre de Sue, ajoute-t-il, je choisirais *La Tortue,* bien que cette île peu connue soit un titre énigmatique pour un grand public. »

8. *Les Causes célèbres* (Gallimard, 1950) recensent des crimes et faits divers étranges. Ces vingt et un récits ont été rédigés en partie à la fin de l'Occupation.

9. « André Gide et Melun ».

10. *La Gazette des Lettres,* rédacteurs en chef : Raymond Dumay et Robert Kanters, 7e année, nouvelle série, n° 11, 15 août 1951.

11. *La Gazette de Lausanne,* supplément littéraire des 4 et 5 février 1961.

12. Intitulé « Un bon péquenot », cet entretien de Pierre Mac Orlan par Max Chaleil a été publié dans le numéro de la revue trimestrielle *Entretiens sur les Lettres et les Arts* consacré à Joseph Delteil, sous la direction de Donato Pelayo, avec un avant-propos de Frédéric Jacques Temple, Éditions Subervie, Rodez, 1969.

13. *Ibid.*

Chapitre 24

1. *Joseph Kessel ou Sur la piste du lion*, d'Yves Courrière, Plon, 1985.
2. *Ibid.*
3. *Histoire générale de la presse française*, tome 3.
4. *Détective*, le premier hebdomadaire des faits divers paraissant tous les jeudis, seize pages. Le reportage de Pierre Mac Orlan a été publié dans les n° 261 (26 octobre 1933) et 262 (2 novembre 1933).
5. « Les rues secrètes », le grand reportage de Pierre Mac Orlan, a été publié dans *Détective* à partir du n° 274 (25 janvier 1934) jusqu'au n° 282 (22 mars 1934). Il paraîtra la même année en volume chez Gallimard, et sera réédité aux Éditions Arléa en 1989.
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*
11. « Les Routes ou l'aventure collective », article de Pierre Mac Orlan paru dans *Les Annales*, n° 2289, 1er juillet 1927.
12. *Ibid.*
13. *Le Diable à Paris*, fantaisie réaliste en douze tableaux, « Le Diable dans la rue », Pierre Mac Orlan, Chas Laborde, les Éditions Littéraires de France, 1939. Paul Colin a illustré la couverture où l'on voit le Diable pagayer sur le vaisseau, emblème de la Ville de Paris dont la devise « Fluctuat nec mergitur » (il est battu par les flots, mais ne sombre pas) prend ici une signification singulière.
14. *Ibid.*
15. *Le Nègre Léonard et Maître Jean Mullin.*
16. *Le Diable à Paris.*

Chapitre 25

1. *La Fin*, de Pierre Mac Orlan, souvenirs d'un correspondant aux armées en Allemagne, croquis de l'auteur, L'Édition Française Illustrée, 1919.
2. L'hommage à François Darlan figure dans un avant-propos de *La Fin* que Pierre Mac Orlan intitula « À la manière d'une préface ». Ce texte a été supprimé en 1936. De même ont été coupées plusieurs pages et d'autres furent réécrites.
3. Dépôt commun de Saint-Cyr-sur-Morin et Comité des amis de Mac Orlan.
4. Les pages présentées sous le titre « La cité des rats » ont disparu de l'édition de 1936. C'est le récit raccourci et modifié de *La Fin* qui a été publié dans l'édition des Œuvres complètes établie par Gilbert Sigaux.

5. *Ibid.*
6. *Ibid.*
7. *La Cavalière Elsa,* de Pierre Mac Orlan, NRF, 1921.
8. D'un montant de six mille francs, il avait été créé par Henry Lapauze (1867-1925), journaliste et critique d'art, conservateur du Petit-Palais, fondateur de la revue *La Renaissance des Arts.* Pierre Mac Orlan rejoindra son jury en 1928. Parmi ses membres lorsqu'il siégera : Colette, Georges Duhamel, Georges Lecomte, Robert de Flers, Tristan Bernard, Paul Fort, Roland Dorgelès.
9. *La Cavalière Elsa.*
10. *Ibid.*
11. Pierre Mac Orlan s'est inspiré de sa propre aventure en Allemagne pour donner vie au personnage avec lequel il partage certains traits de caractère.
12. *La Cavalière Elsa.*
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*
15. *Ibid.*
16. Archives Gallimard.
17. *Ibid.*

Chapitre 26

1. *Hitler,* de Robert Tourly et Zino Lvovsky, Éditions du Siècle, 1932.
2. Jean Prouvost fera appel au jeune Pierre Lazareff qui deviendra à vingt-neuf ans le directeur des services d'information, de reportages et des rubriques de *Paris-Soir.*
3. *Hitler, op. cit.*
4. Préface de Pierre Mac Orlan à *Hitler, op. cit.*
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*
7. « Comment j'ai interviewé Mussolini », *L'Intransigeant* du 11 février 1925.
8. *Paris-Soir* du 12 mars 1932.
9. Préface de Pierre Mac Orlan à *Hitler, op. cit.*
10. *Ibid.*
11. Dépôt commun de Saint-Cyr-sur-Morin et Comité des amis de Mac Orlan.
12. *Ibid.*
13. *Berlin,* de Pierre Mac Orlan, collection « Tour du Monde », publiée sous la direction de Pierre Morel, B. Arthaud, 1935.
14. *Ibid.*
15. Le libraire Sylvain Goudemare dans son catalogue bibliographique

écrit : « La légende veut que ce livre ait été détruit par les nazis en 1940. » D'autres macorlaniens le pensent également.

16. *L'Intelligence en guerre*, de Louis Parrot, La Jeune Parque, 1945 ; Le Castor Astral, préface de Jean Rousselot, 1990.

Chapitre 27

1. *Agendas 1926-1971*, de Jean Follain, édition établie et annotée par Claire Paulhan, Seghers, 1993.

2. *Les Feuillets de Sagesse*, n° 9, automne 1929.

3. *Agendas 1926-1971*. En compagnie d'André Salmon et de Pierre Mac Orlan, se trouvait Pierre Béarn, romancier, poète, journaliste et libraire, venu avec sa fiancée Gabrielle Messant qu'il épousera en secondes noces en décembre 1945. Pierre Béarn est né le 15 juin 1902 à Bucarest (Roumanie).

4. *La Vénus internationale*, de Pierre Mac Orlan, *NRF*, Gallimard, 1923.

5. « Vénus internationale », premier poème de *L'Inflation sentimentale* illustrée par vingt et une aquarelles de Chas Laborde, La Renaissance du Livre, 1922.

6. *Ibid.*

7. *Histoire de la littérature française contemporaine*, de René Lalou, tome II, Presses Universitaires de France, nouvelle édition de 1939.

8. *Malice.*

9. *Ibid.*

10. Adelbert de Chamisso de Boncourt, *La merveilleuse Histoire de Pierre Schlémihl*, Éditions la Banderole, 1920.

Chapitre 28

1. *Félicien Rops*, Éditions Marcel Seheur, 1928. Le texte de Pierre Mac Orlan qui précède celui, moins important, de Jean-Dubray est présenté bizarrement comme une préface.

2. Christopher Marlowe (1564-1593), auteur de *La Tragique Histoire du docteur Faust.* Habitué des bas-fonds de Londres, il fut assassiné au cours d'une rixe dans une taverne.

3. *Félicien Rops.*

4. Écrivain de la solitude et de l'errance, Achim von Arnim (1781-1831) exerça une influence considérable sur la poésie lyrique en Allemagne.

5. *Rhénanie*, de Pierre Mac Orlan, frontispice de Jean Oberlé, Éditions Émile-Paul frères, Paris, 1928. L'ouvrage est dédié à François de Tessan « en témoignage d'affection ». Le journaliste et futur député François de

Tessan avait appartenu à la SI (section d'information) qui fournissait, dès février 1915, des récits sur la vie au front ou sur des faits d'armes remarquables.

6. *Ibid.*

7. *10.7.2. et autres portraits,* de Nino Frank, *op. cit.*

8. *Marguerite de la Nuit,* de Pierre Mac Orlan, illustrations de Daragnès, Éditions Émile-Paul frères, Paris, 1925. Le roman sera réédité par Grasset en 1945, suivi du récit « À l'hôpital Marie-Madeleine ».

9. Préface de Raymond Queneau à la première édition des Œuvres complètes de Pierre Mac Orlan établie par Gilbert Sigaux.

Chapitre 29

1. « Ce Petit Morin... », de Pierre Mac Orlan, article paru dans le n° 49 de la revue *La France à table* consacré au sud de l'Île-de-France.

2. « Dans ma maison », de Pierre Mac Orlan, article paru dans la revue *Art et médecine.* Le n° 1 des *Cahiers Pierre Mac Orlan* (septembre 1990) s'intitule « ... Ma maison ». Il reprend certains textes concernant Saint-Cyr-sur-Morin, la vallée du Petit-Morin, et les visites que lui ont rendues ses amis Pierre Véry, l'auteur de *Goupi mains rouges,* et l'écrivain humoriste lyonnais Marcel-Étienne Grancher.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. Pierre Mac Orlan avait offert à sa femme Marguerite une chauve-souris en bronze qu'elle portait en pendentif. Mauricette Guibert en a hérité.

6. « Dans ma maison ».

7. Extrait de « Pour Colette » de Pierre Mac Orlan, un manuscrit autographe de deux pages mis en vente à l'Hôtel Drouot le 17 avril 2002 par Me Tajan.

8. « Notre ami Mac Orlan », d'André Billy de l'Académie Goncourt, *Les Écrivains contemporains,* revue littéraire bimestrielle réservée au corps médical, n° 1, février-mars 1952.

9. « Plaisir de chasse », de Pierre Mac Orlan, *Les Annales,* 1er septembre 1927.

10. « Ce Petit Morin... ».

11. *Ibid.*

12. *De Montmartre au Quartier Latin,* de Francis Carco, *op. cit.*

13. « Ce Petit Morin... ».

14. *Contre le vent majeur,* de Pierre de Boisdeffre, Grasset, 1994.

Chapitre 30

1. Outre Pierre Mac Orlan, Paul Morand avait notamment consulté Maurice Maeterlinck, Paul Valéry, Paul Géraldy, Tristan Bernard, Roland Dorgelès, Francis Carco, Jacques Deval, André Thérive, Jacques Chardonne, François Mauriac, André Maurois, Jérôme et Jean Tharaud, Gérard Bauër, Georges Duhamel, Henry Bordeaux, Henry de Montherlant.
2. Extrait de la préface de Pierre Mac Orlan à *Quatre colonnes à la une* de Sacha Simon, Imprimerie Georges Thomas, Nancy, 1951.
3. *Une heure avec...*, de Frédéric Lefèvre, première série, Éditions de *La Nouvelle Revue Française*, 1924. Voir *Jean Cocteau qui êtes-vous ?*, de Jean Touzot, La Manufacture, 1990.
4. Roman de Jean Giraudoux paru chez Émile-Paul en 1921.
5. *Une heure avec...*, de Frédéric Lefèvre. Extrait de l'entretien repris dans *Jean Cocteau qui êtes-vous ?*, de Jean Touzot.
6. *Le Passé défini*, de Jean Cocteau, Journal tome III, 1954, texte établi et annoté par Pierre Chanel, Gallimard, 1989.
7. Extrait de « En marge », la préface que Pierre Mac Orlan avait écrite pour l'édition originale de *Touchez pas au grisbi !*, d'Albert Simonin parue dans la Série Noire en 1953.
8. *Le Tueur n° 2*, de Pierre Mac Orlan, collection « Police sélection », Librairie des Champs-Elysées, 1935.
9. Lettre dactylographiée de Georges Simenon à Pierre Mac Orlan datée du 8 octobre 1963.
10. Dossier Pierre Véry in n° 15 de *Enigmatika*, mars 1980.
11. Un extrait de « Une étude criminelle » figure dans le n° 1 des *Cahiers Pierre Mac Orlan* (« ... Ma maison »).

Chapitre 31

1. Témoignage de Pierre Guibert à l'auteur.
2. Témoignage de Léo Malet (1906-1996) recueilli par l'auteur.
3. *La Vache enragée*, de Léo Malet, Éditions Hoëbeke, 1988.
4. *Tunc*, roman de Lawrence Durrell, paru en 1968, qui sera suivi en 1970 de *Nunquam*, formant un diptyque.
5. « À Lawrence Durrell ou chronique des cinq sens et des quatre éléments », de Pierre Mac Orlan, texte paru dans le n° 32 d'*Entretiens* consacré à Lawrence Durrell, sous la direction de F.J. Temple, Subervie éditeur, Rodez, 1973.
6. Anaïs Nin (1903-1977).
7. *Henry Miller grandeur nature*, de Brassaï, Éditions Gallimard, 1975.
8. *Atget, photographe de Paris*, de Pierre Mac Orlan, avec quatre-vingt-seize planches photographiques, Henri Jonquières, 1931.

9. *Ibid.*
10. *Ibid.*
11. « Les écrivains vus par Robert Doisneau », exposition à la Maison de Balzac à Paris (7 novembre-30 décembre 1986).
12. Il s'agit du livre *Les Parisiens tels qu'ils sont,* cinquante-six photos, texte de Robert Giraud et Michel Ragon, Delpire éditeur, 1955.
13. *Pour que Paris soit,* cent cinquante-huit photos, texte d'Elsa Triolet, Cercle d'Art, 1956.
14. Ce projet ne fut jamais défini.
15. Témoignage de Willy Ronis à l'auteur.

Chapitre 32

1. « La photographie et le fantastique social », de Pierre Mac Orlan, article paru dans la revue *Les Annales,* n° 2321, datée du 1er novembre 1928.
2. *Le Bal du pont du Nord* a été publié en 1934 sous le titre *La Nuit de Zeebrugge* dans la collection policière « Le Masque ». Ce roman sera réédité en 1946 par les Éditions du Bateau Ivre.
3. « La photographie et le fantastique social ».
4. *Germaine Krull,* de Pierre Mac Orlan, nombreuses illustrations de G.K., Gallimard, 1931.
5. *Sous la lumière froide* ou *Docks* a été édité par Henri Jonquières en 1926 avec huit aquarelles de l'auteur. La seconde version regroupant *Ports d'eaux mortes, Docks, Les Feux de Batavia* fut publiée aux Éditions Émile-Paul frères en 1927. L'édition définitive de *Sous la lumière froide,* parue chez Gallimard en 1961, compte un récit supplémentaire, *La Pension Mary Stuart,* publié pour la première fois en 1958 dans la collection « Hippocrate et ses amis » (société de médecins bibliophiles) avec des illustrations de Simon Goldberg. Elle comporte une préface de Pierre Mac Orlan que celui-ci avait spécialement écrite pour une édition du « Club du Meilleur Livre » de 1954 conçue par Massin, avec sur la couverture une lampe-loupe en relief.
6. *Mademoiselle Bambù,* de Pierre Mac Orlan, Gallimard, 1950. Sous le titre *Filles d'amour et ports d'Europe,* le roman parut aux Éditions de France en 1932. Une édition définitive (en deux parties dont une inédite), intitulée *Filles et ports d'Europe,* frontispice de Gus Bofa, a été publiée en 1946 aux Éditions Arc-en-Ciel, dans la collection « Les Compagnons » dirigée par Pierre Mac Orlan. La préface de l'auteur commence ainsi : « En relisant ce livre pour une nouvelle édition, j'ai acquis la certitude que son titre n'était pas bon et ne pouvait guère le protéger. *Filles et ports d'Europe* ne correspond point au destin de mes personnages dont certains ne sont que des villes, parfois des morceaux de villes qui, au moment où j'écris ces lignes, n'existent plus. »

7. *Mademoiselle Bambù.*
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*
10. *Sous la lumière froide.*
11. Voir l'introduction de Gilbert Sigaux à *Sous la lumière froide,* Folio-Gallimard, 1979.
12. *Sous la lumière froide,* extrait de la préface de Pierre Mac Orlan.
13. *Ibid.*

Chapitre 33

1. « Port de Londres » de Pierre Mac Orlan, article paru dans *Jazz,* décembre 1928. Directrice de la revue : Titayana ; rédacteur en chef : Carlo Rim, édité par Louis Querelle, 26, rue Cambon, Paris.
2. *Germaine Montero chante Charles Béranger, Aristide Bruant, Léo Ferré, Federico García Lorca, Pierre Mac Orlan,* avec M. Philippe-Gérard et son ensemble. Ce disque, hors commerce, réservé aux membres du Club des disquaires de France, a été tiré à trois cents exemplaires tous numérotés ; maquette originale de Massin.
3. *Germaine Montero chante Pierre Mac Orlan,* accompagnée par Philippe-Gérard et son ensemble, Pathé-Marconi, Paris.
4. *La Valse musette et l'accordéon,* d'Alphonse Boudard et Marcel Azzola, Éditions Solar, 1998.
5. *Chansons pour accordéon,* de Pierre Mac Orlan, mis en musique par V. Marceau, Gallimard, 1953.
6. *La Valse musette et l'accordéon, op. cit.*
7. *Images secrètes de Paris,* de Pierre Mac Orlan, René Kieffer, Paris, 1930. L'édition originale est illustrée de vingt-deux eaux-fortes originales d'Assire, en hors-texte.
8. *La Bastoche bal-musette, plaisir et crime 1750-1939,* de Claude Dubois, Éditions du Félin, 1997.
9. *Chansons et poésie des années 30 aux années 60, Trenet, Brassens, Ferré... ou Les Enfants naturels du surréalisme,* de Lucienne Cantaloube-Ferrieu, A.G. Nizet, Paris, 1981.
10. « La chanson populaire dans les disques », de Pierre Mac Orlan, *Almanach du disque,* Éditions Pierre Horay et *La Gazette des Lettres,* 1953.
11. *Paris des rues et des chansons,* de René Maltête, Éditions du Port-Royal (Robert Laffont), 1960 ; nouvelle édition chez Pierre Bordas et fils, 1995.

Mac Orlan

Chapitre 34

1. *Au lumières de Paris*, de Pierre Mac Orlan, avec six illustrations hors texte de Pascin dont trois en doubles pages, Éditions G. Crès et Cie, 1925.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*
4. *Chansons du monde*, n° 1, juillet-août 1961.
5. « Il y a l'ordinaire, il y a Mac Orlan », article de Jean-Pierre Chabrol dans *Les Lettres Françaises*, n° 1036, 7-8 juillet 1964.
6. « Hommage à Pierre Mac Orlan pour ses 75 ans, le coup de chapeau d'un consommateur », article de Jean-Pierre Chabrol dans *Les Lettres Françaises*, n° 6577, 13 février 1957.
7. Témoignage de Germaine Montero à l'auteur.
8. *Ibid.*
9. *Paul Gilson*, de Germaine Decaris et Pierre Mac Orlan, « Poètes d'aujourd'hui », Pierre Seghers éditeur, 1959. Le texte de Pierre Mac Orlan s'intitule « La poésie de l'authenticité ».
10. Présentation de Nino Frank pour *Sept chansons sur mesure*, de Pierre Mac Orlan, *Le Mercure de France*, n° 1065 et 1066 des 1er mai et 1er juin 1952.
11. *Ibid.*
12. Cette lettre manuscrite de Pierre Mac Orlan figurait dans l'exposition « Le monde de Max-Pol Fouchet », Bibliothèque municipale de Vichy (29 mai-27 juin 1976).
13. *Ibid.*

Chapitre 35

1. « Le cinéma d'appartement ! », de Pierre Mac Orlan, article paru dans *Variétés*, revue mensuelle illustrée de l'esprit contemporain n° 10, 15 février 1929, Bruxelles ; dépôt exclusif à Paris : Librairie José Corti, 6, rue de Clichy.
2. *Ibid.*
3. *Chansons et poésie des années 30 aux années 60*, de Lucienne Cantaloube-Ferrieu, *op. cit.*
4. *Boris Vian*, de Philippe Boggio, Flammarion, 1993.
5. « L'Ère de la chanson va commencer », de Boris Vian, article paru dans *Arts* daté du 10-16 septembre 1953.
6. « Pour Boris Vian in memoriam », texte inédit de Pierre Mac Orlan, archives Musée des Pays de Seine-et-Marne à Saint-Cyr-sur-Morin.
7. *Ibid.*
8. Témoignage de Claude Seignolle à l'auteur.
9. *Ibid.*

10. « Pierre Mac Orlan, la poésie et l'aventure » de Jean Laude, article paru dans la revue *Critique*, Éditions de Minuit, octobre 1954.
11. *Sélections sur ondes courtes*, de Pierre Mac Orlan, avec un portrait de l'auteur par Hoffmeister, aux Éditions des Cahiers Libres, Paris, 1929.
12. Article de Kléber Haedens à propos des *Fruits du Congo* paru dans *France Dimanche* en 1951.
13. Ces deux lettres d'Alexandre Vialatte à Pierre Mac Orlan ont été reproduites dans le numéro d'*Entretiens* consacré à Vialatte, sous la direction de Jacques Rouré, Éditions Subervie, 1976.
14. Témoignage de Julien Gracq à l'auteur.

Chapitre 36

1. *Les Auteurs de ma vie ou ma vie d'éditeur*, de Edmond Buchet, Buchet-Chastel, 1969.
2. *Ibid.*
3. Témoignage écrit de Massin à l'auteur.
4. *Confidences de gargouille*, de Béatrix Beck, recueilli par Valérie Marin La Meslée, Grasset, 1998.
5. Archives Gallimard.
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*
8. Fonds de l'Académie Goncourt, archives municipales de Nancy.
9. Archives Gallimard.
10. Témoignage de Jean-Pierre Chabrol à l'auteur.
11. *Le Placard aux chimères*, de Roger Gicquel, Plon, 1988.
12. Lettre de Pierre Mac Orlan à Georges Brassens datée du 12 décembre 1962. Elle a été reproduite dans le n° 59 (avril-mai-juin 1985) de la revue trimestrielle de poésie *Vagabondages* consacrée à Georges Brassens ; direction : Marcel Jullian.
13. *Pierre Mac Orlan*, de Pierre Berger, *op. cit.*
14. Lettre de Pierre Mac Orlan à René Fallet publiée dans l'ouvrage de Jean-Paul Liégeois, *Splendeur et misères de René Fallet* (entretiens et témoignages), Denoël, 1978.
15. *Œuvres*, d'André Hardellet (3 volumes), L'Arpenteur, Éditions Gallimard, 1992.
16. Pierre Mac Orlan évoque Albert Vidalie dans la présentation du livre *Les Bijoutiers du clair de lune*, réédité dans la collection « Bibliothèque du Club de la Femme », 1965.
17. *Ibid.*

Chapitre 37

1. Témoignage d'Armel de Wismes à l'auteur.
2. « Visages de l'aventure », préface de Pierre Mac Orlan à *Cuirasse d'écume* d'Armel de Wismes, Amiot-Dumont, 1957.
3. *Mémoire buissonnière* de Marcel Jullian, Albin Michel, 2000, t. 1.
4. Témoignage de Marcel Jullian à l'auteur.
5. *Lettres, notes et carnets* (juillet 1966-avril 1969) de Charles de Gaulle, Plon, 1987.
6. Préface de Pierre Mac Orlan à *François Villon*, illustrations de Daniel Pipard, Éditions Arc-en-ciel, 1944.
7. *Ibid.*
8. Lettre de Pierre Mac Orlan à Anatole de Monzie, plusieurs fois ministre, maire de Cahors et président du conseil général du Lot. Il est également l'auteur de nombreux ouvrages. Document du fonds Richard Anacréon déposé au Musée d'art moderne Richard Anacréon de Granville, Manche.
9. « Pierre Mac Orlan » par Pierre Béarn, revue *La Passerelle*, automne 1970.
10. Édition de luxe des chansons de Pierre Mac Orlan avec quarante-quatre bois gravés d'Henri Landier. Cette œuvre commune date de 1967.
11. Pierre Mac Orlan consacra un texte au peintre intitulé : « Bonjour monsieur Courbet », Paris, Éditions du Dimanche, 1951.
12. *André Planson* par Pierre Mac Orlan, Éditions Pierre Cailler, Genève, 1954.
13. *Gréco, la vie d'une chanteuse* de Bertrand Dicale.
14. Témoignage de Juliette Gréco à l'auteur.
15. Conversation entre Mac Orlan et Gréco reproduite dans l'article de Maurice Tillier du *Figaro Littéraire* du 23 avril 1964.
16. « Souris et souricière » de Pierre Mac Orlan.

Chapitre 38

1. *Écrit sur la neige*, de Bernard Clavel, propos recueillis par Maurice Chavardès, Stock, 1977.
2. Lettre de Pierre Mac Orlan à Philippe Hériat datée du 7 novembre 1968, fonds Goncourt, archives municipales de Nancy.
3. *Ibid.*
4. Témoignage de Françoise Mallet-Joris à l'auteur.
5. Lettre de Pierre Mac Orlan à Hervé Bazin datée du 24 juillet 1949. Elle figure dans le choix de correspondance du livre *Hervé Bazin, entretiens avec Jean-Claude Lamy*, Stock, 1992.
6. En 1958, il manqua à Robert Sabatier la voix d'Hervé Bazin pour

que *Canard au sang* obtienne le prix qui est allé à *Saint-Germain ou la négociation* de Francis Walder.

7. Robert Sabatier quittera son poste de directeur littéraire des Éditions Albin Michel après son élection à l'Académie Goncourt.

8. Témoignage écrit de Robert Sabatier à l'auteur.

9. « Aller et retour », texte de Pierre Mac Orlan paru dans *L'Ami du Lettré*, Les Éditions de France, 1929. Écrit à la demande de l'Association des courriéristes littéraires qui lui avaient décerné une bourse de voyage de trois mille francs.

10. En réponse à un questionnaire de Francis Lacassin sur les lettres que Nino Frank a adressées à Pierre Mac Orlan depuis le début de leurs relations en 1924.

11. Témoignage de Pierre Béarn à l'auteur.

12. Lettre de Pierre Mac Orlan à Gérard Bauër datée du 14 septembre 1957, collection particulière.

13. Roland Dorgelès.

14. *10.7.2. et autres portraits*, de Nino Frank, *op. cit.*

Chapitre 39

1. *Roger Nimier, hussard du demi-siècle*, de Marc Dambre, Flammarion, 1989.

2. Fonds Goncourt, archives municipales de Nancy.

3. *Ibid.*

4. Lettre du Comité de Pierre Mac Orlan du 5 février 1962, signée Pierre Berger, fonds André Billy, Bibliothèque municipale de Fontainebleau.

5. Lettre du Comité de Pierre Mac Orlan du 25 février 1962, signée Pierre Berger, fonds André Billy, Bibliothèque municipale de Fontainebleau.

6. *Ibid.*

7. *Le Bal du pont du Nord*, de Pierre Mac Orlan, édition originale sous le titre de *La Nuit de Zeebrugge*.

8. *Un petit village si bien caché*, de Maurice Ribier, *op. cit.*

9. Témoignage écrit de Bernard Clavel à l'auteur.

Chapitre 40

1. *Hambourg*, de Pierre Mac Orlan, illustrations en couleur de Philippe Tassier, Éditions Alpina, Paris, 1933.

2. *Ibid.*

3. « Quelques lueurs sur *Le Quai des Brumes* », préface de Francis Lacassin au roman de Pierre Mac Orlan, Éditions Gallimard, 1995.
4. *Le cinéma au rendez-vous des arts de France, années 20 et 30,* Bibliothèque nationale de France, Paris, 1995.
5. *Les Visiteurs du soir,* de Jacques Prévert et Pierre Laroche, préface de Pierre Mac Orlan, portrait d'Arletty par Touchagues, La Nouvelle Édition, Paris, 1947.
6. « Quelques lueurs sur *Le Quai des Brumes* », préface de Francis Lacassin.
7. « La Légion espagnole et son cadre », manuscrit autographe de Pierre Mac Orlan, collection particulière.
8. Témoignage d'André Heinrich à l'auteur.
9. « Chanson pour un », de Pierre Mac Orlan, *La Légion,* n° 20, janvier 1943.
10. *Mon journal pendant l'Occupation,* de Jean Galtier-Boissière, La Jeune Parque, 1944.
11. « L'Académie de la dissidence ou la trahison prosaïque », article de Lucien Rebatet dans le n° 656 de *Je suis partout,* 10 mars 1944. Il est publié par Bernard Baritaud dans *Pierre Mac Orlan, sa vie, son temps, op. cit.*
12. *Pierre Mac Orlan, sa vie, son temps,* de Bernard Baritaud, *op. cit.*
13. Chronique « Les Belles Lettres », sur *Pilote de Guerre* dans le n° 702 des *Nouveaux Temps,* 8 janvier 1943. Les Allemands annulèrent l'autorisation de mise en vente du livre le 11 janvier 1943.
14. « Ce que l'on sait de Jean Quéméneur », de Pierre Mac Orlan. Ce texte figure dans l'album *De la rue de Siam à Recouvrance,* texte et dessins de Pierre Péron, Éditions de la Cité, 1981.
15. « Essai pour un passeport sentimental », préface de Pierre Mac Orlan à *Mille millions de Nippons,* de Jean-Pierre Chabrol, Plon, 1964.
16. Après sa mort, Pierre Mac Orlan, sera remplacé dans le jury par Lucien Bodard, grand reporter à *France-Soir* et futur prix Goncourt.
17. *Ibid.*
18. « Paysans », article de Pierre Mac Orlan paru dans *Marianne,* n° 276 du 2 février 1938. À l'époque le journal appartenait à Raymond Patenôtre, homme d'affaires, proche du radicalisme.
19. Témoignage de Mauricette Guibert à l'auteur.
20. « Permanence des clowns », texte inédit de Pierre Mac Orlan publié dans le n° 12 des *Cahiers Pierre Mac Orlan,* « Magies du cirque », illustrations de Gus Bofa, avant-propos de Francis Lacassin.
21. Témoignage de Jean-Pierre Chabrol à l'auteur.
22. *Ibid.*

Notes

Chapitre 41

1. *Les Feux du crépuscule*, de Michel Droit, Plon, 1977.
2. *Ibid.*
3. *Écrit sur la neige*, de Bernard Clavel, propos recueillis par Maurice Chavardès.
4. Témoignage de Catherine Lanoux à l'auteur.
5. Correspondance Armand Lanoux-Pierre Mac Orlan. Les premières lettres datent de 1946. Archives Francis Lacassin.
6. Archives Gallimard.
7. Fonds André Billy, Bibliothèque municipale de Fontainebleau.
8. *La Passerelle*, de Pierre Béarn.
9. Archives du Musée des pays de Seine-et-Marne (Comité des amis de Pierre Mac Orlan, commune de Saint-Cyr-sur-Morin).
10. Un ballon de rugby du XV de France, signé par tous les joueurs, fut placé dans le cercueil. Ce ballon ovale avait été offert à Mac Orlan par son ami René Bourdier, rédacteur en chef des *Lettres Françaises*.

Index des noms de personnes

Abbott, Berenice, 196
Académie française, 228
Académie Goncourt, 9, 10, 132, 134, 135, 179, 219, 233, 234, 235, 237, 241, 257, 259
Ajalbert, Jean, 132
Alain-Fournier, 40
Alexandre, Théophile, 44
Allais, Alphonse, 67
Allard, Roger, 135
Ambler, Eric, 102
Anacréon, Richard, 128, 129
Andrieux, Georges, 99
Annabella, 56
Anouilh, Jean, 249
Apollinaire, Guillaume, 36, 61, 62, 63, 64, 67, 74, 80, 91, 103, 107
Aragon, Louis, 77, 80, 136, 137, 138, 163, 221
Arland, Marcel, 136, 137, 138
Arnac, Béatrice, 210
Arnaud, Georges, 9
Arnaud, Michèle, 210
Arnim, Ludwig Joachim von (dit Achim von), 169, 172
Arnoux, Alexandre, 9, 11, 132, 235
Arthaud, Benjamin, 162, 194
Artus, Berthe Clémence Francine (épouse Dumarchey), 26, 27, 83, 118, 177
Artus, Emma, 33
Artus, François, 26
Asselin, Maurice, 112
Astray, Millan, 248
Atget, Eugène, 193
Attlee, Clement, 11
Aymé, Marcel, 93, 215, 249
Aznavour, Charles, 206

Bainville, Jacques, 163
Balzac, Honoré de, 194
Barbara, 71, 210
Baritaud, Bernard, 27, 52
Barrès, Maurice, 208
Bataille, Georges, 77
Baty, Gaston, 154
Bauër, Gérard, 11, 132, 221, 237, 241
Bazin, Hervé, 233, 234
Béarn, Gabrielle, 229, 236, 258
Béarn, Pierre, 41, 165, 229, 236, 237, 241, 259
Béart, Guy, 224
Beck, Béatrix, 220
Beck, Christian, 220
Becker, Jacques, 188
Benda, Julien, 163
Benjamin, René, 118
Benoît, Émile, 75
Benoit, Marcelle, 229

Benoit, Pierre, 124, 188, 228, 229
Béraud, Henri, 130, 133
Béres, Pierre, 104
Berger, François, 88
Berger, Pierre, 25, 73, 241, 242, 251
Bergerat, Émile, 132
Berl, Emmanuel, 251
Bernard, Tristan, 43
Billy, André, 11, 23, 71, 124, 132, 180, 218, 220, 235, 257
Bismarck, Otto von, 113
Bizet, René, 131
Blanche, Francis, 206
Bloch, Jean-Richard, 138, 163
Blondin, Antoine, 224, 238, 239
Bofa, Gus, 48, 62, 67, 68, 70, 95, 96, 103, 107, 127, 129, 188, 190, 228, 241, 249
Bogaert, Jean, 155, 156
Boisdeffre, Pierre de, 182
Bonnel, René, 77
Bontemps, Roger, 229
Bordeaux, Henry, 163
Boudard, Alphonse, 203, 204
Bourdet, Claude, 211
Bourges, Élémir, 132
Bourin, André, 218
Braque, Georges, 104
Brassaï (Gyula Halász), 192
Brassens, Georges, 206, 222, 223
Brault, J.L., 259
Brecht, Bertolt, 106, 211
Breker, Arno, 155
Brel, Jacques, 222
Brelet, Claudine, 191
Breton, André, 138, 193, 212, 216
Brisson, Pierre, 184
Bruant, Aristide, 20, 32, 33, 42, 46, 57, 211, 237
Brunelin, André, 56
Brunhoff, Jean de, 118
Buchet, Edmond, 219
Burns, Jérôme, 250
Caen, Étienne, 117
Calet, Henri, 219, 239
Callé, Julien, 58, 59, 177
Carco, Francis, 10, 18, 20, 22, 25, 64, 65, 90, 94, 96, 103, 104, 124, 130, 131, 132, 133, 181, 188, 197, 209, 219, 227, 233
Carné, Marcel, 246, 247
Cartier-Bresson, Henri, 193
Cau, Jean, 222
Céard, Henry, 132
Céline, Louis Ferdinand Destouches, 93, 129, 190, 192
Cendrars, Blaise, 96, 125, 132, 138, 143, 144, 192, 193, 211, 234, 239
Chabanne, Jacques, 239
Chaboud, Charles, 90
Chabrol, Jean-Pierre, 209, 221, 222, 230, 241, 251, 253, 259
Chadourne, Louis, 134
Chaffiol, Fernand (Chaffiol-Debillemont), 86, 87, 88, 104
Chaffiol, Suzanne, 87
Chagall, Marc, 97, 135
Chaine, Pierre, 127
Chaleil, Max, 144, 145
Chamisso de Boncourt, Adelbert de, 169
Chardonne, Jacques, 240
Chas Laborde, 68, 94, 95, 96, 97, 107, 110, 134, 150, 173
Chevalier, Maurice, 204
Cheyney, Peter, 186
Christian-Jaque, 188
Citroën, André, 103
Claudel, Paul, 163, 212
Clavel, Bernard, 14, 233, 235, 243, 255, 259
Cocteau, Jean, 97, 185, 186, 192, 204
Colette, 9, 11, 36, 123, 132, 179, 180, 204, 212, 218, 220
Colin, Paul, 10, 11
Conrad, Joseph, 48, 133
Corniglion-Molinier, 183

Corot, Camille, 179
Coster, Charles de, 222
Cotinaud, Paul, 81
Couderc, Roger, 39, 40
Courbet, Gustave, 231
Courteline, Georges, 33
Cousteau, Pierre-Antoine, 250
Couté, Gaston, 37, 39, 58, 66, 90
Crès, Georges, 107, 125
Crevel, René, 143
Cros, Guy-Charles, 204
Cru, Jean-Norton, 127, 140

Dambre, Marc, 239
Damia, 205
Daragnès, Jean-Gabriel, 93, 94, 95, 99, 100, 101, 103, 107
Darlan, François, 153
Daudet, Léon, 132
De Quincey, Thomas, 215
Defoe, Daniel, 77, 104, 215, 216
Dekobra, Maurice, 137
Delteil, Joseph, 138, 143, 144, 145
Denèfle, René, 62
Denoël, Jean, 142
Depaquit, Jules, 45, 66, 90
Derain, André, 104
Descaves, Lucien, 9, 132
Desnos, Robert, 211
Devos, Lucien, 259
Dhôtel, André, 10, 11
Diana, Laure, 210
Dickens, Charles, 200, 215
Dietrich, Marlene, 56
Dignimont, André, 94, 95, 103, 128, 193
Dill, Robert, 96
Dix, Otto, 106
Doisneau, Robert, 193, 194
Dorgelès, Roland, 11, 20, 23, 25, 61, 62, 96, 118, 119, 124, 132, 133, 163, 219, 235, 241, 249
Dreyer, Carl, 144
Drieu La Rochelle, Pierre, 124, 132, 138, 250
Droit, Michel, 254, 255
Drot, Jean-Marie, 63, 90
Dubois, Claude, 204
Dubuffet, Jean, 136
Dufy, Raoul, 103
Duhamel, Georges, 96, 138, 163
Duhamel, Marcel, 16
Dumarchey, François (grand-père de Mac Orlan), 23, 26
Dumarchey, Jean (frère de Mac Orlan), 27, 28, 29, 32, 34, 35, 45, 70, 72, 83, 185
Dumarchey, Pierre Edmond (père de Mac Orlan), 26, 29, 30, 61
Dunoyer de Segonzac, André, 94, 95, 121, 124
Dupouy, Alexandre, 82
Duquesne, Robert, 32, 53, 61
Durrell, Lawrence, 191, 192
Duval, René, 251
Duvivier, Julien, 56

Eluard, Paul, 137
Espiau, Marcel, 250

Fabre, Gabriel, 75
Fabre, Lucienne, 109
Fabulet, Louis, 55
Falconetti, Renée, 144
Falké, Pierre, 94, 95, 96
Fallet, René, 193, 206, 223
Fargue, Léon-Paul, 58, 138, 164, 249
Fasquelle, Eugène, 118
Fauchois, René, 93
Fayard, Jean, 204
Ferrand, Hippolyte (oncle de Mac Orlan), 32, 40
Ferrat, Jean, 206
Flaubert, Gustave, 32
Fleuret, Fernand, 124
Follain, Jean, 164
Folliot, François-René, 19, 21
Fort, Jean, 73, 74, 75, 82
Fort, Paul, 74
Fouchet, Max-Pol, 212, 213, 214
Fouras, Hughes, 223

Fourt, Jean-Baptiste, 230
France, Anatole, 96
Francis, Louis, 93
Franco (général), 56, 248
François-Poncet, André, 161
Frank, Nino, 15, 49, 76, 77, 83, 84, 97, 144, 154, 173, 212, 237, 238, 241
Fratellini, frères, 252
Fusier-Gir, Jeanne, 117

Gabin, Jean, 56, 57, 248
Gainsbourg, Serge, 206
Galanis, Démétrios, 95
Gallimard, Claude, 220, 221
Gallimard, Gaston, 11, 12, 13, 135, 138, 140, 146, 187, 220, 221, 251, 256, 257
Gallimard, Raymond, 138
Gallimard, Robert, 220
Galtier-Boissière, Jean, 107, 124, 249
Gamelin, Maurice-Gustave, 245
García Lorca, Federico, 210, 211
Garçon, Maurice, 204
Gaulle, Charles de, 226, 254
Gaxotte, Pierre, 204
Genet, Jean, 224
Genevoix, Maurice, 37, 38, 39, 124, 127
Gentil, Charles, 94
Geoffroy, Gustave, 132, 134
George, Yvonne, 211
Georges, Joseph (général), 245
Georges-Michel, Michel, 107
Gérard, Frédéric (dit Frédé), 43, 58, 59, 61, 66, 75, 118, 177
Gerny, Ernest, 75
Gezelle, Guido, 63
Giard, Édouard, 99, 101
Gicquel, Roger, 222
Gide, André, 132, 138, 141, 142, 212
Gillois, André, 26
Gilson, Paul, 210, 211
Giono, Jean, 221, 233, 241
Giraud, Robert, 193
Giraudoux, Jean, 96, 127, 135, 136, 138, 140
Girieud, Pierre, 90
Goebbels, Joseph, 246
Goering, Hermann, 162
Goethe, 169, 170
Goncourt, prix, 9, 12, 13, 130, 134, 144, 219, 220, 221, 233, 235
Gonzague Frick, Louis de, 124
Gracq, Julien, 218
Gréco, Juliette, 205, 210, 231
Greene, Graham, 102
Grosz, George, 70, 97, 106, 107, 110, 161, 167
Guibert, Mauricette, 35, 60, 230
Guibert, Pierre, 35, 36, 60, 82, 190, 222, 230, 259
Guibert, Roger, 35, 222, 230, 259
Guilloux, Louis, 13
Guynemer, Georges, 125

Haedens, Kléber, 217
Hardellet, André, 206, 223, 224, 238
Heinrich, André, 248
Hennique, Léon, 132
Hergé, 123
Hériat, Philippe, 9, 11, 132, 233, 241
Hesse, Raymond, 96
Hirsch, Louis-Daniel, 12
Hirsch, Charles-Henry, 124
Hitler, Adolf, 155, 158, 159, 161, 162

Israël, Jean, 250
Istrati, Panaït, 138, 163

Jacob, Max, 89, 90, 91, 135, 136, 138, 192, 216, 253
Jarry, Alfred, 75, 215
Jeanson, Henri, 40
Joffre (maréchal), 240
Jolinon, Joseph, 138
Jouhandeau, Marcel, 138, 249

Jullian, Marcel, 225, 226
Julliard, René, 13

Kafka, Franz, 217, 218
Kertész, André, 193, 197
Kessel, frères, 187
Kessel, Joseph, 135, 146, 163, 188
Kipling, Rudyard, 55, 84, 91, 99, 192, 209, 215
Kolb, Philip, 135
Krull, Germaine, 193, 197, 200

La Varende, 249
Laage, Barbara, 205
Labarthe, Louis, 146
Laboureur, Jean-Émile, 97
Lacassin, Francis, 28, 81, 247, 248
Lacombe, Georges, 56
Lacretelle, Jacques de, 96, 135
Lagneau, Madeleine, 90
Lalanne, Denis, 40
Lalou, René, 168
Landier, Henri, 230
Langfus, Anna, 221
Lanoux, Armand, 233, 235, 255, 259
Lanoux, Catherine, 255
Larbaud, Valery, 96, 138
Larguier, Léo, 9, 124
Larique, Marius, 147
Lartéguy, Jean, 251
Laurencin, Marie, 63
Laval, Pierre, 153
Le Breton, Auguste, 21
Le Carré, John, 102
Le Fèvre, Georges, 103
Le Vigan, Robert, 93
Léautaud, Paul, 190, 212
Leblanc, Maurice, 55
Leclerc, Félix, 205
Lefèvre, Frédéric, 185
Lefranc, Fernand, 111
Legay, Marcel, 205
Lemarque, Francis, 206
Lenglois, Paul, 35, 48, 49
Lénine, 18, 150
Lenoir, Gilbert, 58
Lenoir, Marc, 230
Leroux, Gaston, 14, 147
Limbour, Georges, 136, 137
Lindbergh, Charles, 17, 149, 150
Lombard, Jacques, 90, 147
Loti, Pierre, 152
Luc, Berthe, 61, 82, 118, 177
Luc, Marguerite (épouse de Mac Orlan), 58, 61, 82, 83, 84, 87, 154, 161, 165, 177, 229, 230, 237, 238, 242, 243, 252, 255
Luchaire, Jean, 248, 250
Lude, Jean, 216

Malet, Léo, 190
Malexis, Charles, 95, 128
Mallet-Joris, Françoise, 234
Malraux, André, 76, 78, 137, 138, 163, 182, 183, 188
Malteste, Louis, 77
Maltête, René, 205
Man Ray, 196
Marc, Fernand, 164
Marceau, V., 119, 202
Marlowe, Christopher, 172
Marquet, Antoine, 28
Martin, Charles, 95
Martin du Gard, Roger, 133
Massin, 219
Massis, Henri, 163
Matisse, Henri, 104
Maulnier, Thierry, 239
Mauriac, François, 96, 138
Maurois, André, 96, 138, 163
Mayol, Félix, 90
Melville, Herman, 103
Merle, Robert, 13
Merry, George, 100
Miller, Henry, 192
Miomandre, Francis de, 132
Mirande, Yves, 94
Mistinguett, 205, 208
Mistler, Jean, 239
Mitrani, Michel, 231

Modigliani, Amedeo, 107, 143, 192
Mollet, Jean, 64, 215
Montand, Yves, 205, 210
Montero, Germaine, 49, 50, 202, 203, 205, 210, 211, 212, 231, 254
Montherlant, Henry de, 239
Montherlant, Henry de, 138
Monzie, Anatole de, 228
Morand, Paul, 96, 135, 138, 184, 239
Morcrette, Daniel, 36
Moreau, Luc Albert, 103
Morelli, Monique, 210, 213, 222, 238
Morgan, Michèle, 248
Mouloudji, Marcel, 205, 206
Muller, Charles, 48
Muller, Louis, 48
Mussolini, Benito, 160

Nabokov, Vladimir, 79
Nerval, Gérard de, 231
Nimier, Roger, 239
Nin, Anaïs, 192
Nourissier, François, 233
Nucéra, Louis, 64, 70

Oberlé, Jean, 97
Olivier, Fernande, 89, 90, 104

Pagnol, Marcel, 235
Parain, Brice, 157
Pascin (Julius Pinkas, dit Jules), 70, 103, 107, 108, 109, 110, 237
Patachou, 205, 224
Paul, Gen, 93
Paulhan, Jean, 138, 139, 140, 142, 250
Péguy, Charles, 38
Pérochon, Ernest, 134
Perron, Eddy du, 78
Perrot, Jean, 93
Pétain, Philippe, 153, 249
Pézard, André, 127
Philippe-Gérard, 231
Pia, Pascal, 72, 74, 77, 138
Piaf, Édith, 205
Picasso, Pablo, 89, 90, 91, 92, 104, 192
Pierre-Quint, Léon, 135, 138
Pingaud, Bernard, 9, 10, 11
Plana, Georgette, 210
Planson, André, 230, 231, 259
Poe, Edgar, 96
Poe, Edgar Allan, 96, 115, 215
Porché, Wladimir, 211
Porto-Riche, Georges de, 228
Poulbot, Francisque, 33, 94
Pourrat, Henri, 133
Pressac, Marcel, 230
Prévert, Jacques, 71, 91, 92, 193, 206, 214, 215, 247, 248
Prévert, Pierre, 193, 248
Proust, Marcel, 96, 132, 135, 136, 137, 138
Prouvost, Jean, 158

Queneau, Raymond, 131, 132, 175, 214, 215, 219, 241
Queval, Jean, 241

Radiguet, Raymond, 143
Rais, Gilles de, 144, 145
Ramuz, Charles-Ferdinand, 138
Reboux, Paul, 48
Renaudin, André, 35, 55, 56
Renoir, Auguste, 89
Revol, Max, 93
Ribemont-Dessaignes, Georges, 137, 138
Ribier, Maurice, 242
Rim, Carlo, 96
Rimbaud, Arthur, 186
Rivière, Jacques, 134, 140
Romains, Jules, 96, 138
Ronis, Willy, 194
Rops, Félicien, 171, 172
Rosny, Joseph-Henry (aîné), 132
Rosny, Justin (jeune), 132
Roussel, Raymond, 138
Royère, Jean, 124

Sabatier, Robert, 235
Sacher-Masoch, Leopold, 171
Sade (dit le marquis de), 80
Sagan, Françoise, 231
Sagot, Clovis, 43
Saint-Exupéry, Antoine de, 125, 250
Saint-Phalle, Thérèse de, 37, 43
Salacrou, Armand, 10, 11, 132, 221, 234
Salis, Rodolphe, 89
Salmon, André, 25, 61, 64, 74, 75, 89, 90, 107, 109, 117, 118, 135, 137, 138, 165
Sartre, Jean-Paul, 216
Satie, Erik, 66, 90
Sauvage, Catherine, 210
Sauvayre, Maurice, 230
Schwob, Marcel, 27, 240
Seghers, Pierre, 73
Seignolle, Claude, 191, 216
Serbource, Berthe (voir Luc, Berthe)
Sigaux, Gilbert, 72, 77, 221, 259
Simenon, Georges, 187, 240
Simon, Daniel, 230, 258
Simon, Sacha, 185
Simonin, Albert, 16, 186, 206
Solleville, Francesca, 210
Soupault, Philippe, 138
Soupault, Ralph, 93
Speer, Albert, 155
Steinlen, Théophile Alexandre, 42, 57
Stevenson, Robert Louis, 16, 99, 114, 215, 240
Sue, Eugène, 142
Swift, Jonathan, 96, 235

Talvart, Hector, 72
Tharaud, Ernest (dit Jérôme), 140
Thérive, André, 249
Tomas, Ilda, 25
Toulet, Paul-Jean, 96
Toulouse-Lautrec, Henri de, 32, 43, 44, 94
Tourly, Robert, 158
Trenet, Charles, 204, 206, 238
Tronche, Gustave, 135
T'Sterstevens, Albert, 137
Tzara, Tristan, 137, 216

Utrillo, Maurice, 44, 180, 210, 237

Vacher, Émile, 204
Vailland, Roger, 219
Vaillant, Jacques, 112
Valéry, Paul, 96, 138
Valette, Alfred, 212
Vallès, Jules, 39
Van Dongen, Kees, 89, 95
Varlet, Théo, 84
Varlin, Eugène, 29
Verlaine, Paul, 100
Verne, Jules, 14
Vertès, Marcel, 81, 97, 103
Véry, Pierre, 188
Vialatte, Alexandre, 217
Vian, Boris, 206, 214, 215, 216
Vidalie, Albert, 224, 238
Villebœuf, André, 93
Villon, François, 16, 19, 20, 31, 39, 47, 98, 203, 227, 234, 237, 240
Vilmorin, Louise de, 239
Vioux, Marcelle, 134
Vitrac, Roger, 136
Vlaminck, Maurice de, 14, 43, 104, 105

Wailly, Léon de, 96
Warnod, André, 25, 45, 61, 62, 65, 69, 74, 107, 108, 109, 110, 112, 116, 117, 118, 131, 228
Warnod, Christiane Andrée, 116, 117
Wasley, 58
Wismes, Armel de, 225
Wolf, Pierre-René, 56, 241

Zavatta, Achille, 252
Zéraffa, Michel, 10, 11
Zwobada, André, 19, 237

Remerciements

Merci tout d'abord à Francis Lacassin, président de l'association des Amis de Pierre Mac Orlan. Ses recherches, généreusement communiquées, me furent essentielles. Merci également à Bernard Baritaud dont le travail sur la vie et l'œuvre de Mac Orlan m'a permis d'éclairer certaines zones d'ombre. Ma reconnaissance va aussi à Évelyne Baron, conservateur du Musée des Pays de Seine-et-Marne, à Saint-Cyr-sur-Morin ; à Laurence Dupeyron, attachée de conservation au Musée d'art moderne Richard-Anacréon, à Granville ; à Antoine Gallimard qui m'a permis d'accéder aux archives de la maison qu'il préside, ainsi qu'à Jean-Pierre Dauphin, mémoire de la NRF ; à François Nourissier qui m'a autorisé à consulter les archives de l'Académie Goncourt déposées aux Archives municipales de Nancy ; à Olivier Corpet et à ses collaborateurs de l'Institut Mémoire de L'Édition contemporaine ; à Janine Warnod qui m'a ouvert la bibliothèque de son père, André Warnod.

Pierre Guibert et son épouse Mauricette, amis fidèles de Pierre Mac Orlan, furent prodigues de leur temps pour répondre à mes questions. Janine Balland, Pierre Béarn, Pierre Béres, René Bourdier, Jean Chalon, Bernard Clavel, Hosni Djemmali, François-René Folliot, Jacques Furlan, Georges Fleury, Christophe Jankovic, Marcel Jullian, Gérard Roger, Jacques Pessis, Jean Philippe dit Flip, Robert Sabatier, Daniel Therby, Michel Vincent m'apportèrent eux aussi leur contribution.

Les témoignages de Jean-Pierre Chabrol, Roger Guibert, Germaine Montero, tous trois disparus, figurent parmi ceux qui m'aidèrent à mieux saisir la personnalité de Pierre Mac Orlan.

Mes remerciements à Richard Ducousset et à Sylvie Genevoix

qui ont patiemment attendu le manuscrit, à Maëlle Guillaud, assistante littéraire. Merci enfin à Fabienne Deval-Topor, première lectrice. Ses observations m'ont été précieuses lors de l'achèvement de cet ouvrage.

Table

Prélude à une biographie 7
1. Une morale de la faim 9
2. Le fantôme de François Villon 14
3. Le fantastique social 19
4. Un frère tête brûlée 25
5. Les chansons d'Aristide Bruant 31
6. L'exemple du rugby 37
7. La bohème montmartroise 42
8. Souvenirs de Rouen 47
9. Bars à matelots, filles de la nuit 53
10. Voisin de Guillaume Apollinaire 60
11. Les routes de l'imagination 67
12. Littérature érotique 73
13. Belles fesses rondes et charnues 79
14. Portrait de Pablo Picasso 86
15. Les démons des pensées secrètes 93
16. Ces charmants petits bonshommes 99
17. Le cafard de Pascin 106
18. La guerre est déclarée 111
19. La blessure de la chance 116
20. L'aventure n'existe pas 122
21. La mélancolie d'un départ 128
22. L'homme, cet inconnu 134
23. Une nouvelle civilisation littéraire 140
24. Histoires criminelles 146
25. Le rat philosophe et la Cavalière Elsa 152

26. Un reportage à Berlin 158
27. Ce petit détail vulgaire 164
28. Rendez-vous avec le Diable 171
29. La maison de Saint-Cyr-sur-Morin 177
30. Le mot fraternité 184
31. Le choc de l'art photographique 190
32. Au sujet de Jack l'Éventreur et Landru 196
33. Les grandes voix de la rue 201
34. Le climat sentimental d'une chanson 208
35. Une nature d'avant-garde 214
36. De Gaston Gallimard à Georges Brassens 219
37. Adieu à Marguerite 225
38. Dans le pays que j'habite 233
39. Le perroquet de ses quatre-vingts ans 239
40. Le quai des Brumes 245
41. Dernières volontés 254

Annexes 261

Notes 275

Index des noms de personnes 305

Remerciements 313

DU MÊME AUTEUR

Au petit bonheur la Chambre — en collaboration, Julliard, 1972.
Notre-Dame-des-Esclandres — en collaboration, Presses de la Cité, 1973.
Pierre Lazareff à la une, Stock, 1975.
Gaston Leroux ou le vrai Rouletabille — en collaboration, préface d'Edgar Faure, Nouvelles Éditions Baudinière, 1977.
Arsène Lupin gentleman de la nuit, Grasset, 1983 (couronné par l'Académie française).
Mauriac intime (réalisation d'un album de photographies de Jeanne François-Mauriac présentées par Claude Mauriac), Stock, 1985.
Sagan, Mercure de France, 1988.
René Julliard, Julliard, 1992.
Hervé Bazin, entretiens avec Jean-Claude Lamy, Stock, 1992.
Prévert, les frères amis, Robert Laffont, 1997 (Bourse Goncourt de la biographie).
La Belle Inconnue, roman, éditions du Rocher, 2000 (Prix François-Billetdoux).
La guerre, mademoiselle, roman, éditions du Rocher, 2001 (Prix littéraire de la ville d'Étretat).

Jean-Claude Lamy

Mac Orlan

l'aventurier immobile

Figure de la vie montmartroise au début du XXe siècle, familier du « Lapin Agile » et du « Bateau Lavoir », proche de Max Jacob et d'Apollinaire, Pierre Mac Orlan (1882-1970) est entré dans la légende avec *Le Quai des brumes*, son roman le plus célèbre, adapté au cinéma par Marcel Carné. Également journaliste, poète, parolier, cet homme à l'incomparable allure a toujours cultivé le mystère de son personnage, tissant une toile de secrets sur l'histoire de sa famille et de sa jeunesse.

Jean-Claude Lamy s'est penché sur l'énigme de ce bourlingueur sensible et rude, qui siégea durant vingt ans à l'Académie Goncourt aux côtés de ses amis, Colette, Dorgelès et Carco. De Montmartre aux ports de l'Océan peuplés de filles faciles et de marins de passage, l'auteur de *La Bandera* apparaît sous son vrai jour : un génie du roman d'aventures, à l'image de Stevenson et Kipling qu'il admirait, un rêveur toujours en partance vers un ailleurs réel ou imaginaire.

Couverture : © Musée des pays de Seine-et-Marne (D.R.).
Pierre Mac Orlan, Rouen 1902, (D.R.).